This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

600027433P

CONSTANTINOPLE

JÉRUSALEM

ROME

METZ

IMPRIMERIE DE ROUSSEAU-PALLEZ.

CONSTANTINOPLE

JÉRUSALEM

ET

ROME

PAR

L'ABBÉ PIERRE

CHANOINE HONORAIRE DE LA CATHÉDRALE ET AUMONIER DU LYCÉE IMPÉRIAL DE METZ

TOME PREMIER

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1860

203. a. 180.

BIBLIOTHECA BODLEIANA

PRÉFACE

En France et dans tous les pays catholiques, le pèlerin qui arrive de Jérusalem est accueilli avec empressement, je dirai presque avec respect. Quoiqu'il n'ait pas à la main l'antique bourdon, en guise de canne, ou à la ceinture la redoutable épée du croisé, chacun se serre autour de lui et veut entendre parler de la Ville-Sainte, de ses monuments ou de ses ruines, des collines et des vallées, animées par les souvenirs et par les lectures de notre première enfance. Il fut des temps même où il ne suffisait pas à l'heureux voyageur de destiner à ses amis une pierre, une relique détachée de quelqu'un des sanctuaires où il avait prié; il se voyait encore arracher et disputer les derniers lambeaux des vêtements

qu'il avait eu tant de peine à rapporter. Depuis l'*Itinéraire* de Chateaubriand jusqu'au *Voyage en Orient* de M. de Lamartine; depuis Guillaume de Tyr, le Père Nau, Quaresmius, Anthoine Régnault, surnommé le *Bourgeois de Paris*, jusqu'au Père de Géramb, que de récits, que de lectures, que d'émotions, que de poésie ont fait battre le cœur de la foule! Chacun sent que la Palestine appartient au monde entier et que tous ont des droits à la parcourir, à l'étudier, à la connaître, à l'interroger.

En même temps que le pèlerin est invité à prendre la parole, il a donc à se demander aussi comment il pourra intéresser et oser écrire, à côté de ces conteurs qui ont tenu le monde chrétien comme suspendu à leurs lèvres, et qui ont parsemé leurs récits de tant d'éclat et d'un si vif intérêt. Mais le champ est vaste, et ses trésors sont inépuisables. D'ailleurs ceux que je viens de nommer n'ont pas tout vu et leurs regards, surtout ceux des poètes, étaient souvent plutôt fixés sur les reflets de leur brillante imagination que sur la sérieuse réalité des choses. Les Lieux-Saints eux-mêmes ont modifié leur aspect, et leurs ennemis ne sont plus aujourd'hui redoutables par les mêmes influences et par les mêmes dangers qu'autrefois. Les accents de douleur, les cris de déses-

poir, qui retentissent des entrailles et des ruines actuelles de Jérusalem jusqu'aux plus lointaines contrées, n'ont plus les mêmes causes et les mêmes excitations qu'aux temps d'Omar ou d'Adrien.

Lors donc que je pris la plume pour donner aussi mes jugements et impressions, pour raconter mes pérégrinations lointaines, j'eusse déjà été digne de pardon, rien que par la raison si simple que j'usais du droit commun qui appartient à celui qui a eu le bonheur de voir Jérusalem. Mais une bonne fortune, inattendue et par conséquent inespérée, daigna donner à mon bâton de touriste une couleur quasi-officielle, et je me trouvai transporté, sans l'avoir demandé et comme par enchantement, au sein des questions les plus vives de ce monde nouveau pour moi et dans cet orageux tourbillon qui présage aux moins clairvoyants la chute prochaine de tout ce qui a été maintenu et étayé jusqu'ici avec tant de peine en Orient. Une mission des plus douces à mon cœur de français et de chrétien, celle de rendre aux catholiques l'église de *Sainte-Anne*, à Jérusalem, fit abaisser devant moi bien des barrières qui jusque-là n'avaient pu être franchies; je vis se réveiller partout sur mon passage le respect et l'antique amour de la France; je fus témoin des larmes et des espérances de

ceux qui n'ont plus d'autre salut ; je partageai leurs craintes, leurs jugements, et, si l'on veut, leurs illusions ; je reconnus leur bonne foi et la perfidie de leurs ennemis ; alors il me sembla que mon silence serait un crime. Voilà pourquoi j'ai parlé de Jérusalem ! *Credidi, propter quod locutus sum !*

Mon voyage d'ailleurs ne fut point limité à la visite de Jérusalem, de ses ruines, de ses douleurs. Il me jeta, malgré mon désir de ne voir que la Ville-Sainte, à travers les préoccupations et les commotions qui menacent, dans ces derniers jours, la société politique et le monde religieux. Les hasards d'un long chemin, le désir ardent de visiter les Lieux-Saints et la haute protection d'un ami puissant et considéré, m'ont conduit à travers les trois grandes questions qui préoccupent le monde et le tiennent aujourd'hui comme en suspens : la question d'Orient, la question des Lieux-Saints et la question romaine. En ma triple qualité de chrétien, de Français et de prêtre, je me trouvai intéressé à la recherche de la pressante solution qu'attendent des problèmes aussi ardus et aussi graves. Cette heureuse mission de Sainte-Anne, qui me fit accueillir avec tant de joie à Jérusalem, m'ouvrit des portes fermées depuis des siècles, me combla d'honneurs inattendus et me

plaça immédiatement au centre de tout ce que je désirais savoir.

C'est ainsi que me furent ouverts les trésors du Vieux-Sérail, à Constantinople; que Sainte-Sophie me révéla toutes ses magnificences; que les gardiens fanatiques de la mosquée d'Omar, à Jérusalem, durent me laisser pénétrer jusque dans les entrailles de la redoutable Caaba, et que la tribu intraitable qui a fermé les portes de Sion dut m'admettre au saint Cénacle et m'y laisser célébrer les saints mystères. En vain le fanatisme frémissant cria au scandale et appela à la révolte les frères et amis des assassins futurs de Djeddah; tous ces lieux furent ouverts comme par enchantement, et ce ne fut qu'après mon départ qu'ils se refermèrent plus impitoyables que jamais. Hélas! Constantinople a vu le gardien des trésors payer de sa tête, peu de temps après mon départ, l'empressement qu'il avait mis à obéir aux ordres du Sultan, son maître, et à nous montrer jusqu'aux derniers oripeaux gardés dans son palais. A Jérusalem, Son Eminence Monseigneur Spaccapietra, envoyé dans la Palestine par le Souverain Pontife Pie IX, pour le règlement d'affaires graves et urgentes, ne put obtenir, durant les jours qu'il y passa, la faveur qui m'avait été si facilement accordée alors d'entrer au saint Cénacle,

et aujourd'hui, à l'heure solennelle où tout s'ébranle en Europe autour de la chaire du vicaire de Jésus-Christ, chargé seul de la défense des droits de tous, le monde chrétien est épouvanté par les menaces de l'empire ottoman. Tout marcha au gré de mes désirs, sans contrariété ni retard. Sans m'en donner aucun souci, le programme de mes courses, l'opportunité de mes gîtes, le choix de mes escortes, les précautions d'une hygiène salutaire, tout était réglé par des hommes d'expérience et d'autorité que j'étais trop heureux d'entendre et d'écouter.

Placé, en arrivant sur un terrain quelconque, au cœur même de la question qui s'y agitait, j'avais la satisfaction de voir mes renseignements aussitôt obtenus qu'ils étaient demandés. Toujours en intime communication avec les hommes les plus habiles dans les choses politiques, et en même temps les plus sages et les plus éminents, la lumière se faisait pour moi à l'instant même, et mes appréciations, guidées par ceux-là même qui étaient à la source des événements, n'étaient point exposées à errer longtemps. Les hésitations n'étaient point longues, l'expérience des autres venait les terminer; mes idées préconçues, mes préjugés, mes faux jugements, et je dois reconnaître que j'en avais beaucoup avant d'arriver en Orient, étaient aussitôt redressés;

j'employai donc à de sérieuses recherches, à d'utiles conversations le temps que, sans cela, j'eusse perdu en stériles tâtonnements; je m'appropriai, en un mot, je dois l'avouer avec autant d'amour pour la vérité que d'éloignement pour une fausse modestie, les lumières, l'expérience, les épreuves, les connaissances pratiques des hommes éminents avec lesquels le hasard des voyages me mit en rapport. Voilà de quelle manière je fus initié aux émotions les plus intimes des trois importantes questions que je viens de signaler.

Comme simple chrétien, je me trouvai d'abord, dès mon arrivée en Orient, en face de l'impuissance des Turcs et de la perfidie des Grecs. D'un côté, un *malade* qui se meurt; de l'autre, un rusé flatteur qui sourit déjà à la pensée d'un brillant héritage; d'un côté, un vieil édifice qui craque et s'écroule et qui demande, comme un meuble antique, les mains les plus habiles et les plus délicates précautions; de l'autre, une société prétentieuse et arrogante dans laquelle l'orgueil n'est égalé que par l'ignorance et la corruption; en un mot, d'un côté le Coran avec ses ruines, son impuissance, ses antipathies, son fanatisme; de l'autre, le clergé grec pressurant ses fidèles ruinés par les exactions, le schisme oriental avec ses misères, ses efforts inutiles pour vivre

et rappeler la vie au sein des populations; l'église de Photius avec ses honteuses complaisances pour la Russie, qui aspire au protectorat de toutes ces consciences dépourvues de loi et d'autorité; ajoutez à cela la misérable condition de la femme, dont le Coran a fait ou une idole de chair ou une infortunée et stupide bête de somme, et dont l'anéantissement rend impossible à jamais toute restauration en Orient; voilà le tableau désolant offert par tant de milliers d'âmes qui commencent déjà, en dépit des plus honteuses calomnies, à tendre des mains suppliantes vers cette Eglise de Rome qu'on leur avait enseigné à maudire et à détester.

Je me hâte d'ajouter qu'un rayon du ciel, qui commençait déjà à éclairer ce sombre tableau, lors de mon passage à Constantinople, s'est merveilleusement développé depuis ces trois dernières années, et que des faits significatifs et très-importants sont venus tout récemment encore confirmer hautement le mouvement religieux que j'avais signalé comme une précieuse espérance.

Comme prêtre, impatient d'arriver à la Ville-Sainte, de prier et de pleurer sur le saint Tombeau du divin Sauveur des hommes; les douleurs et l'abandon de Jérusalem, ses larmes et ses ignominies, ses angoisses et

ses déchirements ont bouleversé mon âme. Cette Reine déchue, *Vidua gentium*, cette *Veuve* des nations abandonnée dans sa douleur, a gravé dans mon cœur son amer souvenir, sa mélancolique image, et j'emportai, en me séparant d'elle, un trait empoisonné, une blessure mortelle, qui ne me permet point de me taire. O Jérusalem ! que ma langue s'attache à mon palais si jamais je t'oublie, si je ne raconte tes souffrances ! *Adhæreat lingua mea faucibus meis, si non meminero tui, ô Jerusalem !*

En vain voudra-t-on me prêcher un honteux silence et me faire redouter « vingt ans de guerre avec la Russie, » il faut que chacun sache les ruses cachées, les perfides menées d'une puissance que Dieu a vaincue et avertie à Malakoff, le 8 septembre 1855 ; il faut que le monde d'Occident, le monde chrétien prenne en main la défense de ces *Lieux* qui ont déjà coûté tant de sang et de larmes, qu'il ne nous est pas permis d'abandonner et qui nous sont légués par la valeur et par la piété de nos ancêtres ; il faut qu'une main habile, sinon une épée puissante, dénoue pacifiquement le *nœud gordien* de tant d'intrigues, et rende à l'Eglise de Jésus-Christ ce qui n'a jamais pu être donné à l'Eglise de Photius.

Heureux pourtant au milieu de tant de douleurs, il me fut donné de sécher une des larmes de Jérusalem et de lui porter une grande consolation. Le sanctuaire de *Sainte-Anne*; la maison *Probatique*, exaltée par les premiers chrétiens, par les Pères de l'Eglise, par la piété des croisés; la demeure de *Joachim* et d'*Anne*, qui vit naître et croître la *Tige de Jessé*; ce beau sanctuaire, devenu si cher à tous les chrétiens, depuis la proclamation par Pie IX du dogme de l'Immaculée Conception, fut arraché à l'opprobre de l'Islamisme et rendu aux catholiques de la Ville-Sainte, par les soins habiles et par le pieux zèle de Son Exc. M. Thouvenel, ministre des affaires étrangères, alors ambassadeur de France à Constantinople. Je fus chargé, en ma qualité de prêtre français, de l'honorable mission de porter à Jérusalem la preuve et les titres de cette riche donation. A mon retour par Rome, il me fut donné de me prosterner aux pieds de Pie IX, et je reçus, pour les miens et pour moi, dans une audience particulière et bien précieuse, les abondantes bénédictions du Père commun de tous les fidèles, qui connaissait déjà, avant mon arrivée, la mission dont j'avais été chargé, ainsi que ses heureux résultats.

Là encore, au sein de la Ville-Éternelle, je vis le flot

impur de la calomnie monter jusqu'aux lèvres souriantes et chargées de douces bénédictions de celui qui est à la fois Roi, Père et Pontife; je vis son cœur toujours prêt à s'ouvrir et toujours refermé par l'épouvante que sèment autour de lui les enfants de ténèbres et les implacables ennemis de toute liberté. Là, comme à Jérusalem, je vis l'œuvre de Dieu aux prises avec la ruse et la perfidie des méchants. Et tandis qu'il nous arrive de voir de nos jours, sur la montagne de Sion, face à face avec la tour de David, la Russie schismatique, cette Russie qui dénie sans pitié la liberté aux consciences et ne connaît que l'oppression, s'établir comme chez elle et bâtir sournoisement une citadelle flanquée de quatre tours qui commandent la ville entière bien mieux que la fameuse *Tour Antonia* ne le faisait du temps des Romains; nous sommes témoins, à nos portes et en Italie, des efforts impies et hypocrites de ceux qui demandent la chute de l'Église, sous le prétexte menteur de l'affranchissement et de l'unité d'une grande nation. Sachons-le bien : comme la véritable liberté est le privilége spécial et le partage des enfants de Dieu, les deux dangers qui menacent Rome et Jérusalem deviendraient deux grandes catastrophes pour le monde entier, et l'oppression devrait suivre ces deux victoires, si le ciel

pouvait abandonner à la fois et la Ville-Sainte et la Ville-Éternelle. Aussi n'hésitai-je point à proposer pour l'une et pour l'autre les mêmes moyens de salut.

Comme Français, chargé d'une mission honorable pour mon pays, je fus loin d'être insensible à la victoire et à la prépondérance que le sort des armes, moins que la volonté sainte du ciel, venait de donner à la France. Reçu partout avec les plus grands égards par les autorités et les représentants du sultan, qui témoignait à S. M. l'Empereur des Français sa reconnaissance en lui cédant le sanctuaire de *Sainte-Anne*, je vis par moi-même se réveiller de toutes parts le respect et l'amour de ma patrie. Combien je fus ému en présence de ces montagnes du Liban qui abritent dans leurs gorges pittoresques et profondes tant d'âmes catholiques, que l'amour de la France soutient seul contre leurs ennemis, et que le monde catholique laisse incendier et égorger à l'heure où j'écris ces lignes. Qu'il fait bon retrouver aussi loin de chez soi un tel dévouement à son pays ! Et comme cette sympathie catholique console le pèlerin français de la haine des Grecs et des amis de la Russie !

Hélas ! tandis que, d'une part, les Turcs m'accueillaient avec franchise et bienveillance, je voyais partout les Grecs, frémissant de rage, aller jusqu'à refuser de

croire à l'humiliation de la Russie, jusqu'à refuser de croire, en 1856, à la victoire remportée depuis un an à Sébastopol! A leurs yeux, une puissance capable seulement d'oser combattre le colosse du Nord n'était pas possible en ce monde; comment donc auraient-ils pu croire à un succès tel que celui qui amenait le sultan à rendre une église au culte chrétien? Ce solennel hommage rendu à la France rappelait à tous la noble et sainte mission qui lui avait jadis été confiée et que les décisions les plus authentiques et les plus récentes de la cour de Rome maintiennent encore aujourd'hui, d'être la protectrice naturelle et avouée des Lieux-Saints. Et depuis ce jour, des victoires mémorables, qui ont mis fin en Italie au système envahisseur et déplorable de l'Autriche, ne sont-elles pas venues réveiller et proclamer encore une fois la mission glorieuse et humanitaire de la France? Ce fut donc avec un orgueil légitime et national que je vis partout, et dans les desseins de Dieu et dans les jugements des nations, le drapeau de la France élevé au-dessus de tous les pavillons, et le nom de son empereur honoré par sa force et par sa sagesse, par sa gloire et par sa dignité, par ses résolutions et par sa patience, au-desssus de celui de tous les souverains. Quoique je dusse bien m'y attendre, il me fut encore possible, et je dois cet hommage à la vérité, de

proclamer, comme la reine de Saba (III Rois, ch. X, v. 7.) qu'on ne m'avait point dit la moitié des choses qu'il me fut donné de voir de mes yeux et d'entendre de mes oreilles. En Italie comme en Turquie, je vis les hommes sages et prudents effrayés des immenses dangers qui les menacent, et ne croyant pouvoir attendre d'aucun côté leur salut, tourner avec anxiété leurs regards et leurs espérances vers ma noble patrie, si puissante et si généreuse ; je vis la rage des méchants confondre dans sa haine et le nom du prêtre qui commande à Rome et l'épée de la France, et je priai Dieu en silence de donner au bras puissant qui nous a déjà sauvés de l'abîme, la volonté, la force et la sagesse de défendre aussi Rome et Jérusalem.

Cette gloire de ma patrie qui se trouve en ce moment, et par l'éclat de ses victoires et par la force des événements, constituée modératrice désintéressée et arbitre puissant dans les conseils où s'agitent les destinées du monde, je me crois en droit de la considérer comme la récompense de ses vertus chrétiennes et de sa piété. La France, sortie meilleure des épreuves et des étreintes dans lesquelles tant de peuples se tourmentent à cette heure douloureuse, a un mérite que d'autres n'ont pas, au moins à un tel degré : elle a exalté

plus que toute autre nation la gloire de *Marie*, la Reine puissante du ciel et de l'Église. Chez aucun peuple on n'a vu la femme se ranger avec autant d'empressement et d'amour sous sa féconde bannière et enfanter autant de prodiges de sacrifice et de dévouement; dans aucune des plus vaillantes armées on n'a vu des soldats aussi dignes de porter à la fois et la croix et l'épée; nobles et glorieux priviléges enfantés par le culte et par l'amour de Marie, que je ne manquerai pas de faire ressortir dans l'occasion et auxquels j'attribue la mission présente et si honorable pour ma patrie de régénérer la femme en Orient et de calmer les fureurs des méchants en Italie. Encore quelques jours donc et le monde lira un chapitre nouveau ajouté au livre étonnant qui a marqué une place si grande et si belle à l'épée de la France dans les desseins de Dieu; *Gesta Dei per Francos*.

Qui osera sonder les secrets desseins de Dieu et en parler aux hommes! Et pourtant qui n'entrevoit de tous côtés de saintes espérances? Non, ce n'est pas sans raison et sans cause que la terre tremble et s'agite sur ses fondements à cette heure effrayante, qui, rassurons-nous, n'est point encore la dernière. L'œuvre de Dieu n'est pas accomplie et ses miséricordes ne sont point épuisées; il faut que l'humanité se transforme et que de cette trans-

formation ressorte la vie des grands principes éternels. Une grande lutte s'est établie entre le ciel et l'enfer. Les nations, élevées à la lumière douce et féconde de l'Evangile, se sont tout à coup soulevées en frémissant contre Dieu et son Christ, et enivrées de leur intelligence et de leur force, elles ont proclamé des droits qui, il faut bien le reconnaître, ne sauraient anéantir les droits de Dieu. L'humanité a grandi et de brûlantes passions la dévorent dans sa jeunesse; mais celles-ci n'auront qu'un temps; elles frémissent, mais elles s'apaisent. Déjà les camps se dessinent et le monde, qui a senti sous ses pieds gronder et palpiter un volcan, partout revient à Dieu.

Voyez ces deux camps, voyez ces deux étendards! Peut-on s'y méprendre aujourd'hui? D'un côté la *cité de Dieu*, de l'autre la *cité du mal :* les bannières n'ont pas changé depuis Augustin, mais la solution s'avance. Déjà ceux qui gouvernent ont appris à distinguer l'autorité qui vient de Dieu, la seule qui véritablement commande, et la révolution qui protége l'anarchie; ils voyent avec crainte ceux d'entre eux qui sont sur le trône, méconnaître Dieu, pactiser avec de fausses divinités et porter leur tête couronnée à cette hydre sensuelle qui doit les dévorer. Le monde, de son côté, qui sent le besoin d'une prompte régénération et qui a horreur de sa propre ruine,

le monde, même celui qui n'est pas chrétien, commence à se méfier du règne de l'incrédulité et de la chair; il entrevoit les vrais principes qui constituent la stabilité des empires. Lorsque j'ai trouvé sur mon chemin le Coran aux prises avec l'Evangile, j'ai toujours vu l'Islam prêt à défaillir dans cette dernière lutte; Mahomet, qui combattait les idolâtres et qui pourtant a divinisé et établi le culte de la chair, n'est grand, chez nous, qu'aux yeux des hommes sensuels qui méprisent les vertus du Christ et de son Église. Aussi, dirai-je encore, les chrétiens et les hommes sages de l'Orient, à l'heure prochaine où il leur faudra en finir avec le sceptre brutal et vermoulu de l'Islam, n'ont d'autre espoir que la France et regardent avec effroi le Czar, roi et pontife de toutes les Russies, comme incapable de faire autre chose que d'opprimer les consciences et d'imposer le schisme à quiconque n'a pas su défendre sa patrie.

Voilà comment, en rentrant dans ma patrie et faisant abstraction pour un moment des hontes et des douleurs si profondes de Jérusalem, j'étais ému, et cela jusqu'au fond de l'âme, par deux spectacles bien différents. Ces deux impressions, quoique éloignées l'une de l'autre de toute la distance qui sépare l'Orient de l'Occident, aboutissaient toutes deux aux mêmes larmes, aux mêmes

espérances. J'avais traversé la Turquie et l'Italie, et sur mon chemin je n'avais vu que des populations menacées de ruine. Je me demandais donc par quel secret et mystérieux dessein de Dieu la vie de l'empire ottoman se trouvait mise en question en même temps que le pouvoir temporel des papes, jusqu'ici le salut de l'humanité et la gloire de l'Italie, était menacé à nos portes et sous nos regards par tant de dangers. Et une voix intérieure, en dehors des passions qui font tant de bruit, me disait que l'Église, cette épouse fidèle de Jésus-Christ, allait sortir de cette grande et dernière épreuve ornée de toutes les perfections les plus éclatantes et les plus capables de ramener au bercail les enfants égarés de l'Orient, et d'éclairer ces Grecs malheureux que des préjugés haineux, bien plus que le sabre de Mahomet, retiennent sous le fatal empire d'un scission déplorable qui date déjà d'un millier d'années.

En effet, au sein des populations que le despotisme de l'Islam a livrées à l'oppression ou aux appétits de la Russie, j'avais rencontré un clergé ignorant, hautain, sans dignité et sans zèle, amoureux jusqu'au scandale des richesses et des biens de la terre, et ne régnant sur les consciences qu'en reprochant à l'Église de Rome une grande ambition et une grande préoccupation pour

les intérêts de ce monde. J'avais entendu sortir des entrailles de ces peuples un cri de foi, annonçant le premier rayon de la lumière, appelant la parole de Dieu et le jour de la vérité sur des calomnies si souvent répétées et si souvent démenties, et menaçant enfin de se ranger du côté de cette Église Romaine qui seule montrait des prodiges de zèle, d'abnégation et de pauvreté. J'avais vu la Russie, alarmée de ces heureux symptômes, redoubler d'efforts et déclarer que le temps était enfin venu d'en finir avec la Turquie.

De l'autre côté, au sein de la riante et fertile Italie, j'avais vu des populations ardentes, mais égarées, confondre dans leur haine, ce qui est vraiment haïssable, l'oppression, la violence, l'abjuration de son langage et de sa nationalité, avec la religion divine et ses saintes lois, avec ce que le monde a de plus auguste et de plus respectable. J'avais sous les yeux les efforts patients et toujours renouvelés de la France, cherchant en tout temps, même dans les jours pénibles consacrés aux épreuves de la dernière République, à séparer la cause de Dieu de celle des hommes, et mettant son épée et ses soldats au pied de la chaire de saint Pierre, pour défendre à l'impie d'y toucher et de la renverser. Partout sur mon chemin, chose bien douloureuse au sein

de nations chrétiennes, je m'étais heurté aux piéges et aux prétentions orgueilleuses des enfants de l'Angleterre, confondant, dans leur aveugle haine, et l'Église et la France, et Rome et Naples, et la primauté de saint Pierre et le bras de fer de l'Autriche, trahissant avec une constante perfidie, ainsi que je le ferai voir en maintes occasions, la cause sainte de l'humanité pour les vils intérêts de son commerce et par une instinctive aversion pour notre gloire, se réjouissant des annexions du Piémont et cherchant à soulever une coalition contre celle de la Savoie qui se donnait à la France. Il m'avait été donné de me prosterner devant l'auguste et vénérable figure de Pie IX, de baiser cette main gracieuse qui ne s'ouvre que pour bénir, d'entendre cette voix qui ne parle aux hommes que pour les réconcilier et les instruire. Je l'avais entendu dire à ses ennemis : « Ne me demandez point l'injustice! *Iniquitatem odio habui!* » et à Dieu : « Que votre volonté se fasse et non pas la mienne, ô mon Dieu ! Que votre royaume arrive et non pas le mien ! » J'avais été béni par ce *Bon Pasteur,* préparé à l'exil, à la pauvreté, à la mort, plutôt qu'à la trahison ou à l'abandon de son troupeau. J'avais admiré ce calme, cette confiance inaltérables, cette douceur angélique, qui lui faisaient entendre, le sourire sur les lèvres et le regard attaché à la

croix, les sourds grondements de l'orage qui s'annonçait dans le lointain. De saintes et vives espérances, à propos de l'Orient que je venais de visiter et de la guerre faite en Occident au Christ dont il est la douce image, étaient tombées de ses lèvres inspirées. Il me semblait voir Jésus, le *Roi* des siècles et le *Pontife* des cieux, étendre les bras, bénir son Église et confirmer ses divines et inaltérables promesses, et je compris que, dans cette grande et terrible lutte entre le bien et le mal, la victoire ne resterait point à l'étendard de la mort.

C'est alors que, béni, malgré mon indignité, à propos de ce bien-aimé, de ce glorieux sanctuaire de *Sainte-Anne*, je rentrai dans ma patrie avec mes joies et mes espérances et que je pris la résolution de raconter ce que je ne pouvais cacher à mes frères, ce qui avait rempli mon âme et l'avait, à côté de tant de joies, plongée dans une si grande tristesse à CONSTANTINOPLE, à JÉRUSALEM et à ROME.

CHAPITRE PREMIER.

Conteurs orientaux. — Rêves d'enfance. — Bonheur inespéré. — Pays parcourus. — Charme particulier et inattendu de ce voyage. — Eglise Sainte-Anne donnée à S. M. l'Empereur des Français. — Les sanctuaires de Marie en France. — Lyon et N.-D. de Fourvières. — Lyon et Ephèse. — L'église d'Ainay. — La Reine des Vierges et la femme en Orient. — La cité gauloise et les disciples de S. Jean l'Évangéliste. — Justice et miséricorde. — Les rives du Rhône et les flots de la Méditerranée. — Marseille et ses destinées. — Le vaisseau de Lazare et de ses compagnons. — Grande fête à Marseille. — N.-D. de la Garde. — Les litanies des marins. — Préparatifs de départ. — Le Sinaï.

Le voyageur que son étoile conduit en Orient n'a pas assez d'yeux ni d'oreilles pour toutes les merveilles qui l'y attendent. Tout ne répondra pas peut-être à ce que son imagination a rêvé d'avance, et quelques déceptions l'y attendent aussi; mais ces déceptions feront bien souvent place à des réalités surprenantes, à des étonnements qui dureront longtemps encore après le voyage. Transporté au sein de ces populations sans souci de la veille ni du lendemain, dans ces champs fertiles sans culture, il rencontrera d'heureux oisifs, richement décorés à la peau par un soleil magnifique et illuminés dans l'âme du feu sacré de cette poésie orientale, si douce, si nonchalante, si féconde. Au Caire, à Alep, à Damas, ou dans toute autre ville de l'Orient, à laquelle le soleil a prodigué la même puissance de séduction, il

est une surprise qui n'a pas manqué d'impressionner singulièrement le voyageur. Des Arabes, dont la figure douce et intelligente est en rapport avec la simplicité et l'enthousiasme, se tiennent assis, dans les carrefours et sur les places publiques, au milieu de ce peuple d'enfants, attendant quelques pièces de monnaie pour devenir, sans aucun effort, des poëtes, des conteurs par excellence. Pour répondre à votre désir et se rendre dignes de vos bienfaits, ils commencent immédiatement une histoire bâtie sur un thème que vous leur donnez ou qu'ils inventent sur place, et dont les péripéties vont se dérouler chemin faisant devant vous, sans qu'ils en sachent dès le début le premier mot.

Eh bien! tout aussi merveilleuse et tout aussi inattendue est la réalité que je vais essayer de décrire, et à laquelle j'avais si peu le droit de m'attendre. Ce n'est point le fruit d'une imagination orientale, c'est le rêve de mon enfance, de toute ma vie, qui se trouve aujourd'hui un fait accompli, un souvenir qui a effacé la vie tout entière.

En lisant les récits de la Bible, la vie des Patriarches, l'enfance de Joseph, mon imagination d'enfant s'était créé les délicieuses vallées d'Hébron, du Jourdain et les riches coteaux de la terre de Chanaan; plus tard elle avait cru entendre les accents des prophètes sur le Carmel et dans le désert; et enfin, quand j'eus l'honneur d'entrer dans les rangs du sacerdoce, l'habitude d'étudier et de méditer la vie de Jésus dans la Galilée, dans la Judée et à Jerusalem, m'avait fait désirer cent fois le bonheur de ceux qu'une cause quelconque avait amenés à visiter les Lieux-Saints. Ce désir de ma vie tout entière, quelle âme chrétienne n'en a pas été parfois tourmentée? Cependant, rien ne m'annonçait qu'une telle espérance pût devenir un jour pour moi une réalité; tout semblait au contraire la reléguer à tout jamais dans le domaine des rêves et des impossibilités. Quels ne furent donc pas mon bonheur et ma surprise, lorsque,

dans l'été de l'année 1856, la satisfaction déjà bien douce pour moi de rendre service à de bons et anciens amis, devint en même temps l'occasion mille fois plus heureuse encore de voir Jérusalem et de parcourir les lieux à jamais illustrés par la présence du divin Sauveur des hommes.

Après la guerre de Crimée, les nécessités de la politique avaient séparé de sa famille M. Thouvenel, alors ambassadeur de France à Constantinople. Cette séparation, que des embarras de toute nature semblaient devoir prolonger encore, était devenue une constante et pénible préoccupation pour une famille où les devoirs les plus saints ont toujours tenu la première place. C'est dans ce moment que je pris la résolution de conduire moi-même à son mari Madame Thouvenel, habituée à retrouver chez moi, dès les jours les plus tendres de son enfance, l'intérêt et la sollicitude que son père m'avaient légués en mourant. C'est ainsi que j'en suis venu, moi, pauvre prêtre, si peu habitué aux pérégrinations lointaines, à réaliser un rêve qui ne devait jamais sortir de mon imagination.

Une fois devenu le compagnon de voyage et le protecteur momentané d'une partie de cette famille, les portes de l'Orient s'ouvrent comme par enchantement devant moi. Transporté d'abord à Constantinople, je vois de mes yeux toutes ses merveilles; je pénètre dans ses mosquées et jusque dans les trésors du vieux sérail; de là j'aborde par un temps admirable les côtes de la Phénicie, je traverse les champs de la Galilée et j'arrive à Jérusalem. Dans ces lieux si riches en souvenirs divins, toutes les barrières élevées par le fanatisme contre les chrétiens, et jusqu'à celles de la célèbre mosquée d'Omar, s'abaissent devant moi, pour se refermer, hélas! après mon départ plus impitoyables que jamais. L'Egypte, Malte, l'Italie, Rome enfin, viennent couronner ce voyage aussi ravissant qu'inattendu; et, en indiquant tant de merveilles, je n'ai pas dit encore le charme le plus inespéré, le plus émouvant de tout ce beau voyage.

En effet, la Providence voulut ajouter à tant de bienfaits si peu mérités, la plus ravissante de toutes les grâces pour le cœur d'un prêtre. Voici l'impression qu'elle produisit dans mon âme, et comment j'en parlai pour la première fois, le 20 septembre 1856, le jour même où le ministre turc Fuad-Pacha signa la donation de l'église Sainte-Anne de Jérusalem à S. M. l'Empereur des Français. J'écrivis ce jour même à trois sœurs de St-Vincent de Paul en France l'heureuse nouvelle qui me faisait alors battre le cœur et qui devait prêter à ce voyage une facilité de nature sans doute à enlever beaucoup de mérite à mon pieux pèlerinage, mais en revanche de nature aussi à lui prêter une bien douce consolation qui ne fit que s'accroître jusqu'au dernier jour.

« Je vais maintenant, leur disais-je, comme les anges à Noël, vous annoncer une grande nouvelle. Je porte à Jérusalem un ordre du Grand-Seigneur qui donne à S. M. l'Empereur des Français, pour être restitué au culte latin et à Monseigneur Valerga, un sanctuaire de plus, au grand déplaisir des Grecs et autres qui en auraient eu bien envie. Et quel sanctuaire? Devinez. Il vous touchera au cœur aussi bien que moi qui en ai été profondément ému à la première communication que m'en fit M. Thouvenel, l'habile négociateur de toute cette affaire. Il s'agit d'une église bâtie sur la maison de sainte Anne, dans ce lieu si cher où a été élevée la tige de Jessé. Quelle belle ambassade au nom de la Reine du Ciel! Ce lieu va désormais appartenir aux Français, et deviendra l'église du Patriarchat latin. D'ici au départ je tremble que mon indignité ne me prive de ce grand bonheur. Et pourtant s'il en est beaucoup qui servent mieux que moi cette bonne Mère, il en est peu qui l'aiment davantage. L'enfance prophétique et bénie de la Sainte Vierge m'a toujours particulièrement occupé. Quelle joie ce sera pour moi d'aller visiter ce sanctuaire en compagnie de vos pieux désirs qui me suivent dans

ce voyage! Ne vous semble-t-il pas que cette pieuse enfant, destinée au grand honneur de devenir la Mère de Dieu sur la terre, verra de nouveau, avec joie pour elle et pitié pour nous, rendre au culte de son divin Fils ces lieux si chers à son cœur, ces souvenirs d'enfance qui ne s'effacent pas même chez les mortels! . . . . . »

De là vint sans doute que, dès les premiers pas de ce grand voyage, un attrait, un doux pressentiment intérieur m'attirait vers les sanctuaires de Notre-Dame de Lyon et de Marseille, encore inconnus pour moi qui avais déjà éprouvé tant de bonheur à visiter quelques-uns des pieux pèlerinages consacrés par la France à la Reine du Ciel, et me réconfortait abondamment contre toute appréhension fâcheuse au sujet des intérêts si chers dont j'allais répondre durant ce long et périlleux trajet. Le nom de Marie, si noblement porté par Mme Thouvenel, et sa pieuse confiance en la puissance de Celle qu'elle a toujours honorée et invoquée comme son auguste patronne, ajoutaient encore à cette sécurité. Son fils surtout, âgé seulement de trois ans, et qui venait si jeune rejoindre son père, était bien encore la plus touchante prière constamment élevée pour nous vers le ciel.

Aussi, le 29 septembre, quand nous fîmes notre entrée dans Lyon, cette antique et pittoresque cité, posée si majestueusement sur les deux puissants fleuves qu'elle commande, le soleil qui se levait pur et radieux sur ces riantes collines, me semblait inaugurer le plus heureux de tous les voyages; et, dans cet éclat apparaissait un rayon plus éblouissant que les autres, dominant mon regard et appelant mon cœur: c'était l'imposante statue de N.-D. de Fourvières, élevée par la piété d'un peuple, son heureux esclave, au sommet de la plus belle de ses collines; de ce sommet elle plane comme l'ange des miséricordes sur la ville et les campagnes, sur les fleuves et leurs charmants contours. Du salon de l'hôtel où nous prenions notre repos, je voyais cette ravissante image de

la Reine du Ciel. Il me semblait que la France tout entière était à ses pieds, et j'entendais dans mon âme le murmure d'un cantique à l'honneur de son nom. Aussi, malgré le soleil et la fatigue, je lui donnai en toute hâte et avec bonheur ma première visite.

Lorsque je parvins au sommet de cette colline, la matinée était déjà bien avancée, et plusieurs prêtres, ayant sans doute aussi comme moi un voyage ou une affaire importante à mettre sous ses auspices, attendaient encore pour célébrer les saints mystères. Un de ces bons prêtres, touché de mes regrets, et apprenant que je partais le lendemain, me céda son tour : je pus ainsi dire la sainte Messe dans ce sanctuaire privilégié. Jamais faveur ne fut acceptée avec plus de reconnaissance. Puisse cet ami inconnu dont la charité m'a cédé ce privilége, rencontrer ces lignes quelque part et apprendre que ma reconnaissance dure encore!

L'église d'Ainay, le plus antique monument chrétien de cette ville, puisque Constantin l'enleva au culte de Jupiter pour le donner à Jésus-Christ, contient aussi le premier autel qui ait été consacré dès le XIIe siècle, à l'Immaculée-Conception, dans l'église de France. Aussi, au jour de la proclamation nouvelle de cette vieille croyance, la joie de Lyon fit oublier celle d'Ephèse; et, tous les ans encore, ses collines illuminées de torrents et de guirlandes de feu, dont l'éclat magique surpasse et déconcerte toute imagination, publient hautement son ancien et durable dévouement à la Vierge pure et immaculée. A mon retour d'Orient, j'allai plusieurs fois dans ce lieu y célébrer les saints mystères. Un devoir de reconnaissance m'y appelait alors. En effet, à mon départ, quoiqu'en ayant souvent entendu parler, je pouvais ignorer encore la situation misérable de la femme en Orient; mais à mon retour, j'avais vu et j'avais ressenti avec une profonde douleur de l'âme le sort abject que lui fait la loi de l'Islam, et je pus alors déposer, en toute connaissance de cause, au pied d'un des plus an-

tiques et des plus respectables autels élevés par la France à la vénération de la Vierge des Vierges, l'hommage bien senti de ma reconnaissance. Si, dans ma patrie, la femme chrétienne a été élevée et maintenue à cette haute convenance et dignité que chacun se plaît à reconnaître; si le titre de mère, d'épouse, de fille, de sœur commande le respect; à qui la société chrétienne est-elle redevable de cette heureuse transformation de la femme, sinon au culte de cette créature merveilleuse que Dieu voulut honorer à la fois du titre de Vierge et de Mère. Pour rencontrer au sein des nations chrétiennes une femme qui ait oublié le culte de Marie, il faut descendre jusqu'à celle qui a perdu toute raison ou toute pudeur.

Je ne me lassai point d'admirer, au coucher du soleil, cette vieille cité gauloise des Irénée et des martyrs, rajeunie par la foi qu'y ont semée les premiers disciples de Jean l'évangéliste, l'heureux et dévoué dépositaire du trésor légué aux hommes par Jésus mourant sur la croix. Je voyais là, accumulés sur ces deux belles rivières, qui arrosent le quai des Célestins et celui de la Charité, tous les éléments de la ville la plus florissante et la plus belle. Hélas! des traces de justice étaient là toutes saignantes encore à côté de celles de la miséricorde: l'humide quartier des Brotteaux, couvert des tristes débris d'une inondation terrible et récente, attestait de quelle importance est, en face de la justice d'un Dieu tous les jours offensé, la puissante intercession de la Mère des miséricordes.

Le lendemain, la vapeur nous emportait sur les rives du Rhône, vers les flots de la Méditerranée; et, si nos regards n'eussent été trop souvent attristés par le spectacle des ruines causées par l'effrayante inondation que je viens de dire, la vue des Alpes à l'horizon, un ciel magnifique, des habitations variées, des villes riantes, de riches côteaux, nous eussent fait regretter la rapidité de notre course. Quelque rapide que fût le train qui nous

enlevait sur cette voie ferrée, il ne l'était pas encore autant que le vent chaud du midi qui soufflait d'une violence à arrêter notre convoi, et qui nous enleva plusieurs fois, de l'intérieur même de notre wagon, à la grande joie et aux ébahissements de notre petite société, divers objets de toilette dont on pouvait d'ailleurs se passer en Orient.

Bientôt les flots bleus de la Méditerranée, tranquilles et resplendissants sous les feux du ciel, nous apparaissent comme une vaste plaine et semblent nous inviter à quitter la patrie pour visiter les beaux climats de l'Orient. Le soleil était encore à une grande hauteur au-dessus de l'horizon, que déjà nous entrions dans Marseille, cette cité reine des eaux, dont le nom grandit tous les jours, que toutes les nations maritimes nous envient, et que les destinées de l'isthme de Suez doivent élever à un rang inconnu jusqu'ici. Aujourd'hui déjà la cité des Phocéens laisse bien loin derrière elle ses vieux souvenirs; ses nouveaux ports, construits avec tant d'empressement, sont à peine ouverts, que déjà ils ne suffisent plus. Quatre mille vaisseaux les encombrent, et des centaines d'autres, abrités dans la petite île du Frioul, attendent qu'un signal les appelle. En vain, pour les recevoir, Marseille ouvre les bras; il faut songer, quelque gigantesque que soit l'entreprise, à relier le Frioul à la terre, pour avoir un port digne de ses glorieuses et vastes destinées.

C'est ainsi que Dieu féconde le rivage qui reçut, il y a dix-huit siècles, la sainte colonie des disciples bien-aimés de Jésus, Lazare, Marie-Magdelaine et leurs compagnons, abandonnés pour y périr sur les flots inhospitaliers de la mer de Judée, et transportés par la main de Dieu sur les côtes de la Provence, que le ciel voulait bénir. J'arrive même à temps pour célébrer le lendemain, dimanche 31 août, en compagnie de ce fervent et bon peuple, la fête de saint Lazare, premier évêque de cette cité, et pour être témoin de la procession magnifique à l'aide de laquelle il rappelle tous les ans l'antique sou-

venir de ces heureux naufragés. Comme j'irais avec joie sur ces montagnes rechercher, dans les solitudes de la Sainte-Baume, les traces de cette âme pénitente, amoureuse si passionnée du divin Jésus, si je ne devais monter à Notre-Dame de la Garde, et mettre notre voyage sous les auspices de la Reine du ciel. Dès le matin, en effet, notre petite caravane gravissait la blanche colline, et j'avais le bonheur d'y donner la sainte communion à mes compagnons de voyage; c'est ainsi que nous saluâmes ensemble avec une fervente prière cette *Etoile de la mer,* dont l'éclat domine la ville, le port et l'étendue des flots. L'affluence des fidèles à ce sanctuaire était telle, au jour de notre visite, que je n'avais point la liberté de mes mouvements à l'autel, entouré et pressé que j'étais par la foule des pèlerins qui désiraient entendre la messe et recevoir la sainte communion.

Combien a de charme cette vive foi du matelot qui remplit les sanctuaires consacrés à la douce et puissante Mère de Dieu, depuis le rivage de Notre-Dame de Boulogne jusqu'à la blanche et imposante colline de Marseille! Je ressentis une émotion pieuse et profonde en écoutant ces bons marins chanter en chœur, dans un mode mineur et mélancolique, bien doux à l'âme de ceux qui l'écoutaient, les glorieuses litanies de Celle que je venais invoquer avec eux, et pour moi et pour les intérêts si chers qui m'étaient confiés. Nulle part la salutation catholique de l'*Ave maris stella!* ne m'a fait une pareille impression.

En descendant de cette colline sainte, dont le gros bourdon annonçait la fête de Marseille et de son premier évêque, je me mis à parcourir cette antique cité, qui se rajeunit tous les jours. Ici les collines s'abaissent comme par enchantement; là, les ports se succèdent et s'ajoutent sans fin; une cathédrale, digne des plus beaux jours de la foi, commence à sortir d'un sol qui vient de naître, et dont les montagnes se sont abaissées comme par enchantement; un peuple robuste et catholique aborde

avec audace et confiance toutes ces gigantesques créations, et en même temps un nouveau sanctuaire de Notre-Dame de la Garde se réédifie au sommet de cette haute colline, vers laquelle se tournent les mélancoliques adieux du voyageur.

Nos préparatifs de départ, rendus d'ailleurs singulièrement faciles par le dévouement et le concours des autorités maritimes, diplomatiques et militaires de Marseille, étant terminés, nous quittâmes l'hôtel d'Orient, le 1er septembre, à trois heures de l'après-midi, accompagnés des principaux fonctionnaires de la ville et de la marine, pour monter sur *le Sinaï*, un des meilleurs bâtiments de la compagnie française, qui nous avait été préparé et qui nous attendait depuis plusieurs semaines. Il était commandé par M. de Sardi, capitaine aussi distingué par sa valeur et son mérite personnel, que par les attentions exquises et dévouées dont il savait entourer les voyageurs qui lui étaient confiés. Son vaisseau, son pont et ses cabines allaient remplacer pendant huit jours le sol de la France à laquelle nous venions de faire nos adieux.

A quatre heures, *le Sinaï* fait ouvrir devant nous cette forêt de mâts qui nous enveloppe comme des captifs, et il nous emporte sur les flots azurés de la mer, par un soleil et un temps admirables. Nous passons devant le Frioul où des centaines de navires se sont réfugiés, attendant chacun avec des yeux d'envie la place que nous venons de quitter. En passant devant la colline de Notre-Dame de la Garde, tous saluent la Reine des cieux, et mon âme et mes lèvres murmurent avec amour la prière et le chant de l'*Ave maris stella!* La nuit vient ensuite nous envelopper de ses voiles, et chacun se prépare en silence aux impressions et aux événements de la traversée.

CHAPITRE II.

Pleine mer. — Bonifacio. — Première frayeur. — Marche suspendue. — *Le Lavezzi* et *la Sémillante*. — *Charybde* et *Scylla*. — Opposition des deux écueils. — Messine ; sa position, ses rues, ses églises, ses promenades. — L'*oïdium* et le *choléra*. — Le golfe Adriatique et le cap Matapan. — Le ciel de la Grèce. — Le cap St-Ange et son ermite. — Hydra. — Le Pirée. — Les Anglais protecteurs. — Rivage désolé. — Faut-il aller en Grèce ? — Comment il arrive qu'à certains cœurs bien nés la Grèce est plus chère que la patrie. — Hommages au souvenir de M. Thouvenel. — Les dragons de l'amiral. — Ce qui manque aux Grecs. — Les ruines du cap Colone. — Minerve et la vraie sagesse.

Le 2 septembre, au lever du jour, nous étions en pleine mer. C'était la première fois que je me sentais ainsi enveloppé par l'espace et anéanti en quelque sorte par cette image de l'infini. Le point qui nous soutenait sur les flots semblait à peine visible dans cette immensité. Le ciel et l'eau, confondus dans le vaste cercle de l'horizon, sans autre reflet que l'azur du ciel et sans autre bruit que la marche du navire, faisaient sur mon âme une indéfinissable impression, parfois de grandeur, parfois de néant. On comprend les terreurs de l'âme en face de cette émouvante réalité. C'est alors, dit le Prophète, que le marin, en face de l'abîme, saisit la merveilleuse puissance des œuvres de Dieu. J'éprouvai là ce charme irrésistible de l'infini, qui déjà une fois dans ma vie s'était emparé de moi au sommet des Alpes où

n'arrive aucun bruit de la terre; le silence a aussi son immensité. Mais, hélas! la réalité vous rappelle bien vite à une appréciation moins poétique de la vie. Sans parler des malades qui vous entourent et se hâtent de payer le tribut réclamé par les flots, bien des préoccupations s'emparent de vous au sujet des intérêts les plus chers; ces préoccupations et surtout l'inquiétude causée par les dangers de tout genre que pouvait courir un enfant dans une telle traversée; des distractions de toute nature sur un élément aussi nouveau pour moi, étaient plus que suffisantes pour détourner mon attention de la contemplation de l'infini.

Le 3 septembre, nous étions en vue de la Corse et de Bonifacio, dont le port ne saurait être deviné même par ceux qui en approchent. La côte nous apparaissait aride et désolée, et des écueils commençaient à surgir depuis le phare du cap Pertusato jusqu'au milieu de notre route. Ce passage des bouches de Bonifacio, d'une ouverture de cinq milles marins, dont plus de la moitié est condamnée par des écueils, ne laisse pas que de faire une vive impression sur l'imagination des voyageurs novices. Le capitaine, qui tenait plus à m'instruire qu'à me rassurer, m'avertit en ce moment que les dangers les plus sérieux n'étaient pas ceux qui se montraient au-dessus de la surface de l'eau, mais bien ceux qui, tels que le Lavezzi, se cachaient à quelques pieds seulement au-dessous de cette surface. Il parlait encore qu'un craquement extraordinaire se fit entendre dans les flancs du navire, et vint exciter de plus belle mon imagination déjà suffisamment en éveil. C'était une épave, une poutre flottante, qui venait de s'engager dans la roue de babord et avait brisé trois pagaies ou aubes d'un seul coup; il nous fallut demeurer sur place jusqu'à ce que les ouvriers les eussent remplacées. Ce travail suspendit notre marche environ deux heures. Pendant ce temps, quelques gens du bord s'amusaient à tirer les cormorans qui passaient sur nos têtes ou venaient se

reposer sur les roches à fleur d'eau. Nous avions sous les yeux en ce moment une colline qui attirait involontairement tous les regards; c'était l'île de Lavezzi, sur le flanc de laquelle nous apparaissait un monument blanchâtre qu'on distinguait de loin et qu'on nous dit être la chapelle funèbre élevée en mémoire de l'horrible catastrophe de *la Sémillante*. Tous les regards, toutes les pensées, toutes les conversations étaient occupés de ce souvenir lamentable, de cet instant solennel de la nuit du 15 au 16 février 1855, pendant laquelle *la Sémillante*, emportée par le vent de la tempête, vint heurter l'écueil de Lavezzi et livrer d'un seul coup à la mort *sept cent cinquante* victimes pleines de force et de vie, sans qu'une seule survécût à ce désastre pour en révéler les angoisses et les douleurs. Comment ne pas donner ici un souvenir, une prière du fond de l'âme à ceux qui couraient chercher la mort sur les champs de bataille de la Crimée, et que la mort, sans attendre sa proie, vint surprendre ici au sein des flots!

Le 4 septembre il ne faisait point jour encore que déjà nous approchions de l'autre détroit, jadis si redoutable, de Charybde et Scylla. La vapeur a singulièrement modifié, pour ne pas dire supprimé, les dangers de ce passage. L'entrée offre à peine un kilomètre de largeur, ne présentant du côté de l'Italie que les rocs inabordables du Scylla, contre lesquels viennent se briser les flots, et cachant du côté de la Sicile des bas-fonds de sable non moins dangereux. Au milieu de ce détroit l'eau a une telle profondeur que, quoique parvenue à trois cent soixante mètres, la sonde doit renoncer à la connaître. On comprend que les courants, les vents, l'obscurité devaient autrefois causer bien des sinistres dans ce terrible passage, dont le nom est encore proverbial de nos jours. Les phares, les lumières de la côte, la puissance de notre machine et surtout la vigilance de notre capitaine étaient des garanties plus que suffisantes pour échapper aux deux dan-

gers. Aussi, à l'heure même où le jour commençait à poindre, nous faisions notre entrée dans le port de Messine, à l'instant où le son des cloches de la ville annonçait le réveil de ses habitants. C'était la première fois qu'il nous était donné de mettre pied à terre depuis notre départ de Marseille, et comme le *Sinaï* allait consacrer une partie de sa journée à embarquer du charbon, je me mis avec joie en devoir de parcourir Messine et ses environs.

La ville, séparée par son port d'une presqu'île sur laquelle reposent le phare, le lazaret et la citadelle, s'étend le long des quais et se développe en amphithéâtre sur une gracieuse colline encadrée dans d'autres monticules plus élevés encore. Les rues sont pavées de dalles fort belles d'une très-grande largeur, et entretenues avec propreté; les maisons ont pour la plupart l'apparence de l'aisance, du luxe et de la propreté; des jardins, dont les orangers sont surtout la plus luxuriante verdure, entourent un grand nombre de ces demeures, et l'ensemble de la ville est à la fois pittoresque et séduisant. J'assistai dans la cathédrale, ainsi qu'à l'*Annunziata* et dans d'autres églises, à la prière du matin qui se faisait à haute voix et en commun, pendant qu'un prêtre à l'autel offrait pour tous l'auguste victime. Il y avait dans la prière de ces hommes agenouillés quelque chose qui respirait une grande foi et une grande naïveté.

J'eus la douce consolation de célébrer les saints mystères dans l'église des Théatins où le supérieur voulut bien m'accueillir; la messe fut servie par le docteur lui-même de notre équipage, qui, connaissant à merveille le pays, me dirigea dans mes courses en ville et hors de la ville. De la promenade des Pères Franciscains, ainsi nommée parce que ces religieux en ont doté la ville, le regard s'étend sur Messine et ses environs; on jouit là d'un coup-d'œil ravissant. Je remarquai surtout les deux églises de *San Gregorio* et de l'*Annunziata*, où se révèle le génie simple et à la fois

grandiose et chrétien des peuples de l'Italie, génie qui laisse si loin derrière lui notre mesquine intelligence de l'architecture et de la peinture chrétiennes. Avant dix heures du matin, la chaleur du jour était déjà devenue intolérable, même pour des promeneurs plus siciliens que nous; aussi nous fit-elle trouver délicieux un petit édifice ou restaurant voûté, bâti en marbre blanc, parfaitement frais et aéré, où l'on nous servit des *granites* ou glaces plus délicieuses encore. Je vis là, au milieu d'une place publique, un palmier d'une fort belle venue; c'était le premier qui s'offrait à mes regards. Hélas! les plus belles contrées ne sont point à l'abri du mal: au milieu de ces beaux jardins, ornés d'une si puissante verdure, je constatai le passage du fameux *oïdium* qui ravageait à la même heure les vignes de la France; ici il frappait les orangers. Mon passage à Messine, quoique bien rapide, me laissa un souvenir d'autant plus cher que, à mon retour, par le seul fait que j'avais débarqué à Malte, où pourtant il n'y avait ni peste ni maladie, on ne me permit d'y descendre qu'à la condition, que je m'empressai de refuser bien entendu, d'y faire une quarantaine de quatorze jours. La frayeur de ces bons habitants me parut excessive; mais je la trouvai plus excusable lorsque j'appris que, pendant la guerre de Crimée, un choléra pestilentiel, apporté par nos vaisseaux, y avait fait vingt-sept mille victimes en treize mois. La terreur des Siciliens était telle qu'ils refusèrent pendant longtemps de manger même du poisson de mer, parce qu'on avait jeté dans les eaux une grande partie de ces cadavres.

Le 5 septembre nous étions en face de la mer Adriatique, bercés par un tangage des plus désagréables, qui me servit de première leçon dans mon métier si nouveau de marin. Cette petite contrariété, qui n'avait pour distraction que le ciel et l'eau, dura deux jours. Le 6, à minuit, nous doublâmes de très-près le cap *Matapan*. Enveloppé dans mon manteau, sous le ciel

étoilé de la Grèce, je m'étais endormi sur le pont, avec la promesse solennelle du capitaine qui s'était engagé à me réveiller pour saluer avec moi cette terre si souvent chantée dans mes anciens beaux jours de grec et de latin, et que j'allais aborder pour la première fois. A deux heures et demi, nous doublions le cap St-Ange. Le jour était déjà suffisant pour nous faire remarquer l'absence de toute lumière et de l'ermite qui ne vint point nous bénir. Une barque avec un flambeau pêchait à la côte, au fond d'une crique; peut-être était-ce l'ermite lui-même qui, ne nous attendant point à cette heure, songeait à sa provision du jour. A sept heures nous franchissons le golfe de Nauplie et nous passons devant l'île d'Hydra. A onze heures enfin, nous sommes dans les eaux d'Egine, de Mégare, d'Eleusis et de Salamine, et nos regards, attirés par les monts Hymète, Pentélique, commencent à distinguer Athènes, le palais de son roi et l'acropole qui domine la ville. Des bricks nombreux nous entourent, et à midi nous faisons notre entrée dans le Pirée.

Les premiers Grecs qui s'offrent à mes regards, ce sont les habits rouges des Anglais, qui n'ont pu se décider encore à quitter ce pays, et qui ont pris le soin de se donner quelque chose à garder, même sur le continent. Ici du moins je les trouve encore en compagnie de quelques marins français, tandis que dans le Bosphore je les trouverai demeurés seuls des trois nations coalisées pour venir au secours de la Turquie. Les Grecs se demandent avec une certaine inquiétude s'ils vont avoir l'avantage d'être protégés comme les Ioniens. A quoi tient-il donc que ce peuple se sépare si difficilement de ceux qu'il a une fois protégés? Nous pourrons en donner plusieurs raisons dans la suite de ce récit.

Je ne saurais dire quelle impression de tristesse m'ont laissée dans l'âme la vue et le souvenir de ces côtes, de ces rivages nus, désolés. En entrant dans le port, on

remarque, sur la gauche, une pente doucement inclinée vers le rivage et qui serait complètement nue sans quelques rares avortons de broussailles çà et là disséminés. Au milieu de ce désert grisâtre apparaissent une trentaine de baraques rouges, fort étroites et dans lesquelles un homme ne semble pas pouvoir se tenir debout. Ce sont les logements de la quarantaine. Le sol étant incliné perpendiculairement au soleil, la cuisson doit y être atroce, et les malheureux qu'on y enferme n'en doivent guère sortir que pour le tombeau, qui doit leur sembler préférable à cette étuve suffocante. A ce premier aspect, ce pays n'a rien de séduisant, et on comprend qu'un voyageur français ait pu dire avec tant d'étonnement à quelques-uns de nos compatriotes qu'il rencontrait sur le chemin de la Grèce: *Eh quoi! messieurs, vous allez en Grèce, et vous n'y êtes pas obligés?* Assurément si les vallées du Céphyse et les coteaux de l'Hymète ont quelque ressemblance avec ce que je vois, il a fallu à tous ces poètes Grecs, dont on nous a tant bercés, une verve robuste pour si bien chanter un tel pays, et à tous ces guerriers un patriotisme au moins égal pour tant aimer une telle patrie.

Je veux pourtant bien croire au charme que certains voyageurs prêtent à ce beau climat, et j'ai regret de ne pas disposer de quelques jours pour parcourir à l'aise ces plaines et ces montagnes dont mon enfance connaissait l'histoire avant de connaître celle de ma patrie, et de ne pouvoir juger aussi par moi-même de ces contrées si riches en souvenirs d'histoire, de beaux-arts et de poésie. Mais j'ai à peine quelques heures à donner au Pirée et aux alentours, et Mme Thouvenel n'a ni le temps ni le désir d'aller voir cette capitale de la Grèce, où elle a échangé une douce jeunesse, passée au sein de la meilleure des familles, contre les ennuis et les imprévus d'une carrière toujours en butte aux orages de la diplomatie. A peine sommes-nous entrés dans le port, qu'il nous faut d'ailleurs accepter les hommages de tous les diplo-

mates avertis de la présence de la gracieuse compagne de M. Thouvenel, dont la mémoire est grande en ce pays, ainsi que ceux de tous les marins que le poids des lauriers de la Crimée a retardés dans ces parages. Ce fut donc une nécessité pour moi de renoncer à visiter sur place les indignes successeurs de Miltiade et de Périclès, et de me contenter d'avoir vu du rivage les nouveaux monuments d'Athènes et les restes immortels de l'Acropole. La proposition amicale que me fit l'amiral Bouët-Villaumez, de me faire escorter par une douzaine de dragons français depuis le Pirée jusqu'à Athènes, n'était pas de nature à me rendre cette promenade bien agréable, puisqu'il fallait bien m'avouer qu'il n'était pas prudent de braver les voleurs et d'oser franchir seul, entre la capitale et son port, la distance d'une lieue.

Pauvre peuple! que sont devenus les exemples de vertus et de désintéressement de tes ancêtres? Aujourd'hui le mensonge et le vol t'ont fait une réputation scandaleuse chez tous les peuples chrétiens, et il n'est pas rare de voir ceux-là même qui devraient chez toi maintenir l'ordre et la justice confondre leurs espérances et leurs profits avec ceux des voleurs. Ma plume se refuse à répéter ce que l'on me raconte de quelques-uns de tes sénateurs.

Soyons justes, pourtant : il est impossible de ne pas porter quelque intérêt à un peuple dont on nous a tant parlé dans notre enfance. Il n'est pas entièrement insensible à toute idée du bien. Le souvenir respectueux qu'il a gardé de la justice et de la fermeté de M. Thouvenel, fait voir que le sentiment de l'honneur n'est pas éteint chez lui, et que, s'il avait un jour le bonheur d'être chrétien, il pourrait encore reprendre une place honorable parmi les nations civilisées. D'autre part, en foulant aux pieds un sol jadis si fécond et des ruines aussi éloquentes, on ne peut se refuser à reconnaître les traces d'un grand peuple. A la vue de tant de beautés endormies dans la poussière de ces ruines, on se sent

épris pour une nation qui a si bien senti et si bien exprimé les mystères de l'art, tel qu'il pouvait être chez les peuples païens. Aussi, de nos jours encore, les partisans, plus nombreux qu'on ne pense, de l'idolâtrie, sont-ils en même temps les admirateurs les plus enthousiastes du génie païen de la Grèce. Une admiration moins stérile, qui enverrait chez ce peuple quelques pauvres missionnaires, ou qui, tout simplement, les y ferait tolérer, serait d'une bien plus grande utilité pour lui, et alors peut-être nous serait-il donné de voir surgir, sous ce beau ciel de la Grèce, qui n'a pas son pareil dans le monde pour l'éclat et la limpidité, d'autres merveilles plus grandes que celles qui sont mortes dans ces ruines.

A six heures du soir, nous doublons le cap Colone après avoir fait nos adieux au Pirée par le temps le plus admirable. Notre gracieux capitaine a fait installer la table et le dîner sur le pont, et nous passons tellement près du rivage que nous pourrions en interpeller les habitants, s'il nous était donné d'en apercevoir un seul. Sur le rocher qui domine la pointe du cap s'élèvent les ruines d'un ancien temple de Minerve, dont les colonnes debout se dressent toutes nues sur un ciel décoré par les derniers rayons du jour. Rien ne peut donner une idée de la douceur et de la limpidité de l'atmosphère qui nous inonde à cet instant solennel qui précède la plus belle des nuits et se reflète, comme sur un beau lac, dans le calme des flots. Les feux du soleil couchant, passant à travers les colonnes et les ruines du temple, tiennent en suspens et notre imagination et nos regards. Cette scène me laissa de vives impressions et rarement je trouvai la nature aussi belle dans ses magnificences. Pourquoi ce nom de Minerve vient-il me parler, à cette heure si douce, de la folle et prétendue sagesse de l'homme? Voilà ce qui reste de cette divinité, sortie tout armée du cerveau de Jupiter, chantée par les poètes, préconisée, jadis et aujourd'hui, par tant de philosophes. La vraie sagesse de Dieu au contraire, celle qu'ont

chantée les Prophètes, celle que le Fils de Dieu a apportée sur la terre, s'est bâti parmi nous une demeure qui sera éternelle comme son origine, et qui repose sur les vrais moyens de sanctification que Dieu a donnés au monde. *Sapientia œdificavit sibi domum. Excidit columnas septem.* Cette sagesse, les hommes ne la feront point périr; elle vit de toute éternité, et elle repose sur la parole de Dieu. Le ciel et la terre passeront, a dit le seul et véritable Maître, mais mes paroles ne passeront point.

CHAPITRE III.

Vue de l'Archipel. — Cyclades et Sporades. — Pirates. — Fables de la mythologie. — Merveilles plus récentes. — Iles sortant des eaux. — Ténédos. — Le cap Baba. — Les champs de la Troade. — Les tombeaux d'Achille et d'Ajax. — La flotte des Grecs et la flotte de Bésica. — Les collines de Iénichéri. — L'eau du Simoïs. — Rencontre. — L'entrée des Dardanelles. — Château d'Europe et château d'Asie. — Importance de ce passage. — Sestos et Abydos. — Troupe de dauphins. — Sillage de feu. — Gallipoli.

La nuit vient clore ce magnifique spectacle et m'inviter à remercier Dieu de ses bienfaits. Le 7, au matin, la mer est calme et le jour est radieux. On ne fait pas un pas dans cet Archipel qu'on ne voie surgir autour de soi quelque île plus ou moins étendue, plus ou moins élevée, et de forme toujours plus ou moins bizarre. Cette agglomération des Cyclades et des Sporades, à travers lesquelles il m'a été donné de faire de si délicieuses promenades tant sur le *Sinaï* que sur le *Jourdain*, fait de cet Archipel le lieu du monde le plus curieux à parcourir, et les flots de la mer brisés contre tant d'obstacles y dorment souvent comme la surface d'un lac tranquille. On dirait la Suisse avec sa chaîne des Alpes enfermée au sein des eaux et n'ayant sauvé de ce déluge que la cîme de ses montagnes. Aussi on comprend combien une telle conformation est favorable aux pirates qui trouvent dans ces déserts autant d'asiles qu'il y a de rochers, et on

n'épargne guère au voyageur les récits de ce genre. J'aurai bientôt à raconter quelques-uns de ces exploits et à mettre en regard les jugements de nos marins modernes avec ceux de l'historien Thucydide. Jadis l'imagination des poètes avait peuplé ces eaux de merveilles : de Chypre à Cythère, de Crète à Lemnos, les divinités de l'Olympe y avaient eu de célèbres aventures; les îles surgissaient au caprice des dieux ou s'y promenaient comme un bouquet de verdure entraîné par les vents; l'écume elle-même des flots enfantait les nymphes les plus chères aux hommes et aux immortels. De nos jours l'imagination est moins riche en folies; mais cette mer a gardé le privilége des merveilles. N'a-t-on pas vu tout récemment encore surgir du sein de ces eaux fécondes une terre nouvelle et inconnue, excitant, comme une divinité de l'enfer, l'ambition et les convoitises de deux peuples ennemis, empressés d'y poser chacun le signe de leur prise de possession, puis s'affaissant tout à coup avec l'étendard qu'on y avait planté? Image trop vraie de la vanité de ces possessions. Les cartes marines de nos jours indiquent encore, à quelques milles à l'est de Malte, une roche sous-marine fort redoutée jusqu'ici et qui n'a été désignée pourtant que par un seul capitaine qui a pu la sentir et la reconnaître. Les incrédules ne manquent pas d'accuser l'imagination du capitaine; mais on voit qu'il y a dans ces parages capricieux des raisons pour mettre d'accord ceux qui ont vu et ceux qui n'ont rien vu. Pline, Strabon et Justin consignent dans leurs écrits des faits plus extraordinaires encore que ceux-ci, tels que la formation des îles de Santorin et de Therasia dont ils indiquent la date précise, 237 ans avant Jésus-Christ. Je sais aussi que la nuit même où j'abordai en Phénicie, un tremblement de terre, que je ressentis à peine sur l'eau, coupa en deux cette même île de Santorin et causa d'autres ravages. On dit que Néa-Kaméni, une des îles satellites de Santorin, naquit dans ces ondes au commencement du dix-huitième siècle,

l'an 1707. Ces créations ou ces soulèvements ne s'opèrent pas toujours subitement, mais quelquefois avec une lenteur qui peut les rendre insensibles.

Tout à coup nous pouvons nous écrier comme les célèbres voyageurs chantés par le poète latin : *Est in conspectu Tenedos!* Voilà devant nous l'île de Ténédos! Mais dans ces feux de l'Orient quelque chose de plus imposant que cette île domine nos regards : c'est le cap Baba, le plus occidental et le plus élevé de tous les promontoires de cette côte de l'Asie. Malgré moi je me sens battre le cœur en voyant pour la première fois cette terre de l'Orient, si nouvelle pour moi et sur laquelle je retrouverai en Palestine les souvenirs des Prophètes et les traces adorées de mon Dieu. Pour le moment ces pieux désirs ne sont encore qu'une espérance, et ce que le cap nous révèle de plus rapproché, sur notre gauche et près du rivage, ce sont les campagnes de la Troade, *campos ubi Troja fuit.* C'est là que nous devons rencontrer M. Thouvenel, qui nous a donné rendez-vous dans ces lieux célèbres et qui a dû visiter les ruines de Troie, en attendant notre passage dans les eaux de Bésica.

Déjà nous commençons à distinguer sur le rivage des éminences de terrain qui nous révèlent les tombeaux d'Achille et d'Ajax et nous rappellent les illustres combats dont Homère a fait les frais les plus considérables. En voyant le peu d'élévation de l'île de Ténédos, je ne pouvais m'empêcher de dire que la flotte des Grecs, cachée derrière le sable de ses rivages, devait être bien peu de choses pour avoir si facilement échappé aux regards des Troyens, et cela au moment où ils se décidaient, après dix ans de combats, à renverser eux-mêmes leurs murailles devant le plus grossier des stratagèmes. Il est difficile de penser qu'un sol, qui ne paraît être qu'un banc de sable, ait pu s'affaisser d'une quantité assez considérable pour masquer des vaisseaux de quelque importance. Assurément la flotte française et anglaise,

attendant à Bésica l'ordre d'entrer dans la mer Noire, devait présenter, il y a trois ans, un tout autre spectacle.

Cette plaine de la Troade est terminée au nord par les collines de Iénichéri, couvertes, comme les buttes de Montmartre, de moulins à vent qui contrastent étrangement avec l'aspect de ces terres nues et abandonnées, aussi bien qu'avec la poésie de leurs souvenirs. C'est là sans doute un résultat des nécessités de la guerre d'Orient, de la présence des flottes, du campement des troupes européennes sur les ruines d'Ilion. Près de celles-ci, le Simoïs aux bords escarpés et dangereux, et le Scamandre au cours lent et paisible, confondent leurs eaux et viennent les verser dans la mer. Grâce à une délicate attention de M. Thouvenel, j'aurai l'honneur de boire de l'eau du Simoïs à mon repas du soir, dans les Dardanelles, et je me consolerai ainsi de n'avoir point parcouru ses rivages. Nous passons d'ailleurs tellement près de la plage que nous distinguons sans peine au nord-ouest de la rade le tertre qui porte le nom de *Tombeau d'Achille*, et à trois cents pas de là, un peu plus loin du rivage, celui de son ami Patrocle. A deux mille mètres de ceux-ci, à l'autre extrémité de la rade, on aperçoit celui d'Ajax, fils de Télamon. Voilà tout ce que je pourrai rapporter et dire des champs de Pergame.

Enfin, à midi, tous les regards, sans cesse portés vers l'entrée des Dardanelles, aperçoivent et signalent l'*Ajaccio* portant à son grand mât le pavillon amiral, en l'honneur du noble ambassadeur de la France. La joie règne sur le pont du *Sinaï*, comme si tous assistaient à une fête de famille, et, au moment où une embarcation de l'*Ajaccio* amène Son Exc. M. Thouvenel au pied de l'échelle du *Sinaï*, tous se découvrent devant le digne représentant de la France en Orient. Je remets entre les mains de cet honorable et excellent ami sa précieuse famille, et désormais, jusqu'à mon retour en France, je ne suis plus qu'un simple touriste ou pèlerin. Il est décidé que nous restons sur le *Sinaï* jusqu'à Gallipoli où auront lieu le mouillage et le transbordement.

En face du village de Dardanelle, posé sur la côte d'Asie, l'entrée du détroit se resserre, et de nombreuses épaves, à moitié enfouies dans le sable, attestent que ce passage n'est point toujours sans danger. Les verges dont l'Hellespont fut frappé, par l'ordre de l'orgueilleux et ridicule Xerxès, n'ont point changé ses habitudes hostiles. Il est demeuré insensible à cette honte, ainsi qu'aux magnifiques présents de la coupe d'or et de la riche épée jetés dans ses flots, et tout disposé aujourd'hui, aussi bien qu'alors, à détruire les ponts dont on voudrait le couvrir ou l'enchaîner. Deux châteaux ou citadelles, appelés l'un *Château d'Europe*, l'autre *Château d'Asie*, défendent, contre les pavillons ennemis, l'entrée du détroit, qui n'a guère qu'un kilomètre de largeur.

Ce lieu à jamais célèbre aura toujours, quel que soit son maître, une place importante dans l'histoire de la prépondérance des nations. C'est, de nos jours comme jadis aux temps des Grecs et des croisades, le passage naturel des peuples et des armées de l'un et de l'autre continent, en même temps qu'il est la clef des riches contrées de la mer Noire, des cours d'eau qui y apportent leur tribut, des heureux rivages du Bosphore, de la Corne-d'Or et de toutes ces collines délicieuses qui sont sans rivales dans le monde.

Le rapprochement des deux rives est tel que de hardis baigneurs ont tenu à constater par leur expérience et par leurs propres forces la possibilité de l'aventure si connue de Léandre, qui, s'élançant toutes les nuits dans les flots, partait d'Abydos, sur la côte d'Asie, et, guidé par le phare que Héro allumait à Sestos, sur la côte d'Europe, nageait vers la tour où l'attendait la prêtresse de Vénus, dont l'amour devait lui procurer une fin si tragique. Ce qu'il y a de plus certain que cette histoire, c'est que notre navire est entouré de nageurs qui ne le cèdent à personne. Une troupe de souffleurs ou de dauphins, au dos argenté et reflétant comme une

glace les feux du soleil, s'est donné la mission de nous escorter jusqu'à notre station. Ils jouent à droite et à gauche près des ailes du navire, dans l'onde la plus agitée et la plus écumante, et règlent leur vitesse sur la nôtre avec une telle précision qu'ils semblent demeurer toujours à la même place. Ce spectacle et ces jeux furent plusieurs fois une agréable distraction durant les ennuis de la traversée. La nuit elle-même a parfois des scènes admirables aussi dans leur genre. La phosphorescence des sillons, tracés dans l'eau par la marche du navire, me faisait souvent croire à une traînée de charbons ardents lancés du bord à la surface de la mer; l'eau et le feu semblaient alors réunir leurs magnificences pour charmer les yeux de l'homme qui les a domptés.

Nous avançons entre ces deux rivages, pressés d'arriver à Gallipoli, où nous pûmes en effet opérer notre transbordement avant la fin du jour. C'est une petite ville placée sur la rive d'Europe et qui a repris quelque célébrité depuis la guerre d'Orient. Elle renferme environ quinze mille âmes. Elle est située en face de Lampsaque, qui rappelle sur la côte d'Asie le nom et les victoires d'Alexandre. Gallipoli était digne de recevoir une armée française, et les compatriotes des Jeanne d'Arc et des Jeanne Hachette durent se rappeler en entrant que jadis des femmes aussi, des Catalanes, y avaient repoussé un assaut donné par les Génois. Guillaume de Tyr y envoya cent mille Allemands conduits par Fréderick Barberousse. Voilà donc, depuis Xerxès et Alexandre jusqu'à nos jours, un lieu bien souvent illustré.

Aujourd'hui on n'y voit rien de remarquable qu'un quai de débarquement incapable de suffire à un commerce de quelque importance, et quelques établissements provisoires élevés à la hâte par les Français, dans l'intérêt du service militaire, tels que le casino des officiers français, devenu le couvent des sœurs de Saint-Vincent de Paul. Je trouvai là deux bons pères lazaristes

qui me firent les honneurs de leur pauvre chapelle, en me faisant présider les premières vêpres de la fête du lendemain, la Nativité de la sainte Vierge. Je m'occupai de remercier Dieu de l'heureux succès de mon voyage, et de visiter les principaux personnages français de la ville, pendant que Son Excellence, M. Thouvenel, recevait le jeune pacha de Gallipoli et les principales autorités turques, plus empressées autour de lui qu'ils ne l'eussent été près de leur véritable maître. Le soir, après le dîner qui eut lieu en famille dans le salon de l'*Ajaccio*, nous prîmes congé du capitaine de Sardi, qui allait immédiatement continuer sa route, et je me retirai dans mon nouvel appartement, bien décidé à profiter d'une nuit véritable que ne viendraient troubler ni machines, ni roulis, ni tangage. Afin d'entrer à Constantinople au milieu des splendeurs du jour, il avait été décidé que l'*Ajaccio* resterait sur place jusqu'à deux heures du matin.

CHAPITRE IV.

Golfe de Nicomédie. — Manœuvres à bord. — Le *Lock* et les heures du matelot. — La vigie et le timonier. — La première heure du jour en Turquie. — Héraclée et les îles des Princes. — La pointe du Vieux-Sérail. — Le château des Sept-Tours. — Les nouveaux gendarmes. — Premier panorama du monde. — La Corne-d'Or et ses deux promontoires. — Scutari et la côte d'Asie. — Les vrais croyants. — Tour de Léandre. — Le Bosphore. — Ses deux rives. — Le chiffre de Mahomet. — Terme du voyage. — Glorieux anniversaire. — Thérapia.

Le lundi 8 septembre, le soleil se levait radieux au fond du golfe de Nicomédie. La mer était calme, le temps admirable et la marche de l'*Ajaccio*, douce et gracieuse, semblait se ralentir pour nous laisser contempler à notre aise et les splendeurs de l'horizon oriental et les points les plus pittoresques du rivage européen. Une excursion dans ces parages, à partir de la presqu'île de Cyzique jusqu'au fond du golfe de Brousse, aurait eu aussi bien des attraits pour nous. On dit autant de merveilles de ce golfe de Nicomédie que du Bosphore lui-même; mais les touristes ont aussi le devoir de gourmander et de modérer leurs désirs. D'ailleurs les merveilles qui nous attendent à la Corne-d'Or auraient bien le droit de s'offenser d'une préférence, quelle qu'elle fût, et il serait étrange de changer de projets en arrivant au terme de notre voyage; j'impose donc silence en maître impitoyable, et ce ne sera pas la dernière fois

jusqu'à mon retour en France, à des désirs qui ont pour habitude de n'être jamais satisfaits.

L'*Ajaccio* étant un petit bâtiment de guerre, les manœuvres de l'équipage ont déjà un caractère sérieux qui fait qu'elles sont loin d'être dépourvues d'intérêt à mes yeux. Les bateaux des messageries françaises, dont la discipline a aussi sa sévérité et dont les capitaines ont été en grande partie choisis dans la marine impériale, m'avaient déjà initié à cette discipline et révélé cette austérité de commandement et d'obéissance qui est la sauvegarde commune à bord d'un vaisseau. Bien des choses intéressent par elles-mêmes le voyageur qui n'est pas encore au courant des habitudes de la mer, et j'avoue qu'elles avaient toutes quelque attrait pour moi. Rien que la vitesse du navire, mesurée par un simple *loch* jeté à la mer, et qui devient dans l'onde mobile un point plus ou moins fixe, selon que les courants l'ont plus ou moins respecté; rien que la manière de compter les heures; tout cela concourt à rompre la monotonie d'une traversée que l'eau et le ciel ne peuvent modifier par eux-mêmes.

Un nœud, ou mille marin de 1,860 mètres, sert de borne kilométrique sur ce chemin liquide; il en faut trois pour la lieue. Le *Sinaï*, excellent marcheur, en faisait environ dix ou onze par heure. Le matelot compte les heures d'une façon propre à désespérer tout passager tant soit peu novice, mais cependant d'une étonnante simplicité. Il n'y a pas d'horloge publique à bord. C'est le matelot de quart qui pique les heures. On est fort surpris par exemple de l'entendre tinter deux heures à la cloche suspendue à la passerelle du capitaine, au moment où le soleil de septembre va se coucher; mais tout s'explique lorsqu'on sait qu'il commence à compter ses heures au milieu du jour, comme sur le continent; qu'il n'en compte jamais plus de quatre; et que, après un laps de quatre heures écoulées, il recommence imperturbablement une autre série de quatre heures,

composant ainsi de trois veilles les douze heures de jour, à partir de midi, et de trois autres veilles, également de quatre heures, les douze heures de nuit, à partir de minuit. Cette série de quatre heures convient au service de l'équipage, qui se partage en tiers et se trouve avoir ainsi, en temps ordinaire, deux veilles de repos durant le jour et deux autres pendant la nuit. Le timonier pique les heures, la vigie les répète, et, par ce moyen, l'équipage est assuré que les fonctions importantes de ces deux hommes, qui ne doivent point sommeiller, sont remplies. En Turquie la manière de compter les heures, sur le continent même, devient pour les étrangers un sérieux embarras, quoique le jour soit aussi divisé en deux fois douze heures. Parmi ces populations, la dernière heure du jour, ou la douzième de la seconde série, est l'heure où le soleil se couche, et par conséquent la première heure du jour est celle qui suit le coucher du soleil; mais comme le coucher de cet astre varie tous les jours, il s'ensuit que l'heure de douze heures ou de midi, la plus importante, n'est plus le passage du soleil au méridien, mais un point mobile qui varie comme le soleil chaque jour. Le calcul est fait par les muezzins qui annoncent l'heure de la prière du haut de leurs minarets.

Pendant ce temps l'*Ajaccio*, quoique d'une marche bien inférieure à celle du *Sinaï*, a dépassé Héraclée, Silivri, doublé le cap San-Stefano, rapproché les îles des Princes, et en un instant nous allons doubler la pointe du Vieux-Sérail. Déjà nous apparaissent les antiques murailles qui faisaient battre le cœur de Villehardouin, le haut des minarets qui indiquent la place de Istamboul et de Scutari, le vieux château des Sept-Tours, la vieille enceinte, en même temps que revient le souvenir de leurs héroïques combats. De nombreux et rapides caïques commencent à sillonner la mer en tous sens, et, sur la plage à notre gauche, nous apercevons un campement formé par des tentes, et nous voyons manœuvrer des escadrons à la tournure européenne :

ce sont des compagnies de gendarmerie, institution nouvelle qui répond à un des plus anciens et à un des plus grands besoins de la Turquie, celui d'empêcher les vols, mais qui ne saurait atteindre, hélas! les voleurs les plus redoutables à cet empire.

Le panorama de Constantinople est posé de telle façon que, tant qu'on n'a pas doublé sur la gauche la pointe extrême du gracieux promontoire qu'on appelle la pointe du *Vieux-Sérail,* on n'en peut rien voir, et que, aussitôt qu'on a dépassé cette pointe et qu'on se trouve en face de la Corne-d'Or, il se présente tout entier, avec ses magnificences et sa splendeur. Au moment où ce tableau allait s'offrir dans son ensemble, M. Thouvenel, témoin de mon impatient désir, me dit: « Eh bien! mon cher abbé, vous pouvez donner libre cours à votre imagination, et elle se trouvera encore au-dessous de ce que vous allez voir. » C'était poser, à celle que saint François de Sales appelle la *Folle du Logis,* un défi bien téméraire; mais je suis obligé de convenir que, devant un tel panorama, voire même pour l'imagination la plus entreprenante, la nuance est délicate entre le possible et la réalité.

La *Corne-d'Or* est un port unique, étendu, aux eaux profondes, admirable de sûreté, et ainsi nommée à cause de sa forme gracieuse qui rappelle la corne d'abondance des anciens; ses eaux abritées de tous côtés par de belles collines qui les encadrent dans d'agréables contours, sont transparentes, tranquilles, s'avancent de plus d'une lieue dans les terres, et sont chargées de vaisseaux qui y apportent, sous tous les pavillons, les produits de tant de mers et de contrées qui y aboutissent. Le premier des deux promontoires qui en resserrent l'entrée et que l'on côtoie sur la gauche en entrant dans le Bosphore, est la pointe du *Vieux-Sérail*; enveloppé dans les fossés et les murs de la vieille enceinte de Justinien, flanqué de tours et de créneaux, recouvert de palais, de mosquées, de jardins, il descend par une pente douce et chargée de verdure jusque dans

les flots. Sur le versant nord ou rivage opposé, à une très-petite distance, s'élève la ville de Galata, dont les quais, entourés de barques et de navires, sont agités comme une fourmilière par un peuple de marchands décorés des costumes les plus excentriques des trois parties du monde. Une tour gigantesque, appelée la Tour-de-Galata, la domine et semble surveiller, au nom du Prophète, ce commerce de toutes les nations. Péra, la ville européenne, se dresse en amphithéâtre au nord et au-dessus de Galata jusqu'à l'horizon, où domine son Vieux-Champ des morts. Au sommet du promontoire du Vieux-Sérail s'élève le dôme de Sainte-Sophie et la superbe mosquée d'Achmet, aux cinq minarets, la rivale de la grande mosquée de la Mecque. C'est là que repose Istamboul, la grande ville de l'Islam (*Islam-Boul* ou Ισλαμ-πολις) dans laquelle se retirent les vrais enfants du Prophète, les fidèles sectateurs du Coran, l'aristocratie de la caste musulmane; celle-ci est véritablement la seule ville, l'unique capitale où les Turcs seuls ont le droit de résider, repoussant dans Péra et Galata tout ce qui n'appartient pas à la religion du Prophète. Au-dessous d'elle s'abrite le faubourg du Fanar, le sanctuaire ou foyer fanatique du schisme grec. Le fond de la rade, vaste amphithéâtre peuplé jusqu'au sommet, relie ces deux panoramas des rives de la Corne-d'Or en un seul tout qui se nomme Constantinople, et qui confond l'imagination du spectateur ébloui par tant de merveilles. Sur la rive droite du port s'étend l'arsenal militaire de Tophana, et le nouveau palais, Dolma-Batchi, résidence inachevée du sultan Abdul-Medjid.

A un kilomètre du vieux sérail vient descendre et reposer dans ces mêmes eaux la côte d'Asie, présentant sur un riant amphithéâtre, en face de la Corne-d'Or, la ville tout orientale de *Scutari*. *Iskuder* ou *Scutari*, surnommée aussi *Chrysopolis*, *la ville d'or*, *l'âme de l'Olympe*, est pour les Turcs la ville du salut. Tandis que Stamboul, étourdie par le mouvement européen de

Péra et de Galata, se laisse profaner par le contact des infidèles, s'aventure dans des réformes que répudient les vrais sectateurs du Coran, Scutari, séparée par le Bosphore, se maintient dans le pur Islam et gronde comme un murmure ou plutôt comme une menace aux oreilles de sa souveraine, jusqu'à ce que son fanatisme éclate un jour comme une tempête que le noir nuage ne peut plus contenir. C'est là que se réfugient, attendant avec confiance le secours qui leur viendra de l'Orient, les exaltés, les fanatiques, les exilés, les mécontents. Au pied de leurs cyprès ou sur leurs terrasses, en face de ce coup-d'œil que je viens de décrire et que rien ne saurait égaler sur la terre, ils pleurent les infidélités, les malheurs de Stamboul, et appellent de leurs vœux la puissante intervention de leur Prophète.

Quand le regard, saisi et épuisé par les magnificences de ce tableau imprévu, pittoresque, ravissant, tombe et s'abaisse sur les flots, il se repose sur un îlot, également éloigné des deux rives et supportant une tour qu'on appelle la *Tour de Léandre*. Ce nom n'a rien de commun avec l'infortuné jeune homme d'Abydos, dont dont j'ai déjà parlé; c'est un souvenir digne de l'Orient, qui rappelle les merveilles des *Mille et une Nuits*, et dont je n'ai point à m'occuper, mais qui se trouve bien à sa place près de cette portion des jardins du *vieux Sérail*, où on montre à tous les curieux l'effrayante impasse dans laquelle les sultans offensés livraient jadis aux flots, dans l'ombre et dans le silence de la nuit, les malheureuses victimes de leurs harems impurs.

Le Bosphore est un gigantesque canal formé par la nature et qui sépare, dans le lieu même où elles tendent à se rapprocher et à se confondre, ces deux grandes portions du monde, l'Orient et l'Occident. Creusé par les courants à une moyenne de plus de cent mètres de profondeur, il sert de passage et de courant continuel aux eaux de la mer Noire et des affluents du nord; celles-ci en effet sont presque toujours entraînées par les lois de

l'évaporation, malgré les compensations d'équilibre du bassin intermédiaire de l'ancienne Propontide, vers les contrées méridionales de la Méditérranée, sous les feux ardents du soleil. Une double ceinture de collines gracieuses, dont le flanc descend, par des pentes variées, jusque dans les flots, resserre lès eaux de ce canal et, par ce bassin séduisant que nulle tempête ne saurait troubler, rapproche l'Europe et l'Asie, comme deux sœurs trop longtemps séparées. Nul chemin ne se montre sur le flanc ou sur le pied de ces collines dont les jardins et les habitations se mirent dans les eaux avec lesquelles elles sont confondues. Rien n'est plus pittoresque que le luxe de ces maisons orientales, véritables mosaïques de dessins et de couleurs, qui se tiennent comme suspendues à ces tranquilles rivages. Un courant d'air, allant sans cesse d'une mer à l'autre mer, selon les caprices de ces deux températures toujours inégales, attiédit ou rafraîchit les ombrages impénétrables des pins en ombrelles, des cyprès élancés, des platanes luxuriants de verdure qui recouvrent ces coteaux. Les *caïques*, embarcations élégantes et bizarres, qui glissent à la surface de l'onde sous la pression de plusieurs paires de rames et ne le cèdent en vitesse qu'au vol des oiseaux, sillonnent dans tous les sens le seul chemin connu dans ces heureux parages. Sur les deux rives se pressent sans interruption les palais, les jardins, les mosquées, les villages, les habitations les plus élégantes. Parmi toutes ces demeures, celles-là même qui tombent en ruines ou qui paraissent inhabitées, ont encore un cachet original de distinction qui leur donne une place utile dans ce tableau. Nul fleuve au monde ne présente sur ses rives un spectacle de cette nature et de cette grandeur, et ce spectacle se développe sans interruption, toujours nouveau, depuis la pointe du sérail jusqu'à l'entrée de la mer Noire, sur une étendue de huit à neuf lieues. En avançant vers le nord entre ces deux rivages, qui tantôt se fuient et tantôt se rapprochent, on arrive bientôt à

la partie la plus étroite de ce canal, celle que Mahomet II fit fermer par une chaîne, pour enfermer dans Constantinople et ses environs les Grecs dont il allait bientôt se rendre maître. Aux deux extrémités de cette chaîne, le vainqueur fit construire sur le flanc des deux collines, en Europe et en Asie, deux châteaux ou citadelles d'une forme unique, et incomprise même par les personnes les plus versées dans l'art militaire. Leurs murailles et leurs contours bizarres, au lieu de représenter des fortifications, des bastions, des redans ou de vieilles enceintes, figurent, en caractères arabes, la signature du vainqueur Mahomet II, qui inonda ces contrées de plus de trois cent mille guerriers, et trouva le moyen de faire franchir à sa flotte audacieuse toutes ces collines, pour tomber, à l'improviste, dans les eaux de la Corne-d'Or, derrière les retranchements des Grecs, ses ennemis. En voyant ces deux étranges forteresses, je me disais que peu de courtisans ont trouvé le moyen d'éterniser aussi longtemps le servile hommage de leurs flatteries.

Le terme de notre voyage n'était pas précisément Constantinople, dont le beau palais de l'ambassade française n'est habité que pendant l'hiver. Nous allions à Thérapia, où se trouve la campagne et le palais d'été de l'ambassadeur. Cette résidence, posée sur la rive européenne du Bosphore, est éloignée de quatre à cinq lieues de la capitale. Elle était jadis la demeure de la riche et célèbre famille Ipsilanti, ces derniers rejetons des Comnènes. Pour punir un crime de haute trahison, selon les uns, pour un motif de cupidité moins avouable, selon les autres, tous les biens de cette famille furent confisqués; son chef, le dernier de cette race toujours favorable aux Grecs, fut décapité sur le quai, devant la porte de sa demeure; son corps fut jeté dans les flots, et la clef de la maison portée au sultan, qui en fit don au maréchal Sébastiani. C'est depuis cette époque que ce palais appartient à la France. Nous y débarquâmes à trois heures de l'après-midi. Un quai

de trois mètres de largeur sépare la maison du Bosphore. L'habitation est commode, aérée et spacieuse; le salon compte jusqu'à vingt-deux fenêtres. La chapelle est au rez-de-chaussée; les bureaux de l'ambassade, des secrétaires, des drogmans sont au premier étage. Les jardins, plantés d'ombrages séculaires et impénétrables, enferment une colline tout entière et aboutissent par des plate-formes et des promenades à tous les étages de la maison. Le plan inférieur comprend les potagers qui touchent au port où se tiennent les caïques et les embarcations de l'ambassade. Sur la plus haute terrasse flotte le drapeau de la France. Nous entrons dans ce palais, jour pour jour et heure pour heure, à l'instant solennel et anniversaire où ce drapeau de la France fut planté et maintenu sur les remparts de Malakoff par nos vaillants soldats, le 8 septembre 1855, à l'heure où le général Mac-Mahon écrivait sur un chiffon de papier, devenu une des plus belles pages de l'histoire, ce mot célèbre: « Je suis dans Malakoff et j'y resterai. » L'appartement qui m'est destiné est au-dessus de la chapelle, et mes fenêtres dominent le quai et le Bosphore. Chaque fois que le soleil levant paraît à la côte d'Asie, il illumine de ses rayons toute ma demeure dont l'ameublement, sans aucun luxe, consiste en un lit, un divan et une table. Cette table paraît fort simple, mais ses destinées sont plus grandes: elle a servi, dit-on, à M. de Talleyrand, à l'époque des traités de 1815. Puisse la base de ces traités, hostiles à la France, s'en aller bientôt avec celle de ce meuble vénérable qui cloche déjà et a besoin d'un appui!

Aussitôt les logements distribués à chacun de nous, je descendis à la chapelle pour remercier Dieu de l'heureux succès de notre voyage, et, durant ce beau jour de la Nativité de Marie, choisie parmi toutes les femmes pour donner au monde Jésus, le divin Sauveur des hommes, lui rendre grâces pour les miséricordes abondantes qu'il répand sur son Eglise et sur la France en

particulier, depuis l'heureux jour où fut solennellement publiée la vieille croyance au mystère de l'Immaculée Conception. Puisse toujours l'épée de la France, consacrée à l'œuvre de Dieu, mériter d'être bénie par le ciel et respectée chez toutes les nations!

CHAPITRE V.

Promenade en Asie. — Vive impression. — Deux préoccupations orientales : la femme et le Coran ; les populations et le schisme. — Photius et les empereurs. — Destinées de Byzance. — Splendeur d'autrefois, misères d'aujourd'hui. — Ressources et incapacité. — Les Turcs et les Grecs. — Probité et mensonge. — Étrange imposture. — Retour aux vieux souvenirs. — Poésie chrétienne. — Promenade à Buyuk-Déré. — Potamiène et Basilide.

Dès le second jour de mon arrivée, j'allai, en compagnie de M. Thouvenel, mettre le pied pour la première fois sur la côte d'Asie, et apprendre comment, au lieu de retourner en France par le même chemin, il allait m'être donné de partir bientôt pour Jérusalem. Mais pour laisser tout son charme à la partie la plus intéressante de mon voyage, et garder en même temps leur intérêt à toutes les choses que je pourrai dire de la Turquie et de l'Eglise d'Orient, j'attendrai, pour parler de cette vive impression, le moment même de mon départ. Deux choses surtout m'ont vivement préoccupé pendant mon séjour dans le Bosphore, et il faudra bien me pardonner si j'en parle avec trop d'insistance : c'est d'abord la situation faite à la femme par la loi de Mahomet; situation dont le vice est tel qu'on cherche en vain un remède à la chute prochaine de cet empire ; c'est ensuite l'impuissance stérile de l'Eglise schismatique d'Orient à

instruire et à vivifier des peuples qui attendent la vie et la lumière. Le premier de ces maux tend à livrer l'empire ottoman à la convoitise de toutes les nations, et le second à rejeter les populations chrétiennes dans les bras de la Russie. Les causes qui pourront différer le premier de ces deux malheurs serviront aussi à ramener tous ces peuples dans le giron de l'Eglise catholique. Le monde a été enfanté à la vie par l'Eglise à qui le divin Maître a dit: « Allez, instruisez, baptisez! » et c'est Rome qui a recueilli, avec le sang des apôtres Pierre et Paul, ce glorieux privilége. Elle seule a pu instruire, civiliser et gouverner les nations, leur imposant le seul joug qu'elles puissent admettre, celui de la prédication et de la foi; et, quand elle vient de proclamer à la face du monde son dernier décret dogmatique, non-seulement le monde s'est soumis, mais il a poussé des cris de joie, dont les portes de l'Enfer ont dû frémir. Pourquoi l'Eglise d'Orient, soumise en grande partie au sceptre des czars, était-elle la seule absente de Rome au grand jour de cette sainte et heureuse proclamation? Hélas! c'est que Photius, en posant Constantinople comme la rivale de Rome, a précipité cette Eglise dans la servitude, et que les empereurs ont dû et voulu régner en despotes là où les peuples ne voyaient plus régner les lois de la conscience et les droits de l'humanité, tels que l'Eglise catholique seule a su les défendre toujours et en tous lieux. Je n'ai pu voir sans un vif déchirement de l'âme la foi vive et la piété sans respect humain de ces populations chrétiennes de l'Orient, abandonnées à l'ignorance et aux misères profondes de l'intelligence. Je n'aurai que trop souvent l'occasion de le dire pendant les jours que je vais passer à Constantinople et dans les environs.

En luttant contre Rome, Byzance perdit à la fois le sceptre des intelligences et le titre de Reine du monde, que Constantin avait voulu lui léguer avec son nom. Je ne sais pas s'il est une ville qui ait jamais autant que

celle-ci occupé le monde de ses destinées. Qui pourra jamais dire les luttes terribles et sanglantes livrées dans ces magnifiques contrées, depuis la guerre de Troie, Xénophon et ses dix mille, Darius envahissant la Thrace, jusqu'à la multitude innombrable des Croisés qui vinrent périr dans les défilés du Taurus, et jusqu'aux armées plus heureuses qui triomphèrent à Sébastopol? D'après le peu que je viens de dire du Bosphore et de la Corne-d'Or, il est facile de comprendre qu'un tel paradis terrestre ait été convoité par tous les peuples. Aussi, depuis les mégariens, qui s'en emparent sous la conduite de Byzas et lui donnent un nom, nous voyons cette Corne-d'Or passer successivement aux mains de Darius, des Ioniens, de Xerxès, des Lacédémoniens et des Athéniens. Sous le prétexte qu'ils ne savaient pas se gouverner, Vespasien installe chez eux un gouverneur romain. Après un siége de trois ans, Septime-Sévère passe au fil de l'épée toute la garnison et rase ses murailles. Sous le règne de Constantin, elle change de nom, aspire aux plus grandes destinées et agrandit ses murailles. Justinien donne son nom à sa belle enceinte, et y pose au-dessus de tous les autres monuments le magnifique temple chrétien consacré à la gloire de la sagesse éternelle et qui porte encore aujourd'hui le nom de sainte Sophie, Αγια Σοφια. Plus tard elle tombe au pouvoir des Croisés, passe sous le joug des Grecs, des Comnènes, des Paléologues, et résiste aux hordes ottomanes, aux efforts de Bajazet. Enfin, en 1453, Mohammed ou Mahomet II se présente avec ses janissaires et une armée formidable, enchaîne le Bosphore, lance dans les eaux de la Corne-d'Or une flotte par dessus les collines, bat en brèche ses murailles à l'aide de sa fameuse pièce de canon traînée par trois cents bœufs et lançant des boulets de six quintaux; et voilà que depuis ce temps elle n'a plus que ce que les Turcs lui ont donné ou plutôt laissé, une misère qui augmente tous les jours. Si le panorama de Constantinople et du Bosphore a quelque chose de ravissant,

ce n'est pas que les Turcs aient fait quelque chose pour l'embellir; c'est que la nature a résisté à l'indolence et à l'incurie de cette nation qui semble déjà dormir de son sommeil de mort. On ne se fait pas une idée du dénûment et de l'insouciance de ce peuple, tant qu'on n'a pas hasardé un voyage à travers les rues de sa capitale. Qu'est devenue la magnificence orientale de tant de sultans? Comment rapprocher les splendeurs d'autrefois des besoins d'aujourd'hui? On a pu admirer les magnificences du palais de Béchick-Tach, bâti par Selim III, à qui ses goûts européens coutèrent la vie; on a pu s'étonner de voir tant d'argent dépensé en pure perte et pour les projets les plus futiles, comme, par exemple, pour faire entrer les eaux de la mer dans des appartements où le sultan et ses sultanes se donnaient l'inutile et étrange plaisir de la pêche; on a pu exalter avec plus d'imagination que de raison une multitude de frivolités de ce genre; hélas! à quoi cela a-t-il abouti? Il n'en est pas moins vrai que le sultan Abdul-Medjid habite de nos jours un palais, Dolma-Batchi, dont une partie seulement a été terminée, dont la façade sur le Bosphore a seule quelque apparence, dont les jardins n'ont pu encore être ni dessinés ni plantés, et qu'il lui a fallu, chose douloureuse, renonçer cette année, par le conseil de ses ministres les plus dévoués, à passer quelques mois dans sa campagne d'Asie, attendu qu'il ne saurait payer aux sultanes et aux divers employés les gratifications qu'il est d'usage de leur octroyer en pareille occasion.

Donc, si l'argent est toujours demeuré le nerf de la guerre, on peut être assuré que de longtemps la Turquie ne déclarera la guerre à personne. Il est impossible de visiter un empire plus étendu, plus riche, plus fertile, plus varié, sans même tenir compte des trésors que peuvent recéler les entrailles de la terre; et il est impossible d'en trouver un plus pauvre, plus dépouillé, plus improductif, plus mal administré. Des forêts admirables

recouvrent ses montagnes; mais il faut les chercher loin de toute population, parce qu'un malheureux qui a besoin de charbon pour la valeur de deux piastres, se croit le droit d'incendier une montagne tout entière, et cela dans les environs mêmes de la capitale. N'allez pas croire qu'une telle faute puisse trouver un châtiment. Il est aussi difficile que le coupable rencontre un juge en état de punir son méfait, qu'il lui a été impossible de trouver à acheter le charbon dont il a pu avoir besoin.

Dans cet empire, de riches vallées nourrissent l'homme presque sans culture; aussi la terre est-elle à peu près partout à l'état de repos. Des populations tout entières échappent aux obligations de l'impôt, et le trésor public, toujours vide, suffit à peine aux folles dépenses des harems et des sultanes. Dans une de ses meilleures provinces, j'ai vu le sultan solliciter, par l'intermédiaire de ses ministres, le consul français de Beyrout pour qu'il amenât par son influence des sujets qui s'y refusaient à payer l'impôt. Une autre fois ce même consul fut supplié de prendre sous sa protection 800 soldats turcs envoyés pour punir le meurtre d'un pacha. Que pouvait donc faire, dans la plus dispendieuse et la plus formidable de toutes les guerres, ce pauvre peuple, s'il n'eût été secouru? Trompé par les Grecs, écrasé par les Russes, il eût été en un jour la proie infaillible de son redoutable voisin, et le schisme de l'Orient menacerait le monde civilisé et catholique d'un règne plus impitoyable et plus tyrannique que jamais. Et pourtant ce peuple turc, que ses vices ont fait mépriser en Europe, a des qualités capables de séduire, et il n'est pas rare de voir des hommes de cœur se dévouer à le défendre.

J'ai souvent admiré les efforts de M. Thouvenel cherchant à relever les hommes les plus honorables de la Turquie par l'estime et la confiance qu'il savait à propos leur témoigner. Comme il est impossible au czar moscovite, l'héritier le plus naturel de toutes ces provinces, de laisser jamais à ses peuples la liberté de conscience,

je crois que l'on doit désirer, dans l'intérêt de l'Eglise catholique, que la dynastie ottomane vive encore assez longtemps pour qu'une transformation religieuse puisse s'opérer. Je ne tarderai pas à faire voir que c'est la seule transformation possible.

Quoiqu'il tienne de la férocité, le peuple turc a la bravoure en partage; il est sobre, hospitalier, sensible aux œuvres de la charité, a horreur du mensonge, qui ne coûte rien aux Grecs; il est plein de confiance et de naïveté, et montre une probité à toute épreuve. J'ai vu, dans les montagnes de la Syrie, la soie et le coton se payer d'avance, et bien avant la récolte, à des marchands, des ouvriers à peu près inconnus qui s'en allaient pour six mois dans l'intérieur du pays, sans garantie pour le retour, ou pour la marchandise qu'ils ne devaient peut-être pas rencontrer et rapporter. Qui doit-on admirer le plus ou du commettant qui a tant de sécurité, ou de celui qui est honoré d'une telle confiance?

Quand il est question des Grecs, il faut bien, pour être juste, tenir un tout autre langage. On les croirait encore sous le prestige de la célèbre éducation que Sparte donnait à ses enfants. Chez eux le mensonge et la rapine sont toujours en honneur et tiennent la première place parmi les vertus sociales et domestiques. Sans anticiper sur ce que j'en dirai plus tard, je puis en citer ici deux exemples. Malgré la prudence et l'habileté des intendants militaires de l'armée française, la ruse des Grecs a presque toujours triomphé de la bonne foi (ce n'est certes pas là le nom qu'ils lui donnent) de cette administration. Des sommes, déjà énormes et indispensables, ont été multipliées d'une façon étonnante, et il serait curieux de voir à combien se fût élevé le chiffre des réductions s'il eût été possible de confier les achats et les affaires à des hommes plus au courant des ressources du pays et du peu de probité de ceux que nous allions secourir. Les calculs

qui me furent donnés sont tels que je ne me sens point le courage de les rapporter ici. D'autre part, je fus témoin, sur les lieux mêmes, d'un mensonge qui laisse bien loin derrière lui les plus belles inventions de ce genre. Nous étions entrés à Constantinople, ainsi qu'on l'a vu, le jour même anniversaire de la prise de Sébastopol, et le lendemain, à l'heure même où nous étions à table pour le déjeuner, passait sous nos fenêtres dans le Bosphore le premier pavillon russe qui eût osé se montrer depuis la guerre de Crimée. Encore c'était un vaisseau marchand. Eh bien! les principaux personnages grecs, dont toutes les espérances en tout temps ont reposé sur la Russie, avaient su persuader au peuple que cette puissance était loin d'être vaincue; que la prise de Sébastopol était une invention française, et que le czar, toujours grand et magnanime, après avoir écrasé ses ennemis, avait permis aux Français de se retirer sains et saufs dans leur patrie. Quelles preuves, demandez-vous, pouvait-on donner à l'appui d'une pareille histoire? Je suis loin de les pouvoir deviner; mais en voici une qui fera comprendre la fécondité de leurs ressources et le génie de leurs inventions.

Pendant la guerre d'Orient, le palais de l'ambassade Russe à Péra, se trouvant inhabité, la France s'en était servi comme d'un hôpital, et y avait fait entrer ses blessés et ses malades. Après le traité de Paris, il eût suffi à bien des nations aussi polies et aussi civilisées que la nôtre de rendre ce palais, dans l'état un peu étrange où l'avaient mis la force majeure des événements et les nécessités de la guerre. Mais la France, toujours assez riche pour payer sa gloire, comme l'a dit un mot devenu célèbre, qui ne sera pas de sitôt compréhensible pour les Grecs du Bosphore, ne fit point les choses à demi; elle consacra une somme de cinquante mille francs à faire remettre ce palais dans un état convenable. Or, au moment même où l'ambassadeur de Russie venait, au nom de son souverain, complimenter

M. Thouvenel et le remercier d'un tel procédé, les Grecs, partisans du czar, affirmaient tout haut au peuple, qui s'étonnait un peu de cette réparation, que c'était là une humiliation imposée à la France par la Russie victorieuse, et la preuve qu'elle n'avait pas été vaincue. Que répondre à de tels arguments? Et cependant Constantinople avait tressailli la première aux cris de joie de Malakoff; et cependant chacun avait pu voir passer dans le Bosphore les trophées de la victoire; et tous les jours, dans mes promenades à Thérapia, je foulais aux pieds un escalier de pierres blanches d'une soixantaine de marches, transporté de la ville même de Sébastopol dans les jardins de l'ambassade française, par les soins de Son Exc. M. Thouvenel.

Il arriva cependant un moment où la croyance des plus robustes fut ébranlée. Voici l'argument qui porta le plus rude coup à cette sotte incrédulité. Ce fut quand on vit entrer dans le Bosphore le nouvel ambassadeur russe amené non plus comme autrefois sur un magnifique vaisseau de guerre, mais sur un simple bateau de la marine marchande.

Attristé par toutes les misères morales qui se pressent ici en foule sous les pas du voyageur, j'éprouvai souvent le besoin de me recueillir, de rechercher quelque promenade solitaire, afin d'y songer en toute liberté aux anciens souvenirs si glorieux et si chrétiens de ce beau pays. Alors ma pensée, franchissant les âges accomplis, croyait les voir revivre. Il est peu de contrées aussi riches en souvenirs et en poésie chrétienne que ces beaux rivages, si résplendissants jadis de l'éclat du génie chrétien et des plus touchantes vertus de l'Eglise de Jésus-Christ.

Dans mes promenades quotidiennes je me sens à tout instant comme enivré de ce parfum de poésie. Le sol que je foule aux pieds, l'air que je respire, les horizons que je vois, tout me parle des héros chrétiens antérieurs au schisme de Photius, des vertus qui ont édifié ces

contrées et les ont rendues, jusqu'au neuvième siècle, si fertiles pour le ciel. Tantôt je crois entendre la parole d'or de saint Jean Chrysostôme, la mâle éloquence de saint Basile, les savants et pieux accents de saint Grégoire de Nazianze, et je repasse dans mon âme les glorieux combats livrés par ces grands génies pour la cause de Dieu et de son Église; les cîmes du mont Olympe appellent mes regards et ma pensée au fond du golfe de Bithynie, et me montrent la ville de Nicée où se tint, contre les ennemis de la divinité du Christ, la première et glorieuse assemblée des évêques chrétiens, de ces martyrs portant sur leur visage et sur leurs membres les nobles cicatrices imprimées par la persécution et que, dans ses pieux transports, Constantin embrassait avec tant de joie et de vénération. Tantôt je sens sous mes pieds la terre qu'ont foulée les vaillants guerriers des croisades; et voilà que, par une heureuse coïncidence, tandis que, le 14 septembre, mes lèvres murmurent les chants et les prières de la délivrance ou de l'Exaltation de la sainte Croix, mes pieds parcourent comme eux les mêmes rivages; et voilà que je viens me reposer sous le feuillage de l'arbre qui porte encore aujourd'hui le nom de Godefroid de Bouillon, de ce géant des platanes dont les vastes flancs, creusés par les siècles, peuvent abriter hommes et chevaux, et que les équipages des armées européennes ont vénéré en ces derniers jours, à l'égal du plus respectable des monuments.

Qui donc révélera au monde ce qu'il y a de poésie dans l'histoire des chrétiens, de grandeur dans les scènes de la foi, d'amour et de dévouement dans leurs mystères, de force, de consolation et d'espérance dans le sang de leurs martyrs? Pourquoi une âme aussi poétique que celle de Châteaubriant a-t-elle cru devoir appeler à son secours toutes les inventions du génie d'Homère pour chanter nos martyrs? Combien je préfère les pieuses et simples aspirations d'un autre génie chrétien,

on travaille en ce moment avec tant de succès à rappeler dans la Grande-Bretagne les vertus qui lui ont valu autrefois le surnom d'Ile des Saints, et qui vient de révéler dans un poème, dans une touchante et sublime histoire, dans *Fabiola*, ce que peut la poésie chrétienne et pour le cœur, et pour les arts, et pour l'imagination. Combien de fois une simple légende du livre d'or ou de la vie des saints m'a fait regretter de voir nos plus beaux talents littéraires se fourvoyer dans des fictions païennes et des fables sans dignité, tandis qu'ils laissaient de côté les vertus de nos ancêtres, la gloire de nos martyrs, de ces vrais défenseurs de la liberté de conscience, et tant d'actions héroïques de femmes, d'enfants, de vieillards rehaussant du plus pur éclat la vraie dignité de l'homme!

Je sentais ces pensées se presser en foule dans mon âme, un jour que je parcourais seul, le bréviaire à la main, les hauteurs du village de Buyuk-Déré, en face de l'entrée de la mer Noire. J'avais sous les yeux un tableau bien fait pour éveiller de tels regrets. Je voyais à mes pieds la vallée que coupe à une de ses extrémités le magnifique aqueduc qui conduit les eaux de Belgrade à Constantinople et qui, de l'autre part, s'ouvre près du platane de Godefroid de Bouillon, sur la rive du Bosphore; en face de moi, entre les deux côtes d'Europe et d'Asie, s'ouvrait la mer Noire, couverte de vaisseaux amenés en ce moment par le vent du nord, et du milieu desquels on voyait s'élancer la fumée des vapeurs, comme dans une forêt dévorée par l'incendie; le vent soufflait avec force dans ces parages dangereux, et par cette gorge étroite je voyais les vagues furieuses se briser en gerbes rebondissantes sur le rivage européen.

Or, un horizon lointain me révélait les campagnes de Nicomédie, et c'était le 25 septembre, jour où la légende romaine me racontait le martyre de Justine et de Cyprien, souffert à Nicomédie même. Je me sentais

ainsi reporté aux plus beaux jours de l'Eglise, qui compte tant de saints et de martyrs dans ces belles contrées. L'impression fut vive et me rappela un de ces touchants épisodes de la fin du troisième siècle, qu'on me pardonnera de citer à l'appui de ce que je viens de dire et de ce que j'ai à dire encore.

Parmi les chrétiens d'Egypte et les disciples d'Origène, se trouvait une esclave d'une rare beauté, nommée Potamiène. Son maître, ayant tenté inutilement de la corrompre, et voulant se venger, l'accusa d'être chrétienne et la livra au préfet Aquila, lui promettant une forte somme d'argent s'il parvenait, en n'employant toutefois que des menaces, à la faire condescendre à ses désirs, et lui recommandant, si elle demeurait inébranlable dans sa résolution, de la faire mourir. Aquila, désespérant de faire triompher ce complot de l'enfer, appela à son secours les plus terribles menaces, et finit par ordonner qu'on préparât une énorme chaudière de poix en ébullition.

Quand les apprêts du supplice furent terminés, il la fit paraître, et la menaçant de cette mort affreuse, il lui dit: « Va, obéis à ton maître ou je te fais mourir dans ce feu! » Mais elle lui répondit: « A Dieu ne plaise qu'il y ait un juge assez injuste pour me condamner à subir une infâme passion. » En voyant cette horreur du péché, Aquila la menaça de l'exposer à être déshonorée par les gladiateurs; mais comme cette menace ne produisit pas son effet, il ordonna qu'elle fût dépouillée de ses vêtements et précipitée dans la poix bouillante. Alors la vierge chrétienne lui dit: « Je vous conjure, par la vie de l'empereur, de ne point m'exposer aux regards du public. » Et, pour que sa prière ne parût point une lâcheté, elle ajouta: « Commandez plutôt que je sois descendue lentement et peu à peu dans cette chaudière, et vous verrez vous-même quelle patience m'a donnée ce Jésus que vous ne connaissez pas. »

Aquila y consentit, et, après avoir prononcé la sen-

tence, il remit cette généreuse martyre entre les mains de Basilide, un de ses gardes, qu'il chargea de l'exécution de ses ordres.

Comme tout le peuple s'empressait à insulter Potamiène et à l'accabler d'outrages, Basilide repoussa la foule et traita la sainte fille avec beaucoup d'égards et un grand respect. Alors elle se tourna vers lui pour lui témoigner sa reconnaissance, lui recommandant de prendre courage et l'assurant qu'aussitôt qu'elle serait sortie de cette vie elle demanderait grâce pour lui à son Dieu et qu'il ne tarderait pas à ressentir les bons effets de sa reconnaissance. Un instant après on commença à exécuter la sentence : ainsi qu'elle l'avait demandé, on lui mit d'abord les pieds dans la poix bouillante, puis on la laissa descendre lentement jusqu'au sommet de la tête.

Tel fut l'héroïque sacrifice de cette sainte et généreuse fille. Sa mère Marcelle fut brûlée avec elle.

Quelques jours après, Basilide, préoccupé de la promesse que cette sainte martyre lui avait faite, se trouvait au milieu des gardes, ses compagnons. Ceux-ci voulurent le contraindre à une cérémonie païenne et impie ; mais quel ne fut pas leur étonnement quand il leur répondit qu'il ne le ferait pas et qu'il ne pouvait le faire, parce qu'il était chrétien. Ses compagnons crurent d'abord à une raillerie ; mais voyant qu'il était sérieux et qu'il persistait dans sa résolution, ils le conduisirent au préfet, qui ordonna de le jeter en prison, espérant sans doute que le temps et la réflexion feraient plus que les menaces. Les chrétiens eux-mêmes ne pouvaient croire à une conversion aussi inattendue et aussi prompte. Quelques-uns vinrent dans sa prison lui en demander la cause, et il leur dit : Potamiène m'a apparu la nuit, trois jours après son martyre ; elle m'a posé une couronne sur la tête et m'a dit : « J'ai demandé grâce pour vous au Seigneur et j'ai été exaucée ; dans peu de jours il vous recevra dans sa gloire. »

Alors ses frères en Jésus-Christ lui donnèrent le Baptême, le sceau du Seigneur, et le lendemain il eut la tête tranchée.

Où sont donc les drames, les récits, les inventions de nos jours qui approchent de cette simple, de cette gracieuse, de cette émouvante réalité ?

CHAPITRE VI.

La femme chez les Turcs. — Solitude musulmane. — Noble mission de la femme chrétienne. — Spectacle donné à l'Orient. — La femme du harem. — Violence faite à la nature. — Honteux abaissement de l'âme. — Fausse justification. — Où est le mérite du Coran? — Les crimes qu'il justifie. — Marché d'esclaves. — Vêtements de la femme. — Luxe des favorites. — Misérable esclavage des femmes du peuple. — Mépris et abandon de l'enfance. — Droit d'étouffement. — Relever la femme, ce sera émanciper l'Orient. — Les sultanes et leurs prodigalités. — Vaines tentatives du sultan. — Fausse exclamation. — Les cinq millions par mois de la liste civile.

Nous venons de dire la femme telle qu'elle était aux beaux jours de la foi dans ces magnifiques contrées, la femme digne de Dieu, digne d'elle-même, digne de sa mission dans la société. Mais aujourd'hui, hélas! vous la chercherez en vain sur cette terre que le souffle de Mahomet a desséchée; ici il ne reste de la femme que ce qui est partout un danger pour l'homme. Une chose bizarre ne manque pas de frapper d'étonnement le voyageur qui pénètre, je ne dirai pas chez les populations chrétiennes, telles que les Grecs ou les Arméniens, mais dans la véritable Turquie; c'est la femme absente de tous les lieux qu'il peut visiter. De même qu'il a traversé des champs sans culture, des villages sans habitants, il trouvera désertes aussi, c'est-à-dire abandonnées par la femme, toutes les villes qu'il pourra parcourir, toutes les campagnes où il pourra se promener, toutes les

demeures où il pourra pénétrer. L'homme est-il donc le seul habitant de ces contrées? Non, sans doute; mais il n'a point de compagne qui partage avec lui sa vie, dont il fasse l'associée de son pouvoir, de ses destinées; il ne possède que des esclaves pour obéir à ses ordres ou satisfaire à ses désirs.

C'est le mariage chrétien qui a fait notre société européenne ce qu'elle est. Là où règne le Christ, là, et non pas ailleurs, la femme peut se montrer, je ne dirai pas seulement avec impunité, mais avec honneur. Elle est la compagne de l'homme, dont elle partage les droits, les devoirs, les joies, les douleurs et toutes les destinées; non-seulement elle prend part à tout ce qu'il y a de grand et d'utile, mais elle est l'ange des conseils et des consolations; elle a le plus beau rôle dans la vie intime, tant qu'elle reste digne d'elle-même, tant qu'elle sait se maintenir à l'abri des atteintes du vice et échapper aux dangers du luxe, ces deux grands écueils des nobles facultés de son âme. Dans nos livres saints, Dieu compare son autorité et sa douce influence aux plus ravissants mystères; et, en élevant à la dignité de sacrement son union avec l'homme, il lui a donné tout ce qu'il faut pour régner par le charme de la douceur et par l'héroïsme du dévouement. C'est par elle que l'enfant devient digne des espérances qu'on a fondées sur lui, et souvent encore c'est à elle seule que plus tard, après bien des efforts inutiles pour dompter ou diriger des forces naissantes et aveugles, ce même enfant rendra les armes et confiera ses remords. Au sein de la richesse, elle apparaîtra comme la Providence, tirant des larmes et des bénédictions des cœurs les plus ulcérés; dans la pauvreté, elle sera capable du dévouement le plus sublime, le plus inconnu.

Que sera-ce donc quand le divin Sauveur des âmes aura parlé à ce cœur plein de tendresse et de dévouement, et lui aura demandé de tout quitter pour lui! Alors, renonçant à tous les bonheurs, à toutes les joies

de la terre, elle deviendra la fille et l'humble servante du vieillard abandonné; la mère au cœur rempli d'ineffables tendresses pour l'orphelin que tous ont repoussé; la sœur du pauvre qui, par un baptême de touchante et réciproque charité, lui a donné et conservé ce nom si doux; elle sera la sœur du blessé, la sœur du mourant, la sœur de l'exilé. Telle est la femme chez les nations chrétiennes. Aussi, parmi les impénétrables desseins de Dieu, qui vient d'amener aux portes de l'Orient tant de peuples chrétiens, qui ont appris dans les champs de la Crimée à se connaître et à se confondre, ce n'est pas une de ses moins touchantes miséricordes que d'avoir donné à ces contrées, où le mépris de la femme est poussé à de telles limites, le spectacle le plus ravissant de la chrétienté, le dévouement de la femme poussé jusqu'à l'héroïsme de la sœur de charité. Aussi est-il loin d'avoir été incompris ou méconnu. J'ai vu les Turcs s'agenouiller dans les rues de Constantinople en présence de ces anges de la terre; d'autres ont vu en Asie des pachas ordonner à leurs troupes de défiler devant ces humbles filles. Voilà, avec nos pauvres missionnaires, les seuls sauveurs et régénérateurs possibles de l'Orient; et, il faut bien en convenir, nul peuple n'a donné autant que nous ses sueurs et son sang à cette œuvre d'humanité.

Or, tant que le Turc ne sera et ne pourra être autre chose qu'un *musulman*, c'est-à-dire un vrai et *fidèle serviteur de l'Islam*, la mission de la femme sera celle qui lui est donnée dans le Coran, c'est-à-dire que son rôle n'existera pas dans la société. Enfermée dans le harem du maître qui l'a achetée, elle lui appartient comme les autres femmes qu'il a payées, comme lui appartiennent ses esclaves, ses meubles et tout ce que son argent a pu lui procurer. Jamais elle ne sera l'égale et la compagne de celui qui ne cherche et ne trouve en elle qu'une de ces joies grossières et anticipées que lui a promises le paradis de Mahomet. Si le cœur arrive, par une rébellion de la nature contre le Coran, à prendre

quelque part dans cette union monstrueuse, alors viennent en foule, dans cet asile ignoré et impénétrable, les méfiances, les haines, les ruses, les vengeances, les poisons, les désespoirs. Le maître qui veut vivre en paix n'a d'autre ressource que de cacher ses préférences, et ces malheureuses esclaves n'ont d'autre refuge que de recourir à une apparente sinon à une profonde indifférence.

Il résulte de là que la vie de ces femmes, qu'aucune instruction, aucune éducation n'est venue éclairer, et qu'on se garde bien d'instruire d'aucun devoir, se passe en soins futiles de parfums, de bijoux, de toilette, en préoccupations enfantines de curiosité, de niaiseries, de parures et de friandises. Entièrement à la merci de leur maître qui les répudie quand bon lui semble, et à qui elles peuvent offrir de l'argent pour prix de leur liberté, elles ne connaissent d'autre loi sur la terre que sa volonté. J'ai entendu dire à une dame d'esprit, au sortir d'un de ces étranges intérieurs où elle avait été souvent admise et qui provoquait toujours en elle la même impression d'étonnement, de répulsion et de pitié, que toutes ces femmes, occupées de mille riens, sans conversation, sans esprit, sans culture, lui faisaient l'effet de volailles engraissées pour l'usage de leur maître. Qui ne maudira la loi qui enfante une telle monstruosité!

Aussi des Turcs modernes et civilisés ont-ils cherché, avec plus ou moins d'esprit et de vérité et en plaisantant sur des mœurs qu'il leur plaît de nommer européennes, à atténuer aux yeux des Occidentaux le mépris dont ils ont écrasé la femme. Ainsi ils affirment qu'un Turc ne prend jamais plus de trois ou quatre femmes; que les autres, fussent-elles par milliers, ne sont qu'un luxe et ne portent jamais le titre d'épouses (1); que, parmi eux, celui qui

(1) On sait que ce titre d'épouse n'est accordé qu'à la femme qui a donné un enfant mâle à son époux; dans ce cas, le mari se doit à lui-même de monter et d'organiser une maison à cette femme.

se respecte demeure aussi étranger à ses esclaves et à ses concubines que l'Européen le plus réservé à l'endroit des domestiques qui le servent (1); et enfin, reproche que n'accepte pas une société chrétienne, qu'il n'est pas plus étrange qu'un Turc possède plusieurs épouses qu'il n'est inouï en Europe qu'une femme mariée use de la polygamie. Je laisse à la conscience du lecteur la réponse à de tels arguments.

Or, je le demande, comment trouver dans une telle femme celle qui sera digne de comprendre et de remplir tant de devoirs importants, de porter le nom d'épouse, de mère, de sœur? Quel bien se fera dans cette société où la femme n'existe pas, et où l'homme ne vit que pour ses plaisirs? Ici les crimes qui s'opposent aux naissances sont fréquents; ils ont été constatés par les hommes les plus compétents et les plus désintéressés; on comprend qu'ils sont non-seulement justifiés, mais provoqués et rendus nécessaires par un tel esclavage.

Le Coran n'est autre chose qu'un ramassis indigeste d'ignorance et de superstition confondues avec les sentences et les narrations tirées de nos saintes Ecritures, un amalgame de maximes arabes et populaires recueillies sans ordre dans les bagages de Mahomet. Or, s'il a eu le mérite, bien grand aux yeux de certains admirateurs, de combattre le polythéisme de l'Orient, il a eu sans aucun doute aussi pour effet de ravaler les plus nobles instincts de l'homme spirituel et de placer l'âme et la condition de la femme au-dessous de la brute.

Ne nous arrêtons pas trop au luxe des femmes du Bosphore, qui servent de jouets ou de passe-temps aux amusements de leur seigneur et maître, mais descendons aussi à la condition de celles que le besoin fait

(1) Quand même il aurait quatre épouses, le musulman peut cohabiter avec ses esclaves, et cela d'après les préceptes du Coran et l'exemple même du Prophète, dont le fils Ibrahim eut pour mère l'esclave Méryée. Le droit de propriété du maître sur l'esclave légitime l'enfant, s'il daigne le reconnaître.

sortir de leurs demeures; là nous ne pourrons croire ce que nos yeux verront tous les jours dans l'une et dans l'autre condition.

La femme turque est habillée de manière à ne point fouler aux pieds le sol de la terre qu'elle habite. Comme elle ne doit point sortir du harem de son maître, elle est vêtue en conséquence. Favorite du grand seigneur ou d'un pacha, il lui sera permis de se faire traîner dans un éclatant et gracieux *talika,* ou bien de glisser dans un charmant *caïque* à la surface du Bosphore. Le monstre qui l'accompagne sous le nom d'eunuque, témoigne hautement, rien que par sa présence et par les brutalités dont il se fait honneur, de la confiance que peut inspirer la vertu d'une telle esclave; au besoin il est armé d'un glaive ou au moins d'un bâton qui peut prévenir par la mort le regard d'un séducteur. Tels sont les moyens que le musulman possède pour défendre ce bien qu'il a payé quelquefois fort cher.

Le *Hatti-Houmayoun*, on le sait, a fait au traité de Paris le sacrifice du marché des esclaves; mais ici encore, aussi bien que pour la réforme des finances et celle de l'administration, la Turquie du *Hatti-Houmayoun* est un monde imaginaire qui n'existe que sur le papier ou dans la tête de quelques Européens trop crédules, et qui est restée ce qu'elle était. Un peuple, et surtout celui-là, ne change pas ainsi ses mœurs en vertu d'un décret, fût-il même envoyé de Paris.

Ainsi, pendant que j'étais à Constantinople, la vente des esclaves était officiellement prohibée; et pourtant, à Tophana, le jour même de ma visite, on y vendait, au su et au vu de tout le monde, trois esclaves. La plus jeune, qui avait douze ans, fut vendue trente mille piastres; la seconde, qui avait dix-huit ans, fut vendue vingt mille piastres; et la troisième, qui était plus âgée de cinq à six ans, ne coûta que douze mille piastres. Cette proportion entre les prix et les âges ne soulevait d'étonnement et d'objection que chez les Européens qui pou-

vaient être aussi naïfs que moi. En effet, ces femmes ont un grand mérite à être jeunes : mariées de bonne heure, elles sont vieilles toute leur vie, et la plupart des harems, quand on les rencontre, n'offrent que bien peu de séductions aux regards indiscrets des curieux. En général, le *Iachmach*, voile blanc qui d'un tour couvre le front et d'un autre cache le nez, la bouche et le menton, ne laissant qu'une longue ouverture ovale pour les deux yeux, rend de grands services à la laideur. La femme qui a des raisons pour se laisser voir, sait le choisir tellement transparent qu'il est bien plus un agrément qu'un obstacle. C'est seulement pour la femme plus vieille, ou dans les contrées les plus fanatiques, que le *Iachmach*, fait de toile grossière, devient un véritable empêchement aux regards des curieux. Il est le cachet extérieur qui dit à tous que, sous la loi de Mahomet, la femme n'a d'autres droits que ceux de l'esclave.

Le *féredjé* lui-même, cette large tunique en forme de manteau qui couvre tout le corps, dispense de tout soin de toilette. Les pieds enfermés dans de larges pantoufles jaunes et pointues, en forme de demi-bottes, et toujours prêtes à quitter le pied qui les a chaussées, se traînent péniblement à terre, et rappellent à cette malheureuse femme qu'elle est condamnée pour toujours à servir un maître dont elle ne doit point quitter le logis. La démarche incertaine, lourde et traînante de ces femmes, surtout dans le peuple, me rappelait involontairement la marche balancée et disgracieuse des palmipèdes hors de l'eau. Il y a loin de là à la forme aérienne qui a inspiré tant de poètes.

Quelquefois une élégante au fond d'une riche *talika* dont la forme et les couleurs reproduisent assez bien ces petits carrosses dorés de la cour de Louis XIV, ou bien l'éclat d'un *féredjé* sur une pelouse et dans la verdure, pourront rappeler une de ces féeries orientales de l'imagination des poëtes; mais le plus souvent, que de rides,

de saleté et de vieillesse anticipée se cachent sous ces larges et difformes vêtements! Même quand une telle dame est couverte de ses plus riches oripeaux, on dirait une femme surprise à son lever et qui n'a pas eu le temps de se vêtir. C'est bien là tout ce qu'il faut à cet être inutile qui sera toute sa vie un jouet, un passe-temps, une frivolité. Quelle est l'âme chrétienne, où est le fils qui a aimé une mère et qui pourra contempler d'un œil indifférent une telle décadence?

Si de là nous descendons au dernier rang de cette société pour rencontrer dans les rues de la capitale la femme dénuée des ressources du *caïque* ou du *talika*, ou pour trouver dans les champs de l'Asie celle que le maître emploie comme esclave, oh! alors ce n'est plus un simple sentiment de pitié qui vient remplir l'âme, c'est un mélange d'étonnement, de dégoût, de révolte contre l'espèce humaine ainsi dégradée. J'ai vu en Syrie ces pauvres êtres traités avec plus de mépris que la bête de somme; j'ai vu des hommes couchés sur des nattes et fumant leurs tchiboucks à l'ombre d'un térébinthe, tandis que leurs femmes, armées de pierres et de marteaux et portant sur leurs épaules les fardeaux les plus lourds, construisaient, sous les feux du soleil le plus ardent, une pauvre et chétive demeure. J'ai vu les enfants, pleins de mépris pour la femme de leur père, l'accabler d'injures en présence du chef de la famille. Ici la femme tremble devant son mari, et c'est contre sa personne méprisée que cet homme enseigne à ses fils à faire l'essai de leur domination future. Ne cherchons pas à trouver dans cette femme quelque chose de l'épouse, de la mère: il n'y a ici qu'une esclave ou courroucée ou suppliante, dont les regards provoquent ou la colère ou la pitié du maître. De telle sorte que, dans cet affreux sanctuaire, il est à regretter que le rôle de la femme ne soit pas purement et simplement anéanti; la malheureuse y gagnerait encore. Dans une société qui ne tient compte ni des morts ni des nais-

sances, qu'importe le rôle de la mère? Chacun est fils de ses œuvres. Qu'importe le nombre des vivants? Un pacha, qui n'avait pas d'enfants, passe un jour à côté d'une petite fille de sept ans, qu'il juge lui convenir; il la prend dans sa voiture et l'emporte avec lui. On me les montra dans une de mes promenades au-delà du Bosphore. N'allez pas croire que la famille de l'enfant fit aucune démarche pour savoir ce qu'elle pouvait être devenue; leur œil était encore plus indifférent que le mien en présence de cette enfant ravie.

A chaque avénement de sultan, un antique usage, respecté de tous, a été jusqu'ici de mettre à mort tous les enfants du sultan précédent, c'est-à-dire tous les enfants du sultan grand seigneur, et de rendre ainsi impossible toute tentative d'usurpation. Le sultan actuel est le seul qui ait osé ouvertement renoncer à ce sanglant privilége, reconnu encore aujourd'hui sous le nom de *droit d'étouffement ou d'étranglement.* On voit dans les jardins et dans les mosquées des séries de tombeaux destinés à rappeler ce massacre des innocents. Le cœur de la courtisane, élevée uniquement pour plaire ou pour aimer avec passion, n'est point celui d'une mère, et on ne dit pas que dans ces occasions il ait jamais parlé.

Quand de tels crimes sont élevés à la dignité de lois et d'usages, que peut devenir, dans les rangs d'une multitude ignorante et fanatique, le respect de la femme, de l'enfant, voire même de la vie que le créateur nous a donnée? Telle est, dans cet avilissement de la femme, la plaie radicale de l'Islam; et le remède qui préparera de la manière la plus sûre et la plus féconde l'émancipation de l'Orient est bien celui qui contribuera le plus à faire sortir cette femme de la nullité et du mépris où elle est tombée.

Cette fatale loi du Coran, en opposition flagrante avec la sainteté du mariage chez les chrétiens, cause encore bien d'autres ravages. Pourquoi les hommes d'Etat sont-ils si rares ici, pourquoi les finances du trésor, dans

le pays le plus magnifique du monde, sont-elles impuissantes à payer un fournisseur, même un soldat? Pourquoi un papier sans valeur remplace-t-il une monnaie passée à l'état de mythe? C'est que cette coutume de la polygamie, cette vie en commun avec des femmes esclaves qui ne peuvent relever l'homme dans ses abaissements, qui même, quoi qu'on en dise, doivent fatalement l'amollir, cette obligation de satisfaire, de prévenir par de folles dépenses des goûts par nature capricieux et insatiables, tout cela contribue à l'appauvrissement de l'empire; parce que l'horreur pour le travail, horreur que le Turc considère comme une vertu, comme un droit de conquête, provoque la paresse, l'incurie et entretient les rapines et les exactions. Il suffit de rencontrer une fois le réformateur Abdul-Medjid pour lire sur son visage pâle et fatigué le stigmate des préoccupations et des affaiblissements que je viens de dire.

Ainsi, tandis qu'il était avéré en ma présence que le sultan ne pouvait payer ses soldats et ne donnait que des paroles d'espérance à ses fournisseurs, il était avoué d'autre part, et d'une manière compétente, que ses sultanes venaient de lui faire pour quatre millions de dettes en trois mois. Veut-on savoir à quel usage, à quelle œuvre importante une telle somme avait été employée? Voici qui en donnera une idée. Ces femmes, à qui personne n'a pu ou bien n'a osé expliquer que la gourmandise fût un péché capital, avaient mangé pour quatre-vingt mille francs de pêches et de raisins dans un mois. On a vu depuis comment le sultan a été obéi, quand, désireux de mériter les bonnes grâces des capitalistes anglais, à qui il voulait faire un emprunt, il a jugé prudent de prescrire des mesures d'économie aux dames de son sérail.

Un de nos écrivains les plus spirituels, qui a visité le Bosphore avec des yeux un peu trop païens et qui en a parlé dans le même sens, entre dans des ravissements étranges à propos du Beïram et des fêtes de sa dernière

nuit; puis, venant à parler de l'offrande circassienne que la première sultane doit faire en ce jour au chef de l'Islam, au lieu d'y voir une sanglante et publique injure infligée à l'honneur de la femme, tel qu'il est compris chez toutes les nations civilisées, il ajoute cette incroyable exclamation en terminant: *Heureux sultan!* Comment résister à la satisfaction de montrer par des chiffres ce que coûte un tel bonheur, ce que coûte le mépris de la sainte union du mariage chrétien? On va voir que cinq millions de francs par mois n'y suffisent point.

La liste civile du sultan se compose de cinquante mille bourses par mois. Une bourse s'élevant à la somme de cent francs, cela fait un total de cinq millions, dont voici le principal emploi, sans faire mention des choses imprévues, des caprices éventuels qui peuvent surgir dans un tel gynécée.

La sœur du sultan, Adilé, et ses quatre filles ou princesses, Fatma, Réfia, Mmiré et Djemilé, sans parler des folles dépenses qui vinrent plus tard faire honneur à leur mariage, coûtent, par mois, quatorze cent mille francs; ses huit fils, deux cent quarante mille; six *nikiadi* ou femmes *légitimes* (1); douze *gozder* ou femmes *illégitimes;* dix-huit *zébal* ou maîtresses coûtent ensemble, par mois, deux cent quatre-vingt-huit mille francs, et de plus reçoivent par année une gratification obligée de vingt-cinq millions. Treize *haznadars*, ou maîtresses de la caisse, reçoivent, par mois, cent mille francs, et par année sept cent mille. On ne peut donner bien entendu à d'autres qu'à des femmes la clef et le gouvernement de ces trésors, les eunuques seuls entrant dans l'intimité du palais. Ajoutez à ceci sept cent quatre-vingts filles ou esclaves coûtant, par mois, deux cent quatre-vingt-

(1) Quelques commentaires prétendent que le sultan lui-même n'a pas plus de quatre femmes légitimes, et que la loi de Mahomet n'en autorise pas davantage.

neuf mille huit cents francs, et les eunuques pour une somme de deux cent vingt mille francs, et vous arriverez à un total effrayant où ne sont point compris les frais qui résultent des changements de résidence, des constructions de palais, des différentes demeures affectées à la vieillesse de ces femmes, des achats de bijoux, de toilettes, qui sont le rêve constant de ces êtres inutiles et frivoles, des énormes gratifications que le sultan doit payer à chaque époque solennelle, gratifications tellement lourdes, je l'ai déjà dit, que le sultan a dû renoncer cette année à traverser le Bosphore pour se rendre à sa campagne d'été, qui est en Asie.

Hélas! fût-il assez riche pour faire face à tant de dépenses, qui osera prétendre que ce sublime Empereur soit plus heureux en ménage qu'il n'est fort dans son empire?

CHAPITRE VII.

Dignité extérieure. — Costume et réserve. — Aptitude aux honneurs. — Le grand séraskier. — Le choix du maître. — Sentiment de la charité. — Luxe des pachas. — Leur munificence. — Leurs ressources. — Incompétence de la justice turque à l'égard des Européens. — Jurisprudence incertaine. — Les *âmes en peine*. — Le calendrier. — Étrange conflit entre les Grecs et les Turcs. — Lequel de ces deux peuples est le plus éloigné de l'Église catholique. — Réveil du fanatisme musulman. — Dieu seul a le remède à tant de maux. — Le baptême du sultan. — Où donc est le remède? — Quels seront les Chrétiens du Bosphore? — Le catholique et le musulman. — Les nations guérissables. — L'îlot des serpents.

L'homme, qui a fait de la femme une telle esclave et l'a condamnée à ce long et irrémédiable avilissement, a et doit nécessairement avoir une haute estime de lui-même. Aussi, en thèse générale, les voyageurs s'extasient sur la dignité et le maintien de ces hommes graves, paraissant toujours avoir la conscience d'eux-mêmes et toujours préoccupés de choses fort sérieuses. C'est sans doute déjà beaucoup, il faut bien en convenir, nous autres Européens, que jamais dans les rues le regard ne soit offensé par l'ignoble spectacle d'hommes ivres, ou occupés des fonctions les plus animales en présence, je ne dirai pas de la femme puisqu'elle ne sort point, mais de tous les passants. Le costume de l'homme est en rapport avec cette tenue et cette réserve. Le *salvar* ou *wrangi*, ce large pantalon attaché et fermé à la cein-

ture, me semble éminemment approprié et à la santé et à la décence qui convient en public; le jeune âge surtout, de l'un et de l'autre sexe, s'accommode à merveille d'un vêtement qui entretient longtemps la sainte naïveté de l'enfance.

Cette dignité du Turc, toujours si grave, m'a aussi frappé, je l'avoue, et m'a commandé plusieurs fois le respect. On peut prendre pour pacha un kaidji, un de ces hommes robustes dont les bras nerveux tiennent si bien les longues rames des caïques, et, dès le jour même de son installation, cet homme semblera avoir toujours eu l'intelligence de cette nouvelle dignité et le sentiment des honneurs attachés à ce nouveau rang. Le grand *séraskier* actuel, en cette année 1856, c'est-à-dire le ministre ou grand-maître de la guerre, en est un exemple: il est sorti de cette condition. On comprend que, dans la Turquie, le plus absolu de tous les empires, la volonté ou le caprice du maître dispense de tout stage et de toute préparation, quand il daigne choisir quelque sujet pour l'élever à quelque dignité. Aucune cause ne donne plus de souplesse à la servilité des esclaves. Cependant, quelque respectable que soit la dignité du Turc, j'en sacrifierais volontiers quelque chose s'il voulait en donner un peu plus à la femme et faire de cet être, que Dieu a tiré de la chair et des os de l'homme, et qu'il lui a donné pour compagne, autre chose qu'un vil jouet, autre chose qu'une esclave.

Je rendrai encore au Turc un autre hommage qui se rapporte à ce sentiment qu'il a de sa dignité, à cette estime de lui-même qui lui commande de ne pas laisser son frère dans le mépris ou dans la souffrance. C'est à propos de l'usage qu'il fait de la charité. Ce sentiment l'honore d'autant plus, qu'on ne le trouve guère porté à ce point en Europe que parmi les minorités religieuses. Il rapproche, du moins en apparence, le musulman des grandes nations chrétiennes. Hâtons-nous d'ajouter que le catéchisme du Coran, qui recommande l'aumône de

musulman à musulman, la réprouve et la défend sévèrement quand il est question des infidèles, c'est-à-dire des chrétiens ou des juifs. Voici le fait.

Dans les environs de la capitale de l'Islam, un pacha ne se croit digne de ce nom que quand il éblouit la multitude par le luxe de ses dépenses. Ici on voit assez fréquemment des seigneurs qui dépensent trois ou quatre cent mille francs par année, et qui seraient désolés d'être confondus dans la foule assez nombreuse et assez obscure de ceux qui dépensent moins de quatre vingt-mille francs et dont on ne parle guère. Or, le premier luxe de ces grands et de ces petits seigneurs, qui copient de loin leur maître, est de venir en aide à leurs frères de l'Islam que la fortune a abandonnés et de se montrer vraiment princes par une noble munificence, selon la pensée de Sénèque qui nous dit : *Hoc reges habent magnificum prodesse miseris.* Le Turc, qui jamais ne travaille, n'accepte pas la condition de domestique ou de serviteur chez un étranger. Alors on voit des pachas qui en prennent quatre ou cinq cents à leur service, et les reçoivent gratuitement dans leur demeure, où ils vivent des *bathchicks* ou gratifications qu'on leur donne.

Un pacha, qui se croit un peu d'avenir, trouve et emprunte facilement des millions, des sommes fabuleuses ; chacun sait que quand il sera au pouvoir il trouvera de quoi payer. Aussi n'est-il pas rare de voir ceux qui ont échoué dans leurs espérances rester débiteurs toute leur vie. Qu'importe à ce dernier de n'avoir point réussi ? Il ne s'agit point chez les Turcs d'amasser un patrimoine à ses enfants : là où n'est pas le sentiment de la famille, le père ne doit rien à son fils, et le fils ne demande rien à son père ; chacun, nous l'avons dit, est fils de ses œuvres.

Le voyageur ne sera donc pas surpris, dans un pays qui professe un si haut dédain pour les choses les plus importantes de la vie, de rencontrer un gouvernement complètement étranger aux intérêts des différentes

nations qui ont des sujets dans le Bosphore. L'usage est établi dans toutes les chancelleries de ne laisser à la Sublime-Porte le jugement d'aucun des intérêts européens. On sent qu'il était d'une part impossible de laisser juger des chrétiens, des Européens, Français ou Anglais, par la législature du Coran; et d'autre part l'expérience a bien vite démontré en tout temps, même depuis les dispositions nouvelles du fameux *Hatti-Houmayoun* exigé par les puissances européennes, que tous ces rêves de justice étaient de brillantes utopies, et que les agents turcs étaient exposés, par l'habitude des procédés expéditifs, à assommer les prévenus avant de les juger; il faut donc encore aujourd'hui revenir aux antiques usages, qui sont bien plus en rapport avec l'indolence turque, et d'ailleurs tout à fait d'accord avec les intérêts et les coutumes des Européens. Ils consistent tout simplement à faire exercer la justice par l'ambassadeur ou représentant de la nation à laquelle appartient l'inculpé ou l'intéressé. Ainsi un coupable est-il Français, il est immédiatement remis à la juridiction de l'ambassadeur de France qui le juge selon les lois de son pays, même dans le cas où son crime est digne d'être puni de mort. De là vient que Son Excellence l'ambassadeur français a non-seulement autour de lui les secrétaires dont il a besoin pour l'expédition des affaires politiques, les drogmans ou interprètes qui correspondent constamment avec les ministres et autorités turques, mais encore un consul et une chancellerie pour les jugements dont je parle.

Il résulte de cet état de choses une multiplicité de juridictions qui aide peu au développement des idées d'ordre et de justice chez les populations de l'Orient, et il n'est pas rare de remarquer que les plus grands coupables sont aussi les plus habiles à choisir la juridiction et le tribunal dont ils ont à redouter le moins. Si un de nos écrivains a pu s'écrier : Plaisante vérité que celle qui change au-delà d'une montagne! que

faudra-t-il dire d'une justice qui n'est plus la même quand elle change de palais dans la même rue, ou quand elle change de caïque sur les mêmes flots, sans laisser dans le pays plus de traces que le caïque lui-même n'en a laissé sur les eaux ?

Au milieu du dédale et des bigarrures d'une jurisprudence aussi variable, rien n'est curieux à voir comme la grave et impassible tranquillité du Turc qui regarde fonctionner cette justice tout comme s'il était étranger dans son propre pays. Aussi c'est une chose effrayante de voir quelle multiplicité, quelle variété d'affaires et de difficultés ressortent des fonctions d'ambassadeur ! Leurs drogmans, toujours en caïque, puisqu'il n'est point de chemin que celui des eaux, traversent le Bosphore en tous sens, et le peuple, les comparant à cette espèce de mouettes qui rasent la surface des eaux à l'approche des tempêtes, leur a donné le nom d'*âmes en peine*, et a reporté en échange à ces mêmes oiseaux le nom de *drogmans*.

Vers la fin de cette année 1856, on intima à tous les étrangers l'ordre de déclarer à quelle nationalité ils voulaient appartenir, et on renvoya en Europe tous les gens sans aveu qui ne purent justifier d'aucune nationalité. Cette mesure, provoquée par la France, fut accueillie avec reconnaissance et reçut une approbation générale.

Durant les jours que je passai dans le Bosphore, je ne négligeai aucune occasion de m'instruire des choses que je voulais connaître, et, pour mettre un peu d'ordre dans le récit que je veux faire de ces merveilles ou surprises orientales, il me faut bien un peu consulter mon calendrier. Or, voilà que messieurs les Grecs, dans leur aversion pour l'Eglise latine, viennent se mettre en travers de toutes nos dates, et maintiennent, sous prétexte d'échapper à l'esclavage romain, toutes les anciennes erreurs d'un calendrier qui avait pourtant grand besoin de réforme. Cette haine absurde, entretenue avec obsti-

nation contre un monument qui fait honneur à l'Eglise et à la science humaine, vient pourtant de recevoir un singulier et rude échec à l'occasion de la campagne de Crimée. En voici l'étrange occasion.

Les Turcs, fatigués de traduire les dates selon les divers peuples à qui ils ont affaire, cherchent à se débarrasser de cet ennui. Les dix jours de différence, dont l'Eglise schismatique n'a pas voulu accepter la suppression au moment de la réforme du calendrier, leur sont devenus insupportables; et, désirant vivement se ranger à la manière de compter adoptée par les nations européennes, ils insistent beaucoup près du patriarche grec de Constantinople, depuis la prise de Sébastopol, pour qu'il accepte enfin le calendrier grégorien. Le patriarche grec, dont la haine contre l'Eglise latine est chose obligatoire, a constamment refusé jusqu'ici; mais voici pourtant qu'une considération, bien digne de ces nouveaux sages de la Grèce, les a fortement ébranlés. En voyant les Anglais, protestants et ennemis irréconciliables de l'Eglise romaine, se servir, à côté des Français catholiques qu'ils n'aiment guère plus, de ce même calendrier grégorien, ils ont compris qu'ils pouvaient garder leur haine et renoncer à leur calendrier suranné. Il est donc probable que des efforts vont être tentés pour introduire dans l'Eglise grecque le nouveau calendrier. L'avenir dira si cette tentative a des chances de succès et si c'est un premier pas vers l'unité.

Il est hors de doute que les Turcs sont par tolérance plus voisins de nous que ne le sont les Grecs schismatiques. Dans une visite faite à un des diplomates les plus intelligents et les plus exercés du Bosphore, il fut longuement question des espérances d'améliorations politiques que l'on peut attendre du gouvernement turc. La question en elle-même est déjà assez épineuse et délicate pour paraître, à certains esprits, insoluble lorsqu'on veut l'envisager en dehors des préoccupations religieuses. Que sera-t-elle donc quand on tente de l'aborder et de la

résoudre avec ses antipathies profondes et populaires, avec les vives répulsions que produit la ferveur religieuse? En Europe, et surtout en France, nos hommes d'Etat, habitués à séparer les pouvoirs spirituels et temporels, courent un grand danger dans l'examen de cette question : c'est de se heurter à la croyance bien établie des Orientaux, qui ne reconnaît qu'un maître, Celui qui règne dans le ciel, et son représentant sur la terre, chargé de transmettre aux hommes ses volontés. Nos politiques n'admettent guère la théocratie que pour les temps de la loi mosaïque; mais il n'en est pas ainsi dans les symboles de l'Orient : encore aujourd'hui les musulmans regardent leur Sultan comme l'Ombre de Dieu sur la terre, et les Grecs ont confondu dans la pratique les fonctions de pontife et de collecteur d'impôts. Aussi ne faut-il pas perdre de vue que la haine des pontifes grecs contre l'Eglise de Rome deviendra d'autant plus grande qu'on leur proposera de renoncer à leurs magnifiques collectes. De là l'opinion de mon interlocuteur, affirmant que jamais l'Eglise catholique ne ferait un prosélyte au sein de l'Eglise grecque. Je dirai bientôt les raisons qui m'ont empêché d'être de son avis.

Il ne faut donc pas, avec nos idées européennes, être tenté de rire lorsqu'un écrivain, aussi versé dans l'expérience des choses de la Turquie et de la Grèce que l'est M. Pitzipios, vient proposer sérieusement, comme il l'a fait dans son dernier ouvrage des *Réformes de l'Empire byzantin,* de convertir et de baptiser le sultan, et d'en faire un chrétien; ce qui équivaut à demander la fin du mal sans en indiquer le remède. Il est évident que le chef de l'Islam ne pouvant être à la fois le disciple du Christ et l'ombre du faux prophète, cette proposition aboutit à demander que la Turquie soit chrétienne ou confiée aux mains des chrétiens. Les fanatiques de l'Islam le sentent à merveille, et déjà ils ont osé, à chaque mesure nouvelle, à chaque tentative d'amélioration ordonnée par le sultan, prononcer le nom de *Giaour*,

ce qui signifie, dans leur langage : *Chien d'infidèle.* Il faut que leur haine soit bien près d'éclater pour qu'ils osent parler ainsi du chef de l'Islam. Ils savent à merveille qu'ils n'ont d'autre moyen de conserver que celui qu'ils ont eu pour conquérir. Le sabre de Mahomet a pu gagner des batailles; il a su faire trembler l'Europe et ses tuteurs naturels, les Pontifes eux-mêmes assis sur le siége de Rome, mais il ne saurait gouverner et mettre de côté ses allures de conquérant sauvage.

Que deviendront donc tant de populations dignes de vie et d'avenir, si elles ne parviennent à intéresser la pitié de l'Europe?

Si j'ai osé entreprendre de montrer à nu quelques-uns des vices de l'Orient, je n'ai point la prétention d'avoir rencontré le remède à tant de maux. Il est facile d'écrire sur l'Orient, que tant de voyageurs et même de peuples civilisés et guerriers viennent d'entamer. Combien même ont osé écrire sans l'avoir vu! Il est facile à la pensée de rejeter brutalement les Turcs en Asie et d'appeler à leur succession ou les flottes anglaises ou les armées de la Russie. Ces expédients ne sont point encore une solution, et il faut bien espérer que la Providence en trouvera d'autres. Son Excellence, M. Thouvenel, me disait un jour : « Je suis révolté de l'effronterie avec laquelle tant de gens écrivent sur l'Orient, même sans l'avoir vu. Moi, qui y ai vécu tant d'années, je serais bien empêché si j'avais la pensée de le faire! Comment donner satisfaction à tant d'intérêts légitimes? L'avenir est à Dieu. »

Le gouvernement turc a constamment passé dans nos idées pour le plus absolu de tous les gouvernements. Bien des adages, bien des contes ont établi cette croyance populaire. Et pourtant il n'est pas un gouvernement où l'absence du maître, de ce grand Turc qui tranche toute question, se fasse plus sentir, où celui qui porte le nom de maître soit plus étranger à tout ce qui se passe. De là viennent tant d'espérances ambitieuses de la part des

Anglais, des Russes et des Grecs qui ne peuvent déguiser l'appétit et les convoitises que leur suscite la vue et l'examen d'un si friand morceau. Baptiser le sultan, serait, dit M. Pitzipios, le seul remède à cet état de choses. Or, il est à craindre qu'un tel baptême ne se fasse au profit des Grecs, et ne vienne à donner Byzance à ce peuple dépouillé, il y a quatre siècles, par Mahomet. Cette idée ne saurait nous sourire et ce ne sont pas là les chrétiens que nous voudrions voir dans le Bosphore; ce ne sont pas là non plus ceux qu'appelle le sentiment populaire, qui a déjà un grand respect et beaucoup d'entraînement vers le clergé catholique, vers les religieux et les sœurs de charité que lui envoie l'Occident.

En imposant au sultan les garanties du *Hatti-Houmayoun*, les puissances européennes lui ont donné le seul baptême possible en ce moment; mais cette obligation de gouverner à l'aide des préceptes qui régissent les nations chrétiennes n'est pas sérieuse, puisque les hommes et les moyens lui manquent pour le faire, et que les populations de l'Islam ont une répulsion profonde à user de toutes ces améliorations. Ce ne sont ni les Turcs ni les Grecs qui pourront tenter et faire réussir la régénération de l'Orient; les premiers sont trop faibles, les autres trop méchants. Le Turc, je dois pourtant lui rendre cette justice, a en général un air de droiture et de bonté qui prévient en sa faveur, et bien des auteurs, comme Gibbon, pensent qu'il a fallu l'exemple et la corruption des Grecs pour le perdre à ce point; le Grec, au contraire, est un mélange de ruse, de bassesse et de méchanceté, qui en font un être méprisable, et le rendraient fort dangereux s'il n'était un modèle de lâcheté et de prudence timide.

Effrayés des préceptes exclusifs du Coran, il est des réformateurs qui pensent que le mahométisme ne peut pas vivre dans un empire chrétien, et qu'il ne saurait non plus gouverner des populations chrétiennes. Je dois avouer que j'ai vu, à Smyrne et ailleurs, des chrétiens

parfaitement libres et heureux d'être gouvernés par des Turcs; je reconnais que les catholiques eux-mêmes n'auraient plus un pouce de terrain à Jérusalem s'il ne leur était garanti et gardé par le gouvernement turc, et j'invoque l'exemple de la France en Algérie pour démontrer qu'un musulman, qui respecte la loi civile, peut tenir sa place dans un empire chrétien. D'où vient que la société turque n'a jamais pu être autre chose qu'un camp, et même un camp dépourvu de toute administration militaire? C'est là qu'est le mal; c'est là qu'il faut trouver un remède à appliquer.

C'est la vie qui manque à cette société, et la vie lui manque parce qu'elle ignore la parole de Celui qui a dit : « Je suis la voie, la vérité et la vie. » Les antipathies qu'on fait sonner bien haut ne sont pas les plus sérieuses. J'ai vu, sur un bateau-omnibus du Bosphore encombré d'une foule de passagers, un vénérable Turc, assis confortablement près de la galerie de la machine à vapeur, se lever pour m'offrir gracieusement sa place parce que j'étais debout. Il ne me connaissait point, et ma soutane ainsi que ma figure rasée ne lui montraient en moi qu'un prêtre européen. Cette démarche, qui paraissait étrange aux yeux de ses compatriotes, était un hommage rendu à l'Eglise qui seule peut les sauver.

En effet, trouver pour les populations de l'Orient un gouvernement fort et sérieux qui administre et gouverne en réalité, telle est la question grave qu'il faut se hâter de résoudre afin de ne pas s'exposer à revoir bientôt sur les champs de bataille de l'Euxin, se disputant les lambeaux de l'empire turc, les mêmes nations qui viennent de s'y réunir pour en empêcher le partage. Peut-être Dieu, qui a fait les nations *guérissables*, dit la sainte Ecriture, a-t-il donné aux peuples un instinct qu'il a refusé à la sagesse des hommes politiques, un instinct qui, dans un moment donné, sera leur salut.

N'a-t-il pas été bien extraordinaire en effet, dans ces derniers temps, que, quand les plus habiles diplomates

de l'Europe, qui composaient la commission des Principautés du Danube, et qui furent envoyés dans le Bosphore après le traité de Paris, eurent longuement et péniblement élaboré tous ensemble l'avenir des Principautés, et les chances futures des élections auxquelles on conviait ces populations, il se soit trouvé qu'on avait tout prévu, excepté la chose si simple qui arriva? Les Moldaves et les Valaques, faisant une alliance aussi spontanée qu'imprévue, réunirent tous les suffrages sur une seule et même tête, le colonel Couza, dont l'élection, malgré les craintes et les répugnances de la Sublime-Porte, dut être maintenue. Je comprends les appréhensions de la Turquie, qui a beaucoup à redouter de la viabilité d'un gouvernement voisin, capable de devenir plus sérieux que le sien. Il y a ici en effet plus de danger pour elle que dans la question de *Belgrade,* qui fit tant de bruit, ou dans celle de l'*îlot des Serpents*, plus ridicule encore. Nous ne pûmes retenir un jour un grand éclat de rire en apprenant que, tandis que l'Europe allait encore une fois prendre feu à propos de cette *île des Serpents,* un député, envoyé sur ce rocher pour une communication importante, y trouva le poste tout entier, y compris l'officier qui le commandait, plongé dans un tel état d'ivresse, qu'il lui fallut revenir sans avoir trouvé à qui parler. On se demande qui avait le mieux jugé l'importance de la question, ou des diplomates ou des soldats russes qui buvaient si bien.

Assurément si le gouvernement turc se sentait assez intelligent, assez actif, assez juste et assez fort pour gouverner, l'union des Principautés ou l'indépendance du Monténégro ne viendraient point troubler si facilement son sommeil. Et si les populations ne s'étaient vues, après les déclarations du *Hatti-Houmayoun,* plus indignement spoliées encore qu'auparavant, elles eussent peut-être accordé un peu plus de confiance à l'intervention européenne. Aujourd'hui ce que ces populations payent à l'Etat ne les préserve point des exactions des

tyrans intermédiaires qui entendent bien n'être pas dépouillés de leurs anciens profits. Lorsque, dans le palais du sultan, la moindre fourniture se grossit de tous les bénéfices que les ministres ou serviteurs intermédiaires, quel qu'en soit le nombre, entendent avoir le droit de se réserver; comment un pacha, ou un fonctionnaire de province, éloigné de l'œil de son maître, se refuserait-il une faveur de même nature?

De toutes les améliorations qu'on lui présente, le Turc se garde bien d'en prendre l'esprit, qu'il ne saisit pas; il se réserve seulement les avantages et les maximes de civilisation qui lui semblent établir pour les autres une exclusion et constituer pour lui un privilége. Faut-il s'en étonner quand on trouve encore aujourd'hui en Europe, au sein des nations chrétiennes, tant d'hommes qui ne se doutent même pas que les droits d'autrui leur imposent des devoirs? Evidemment ce qui manque au Turc c'est l'intelligence de la civilisation, le sens de ses maximes. Entassez faits sur faits, scandales sur scandales, que démontrez-vous? L'ignorance du Turc, mais non pas la méchanceté de son caractère; son fanatisme, et non pas sa fausseté. Ce n'est donc pas restaurer l'empire turc que d'empêcher son démembrement, et les puissances voisines, qui trouvent cet empire si *malade*, sans stipuler aucune garantie sérieuse pour le seul remède qui puisse le guérir, me font l'effet de médecins intéressés qui prétendent se trouver seuls héritiers à l'ouverture du testament.

Restaurer l'empire turc, ce ne sera donc ni le fruit du Coran, ni l'œuvre de ses ulémas. Le derviche dans la poussière du chemin, le muezzin sur son minaret, dureront juste autant de temps que la mosquée qui les abrite, mais ne la sauveront pas de sa ruine. Cette restauration sera l'œuvre de la puissance qui sera assez forte pour entreprendre la réforme des mœurs et la conduire à bonne fin. Quand le Turc se croira obligé, comme tout homme venu en ce monde, de gagner son

pain à la sueur de son front, et ne se regardera plus comme déshonoré par le travail; quand l'agriculture et le commerce le dispenseront de recourir à des violences injustes et à des exactions; quand la mollesse et l'oisiveté lui paraîtront ce qu'elles sont en effet, c'est-à-dire des vices; quand il respectera assez la justice pour croire qu'elle s'applique même à un chrétien et pour ne pas la vendre; quand le pacha ne se croira plus nommé administrateur pour faire sa fortune et pour piller; quand la femme, au lieu d'être une esclave méprisée et un jouet impur, redeviendra la compagne de l'homme; quand la famille aura retrouvé des droits et des devoirs respectés de tous; quand toutes ces merveilles, qui nous semblent si naturelles et qui semblent là-bas si impossibles, seront opérées, alors on aura trouvé un remède à cette décadence mortelle.

Je ne ferai pas à l'Evangile l'injure de demander quel est l'esprit vivificateur qui peut opérer cette réforme. Chez les chrétiens, et chez les chrétiens seulement, on connaît la valeur du travail, le respect dû à la propriété, les droits de la vérité, l'inviolabilité de la justice, la mission sainte de la femme, le charme du foyer domestique et sa vie patriarchale. Abdul-Medjid a déja osé s'élever assez au-dessus des préjugés de son peuple pour honorer et consulter un Arménien catholique; le jour où il osera en faire son ministre, il sera étranglé en l'honneur du Prophète ou méprisé comme le dernier des *giaours*, parce que son peuple est incapable de le comprendre. Le charpentier de Saardam, devenu Pierre-le-Grand, parce qu'il a réformé son peuple, a commencé par se réformer lui-même. Mahmout, après avoir massacré les janissaires, a laissé les mœurs et la société turques telles qu'elles étaient. En gardant son sérail, le Turc a bien pu mettre un habit européen, mais chez lui il mange toujours avec les doigts.

La célèbre charte de Gulhané, proclamée en 1839, et le magnifique *Hatti-Houmayoun*, octroyé en 1856, n'ont

pas encore pu répartir l'impôt de la conscription militaire entre le Turc et le chrétien, et les faire paraître ensemble sous le même drapeau ; et, malgré tant de belles promesses, la Turquie ne trouve pas une piastre à emprunter aux capitalistes de l'Europe. Or, que peut-elle devenir sans armée, sans finances ? Il y a là, pour les espérances des réformateurs optimistes, un enseignement à méditer.

CHAPITRE VIII.

Les vallées *Sultania* et *Tchibouckli*. — Hospitalité turque. — Le syndicat municipal. — Les trois repos de la semaine. — La vallée des roses. — Buyuck-Déré. — Le champ des morts de Tiendek-Sugu. — La maxime du Croissant. — Quelles sont les contrées qui réclament des émigrants ? — L'amiral Lyons et le *Royal-Albert*. — Visite à bord. — L'hélice. — Les Russes et les Anglais. — L'escalier blanc de Sébastopol. — Les *Eaux douces* d'Asie. — Les talikas et les promeneuses. — Mœurs curieuses. — Les deux fils du Sultan. — Étranglement et succession.

Il est temps de laisser là toutes ces considérations. Comme je ne suis point venu dans l'empire turc pour le réformer, et que surtout j'ai hâte de bien employer le temps que j'ai à y passer, tous les jours, à mesure qu'ils se présentent, sont aussitôt employés à visiter et à étudier quelque chose de nouveau aux environs. Ici le temps, constamment beau, ne vient pas, comme dans nos régions tempérées, contrarier à toute heure les projets d'un touriste. On peut être plus ou moins allègre par le vent de la mer Noire, plus ou moins lourd par les bouffées chaudes qui soufflent de la Méditérannée, le Bosphore n'en est pas moins un chemin toujours attrayant, toujours facile pour toute espèce d'excursions.

Tantôt je m'aventure seul à travers les collines qui entourent Théraphia et ses environs, et alors je ne rencontre dans ces solitudes que les bandes errantes et effrayées de ces malheureux chiens roux, jadis chargés

en toute liberté des fonctions d'agents voyers de la salubrité publique dans les rues de Constantinople, et aujourd'hui dégoûtés de ce séjour à la suite des mauvais traitements que leur ont fait essuyer les armées européennes. Qui sait si la peste, que les Turcs sont, par indolence et par fierté, impuissants à prévenir, ne viendra pas bientôt faire regretter leurs bons offices? Tantôt je partage mes promenades avec mes aimables hôtes qui me transportent sur la côte d'Asie, et nous parcourons ensemble ou les ravins et les cavernes de la vallée de *Tchibouckli,* ou les ravissantes promenades, les pins d'Italie, les platanes de la vallée *Sultania.* Souvent l'hospitalité nous est offerte par un Turc; il nous invite à entrer, nous ouvre sa porte, et nous acceptons; alors le Turc se retire et nous laisse seuls dans la pièce du rez-de-chaussée qu'il nous a ouverte. Est-ce frayeur, est-ce gracieuseté? Dans nos mœurs, cela ne nous semblerait peut-être point aimable et en rapport avec nos usages; mais je crois que dans la pensée du Turc c'est une déférence à notre égard.

La méfiance entre assez volontiers dans les habitudes turques. Dans un village ou dans un quartier, les habitants se réunissent pour nommer un syndic qui exerce les fonctions de la police et devient le maître absolu de tous les règlements à prendre et à observer. Sa vigilance, sous le rapport des mœurs, est telle qu'il va jusqu'à expulser sans pitié tous les célibataires, afin de prévenir par cette mesure les conflits et les scandales qui pourraient troubler la sécurité des harems.

Les différentes nationalités qui peuplent les rives du Bosphore y ont donné lieu à une série bizarre de jours de fête qui amènent jusqu'à trois jours de repos par semaine. Chez un peuple déjà ennemi du travail, cela ne contribue pas peu à l'en éloigner encore davantage. Les Turcs célèbrent leur septième jour et, par conséquent, leur repos hebdomaire le *vendredi;* c'est en ce jour que le sultan quitte son palais, au bruit du

canon, en présence des dignitaires de l'empire, et s'achemine, au milieu de tous ses fonctionnaires à cheval et de la foule de son peuple, vers la mosquée qu'il a daigné choisir pour y faire ce jour-là sa prière. Le sultan ne saurait manquer à cet usage sans causer dans son peuple un trouble qui ressemblerait fort à une émeute, peut-être à une révolution. On raconte que le dernier sultan dut se conformer à cet usage, même trois jours avant sa mort. C'est aussi dans ce jour que la population se rend en hiver aux *Eaux douces* du Cydaris et du Barbyzès, au fond de la Corne-d'Or, sur la côte d'Europe, et aux *Eaux douces* d'Asie en été; c'est là que viennent se promener les principaux harems et la famille du sultan, et la foule des curieux que ce spectacle y attire. Le *samedi* étant le jour férié des juifs, depuis le premier *sabbat* du monde créé, toute négociation, tout commerce devient impossible encore en ce jour, attendu que ce peuple, né pour les transactions, profite de l'indolence des Turcs, et tient entre ses mains une grande partie des affaires. Enfin, le troisième jour qui suit étant le *Dimanche*, fêté par les chrétiens de toutes les communions et observé, par conséquent, par une très-grande partie de la population, cela donne régulièrement toutes les semaines une série de trois jours, durant lesquels tout travail, tout commerce est interrompu.

Comme si ces trois jours ne suffisaient point encore, une quatrième fête est établie au nord de Théraphia et de Buyuk-Déré, dans un vallon assez joli et nommé la *Vallée des Roses*, à cause d'une réunion assez bizarre qui s'y fait tous les lundis, ainsi que je vais le dire.

Le lundi, 15 septembre, je fus invité par M. Bertemy, secrétaire de S. E., à me rendre dans la *Vallée des Roses*, à qui cette fleur n'a certes pas donné ce joli nom, car il me fut impossible d'y apercevoir un seul rosier dans toute son étendue. Nous arrivâmes à Buyuk-Déré, à une lieue au nord de Thérapia, au pied des collines qui descendent au sud jusqu'au bord de la mer. Ce

bourg, assez considérable, a des allures tout à fait européennes, surtout depuis la guerre de Crimée, pendant laquelle il est devenu un point de ravitaillement assez important, à l'entrée de la mer Noire, à cause de sa rade à peu près abritée contre tous les vents. On y admire les palais et les jardins de l'ambassadeur russe, la plus belle résidence sans contredit de tout le Bosphore. A peu de distance de là, et en entrant dans une gorge qui forme l'entrée de la vallée, on traverse un village turc, du nom de Tiendek-Sugu, suivi de son Champ-des-Morts, que vient couper le grand chemin de la vallée. Quoiqu'il fût environ trois heures de l'après-midi, ce village, où il n'y a que des Turcs, présentait un contraste frappant avec l'animation de Buyuk-Déré. Il était impossible d'y voir aucun être vivant, d'y surprendre aucune trace, aucun bruit, aucun signe de vie: il me semblait que je traversais une nécropole, et je ne pus me défendre, en comparant les habitants du village avec ceux du Champ-des-Morts, de donner la préférence à ceux-ci, qui étaient au moins dans leur rôle en ne donnant aucun signe de vie.

Je ne connais rien de triste et de désolant comme un pays fertile, mais sans culture; un pays que des eaux vivifiantes arrosent et qui se montre partout désert et sans habitants; un pays sans villes ni villages, où le pied ne heurte que de nombreux et vastes champs des morts, couverts de fragments de pierre, de croissants (1), de ronces et de grandes herbes. Le nombre et l'étendue de ces cimetières démontre d'une façon trop évidente, ainsi que les ruines des aqueducs, des monuments, des canaux que le voyageur foule aux pieds, qu'il faut changer la prétentieuse maxime du Croissant: *Crescit eundo (Il croît à mesure qu'il marche)*, en celle-ci qui est beaucoup plus vraie: *Destruit eundo (Il détruit à mesure qu'il avance)*; et que, si le Croissant est devenu partout le

(1) Le croissant sur une tombe indique la sépulture d'un homme; son absence continue l'humiliation de la femme, même après sa mort.

gardien du néant, il ne faut plus rien attendre de son cimeterre pour le bonheur de l'humanité. La mort doit régner bientôt en souveraine dans un pays où celui qui commande se sert de son pouvoir pour opprimer les travailleurs, pour établir l'arbitraire et vivre de spoliations. Nous envoyons à grands frais des colons et des émigrants dans les contrées les plus éloignées de l'Amérique, et nous ne songeons pas à peupler et à rendre à la culture les terres nombreuses et fécondes que la Turquie laisse dépérir.

Tout en y mettant le pied, me voilà bien loin de la *Vallée des roses*, et il faut bien me le pardonner, parce que c'est la première fois que je passe à travers une population exclusivement turque. Un peu plus loin la vallée se resserre; des cultures d'aubergines, de riz, de légumes, annoncent la présence de quelques Grecs de Buyuk-Déré; le paysage prend un aspect moins désolé, et l'on parvient, sur la gauche, à une fontaine abondante qui tombe en cascade entre deux rochers recouverts par de magnifiques ombrages. Un restaurant est au pied, à côté d'un réservoir où se recueille cette eau limpide, et un étroit sentier, qui serpente sur le flanc du rocher, conduit dans les fourrés qui recouvrent le tout de leurs ombrages. Dans son parcours, ce chemin se replie trois fois sur lui-même en forme d'estrade, et ses bords sont disposés en bancs de pierre et de gazon. C'est sur ces murs en étages que viennent se reposer, à peu près comme dans nos promenades publiques, une quantité de femmes grecques, arméniennes, et même turques, plus ou moins *roses*, qui forment la curieuse exhibition qui a donné ce nom à la vallée. Les hommes se tiennent en bas, près des restaurants, ou parcourent le sentier sans s'y asseoir. On sert de tous côtés des glaces, des rafraîchissements, des confitures et de l'eau de la fontaine. On y voit peu de liqueurs; on sait que l'ivresse, ce scandale abrutissant de nos rues, est un spectacle inconnu chez les peuples de l'Orient.

En vertu des stipulations du traité de Paris, la terre et les eaux de Constantinople avaient été abandonnées, ainsi que je l'ai déjà fait remarquer, par toutes les parties belligérantes, au point que, en y arrivant au mois de septembre, il ne me fut plus possible d'y trouver un seul Français de l'armée de terre ou de mer. Les Anglais étant par habitude au-dessus d'un tel scrupule, un de leurs plus magnifiques vaisseaux de guerre, le *Royal-Albert*, se trouvait dans les eaux de Buyuk-Déré à mon arrivée, et je l'y laissai encore à mon départ. C'était une belle occasion pour visiter un navire de ce genre, et je n'eus garde d'y manquer.

A l'occasion d'un dîner donné par l'ambassadeur de France à tous les diplomates du Bosphore, j'eus l'honneur d'être présenté à l'amiral Lyons, qui m'invita gracieusement à venir visiter son vaisseau le lendemain. Je m'y rendis à l'heure convenue, accompagné par le capitaine de l'*Ajaccio*, et l'amiral me reçut dans un salon ou petit appartement très-confortable et parfaitement aéré, installé à l'arrière du vaisseau. Sa conversation fut des plus aimables, et je me sentais pénétré de respect en présence de ce vieillard, venu de si loin faire à sa patrie le sacrifice d'un fils tendrement aimé, qu'une bombe russe vint lui ravir. Ses cheveux blancs, sa taille peu élevée, un sourire toujours constant sur ses lèvres, faisaient dans ma pensée un étrange contraste avec ce que mon imagination m'avait toujours représenté d'un vieux loup de mer anglais.

Quand je pris congé de lui, il appela un de ses officiers à qui il donna l'ordre de me montrer tout ce qui pouvait m'intéresser dans l'installation du *Royal-Albert*. J'assistai d'abord sur le pont à une longue série de manœuvres, très-dignes d'attention et exécutées avec autant de vigueur que de ponctualité par des matelots dont les plus faibles pouvaient encore passer pour de rudes boxeurs. On me dit qu'il y en avait douze cents de cette taille à bord. De là je descendis dans les batte-

ries, où je vis la manœuvre des pièces dont je remarquai le calibre qui va toujours croissant, à mesure que l'on pénètre dans les batteries basses. 128 canons de cette forme monstrueuse garnissaient les sabords et se mouvaient avec la plus grande facilité. Un marteau, gros comme le pouce, et qui s'abaisse vivement à l'aide d'une tirasse, communique le feu de l'étoupille à l'âme de la pièce, dont le recul a été prévu et se trouve garanti contre tous les mouvements de la mer. L'officier voulut me faire tirer un de ces énormes obusiers qu'il croyait chargé seulement à poudre, et je me préparais à lui obéir, quand le matelot de garde nous prévint que la charge était complète. Il était temps; j'allais signaler mon passage dans le Bosphore par une imprudence aussi grande qu'involontaire, et lancer un obus monstrueux sur la population inoffensive de Buyuk-Déré.

J'entrai de là dans les appartements consacrés à l'instruction et à l'ameublement des jeunes *midshipmans*, que je trouvai au nombre de vingt-cinq environ, occupés en ce moment de leur déjeuner. Tous ces jeunes gens étaient de fort bonne mine, et ce séjour à bord remplace pour eux, sous la direction des maîtres et professeurs à qui ils sont confiés, ce que nous appelons chez nous l'école navale. J'acceptai, ainsi que le capitaine de marine français qui m'accompagnait, un verre de leur fameux *porter*, et je bus, sinon à la santé de la marine anglaise, au moins à la prospérité de ces frais visages.

Je visitai les magasins, les cuisines; j'assistai au repas des matelots et même je goûtai de leur pudding blanc, au moment où le cuisinier le sortait du grand sac où on enferme cette pâte pour la cuire. J'allai aussi à l'infirmerie, à la bibliothèque et chez l'aumônier que je trouvai misérablement installé dans une cabine sans air et sans autre lumière que celle que peut donner un hublot fermé. Quoique ma soutane

révélât à ce ministre anglican un prêtre de la Babylone tant méprisée, je n'en fus pas moins bien accueilli. Le ministre se leva du lit où il était assis, mais il ne m'accompagna nulle part, et il ne me parut point qu'il y eût entre lui et les officiers du bord cette courtoisie de bons rapports qu'on remarque chez les marins français.

Arrivés à fond de cale, à l'arbre de l'hélice, et par conséquent dans les régions les plus basses de ce monde si nouveau pour moi, on me fit remarquer que j'avais vingt-huit pieds d'eau sur la tête, c'est-à-dire que j'étais descendu d'autant au-dessous de la ligne de flottaison. Après m'avoir expliqué le mouvement de l'hélice et de son arbre conducteur, l'officier anglais jugea à propos de terminer sa mission de politesse à mon égard par le récit d'un drame arrivé tout récemment à bord du *Royal-Albert* et que je transcris ici.

Cet énorme matériel de fer et de fonte, ces masses d'hommes, ces magasins, ces approvisionnements que je viens de voir, nécessitent dans un tel vaisseau la présence de deux fortes machines capables de mouvoir et d'entraîner un tel poids. Plus la machine est puissante, plus aussi doit être abondante son alimentation, sa provision de combustible. De là la forme peu gracieuse du *Royal-Albert,* très-renflé à sa ligne de flottaison et resserré à sa partie supérieure. L'hélice, cette vis énorme qui, en se mouvant dans l'eau, y opère une pression capable de pousser en avant cette masse flottante, reçoit son mouvement de rotation à l'aide d'un gros arbre horizontal, couché dans la partie la plus basse du navire. Entre l'hélice et l'arbre, le navire est donc percé par une ouverture qui transmet la communication du dedans au dehors, ouverture rigoureusement exacte qui doit permettre la transmission du mouvement et refuser l'entrée de l'eau.

Or, il arriva, dans les derniers temps de la guerre de Crimée, qu'une rupture fort grave éclata dans cette ouverture dont je parle et que l'eau se précipita dans le

vaisseau avec une telle abondance que les pompes mises en mouvement ne purent la vaincre. De plus, le jeu de ces pompes ne se faisant qu'au moyen de la machine qui mettait l'hélice elle-même en mouvement, le mal survenu à l'ouverture allait toujours croissant à mesure que l'on travaillait à l'épuisement, et la force des pompes devenait par conséquent toujours plus insuffisante. Déjà on pouvait calculer, la montre à la main, l'heure fatale où l'invasion de l'eau devait éteindre les feux des machines et faire sombrer ce magnifique vaisseau. Il ne fallait plus que douze heures pour arriver à la mort, quand le capitaine prit soudain la résolution d'employer ce temps à courir sur le banc de sable de *Sea*, où le *Royal-Albert*, échoué à temps, fut sauvé à l'heure même où il devait périr. Aujourd'hui l'anneau de cette ouverture dangereuse est fait d'un bois d'Afrique dur et huileux, auquel les marins ont donné le nom de *lignum vitæ (bois de la vie)*.

Cette persistance des Anglais à rester seuls dans le Bosphore, en dépit des conclusions de la paix, déplaisait plus encore aux Russes qu'à toute autre puissance, et je surpris un jour le représentant des intérêts de la Russie dans les Principautés danubiennes, animé d'une façon extraordinaire et disant de son air le plus malin à notre ambassadeur : « *Les Anglais ne veulent donc pas s'en aller? Je vous en prie: que la France nous donne la permission de les chasser.* » Pour tempérer l'ardeur belliqueuse de M. Ba..., je proposai à ce diplomate si ardent de laisser là son café et de venir dans les jardins; nous arrivâmes bientôt au grand et fameux escalier blanc de Sébastopol, que Son Excellence M. Thouvenel a fait transporter, depuis la chute de cette ville, dans le jardin de l'ambassade de France.

Le 19 septembre, à l'heure où le canon annonçait à tous les fidèles que le sultan se rendait à la mosquée, nous montâmes dans le plus grand caïque de l'ambassade, Son Excellence et moi, en compagnie de Mme Thouvenel,

de Mlle L. de Melfort, une de ses parentes, venue de France avec nous pour passer quelques mois à Constantinople. Le temps était magnifique et notre course, délicieuse et rapide, se dirigea vers cette partie de la côte d'Asie où se réunissent tous les vendredis, pendant la saison d'été, tous les promeneurs venus pour jouir du coup-d'œil oriental appelé les *Eaux douces d'Asie.*

Bientôt nous eûmes dépassé les châteaux de Mahomet et nous commençâmes à distinguer la petite plaine où nous allions nous rendre, déjà toute couverte et étincelante de la foule des curieux. Au nord de ce tapis de verdure, au milieu duquel domine une fontaine en forme de kiosque et d'une architecture pittoresque, un cours d'eau de peu d'étendue, d'un mouvement presque insensible et empêché par une grande quantité de joncs, aboutit à un petit pont très-élevé, qui termine le fond de ce tableau sous de magnifiques ombrages. C'est à l'aide de ce pont que tous les promeneurs d'Asie franchissent ce cours d'eau douce qui descend en ligne droite dans le Bosphore, et qui a donné son nom à la promenade.

Rien n'est plus varié, plus pittoresque, plus éclatant que le coup-d'œil offert à tous ceux qui viennent sur les eaux du Bosphore, par les *talikas,* par les équipages, par les montures et par les *arabats* des riches promeneuses, qui passent sur ce pont et y font resplendir l'or et les couleurs sous les feux du soleil. Des bœufs ornés de festons et de glands rouges, des chevaux richement harnachés conduisent ces voitures aux différents points de cette promenade où elles doivent stationner, ou bien leur font parcourir le chemin circulaire qui enveloppe ce champ de verdure. On dirait que la Turquie réunit en ce jour ses plus riches trésors de beautés et de parures. Des eunuques noirs, ventrus, à triple rang de mentons, d'une figure blafarde et repoussante, marchent à pied devant les portières et les rideaux des *talikas,* armés d'affreux gourdins destinés à châtier sur-le-champ les

regards des curieux et même des curieuses. Le respect inspiré par les cawas de notre ambassadeur nous met à l'abri de leurs insolentes admonestations, que nous tenons bien d'ailleurs à ne point mériter.

Dans l'intérieur de ces élégants véhicules, ornés de couleurs riches et variées, des femmes de la cour du sultan, des dames sorties des harems des pachas et des principaux seigneurs, à demi-voilées par leur *yachmach* transparent, s'étendent avec nonchalance au fond de leur voiture ou bien se dressent avec curiosité, au grand déplaisir de leurs ignobles gardiens. A travers une mousseline transparente comme l'air, les yeux de ces femmes entraînées par le goût du luxe et même par le désir si rarement satisfait de se montrer, sont éveillés comme ceux de l'enfant qu'un rien peut amuser. Leurs regards sont évidemment occupés de Mme Thouvenel, de sa compagne et de leur toilette; de leur côté, celles-ci se tiennent à l'écart avec une grande réserve, pendant que Son Excellence nous fait à merveille les honneurs de cette fête et s'empresse de nous faire parvenir les sorbets, les gâteaux, les radloukoums, les confitures et toutes les friandises dont la promenade abonde.

Lady Stradford de Redcliffe, venue avec les secrétaires et les cavaliers de l'ambassade anglaise, tous montés sur leurs chevaux, et confiante sans doute dans la haute influence de son mari, fait preuve d'une plus grande audace. Comme elle a déjà pénétré, à l'aide des relations de son mari, dans quelques-uns de ces intérieurs, elle s'approche, en dépit des eunuques, de plusieurs de ces dames qu'elle reconnaît, et va jusqu'à oser, ainsi qu'un de ses cavaliers, les saluer. Cette énormité, qui est chez nous une politesse, eut un grand retentissement dans le Bosphore, et on parla tant de cette scandaleuse familiarité, de cette atteinte portée aux mœurs musulmanes, que le sultan dut intervenir et défendre pour quelque temps aux principaux pachas de laisser paraître leurs femmes aux *Eaux douces d'Asie*. On crut sage de réprimer

ce trop d'extension accordé aux goûts et à la curiosité des promeneuses turques, dont quelques-unes s'étaient oubliées au point de manger en public.

Avec nos idées européennes, nous ne voyons pas tous les dangers que peuvent courir ces femmes, imprudentes comme des enfants, et habituées à être conduites par la volonté d'un maître. J'en ai déjà parlé à l'occasion des millions dépensés en frivolités par les sultanes, et un drame sanglant qui vint, à quelques jours de là, épouvanter Constantinople, en frappant dans l'ombre un jeune commerçant européen de Péra, fit comprendre à tous que la vigilance des eunuques n'est pas facilement mise en défaut, tandis qu'il est au contraire très-aisé de rendre impuissantes les recherches de la police, même la plus habile.

Une chose me fit aussi impression dans cette journée, ce fut la vue de deux jeunes fils du sultan, venus à cheval à cette promenade, et entourés de leurs maîtres, de leurs officiers et de leurs gardes. Ces deux enfants pouvaient être âgés de huit à neuf ans, et leur figure enfantine respirait une grande joie de se trouver à pareille fête. Ils ne paraissaient pas soupçonner qu'un droit d'étouffement, à peine oublié aujourd'hui, peut les priver, comme tant d'autres princes avant eux, de cette vie heureuse et souriante, et ils n'étaient pas encore d'âge à comprendre le mérite qu'a leur père d'avoir été le premier à mettre ses enfants à l'abri d'un tel malheur.

C'est déjà beaucoup sans doute, pour le sultan Abdul-Medjid, que d'avoir empêché un crime et un horrible crime de cette nature; mais, hélas! à quoi serviront les lois les plus belles à propos de la succession au trône, les questions de *ligne collatérale* ou de *ligne directe,* s'il est vrai, ainsi que les événements semblent le prédire, que ce trône va tomber et ne sera jamais un héritage? En vain j'ai vu les regards se tourner vers un vassal du sultan, le vice-roi d'Egypte, pour lui demander de prendre sous sa tutelle cet empire d'Orient qui appelle

un maître. On n'a déjà que trop bien réussi à donner à ce vassal un profond dédain pour ce maître qu'il méprise, mais on ne rendra point viable un Etat condamné à périr pour avoir méprisé les lois de la religion et de la famille. Qu'il s'appelle le roi d'Egypte ou le sultan de Constantinople, le maître à venir sera chrétien, ou bien il faudra le reléguer dans quelque coin de l'Asie, avec les vrais enfants du Prophète, les fanatiques de Djeddah.

CHAPITRE IX.

Invitation chez le Sultan. — Les résidences de S. M. — Le kiosque impérial. — Réception. — Respectueuses cérémonies. — Repas. — Usages turcs. — L'eau du Prophète. — La musique orientale du Sultan. — Système musical inconnu. — L'orchestre et ses instruments. — Le ténor. — Théorie à chercher. — Jugement d'un chef arabe sur cette matière. — Singulier effet de l'audition. — Visite des appartements. — Le palais des miroirs et le plafond de cristal. — Un tombeau dans les plis de l'onde. — Les récluses du Coran. — Le palais des trésors. — Richesses vraies et richesses fausses. — La salle du trône. — *Orta Kapussi*, la *Sublime-Porte*.

Le samedi 27 avait été choisi par l'ambassadeur pour accepter une gracieuse invitation faite, au nom du sultan, par le pacha préposé à la garde du trésor. Il s'agissait d'un dîner turc que l'on voulait nous donner dans la résidence et dans les jardins du vieux sérail. On m'invita aussi et on insista pour que je fusse de la partie; comme l'occasion était séduisante et unique, et qu'il s'agissait d'ailleurs d'une résidence à peu près abandonnée, je consentis pour la première fois, ainsi que je le fis encore plus tard, lors de mon entrée dans la mosquée d'Omar à Jérusalem, à quitter mon costume de prêtre, c'est-à-dire à changer ma soutane en soutanelle, afin de ne pas humilier les enfants du Prophète qui allaient nous recevoir.

A l'heure convenue, le vaisseau de guerre de l'ambassade nous déposa à l'entrée des jardins du Vieux-Sérail,

on nous attendaient les voitures du sultan. Ainsi que je l'ai déjà dit, une partie de cette résidence est inhabitée, mais le peu reste est vraiment admirable. Bien que ce changement de demeure des sultans modernes, réduits à abandonner le promontoire méridional de la Corne-d'Or, soit un éclatant témoignage rendu à leur décadence. Nous venions de voir en passant les déblais de l'immense palais de Tchéragan, dont on avait voulu faire le rival de l'ancienne résidence : ce ne sont point même ces ruines, puisqu'il fut rasé avant d'être achevé et avant de compter vingt ans de date : nous venions de voir, à 200 mètres de là, la façade du nouveau palais de Dolma-Baghtché, qui n'a pas même de jardin, qui ne sera jamais achevé, et dont la face apparente, placée avec élégance sur les bords du quai, cherche à tromper les regards des passants.

Qu'on se reporte aux temps de la plus grande magnificence du Croissant, à ces jours terribles de l'an 1456 où l'épée de Mahomet, aussi bien que l'effroyable comète de la même année, répandaient la terreur dans toute l'Europe; alors ces maîtres du monde se reposaient au sein de la volupté, sur ces plateaux au site enchanteur, dont l'admirable position ne craint pas de rivale sur la terre. Aujourd'hui, hélas! le sultan a, comme le dernier de ses sujets, une demeure sur un quai, sans jardins et sans ombrages.

Les voitures impériales nous déposèrent au pied d'une éminence ombragée, au haut de laquelle nous devions nous rendre. Là, nous fûmes reçus par le gardien des trésors et conduits en face d'un kiosque ou palais, sur une pelouse d'où le regard embrassait la côte d'Asie, Scutari, les îles des Princes, la mer de Marmara et l'entrée du Bosphore, le tout surmonté par l'Olympe et les lointains horizons du golfe de Nicomédie. En un instant une nuée de serviteurs, tous jeunes gens de seize à vingt ans, revêtus de la lévite noire et coiffés de la calotte rouge, nous entourent et commencent à s'oc-

cuper de nous. On apporte des pipes, du café, des lavabos, des rafraîchissements, des sucreries de toute sorte; les plateaux d'or et d'argent se succèdent sans interruption.

Au moment même où je remarquai que nos serviteurs, boutonnés jusqu'au menton, avaient une tournure tout à fait cléricale, l'arrivée solennelle d'un groupe de plusieurs de ces jeunes gens me fit croire à une cérémonie religieuse. L'un d'eux, couvert d'une écharpe à franges d'or, et entouré de plusieurs serviteurs et compagnons, fit tout à coup une entrée solennelle, portant avec majesté sur l'épaule un grand vase d'argent, de la forme d'un encensoir, duquel s'échappaient de tous côtés des glands d'or et de diamants, des chaînettes et des pendeloques de tout genre. C'était l'inévitable, l'interminable café qui, pour tromper l'œil aussi bien que l'appétit, reparaissait sous cette forme majestueuse et nouvelle.

Je remarquai avec quel respect ces jeunes gens s'approchaient et s'éloignaient de nous pour nous servir. Ils se présentaient à pas lents, les yeux modestement baissés et, après nous avoir servi le café ou le tchibouck, attendaient à distance qu'un geste leur fît comprendre qu'on avait besoin d'eux; puis, recevant dans la main gauche une *filjane* vide ou inutile, ils la couvraient immédiatement de la main droite, faisaient une inclination profonde, et se retiraient, marchant à reculons et sans oser lever les yeux, jusqu'à la distance de quatre ou cinq pas, avant de se retourner.

Tout d'ailleurs est nouveau et surprenant pour moi dans le festin homérique ou quasi-céleste qui nous est servi par la Sublime-Porte. Nous n'en sommes point assurément réduits à accepter toutes les désagréables cérémonies de l'Orient, comme à nous ranger en cercle, assis par terre, ainsi qu'on me le proposera plus tard en bien des occasions, et surtout dans mes campements de bédouins; il ne s'agit pas non plus d'avaler glouton-

nement des boulettes de pilau, roulées dans les mains et ingurgitées comme une pierre au fond d'un entonnoir; mais on va voir si ma surprise fut moins grande.

En un instant on apporte de petites tables rondes autour desquelles trois ou quatre personnes, munies de tabourets, peuvent s'asseoir. Le pacha, chargé des honneurs du dîner, ne prend place à aucune de ces tables. Il est là pour représenter son maître le sultan, à qui l'étiquette ottomane ne permet pas de s'asseoir à aucun festin sur la terre. Le chef suprême des croyants, l'ombre de Dieu, le calife du Prophète, ne saurait coudoyer aucun mortel. En moins d'une heure, plus de soixante plats paraissent sur la table à laquelle je m'étais assis, et bon nombre de ces ragoûts trouveraient difficilement un nom dans notre langue. Quelques plats sucrés, d'autres, tels que le riz et les poulets, se ressemblent beaucoup dans tous les pays du monde.

Nous ne pûmes éviter pourtant de causer un peu d'hilarité à nos dépens, en révélant notre gaucherie et nos embarras. Pour faire honneur à notre invitation, nous avions demandé ou consenti à être servi *à la turque*. Il fallait, pour nous conformer à ces usages, manger avec les doigts. Quand il s'agit de pilau, c'est-à-dire de poulets entiers, enfermés dans un riz à peine concassé et sans sauce, il est encore possible de s'en tirer et de commencer, chacun devant soi, un petit tunnel plus ou moins régulier que la politesse défend de prolonger jusqu'aux antipodes; alors le poulet qui, comme une roche sous la sape des mineurs, vient faire obstacle, est saisi de la main droite par deux voisins co-partageants, assez délicats pour ne plus exposer et remettre dans de nouvelles fouilles, des morceaux déjà utilisés et qui ne seraient plus dignes de l'être. Tout cela peut se tenter, sinon se faire avec plus ou moins d'adresse et de propreté; mais, quand il faut aborder des plats liquides avec ses doigts, ou avec les petites cuillers plates d'ivoire et de corne, seuls ustensiles

tolérés sur la table des Turcs, alors commence un problème à peu près insoluble. Une chose au besoin prouverait que les Turcs ne sont pas beaucoup plus adroits que nous : c'est que les tables, sur lesquelles on ne met pas de linge, sont munies dans leur pourtour d'un rebord qui protége les convives contre les liquides qui y sont forcément répandus. Lorsque chacun a placé devant soi les os et les restes qu'il ne veut plus, on comprend ce que la vue d'un tel margouillis opère sur le plus robuste appétit. On eut bientôt pitié de notre inexpérience, et on nous apporta un service complet d'argenterie.

Un pain quasi-européen nous fut également servi, avec une eau fraîche et délicieuse prise aux fontaines dont les cascades murmuraient à nos oreilles. En savourant les délices d'une eau si pure, on ne peut qu'applaudir à la prescription de Mahomet, qui condamne le vin et en défend l'usage ; prescription que les Mahométans soi-disant civilisés ne se font pas faute de mépriser. Or, et j'en fis souvent la remarque, le musulman qui boit du vin, ainsi que le juif qui mange du lard, m'ont toujours paru des êtres fort dangereux, quand ils n'ont emprunté que cette grimace d'émancipation aux peuples civilisés. On nous avait donné, pour notre usage particulier, des serviettes en toile de Brousse, fort renommée dans le pays ; mais elles étaient tellement dépourvues d'apprêt, que nos vêtements noirs ne purent s'en séparer et en portèrent longtemps le duvet.

Pendant le repas, les serviteurs apportèrent à l'extrémité de la pelouse, au pied d'un grand arbre, un immense tapis sur lequel vinrent s'asseoir une vingtaine de musiciens. C'était la musique orientale du sultan. Au premier instant je fus heureux de cette rencontre. Je savais que le sultan, grâce au frère de l'illustre et regretté Donizetti, possède une musique européenne exécutant tous nos airs d'opéras. Celle-là, qui doit singulièrement ressembler à toutes les nôtres, peut-être à nos plus mauvaises, je n'avais aucun désir de l'entendre.

Mais je désirais beaucoup en revanche m'enquérir d'une certaine musique, ancienne sans doute, mais toute nouvelle pour moi, dont je commençais à soupçonner l'existence, depuis mon arrivée dans le Bosphore, et qui me tenait en éveil, voici à quelle occasion.

Un matin, en effet, j'avais entendu un chanteur passer sous mes fenêtres : il poussait des cris qui avaient moins l'air d'une chanson que de l'effort naturel fait ordinairement par une personne prise de bâillement, quand elle veut arrêter le cri qui s'échappe de son gosier. Il n'y avait là aucun son appréciable à mon oreille, aucun intervalle que l'on pût comparer à notre système de gamme moderne ; c'étaient des quarts de tons, des commas presque insaisissables. Je ne pouvais croire à la présence d'un homme ivre, à cette heure du jour, et dans un pays où l'usage du vin est prohibé. Je courus à la fenêtre et je vis un kaidji qui chantait pour alléger et charmer son travail de rameur.

J'en étais encore à chercher la solution de ce problème curieux, lorque le lendemain, à la même heure, le même air, car il faut bien l'appeler ainsi, reparut tout à fait semblable à celui de la veille. A partir de ce moment je fus convaincu, et je me suis confirmé de plus en plus dans cette idée, qu'il y a eu, et qu'il y a encore en Orient, un système musical, entièrement en dehors de notre échelle, dont l'accord parfait mineur fait la base principale et qui divise, non pas en sept notes, comme nous le faisons, les intervalles compris dans une octave, mais les partage dans une quantité de fractions que nous ne pouvons pas ou que nous ne savons pas apprécier. Qu'on ne prétende pas que, en dehors de notre système moderne, il n'y ait rien d'agréable à l'oreille. Le chant des oiseaux est loin d'être désagréable, et pourtant il n'est en rien conforme à nos théories. Peut-être nos relations avec l'Orient nous donneront-elles bientôt le mot de cette énigme. Or, malgré le vif désir de m'instruire, il me suffisait de regarder l'orchestre et de voir la figure faite

par chacun des concertants qui étaient là sous nos yeux, pour comprendre qu'il ne fallait demander à aucun d'eux une explication de cette nature.

La forme de leurs instruments avait quelque chose de véritablement étrange et qui doit remonter aux temps d'Homère et de Moïse. Il me semblait voir la *cithare* et le *psaltérion* de David. C'était un *santir* ou table de clavecin, couvert d'une quantité de cordes d'acier assez fines et très-rapprochées; celui qui en joue passe rapidement le doigt *medium* de la main droite sur la surface de ces cordes, et, pour n'avoir pas à souffrir de ce frottement continuel, aussi bien que pour donner plus d'éclat aux sons qu'il en tire, il porte au doigt une petite cuirasse de métal qui ressemble assez à un dé de tailleur; c'étaient le *kébir*, l'*éoud*, espèces de guitares et de mandolines; c'était le *zoukarah*, très-longue cornemuse dans le genre de l'instrument des bergers d'Appenzell; c'étaient des hautbois, des flûtes peu différentes des nôtres; c'étaient la vielle, la viole, la lyre des Arabes dont je n'ai point retenu les noms. J'y remarquai aussi plusieurs petits violons se jouant à l'épaule et avec l'archet comme les nôtres.

Un chanteur, à la voix de ténor, accroupi au pied de l'arbre, fit entendre en arabe des odyssées tout entières, auxquelles il me fallut renoncer à rien comprendre. Il chantait presque toujours accompagné en *la mineur*, et ses chants étaient à peu près tolérables, tant que ses notes ne dépassaient point la dominante de ce mode; mais une fois qu'il lui en fallait sortir, il poussait alors des *canards* et des miaulements qu'il accompagnait des poses et des gestes les plus étranges et les plus prétentieux. S'il me fallait deviner la musique des anciens à travers ce charivari et remonter par ce moyen jusqu'aux inspirations et aux miracles du divin Orphée, j'avoue que la chose me serait impossible. Le temps, le mauvais goût et l'ignorance des Arabes ont tellement défiguré tout chant et toute harmonie, que je renonçai à y cher-

cher aucune méthode, aucun principe, aucun élément. Cela me rappela qu'un chef arabe ayant été conduit, il y a quelques années, d'Alger à Paris, et amené dans un concert public qu'on pensait devoir l'intéresser, étonna beaucoup ceux qui lui avaient procuré ce plaisir, quand il leur déclara que le morceau le plus ravissant de ce concert était le premier de tous : or, il voulait parler de l'instant où tous les instrumentistes se mettaient d'accord. Quand on a entendu un concert arabe, ou la danse des almées, ou l'accompagnement des derviches hurleurs, on trouve en effet que rien ne se ressemble davantage.

En très peu de temps toutes ces dissonances agaçantes, les contorsions inspirées du premier ténor, ses quarts de tons, ses yeux roulant dans leur orbite, ses cris désespérés et la persistance aussi infatigable que monotone de tous ces instruments, avaient produit sur moi tout juste l'effet contraire de la harpe de David sur le roi Saül ; et si la troupe de ces musiciens n'avait, de guerre lasse, pris le soin de s'en aller, je ne sais à quelles extrémités ma patience allait recourir. Je défie les oreilles les plus tolérantes de supporter une heure de ce supplice.

Après le déjeuner et les cérémonies d'usage, nous commençâmes la visite des appartements intérieurs du Vieux-Sérail, peu connus jusqu'ici des ambassadeurs eux-mêmes, à qui on refusait toute permission d'en approcher. Nos architectes les plus habiles auraient à profiter et à prendre des leçons de goût et de confortable dans une telle demeure. Il est impossible de rêver une entente plus accomplie de toutes les choses de la vie matérielle, telle que le comprenaient les sultans. On n'attendra pas de moi le détail des salons, des boudoirs, des doubles fenêtres, des portes, des couloirs, que je n'ai pu retenir, et que je ne saurais ni dessiner ni raconter. Ces appartements, réservés aux femmes, sont petits en général, quoique très-élevés ; ils sont tous en marbre, inaccessibles aux

froids de l'hiver tout aussi bien qu'au soleil de l'été. Les tentures, qui y sont encore, indiquent un luxe grandiose et parfaitement entendu. Ce ne fut pas sans une grande surprise que nous y trouvâmes une bibliothèque enfermée en deux magnifiques armoires et contenant encore un grand nombre de volumes écrits en turc et en arabe. Des cheminées ravissantes et spacieuses, des glaces d'une grandeur, d'une pureté, d'un éclat remarquables, des sophas moëlleux encadrés dans l'embrasure des fenêtres d'où le regard, à travers des glaces sans tain, plonge dans l'azur des flots ou va sans obstacle contempler les astres du ciel; des terrasses de marbre blanc, des jardins, des jets d'eau, des bassins, des fontaines, des bains, des reposoirs, tout dans ce séjour, que le ciel seul domine, respire la volupté et vient changer en réalités les plus brillants rêves de la fée Schéhérazade. On n'attendra pas de moi que je m'arrête à raconter avec quelque détail ces appartements sans fin, ces péristyles, ces colonnes, ces marbres blancs et rouges, la salle de porcelaine bleue dorée, le palais des miroirs, le plafond de cristal, le jardin des Hyacinthes, la demeure des odalisques, tous ces lieux jadis si bruyants, aujourd'hui si déserts.

Hélas! ce luxe fut la perte de l'empire. En vain le maréchal Sébastiani, bravant toute étiquette, vint faire retentir ces dalles de marbre du bruit de son sabre et de ses éperons, il ne put réveiller Sélim III de son apathie. Dans ces palais peuplés d'esclaves, le premier esclave de tous est le sultan lui-même.

Autour de ces lieux enchanteurs s'élèvent des galeries modernes destinées à les relier aux autres palais; mais, toujours pour les mêmes causes que j'ai déjà dites, elles sont restées inachevées; et, afin d'en donner une raison plus digne, on nous dit que le sultan Abdul-Medjid a renoncé à ces lieux à cause des épisodes et des souvenirs sanglants qu'ils rappellent. Je l'avoue, les idées de sang et de cruauté donnent en effet un frisson de glace au visi-

teur, qui sent sous ses pas ces dalles de marbre s'animer de leurs souvenirs. Qui saura jamais les drames accomplis entre un maître orgueilleux et brutal et de malheureuses esclaves souillées de passions et de mépris!

On s'imagine facilement entendre les accents de désespoir et les cris de rage de tant de femmes, jeunes et belles, qui ne devaient point mourir avec la résignation de Marie Stuart. Dans ces palais de glace et de marbre, les remords, qui parfois troublaient le sommeil d'Henri VIII, ne pouvaient arriver jusqu'à des tyrans pour qui la femme n'a jamais été qu'un jouet facile à remplacer. Du fond de leurs jardins, nous disent les chroniqueurs, ils voyaient sans sourciller le pli de l'onde recouvrir de ses clapotements monotones la malheureuse femme glissant, enfermée dans un sac, sous l'eau du Bosphore, où elle allait rejoindre d'autres compagnes ensevelies comme elle dans le même tombeau.

Avant d'entrer dans ces palais remplis de si cruels souvenirs, j'avais remarqué, à gauche sur notre chemin, mais en dehors des cours et de l'intérieur des harems, un bâtiment solitaire dont je n'ai point parlé : c'est un grand édifice carré, de fort simple apparence et qui n'eût point attiré mes regards si l'on ne m'eût appris qu'il était habité par les anciennes femmes des sultans, enfermées dans cet asile pour le reste de leurs jours. Dans nos sociétés chrétiennes la femme s'entoure, avec l'âge, d'une auréole de respect, et l'amour de sa famille lui fait une couronne de ses cheveux blancs. Ici, dans ce singulier asile, la femme qui a touché les marches du trône en est peut-être réduite à regretter de n'avoir pas péri de mort violente. Voilà ce que peut et ce que fait pour la femme la loi du Coran : elles ont perdu toute valeur, ces infortunées ; elles sont devenues inutiles, et leur maître, qu'elles ne verront plus, ne leur a laissé d'autre droit que celui d'être prisonnières et pensionnaires de cet Etat, dont elles ont amusé pendant quelques heures le souverain maître. Ma pensée et mes regards se dé-

tournent avec horreur d'une telle communauté, et j'ai hâte de sortir de ces lieux impurs et ensanglantés, pour entrer dans le palais où sont renfermés les trésors de la Sublime-Porte, qu'on voulut bien nous montrer.

En entrant dans ce palais, je vis avec regret que tout y est empilé en désordre, sans aucun art, et abandonné aux ravages de la poussière et de la négligence. Sans qu'on y ait prétendu, un tel désordre devient la cause d'un grand nombre de surprises, quand, d'un fouillis en apparence stérile, on voit surgir tout à coup une trouvaille ravissante. Là, les pierreries sont entassées en grand nombre et appliquées à tous les usages : elles remplissent des cassettes, recouvrent des armures, s'appliquent aux draps d'or, aux flacons, serpentent dans les aigrettes, et rayonnent à travers une foule de bijoux. On croit avoir tout vu, quand, dans un coin qui a échappé à tous les regards, les yeux sont frappés tout à coup de l'éclat d'une pierre de la grosseur d'un œuf de de poule! Est-ce oubli, est-ce mépris affecté? Peut-on croire le maître de ce domaine assez grand, assez riche pour être indifférent à tous ces trésors? Plus vous regardez, plus cette mine féconde devient inépuisable: ici toutes les couleurs de l'arc-en-ciel ont leurs rivales et se répètent sous toutes les formes. On voit ruisseler le long des murs, sur les tables et à travers les vêtements, les éventails, les cassettes, les colliers de perles, les émeraudes, les topazes, jadis portés avec orgueil ou destinés à humilier une compagne d'esclavage. Qui saura jamais les intrigues, les haines, les crimes dont ces bijoux ont été le prix? Au milieu de ces choses délicates, apparaissent les clefs des villes conquises, des armures, des cimeterres, des chaînes, des trophées de guerre.

Toutes ces richesses ne sont point enfermées dans la même demeure, mais disséminées en différentes pièces et galeries qui communiquent entre elles. On m'avait promis que je verrais dans ce trésor la fameuse chaîne du

Bosphore, avec laquelle le vainqueur des Paléologues enferma jadis les Grecs et leurs vaisseaux; mais je ne l'y vis point. Des choses plus modernes frappèrent mes regards: j'y vis des armes données au sultan par l'empereur Napoléon III et par d'autres princes chrétiens. Parfois la naïveté, si naturelle aux peuples de l'Orient, vient présider à ces collections; je vis accroché à la muraille, à côté de vieilles armures, un de ces tableaux que nous appelons pendules à musique. Cela me rappela la fameuse horloge du sultan Aaroun-al-Raschid et de Charlemagne. On peut y admirer aussi des vieilleries comme les cages et les oiseaux artificiels du sultan Sélim.

Il y a dans ce trésor une assez grande quantité de livres et de manuscrits; mais aucune table ou nomenclature, aucune liste n'en est dressée, et pas un des officiers turcs qui nous accompagnaient ne se trouva capable de nous donner à cet égard un renseignement utile. Le seul drogman autorisé à nous suivre ne pouvait suffire à toutes nos questions, et d'ailleurs le temps nous pressait pour une infinité de choses. Nous vîmes là un tableau représentant tout l'Islam et tous les dignitaires de l'Empire à la cérémonie du Beïram. Un autre tableau contenait vingt-six portraits de sultans; on en avait arraché le premier, sans qu'on pût nous en dire le motif. Bien des personnes affirment que Abdul-Medjid est le premier sultan qui se soit laissé peindre.

De là on nous conduisit dans une salle vaste et spacieuse, qui est l'ancienne salle du trône. Un lit carré et immense, entouré d'une grille, occupe la place principale de cet appartement. C'est là que le Grand Seigneur d'autrefois, caché à tous les regards, pouvait assister, sans se faire voir, aux délibérations de son divan; c'est là que plusieurs fois, ainsi que le constate l'histoire de ce pays, on lui présentait, amenés par les épaules, les ambassadeurs des grandes puissances; c'est là, derrière cette grille, qu'il les faisait attendre, gardés comme des

criminels, et que, en daignant se retourner, il donnait l'ordre de les jeter dans les fers.

Jamais aucun mortel, excepté le sultan, n'approchait à cheval de la cour qui conduit à ce palais ni de la porte du Salut (*Orta Kapussi*) qui précède cette salle du trône. Dans la prévision d'un dénouement fatal, pour ceux qui venaient porter aux pieds du sultan un hommage ou une requête, il avait fallu imposer l'obligation de franchir à pied cette porte et cette dernière cour: souvent, en effet, dans le dernier couloir de cette salle du trône, les exécuteurs et les bourreaux du sultan attendaient celui qu'ils savaient d'avance condamné à mourir, et faisaient leur office avant même que la victime pût se reconnaître. Les têtes ainsi coupées étaient exposées au-dessus d'une muraille contiguë à cette *Sublime-Porte.* On montre encore là un bassin ou mortier dans lequel on broyait, dit-on, les corps des *ulémas* et des *muphtis* reconnus coupables de quelque crime. Ces choses-là étaient bonnes du temps que le pape Callixte III appelait l'Europe à se soulever contre les Turcs, et que la Hongrie n'avait plus qu'une ressource, celle de Jean Hunyade enfermé dans les murs de Belgrade.

Je laisse à penser quelles jouissances ces récits, ces sanglants souvenirs et ces doux propos procurent aux visiteurs.

CHAPITRE X.

Musée des costumes. — Entrée à Sainte-Sophie. — La rivale de Rome. — Main sanglante. — Qui rendra cette église à Jésus-Christ? — Les neuf coupoles. — Piliers et galeries. — Effet magique. — Paroles prophétiques. — Deux défauts accidentels dans ce temple admirable. — Le sultan et l'architecte Fossati. — L'escalier de la tour. — Les épaves de l'arche de Noé et la bannière de saint Luc. — Triomphe de Baudouin, comte de Flandre. — Le présent des Grecs. — Les alentours du temple. — Industrie coupable.

Je me consolai de tous les mécomptes causés par tant de ruines et de cruautés, en pensant à une bonne promesse qui m'avait été faite par notre ambassadeur: c'était de me faire entrer dans l'église de Sainte-Sophie. Pendant qu'on négociait cette faveur, on nous conduisit au musée des costumes, qui n'est pas cet ignoble bazar montré pour quelques piastres aux étrangers et aux curieux qui arrivent à Constantinople, mais bien un garde-meuble ou musée d'archives, soigneusement entretenu par le Trésor, et dans lequel on conserve beaucoup de choses intéressantes. Voici d'où lui vient ce nom de *Musée des costumes*.

Dans des pièces d'une étendue considérable, des statues de grandeur naturelle, des personnages de cire, parfaitement peints et organisés, sont revêtus, dans toutes les attitudes, des costumes particuliers qui distinguent tous les personnages de l'empire turc, non-

[illegible] mps présent, mais [illegible] les temps
[illegible] l. y a là force cimeterres et turbans
[illegible] étrange. Depuis le [illegible] grotesque
[illegible] impier qui a joué un grand rôle)
[illegible] jusqu'aux plus nobles fonctions
[illegible] est représenté avec son costume
[illegible] jusqu'aux janissaires, avec
[illegible] signal de leur révolte.
[illegible] une singulière hallucination.
[illegible] Turcs qui nous accompagnaient
[illegible] laisser plus libres de mieux
[illegible] disséminés çà et là au mi-
[illegible] figures. Comme un Turc vivant ne
[illegible] Turc mort, je confondais, sou-
[illegible] tous ces étranges visages, prenant
[illegible] vivants, et pour vivants
[illegible] J'avais alors quelque peine à
[illegible] terreur secrète quand je voyais
[illegible] le personnage que je contemplais
[illegible] un mort parfaitement réussi et
[illegible] sembla dans mon effroi que cette
[illegible] allait nous précéder ou nous
[illegible]

[illegible] tout préparé pour notre entrée à Sainte-
[illegible] on nous donna à chacun une paire de pan-
[illegible] neuves, ainsi qu'on le fit encore plus tard à mon
[illegible] dans la célèbre mosquée d'Omar. En voyant
[illegible] séparé de son parvis par cette légère semelle,
[illegible] Turc s'imagine avoir sauvé l'honneur de son
[illegible] A son tour le chrétien peut bien aussi penser
[illegible] à l'aide de cette chaussure, il échappe à la con-
[illegible] du parvis. Mais laissons là de telles arguties et
[illegible] sous ce porche où mes désirs m'ont si sou-
[illegible] précédé.

[illegible] *Sophie*, Ἁγία Σοφία, ce magnifique temple élevé
[illegible] Justinien à la sagesse éternelle, est aujourd'hui une
[illegible], et, quoi qu'en dise tout l'Islam, la mosquée la

plus belle. Hélas! elle a suivi la destinée de ces magnifiques contrées. La ville des Constantins s'est déclarée la rivale de Rome, et, à la voix de Photius, elle a élevé un siége contre celui que le Christ a donné au Souverain Pontife, chef de son Eglise. O rivale insensée de Rome, qu'es-tu devenue à côté des destinées de celle dont tu prétendais effacer la gloire? Comme elle avait aspiré à être la maîtresse du monde, cette capitale de l'Orient en a aussi rêvé la domination spirituelle. Un terrible châtiment de Dieu est tombé sur elle, et son *temple de la sagesse*, encore debout, demeure couvert d'un voile de deuil que Dieu seul pourra soulever au jour de la régénération et de la miséricorde.

En entrant dans le temple, on voit sur la muraille, contre un de ses premiers piliers, à une hauteur de quatre à cinq mètres, la trace d'une main gigantesque, qui rappelle l'effrayante vision de l'impie Balthazar. Cette main est une tache de sang. On raconte que le jour où Constantin Dracosès, successeur de Jean Paléologue, se fit tuer sur la brèche et sous les coups de son vainqueur, Mahomet II, celui-ci, voulant mettre fin à un carnage qui épouvantait depuis plusieurs jours les Musulmans eux-mêmes, monta sur un monceau de cadavres accumulés dans cette église, et, de sa main nue et sanglante, frappa en cet endroit la muraille en s'écriant: Assez de sang! Le carnage cessa en effet; mais Jésus-Christ, divin Sauveur des hommes, s'était retiré de son temple, et depuis ce jour ces voûtes infortunées n'ont plus retenti de l'écho des chants et des prières du véritable sacrifice. L'Iman seul y a proclamé le nom et la prière du faux-prophète. Qu'il sera heureux le prêtre chrétien qui viendra un jour en ouvrir les portes, comme il m'a été donné de faire ouvrir celles de Sainte-Anne, à Jérusalem. Que de larmes de reconnaissance couleront en ce temple rendu à Jésus-Christ, la sagesse incréée!

Cette église n'est ni saint Pierre de Rome, ni saint Paul de Londres; mais, de l'aveu de tous, elle les sur-

passe en beauté, en magnificence, en proportions. C'est une vaste rotonde surmontée par des galeries et terminée par un dôme à facettes extérieures, qui en fait la partie principale. Deux moitiés de dômes, composées chacune de trois petites coupoles et appuyées au dôme principal, indiquent, à l'est et à l'ouest, la direction de la croix grecque dessinée à l'intérieur par les piliers et les colonnes. L'autel est placé sous la demi-coupole de l'est. La hauteur du dôme principal n'est que le dixième de son diamètre, qui est allongé sous la forme d'ellipse, dans la direction de l'ouest à l'est où se trouve l'autel. Chaque dôme et demi-dôme étant formé de trois coupoles, la toiture du temple est donc formée de neuf coupoles élevées graduellement les unes au-dessus des autres. Quatre énormes piliers supportent la voûte du dôme, et quatre autres, plus petits, supportent les six coupoles demi-circulaires. Entre ces piliers s'élèvent huit colonnes de porphyre avec piédestal et chapiteau de marbre blanc; ces magnifiques colonnes proviennent du temple du soleil, bâti à Rome par l'empereur Aurélien.

Les superbes galeries, qui forment un premier étage à la naissance des coupoles, sont soutenues des deux côtés de la croix grecque par huit admirables colonnes de serpentine, et par vingt-quatre colonnes de granit égyptien. La galerie compte soixante piliers, non compris ceux qui sont au-dessus des portes et d'autres encore. Le total des piliers et des colonnes est, dit-on, de cent sept. Les fenêtres sont ménagées partout avec art et élégance, et la forme en est on ne peut plus gracieuse. La voûte du dôme compte vingt-quatre de ces ouvertures.

L'effet combiné de ces jours, de ces courbes, de ces lignes; la majesté de toutes ces colonnes; l'éclat doux et calme de tous ces marbres, où le vert et le jaune dominent; l'admirable détail des voûtes, des nefs, des galeries, produisent sur l'âme un de ces effets magiques que je n'ai ressentis plus grands nulle autre part. En

voyant le monde chrétien privé de cet admirable chef-d'œuvre, je me sentis ému jusqu'au fond des entrailles; et au moment où notre ambassadeur, au cœur si français, se retournait vers moi pour me dire: « Eh bien! mon cher abbé, qu'en dites-vous? « je ne pus répondre que par des larmes. Oh! s'il m'était donné, sur cet autel qui est là encore, de revoir Jésus-Christ dans son temple, et puis mourir! Quel heureux *Nunc dimittis!* Je ne puis me défendre de penser et de croire à ces paroles prophétiques de Joseph de Maistre : « Le dix-neuvième siècle verra célébrer le saint sacrifice de la messe à Sainte-Sophie de Constantinople et à Saint-Paul de Londres. »

Deux choses défigurent horriblement ce temple magnifique. C'est d'abord la direction intérieure de tout le mobilier consacré à la prière, depuis le *mihrab* jusqu'aux nattes sur lesquelles se prosternent les croyants. Le *kibla*, ou sainte maison de la Mecque, se trouvant au sud-est de Constantinople, tout ce mobilier fait l'effet de grandes ratures transversales appliquées sur un dessin régulier et magnifique. Cela permet pourtant de supposer que, le mobilier parti, le tout rentrera facilement dans l'ordre, quand Dieu le voudra, par la puissance du Christ, vainqueur de Photius et de Mahomet.

La seconde chose qui souille cette noble architecture, c'est le badigeon dont les Turcs ont cru devoir recouvrir les admirables mosaïques placées près des fenêtres du dôme, et qui représentent, dans des proportions gigantesques, Jésus-Christ entouré de sa sainte mère et du prince des apôtres, et quatre séraphins admirables. Il n'a jamais suffi au génie du mal d'être en dehors de l'Eglise, il faut encore qu'il soit iconoclaste et ennemi de l'art qu'il détruit dans ses plus beaux monuments. A la place des mosaïques qu'ils ont anéanties, les Turcs ont peint des inscriptions colossales, telles que ce verset du Coran qu'on lit près de la grande coupole : « *Dieu est la lumière du ciel et de la terre.* » Rendons pourtant justice au sultan actuel qui, ayant fait venir le

célèbre Fossati pour consolider l'édifice de Sainte-Sophie et y appliquer des contreforts dans le genre de ceux qu'on voit à Notre-Dame de Paris, profita de la présence de cet homme habile pour faire poser sur les fresques de l'intérieur une couche légère qu'un simple lavage pourra enlever un jour très-facilement, donnant ainsi satisfaction au fanatisme musulman dans son horreur des images et au respect que l'on doit à des choses aussi belles. Je ne puis supposer qu'Abdul-Medjid pense ou croie à la prophétie que je viens de citer; mais cette couche est tellement transparente que les contours du Christ et des séraphins sont parfaitement visibles.

Pour mieux en juger, on nous invita à monter dans les galeries, en nous faisant passer par l'intérieur d'une tour carrée, d'un très grand périmètre, et qui se trouve près de la grande porte. Au lieu d'escalier, cette tour a une rampe large et à pente tellement douce, qu'on peut facilement y monter à cheval. L'histoire même raconte que, pendant l'assaut donné par Mahomet II, l'infortuné Constantin, le dernier des paléologues, y monta à cheval pour entendre la dernière messe catholique qui ait été dite dans cette église.

On affirme que, dans la construction des portes de ce monument, on avait employé ce qui restait encore des épaves de l'arche de Noé, et qu'on y conservait aussi avec un très-grand respect une bannière de la Vierge, peinte par l'évangéliste saint Luc. Aujourd'hui, hélas! deux étendards, qui annoncent la conquête de l'Islam sur l'ancien et sur le nouveau Testament, sont fixés aux deux parois latérales de la chaire du Vendredi, appelée le *minber*.

Et pourtant ce fut dans cette église, ainsi que le raconte l'historien Michaud (III, 285), que Baudouin, élevé sur un bouclier et porté en triomphe, fut couronné empereur par le légat du Pape; ces murailles ont vu un guerrier français monté sur un trône d'or, entouré des

barons, du clergé et d'une cour brillante. Le jour de l'élection, l'évêque de Soissons la proclama en ces termes, l'an 1205, le jour de Noël : « *Cette heure de la nuit qui vit naître le Sauveur du monde, donne naissance à un nouvel empire, sous la protection du Tout-Puissant. Vous avez pour empereur Baudouin, comte de Flandre et de Hainaut.* » A côté de ces hommages, les Grecs, selon l'usage, offrirent au nouvel empereur un petit vase rempli d'ossements et de poussière et un flocon d'étoupes enflammées, symbole du néant des grandeurs humaines. Le présent des Grecs fut un vrai présage : *Danaos et dona ferentes;* ce n'était pas la première fois que leurs présents portaient malheur. Je dirai plus tard, à l'occasion des améliorations possibles et réclamées dans la Palestine, pourquoi les efforts qui tendent à implanter en Orient un royaume latin, et même une église latine, ne doivent pas réussir.

Sainte-Sophie est entourée, à l'ouest et au sud, par la place et les murs du sérail; au nord et au sud par les établissements religieux et par les tombeaux des sultans. A l'ouest un vestibule, appelé *harem,* se compose de trois rangs de colonnes, surmontés de coupoles, au centre desquelles une fontaine, destinée aux ablutions des croyants, remplace le grand bassin d'autrefois. Ce vestibule sert de premier portique à l'église et conduit aux trois portes d'airain. Quatre minarets s'élèvent aux angles de la croix. Le sol de l'église est très-bas, et pour y arriver nous descendîmes douze marches du côté du midi.

En quittant ce temple, qui a fait sur moi une si vive impression, je mentionne encore une industrie qui travaille à sa ruine et que l'incapacité de la police turque n'arrêtera certes pas. Des Turcs, invisibles à cette police ou peut-être de connivence avec elle, détachent des mosaïques les petites pierres précieuses de toute couleur qui les composent, et viennent ensuite les offrir, pour quelques piastres, aux visiteurs ou aux amateurs à qui ils

supposent qu'elles doivent plaire. Comme un désintéressement mal entendu de ma part ne pouvait en rien arrêter la destruction dont je parle, et que je déplore, je ne fis point acte de scrupule, et aujourd'hui une petite croix d'argent, dans laquelle ces bijoux sont enchâssés et soutenus par quatre projectiles recueillis dans les tranchées de Sébastopol, me rappelle les émotions de cette belle journée et de cette grande visite.

CHAPITRE XI.

Les mosquées. — La sauvegarde des pèlerins. — Le chapelet d'Allah. — L'heure du *muezzin*. — Course à travers Stamboul. — La place de l'Atmeïdan et les janissaires. — Les richesses de l'Hippodrome. — Détails superflus. — Les *dix-huit* tombeaux. — Pressentiments turcs. — La *fête des Roses*. — La moisson et les ouvriers. — Clergé de Constantinople. — Quelques oasis catholiques. — Nouveau Pritchard. — Philippopoli. — Les catholiques de Constantinople. — La cloche turque — Les sœurs de N.-D. de Sion. — Les espérances de l'avenir. — Fâcheuse surprise. — Les embarras de Constantinople. — Misères plus sérieuses.

En quittant Sainte-Sophie, on voulut nous montrer les principales et les plus belles de toutes les autres mosquées. Construites sur d'autres plans, elles sont tout à fait en rapport avec le culte qu'elles représentent; mais quelle différence avec Sainte-Sophie ! En entrant sous leurs minarets, on sent le froid et le vide, comme dans un temple protestant où n'a jamais paru le vrai Dieu, et où il n'y a vraiment un peu de vie que quand des masses d'hommes y sont réunis pour la prière. Nous entrâmes d'abord dans la mosquée d'Ahmet III, appelée aussi la mosquée aux Six-Minarets. Jusqu'ici il n'avait été permis à aucune mosquée d'être ornée d'autant de minarets. Celle de la Mecque seule possède ce nombre, et les autres doivent en avoir cinq au plus. Pour mettre les prétentions de Stamboul d'accord avec la foi des

croyants, on est convenu d'en élever un septième à la sainte Kasba de la Mecque.

Le dôme de cette mosquée est soutenu par quatre piliers énormes, qui ont bien une trentaine de mètres de tour. La grande coupole est entourée de quatre demi-sphères et de petites coupoles qui reposent sur les piliers. Dans cette immense enceinte on ne voit que quelques reliques de la Mecque, et, chose assez bizarre, quelques mobiliers, comme armoires et literies serrées avec soin ou négligemment jetées contre les murailles. Ce sont les effets de quelques pèlerins partis pour la Mecque, qui les ont placés là jusqu'à leur retour, sous la protection de leurs frères et sous la garde du grand Allah, pendant qu'ils voyagent par dévouement à son culte.

Rien n'est touchant comme la piété de ces pauvres infidèles. Dans les rues et sur les places publiques, au grand étonnement des Européens, ils portent tous un grand chapelet qu'ils roulent dans leurs doigts et avec lequel ils semblent prier, quoiqu'en même temps ils vaquent à mille distractions qui ne leur permettent guère de compter les *quatre-vingt-dix-neuf* attributs d'Allah, dont les grains du chapelet sont l'emblème. Dans les mosquées, leur attitude, sauf quelques balancements du corps selon la coutume des juifs, est vraiment celle de la prière. Deux entre autres attirèrent mes regards dans la mosquée de Sainte-Sophie : placés à genoux l'un vis-à-vis de l'autre, ils alternaient à demi-voix des chants et des prières entremêlés de prostrations faites avec beaucoup de respect. Ces deux hommes, entièrement occupés de cet acte religieux, n'eurent aucune distraction, et malgré notre costume d'étrangers, malgré le bruit de nos conversations et de nos pas, ils ne nous virent point.

A l'heure du muezzin, chantée du haut des minarets, le croyant suspend toute causerie, toute affaire, et se prosterne, le front sur la poussière, dans la direction de

la Mecque, sans prendre aucun souci de ceux qui l'entourent. Le musulman ne connaît pas cette fausse honte, qu'on appelle chez nous le respect humain. Demandez aux chrétiens de nos jours pourquoi ils ne se tournent pas, à l'*Angelus*, vers les champs de Nazareth!

En sortant de là nous parcourûmes, dans nos voitures, la place de l'At'meïdan, les rues et les carrefours de Stamboul, cette partie de la ville que les Turcs ont seuls le droit d'habiter, pour visiter encore des tombeaux, des mosquées. Les écuyers qui nous précédaient à cheval, nos cawas, le bruit de nos voitures et de notre caravane, parurent mettre en émoi et troubler singulièrement la monotonie du vieux Stamboul; plus d'un Turc, oubliant sa dignité, mit la tête à la fenêtre, pour voir la cause de ce tapage inusité.

Pour en finir avec ce que j'ai vu des Turcs et du culte de Mahomet dans le vieux Stamboul, je parlerai seulement des monuments que voici. La place de l'At'meïdan ou Hippodrome, près de Sainte-Sophie, est surtout remarquable par le massacre des janissaires. Cette milice, appelée jadis à rendre des services, avait singulièrement changé de rôle depuis le XIVe siècle, époque à laquelle Orcan l'avait instituée. Au lieu de défendre le trône, elle servit souvent à le renverser, figurant dans les émeutes et donnant partout le signal de l'insubordination. Plusieurs sultans avaient essayé de se débarrasser d'eux; ils y avaient perdu le trône et la vie. Mahmoud réussit à les écraser, sur cette même place, le 14 juin 1826. Des manœuvres à l'européenne servirent de prétexte, et aux janissaires pour la révolte, et au sultan pour le massacre. Rassemblés sur la place de l'At'meïdan, ils y renversèrent leur fameuse marmite, ustensile très-vénéré, servant d'étendard à cette troupe; c'était déclarer qu'ils n'appartenaient plus au sultan et se refusaient à son service comme à ses subsides. Mahmoud, qui était préparé, fit placer l'étendard du Prophète sur la mosquée d'Ahmet, et 60,000

hommes, qui n'attendaient qu'un signal, marchèrent contre les révoltés qu'on mitrailla jusqu'au dernier. Ce corps s'élevait à 150,000 hommes, dont 40,000 se trouvaient à Constantinople. Le reste, disséminé dans l'empire, fut aisément licencié. Il est peu de lieux qui aient des annales aussi sanglantes. Je viens de dire, à l'occasion du musée des costumes, où j'ai vu la célèbre marmite, qui fut le signal de la révolte et du châtiment.

Bien des siècles auparavant, la même ville avait vu Bélisaire, chargé des lauriers de l'Orient et de l'Occident, comprimer aussi, dans cet Hippodrome, de grandes séditions.

Un double rang d'arcades entoure cette place, que la construction des mosquées a dû restreindre de beaucoup, depuis le temps où Septime-Sévère bâtit cet Hippodrome. Au centre, ce lieu commande le respect par des *reliques* d'une bien plus haute antiquité. On y voit la colonne Serpentine, ou la triple spirale qui supportait jadis le fameux trépied d'or du temple de Delphes, donné par les Grecs à Appollon, après la bataille de Platée; on y lit de curieuses inscriptions et on y admire encore le fameux obélisque d'Héliopolis, d'une hauteur de vingt mètres, aujourd'hui simple maçonnerie, mais jadis recouvert d'or et de bronze. On y voyait autrefois un char, que l'on croyait bien devoir à tout jamais rester immobile : c'est le célèbre quadrige qui, depuis, fit un si grand chemin. Venu d'abord de Corinthe, puis transporté à Venise par Dandolo, Napoléon Ier le fit placer au Carrousel, d'où il retourna encore à Venise, où il est aujourd'hui.

En dehors de quelques monuments détruits ou abandonnés, comme le château des Sept-Tours, la vieille enceinte avec ses deux cent cinquante tours, ses vingt-huit portes, dont la plus célèbre est *Top-Kapou, porte à canon*, ainsi nommée parce que Mahomet y entra par la brèche faite à l'aide de son fameux canon, je ne vois rien que mes loisirs me permettent de signaler. Que dire

de la mosquée et des pigeons de Bajazet II ; des troupeaux de gazelles, élevées dans les jardins du Sérail, et que notre visite mit en trouble et en fuite ; de la mosquée d'Ieni-Djami ; du tombeau de Roxelane, et de tant d'autres choses, qui n'ait été dit cent fois?

Toutes ces innombrables mosquées se ressemblent et produisent sur moi, comme sur tout *giaour* ou infidèle, l'impression la plus monotone. Les murs où le musulman vient prier sont aussi nus que les champs qu'il garde sous sa tutelle. Dominé par cette triste impression, les plus belles choses elles-mêmes me parurent stériles. Le tombeau de la sultane Validé, mère de Mahomet IV, appuyé aux vieux murs de Byzance, avec son *lotus* symbolique, ombragé par de splendides platanes; le tombeau lui-même de *Roxelane*, cette favorite de la Gallicie ou Russie *rouge*, ne me rappellèrent que des crimes enfantés par le mépris de la loi chrétienne. Et en effet, n'est-ce pas pour obéir à la passion de cette *khourrem* ou favorite, que Soliman II ordonna l'étranglement des premiers enfants qu'il avait eus et qui gênaient cette femme aux ardeurs sauvages? N'ai-je pas vu là de mes yeux, dans une mosquée consacrée par la religion, *dix-huit* tombeaux, dans lesquels on avait recueillis d'innocentes victimes, de jeunes princes tués en un même jour et étranglés en vertu de la loi de l'Etat? Je sais bien que, en dehors des difficultés ordinaires de succession au trône, il est beaucoup d'autres inconvénients causés par une telle progéniture. Que faire dans des successions telles, par exemple, que celle de l'empereur actuel du Maroc, dont on parle de nos jours à propos de la prise de Tétouan par les armes espagnoles, et dans laquelle cette majesté maure a déjà procréé cent cinquante héritiers à un trône qui est contesté à leur père? En Perse, plus d'un prince laisse en mourant une centaine de garçons, autant de filles, et en quelque temps des milliers de rejetons de la race royale inondent le pays de leur misère et de leurs haillons. Une Circassienne disait à Amurat III :

« De quoi te servira d'être père? Tes fils ne sont pas destinés à demeurer sur la terre, mais à peupler des tombeaux. » Le massacre des frères du nouveau sultan était donc jusqu'à ce jour un droit reconnu. Quel étrange sacrifice que le meurtre de ces innocents! Et comment voir d'un œil sec, ou sans une pitié mêlée d'effroi, ces pauvres victimes enfermées si jeunes dans leurs tombeaux, sur les dalles de cette mosquée! Non-seulement le culte de Mahomet n'a pu les défendre, mais il a dû sanctionner leur meurtre, au nom de la polygamie. Il y a une logique impitoyable qui relie entre eux tous ces principes, toutes ces sources de crimes contre nature, et partout j'ai vu la porte impure du harem s'appuyer sur les murs mêmes de la mosquée appelée sainte. En vain les minarets, ces mâts bizarres d'architecture, surmontés d'un vaste éteignoir, appellent-ils le croyant à la prière: ici la prière n'a de force que pour sanctionner le Coran et ses maximes, que pour dire anathème au *giaour,* au *chien d'infidèle.*

Aussi le Turc, qui croit à la restauration de la Turquie, a-t-il le pressentiment que le christianisme seul peut l'empêcher de périr. J'ai été frappé, dans les quelques jours que j'ai passés au sein de cette ville immense, des respects et des égards qu'il accorde à tout ce qui tient à l'âme vivifiante de notre sainte Religion. Je ne sais aucun pays du monde où la sœur de Saint-Vincent de Paul et le frère de la doctrine chrétienne soient entourés d'autant de marques de respect que j'en ai vu prodiguer à l'hôpital et dans les rues de Galata.

La procession de la Fête-Dieu, si longtemps supprimée en France au nom de la liberté et par respect pour la conscience d'une minorité qui souvent n'existait pas, le Turc l'accueille avec honneur, l'appelle dans son langage poétique la *Fête des roses,* l'accompagne en battant aux champs et lui présente les armes. Lui, qui a tant souillé la femme, il s'extasie, il s'humilie devant la bannière de celle qui est la Mère de Dieu et la Reine du ciel, et il vénère ses humbles servantes sur la terre.

Comme ils sont bien inspirés les prêtres catholiques qui portent de ce côté les efforts et le zèle de leur charité! Et peut-être que le jour n'est pas loin où Dieu bénira leurs travaux! C'est à l'entrée de la Corne-d'Or qu'il faudrait graver ces paroles de Jésus: *Messis quidem multa, operarii autem pauci.* (La moisson est abondante, mais les ouvriers sont encore rares.) Cette plainte du divin Sauveur des hommes, sur la disproportion du nombre des ouvriers avec l'abondance de la moisson évangélique, appellerait en toute hâte de nombreux apôtres, et la fertilité du sol serait bientôt de nature à les consoler de leurs travaux.

Ici il n'y a pas de clergé indigène et il ne saurait y en avoir de sitôt. Des lazaristes, installés pauvrement depuis l'an 1776; quelques mineurs observantins depuis l'an 1219; quelques récollets depuis l'an 1642; des capucins retirés dans leur couvent et dans leurs chapelles; quelques dominicains; de pauvres et modestes frères de la doctrine chrétienne tout récemment arrivés, et çà et là quelques prêtres italiens, voilà les ouvriers qui travaillent à cette vigne abandonnée. Mgr Mussabini, archevêque de Smyrne, et Mgr Hassoun, archevêque arménien de Syrie, sont les deux colonnes de la foi en Asie. L'église de Constantinople, veuve de son premier pasteur Mgr Hillereau, attendait encore en 1856, sous la protection de l'archevêque de Smyrne, que Rome pourvût à cette vacance. Le dernier évêque, prélat d'origine française, exerçait ses fonctions spirituelles sous la protection de l'ambassade française. Il est à craindre, si Rome vient à nommer un Patriarche indépendant du protectorat de la France, qu'il ne se trouve plus en Turquie aucune autorité sérieuse pour le protéger contre l'inexpérience des Turcs.

A côté des huit ou dix chapelles catholiques que j'ai vues sur les rivages de la Corne-d'Or, bien des restes épars de l'Eglise apostolique et romaine survivent encore dans cet immense empire d'Orient. Je dirai, plus tard

et en passant, quelque chose de tous ces débris et surtout quelques mots de cette population si intéressante et si catholique du Liban. Là, deux choses sont bien vivaces encore : la foi des premiers âges et l'amour du nom de la France. La foi de ces hommes est telle que jamais rien n'a pu la leur arracher, et que même rien ne les amènera, quoi qu'en dise le Hatti-Houmayoun, à servir côte à côte avec un fils de Mahomet dans les rangs de l'armée turque.

L'impôt militaire est destiné à opérer une révolution fâcheuse dans le Liban, et déjà, à mon passage, ces pauvres habitants employaient tout leur or à se procurer des armes. Il est vrai que d'autres sujets de plaintes et de mécontentement venaient en grand nombre s'ajouter encore à celui-ci. Les Anglais, qui haïssent deux fois ceux qui portent dans leur cœur l'estime et de Rome et de la France, avaient laissé faire dans le Liban et ignoré, sans doute à dessein, une chose vraiment honteuse.

Au mois de juin 1856, un colonel Churchill recrute à ses frais, je pense, une cinquantaine d'hommes à l'aide desquels il s'empare du village de Capharnaï, et y pille les soies et les cocons qu'il y a vendus lui-même ou dont il a d'avance autorisé la vente ; puis, pour couronner l'œuvre, s'adresse à une famille arabe tombée et déchue depuis longtemps d'anciens droits qu'elle avait, dit-on, jadis possédés dans cette contrée ; il lui achète des titres et un nom que personne ne connaît plus, et ordonne à deux jeunes femmes, ses deux filles, d'épouser deux ignobles indigènes, deux Arabes, les derniers et sales rejetons de cette famille. Une telle cupidité et un tel mépris de la loi de Dieu firent, par leur énormité même, tout l'effet contraire de ce qu'on s'était proposé, et un tel scandale ne fit que mettre en relief, encore plus que jamais, les procédés généreux et constants de la France. Mais quel spectacle au milieu de ces montagnes si catholiques et si pures! Espérons que l'Europe n'en-

tendra pas parler un jour de ce nouveau Pritchard et des droits de sa famille.

Le Liban n'est pas la seule oasis chrétienne de la Turquie. Des officiers français, parvenus dans les montagnes qui couvrent le chemin d'Andrinople pour recruter des secours et des vivres, m'ont affirmé avoir rencontré, à Philippopoli, une population de six mille âmes parfaitement catholique, demeurée telle depuis les temps les plus reculés, et vivant, encore aujourd'hui, sous une forme de gouvernement théocratique.

Et, dans la capitale même, que d'éléments d'avenir! Combien de fois je fus ému, dans les églises catholiques de Constantinople, de la pieuse attitude d'une grande quantité d'hommes chrétiens, agenouillés et priant sans respect humain sur le parvis de la modeste chapelle qui leur sert de temple! Je les ai vus, confondus avec la foule des femmes et des enfants, assister à trois messes de suite sans que leur piété parût se refroidir, mêlant tout haut leurs prières avec celles du prêtre à l'autel, faisant avec lui le signe de la croix, et donnant avec effusion des signes non équivoques d'une grande piété. Les chapelles des lazaristes et des filles de la charité ne désemplissent pas le dimanche d'un peuple qui prie avec ferveur; et, chose merveilleuse, à côté d'un minaret, j'ai vu, dans l'église des sœurs de Saint-Vincent de Paul, une belle cloche qu'on s'apprêtait à bénir et que les Turcs venaient de donner à ces dignes femmes, avec la permission de la placer dans leur tour, pour appeler les chrétiens à la prière.

Il faut dire aussi que les œuvres de ces anges de la charité sont si nombreuses, que le P. Général Etienne dut prendre, pendant que j'étais là, la résolution de retirer à ses sœurs la direction du pensionnat ou de la maison d'éducation, dite du *Saint-Esprit*, dont elles s'étaient occupées avec tant de succès jusqu'alors. Comme ces saintes filles, créées d'abord pour le soin des malades, ne doivent s'occuper d'éducation que quand la

nécessité le commande, et que, d'autre part, les sœurs de Notre-Dame de Sion, amenées par l'abbé Cor, un de mes pieux et agréables compagnons de voyage, se présentaient pour leur succéder dans cette importante besogne, les ordres du P. Etienne furent rigoureusement exécutés, en dépit des regrets, des lenteurs, des larmes et même des menaces que cette résolution souleva de la part des catholiques, des Grecs et des Turcs.

Tant d'heureux germes sont-ils destinés à périr? Pourquoi donc désespérer de voir un jour un peuple chrétien, en possession de ces beaux rivages, y faire retentir les échos des chants de l'Eglise et y installer à la fois le règne du Christ et les merveilles de l'industrie? Pour le moment, hâtons-nous d'en convenir, bien des obstacles semblent ajourner pour longtemps ces heureuses espérances, ce désirable avenir.

Ponr dire un mot de choses moins intéressantes, mais qui ont frappé tous les voyageurs, j'ajoute que celui qui a vu Constantinople avec tous ses ravissements d'optique, depuis l'entrée de la Corne-d'Or ou depuis la côte d'Asie, ne peut plus en croire ses yeux quand il se trouve transporté au milieu de ses rues. Toutes ces maisons de bois que l'incendie, ce fléau naturalisé à Constantinople, dévore par milliers; ces rues sales et étroites, semblables à des ravins ou à des lits de torrent sur le penchant des collines et à des fondrières sur les plateaux; l'absence de toute police et de toute sécurité dans leur parcours; tout cela fait sur l'âme une impression indescriptible de dégoût. Des chevaux, des ânes, des chaises à porteur, voilà les seuls moyens de transport; le reste des passants s'en va à pied, pataugeant dans les immondices et arrêté par mille obstacles. Un âne, chargé de deux planches croisées sur le dos et posées comme un éventail de la tête à la queue, suffit pour faire refluer la tourbe des passants jusque dans les carrefours, les magasins et les cloaques. Pour éviter de descendre dans un fumier liquide, ou

bien d'entrer dans des maisons qui ne me paraissaient guère plus propres, je dus un jour m'incliner jusqu'à terre sous un de ces transports. La rue semble appartenir de droit à celui qui crie le plus fort ou qui est le mieux armé. Il n'est point de capitale qui puisse se vanter d'avoir jamais entendu des cris pareils.

La première fois que je montai les rues de Galata, une nuée orageuse vint à crever sur nous, et dans un instant notre chemin fut transformé en un ruisseau de boue. Le capitaine de marine qui me servait ce jour-là de mentor et de guide, se hâta de me faire entrer dans le magasin le plus rapproché de nous. Je me trouvai alors chez un juif, qui était à la fois épicier, boucher et pharmacien. Je laisse à penser quel était le parfum d'une telle hospitalité; j'avais grande envie, pour y échapper, de me précipiter dans ce chemin de boue. J'eus la preuve alors que, durant tout l'hiver, ceux-là seuls songeaient à avoir la prétention de sortir, dont les bottes pouvaient s'élever d'une certaine hauteur au-dessus du genou.

Quand je repris ma course, je vis pourtant quelques balayeurs officiels en train de vider la partie basse de la rue, transformée en un canal de boue qui menaçait les maisons voisines; ils poussaient des cris affreux, sans doute pour s'encourager à la besogne, et ils étaient enfermés jusqu'au ventre dans des sacs de peau, en guise de pantalons. Ce n'est que depuis l'apparition de l'armée française qu'un certain nombre de rues, dans le haut de Péra, sont inscrites et honorées d'un nom de guerre inventé par nos troupiers. Sans les points de vue qui aboutissent, comme des indicateurs indispensables, soit en descendant aux flots de la mer, soit en montant aux hauteurs du Champ-des-Morts de Péra, Constantinople serait un dédale inextricable.

De toutes ces misères, le voyageur qui ne fait que passer, se console facilement en pensant qu'un gouvernement quelconque, en état de gouverner, saurait

trouver bien vite et bien sûrement un remède à tant de maux, s'il en avait le désir. Une bonne chambre d'hôtel, quoiqu'elle se paye beaucoup plus cher à Constantinople que partout ailleurs, suffit au touriste pour oublier bien des mécomptes et rêver en sécurité à tout ce qu'il a vu. En effet, quand je suis seul ou en bonne compagnie, dans les splendeurs du palais de l'ambassadeur français, solidement et admirablement bâti sur le versant oriental de la colline de Péra, il m'est plus que facile d'oublier les ennuis et les embarras de toutes ces rues impossibles, si faites pour décourager, pour épouvanter. Je puis alors repasser dans mon imagination les dangers que j'ai courus et ce que j'ai vu sur les quais et à l'arsenal de Tophana; je continue, en fermant les yeux, à contempler ce mouvement féerique et étourdissant de tous les peuples de l'Asie et de l'Europe, que j'ai vus se presser en foule compacte sur le grand pont de Galata, depuis le Persan coiffé de son immense chapeau conique, jusqu'aux costumes les plus étranges du Caucase, de la Bulgarie, du Monténégro et de la Mecque.

Mais quand je songe à des misères plus sérieuses, à l'ignorance et à la superstition qui étendent un voile obscur et impénétrable sur toutes ces populations et enveloppent de leurs ténèbres jusqu'à la chaire même de saint Jean Chrysostôme; quand surtout je vois les germes du bien, si petits et si rares, en face de tout ce qui végète dans l'ombre de la mort; oh! alors le découragement déconcerte toute espérance, et il faut bien compter, pour oser espérer encore, sur un de ces grands miracles de Dieu qui, avant de frapper le dernier coup de sa justice, laisse entrevoir une dernière fois sa miséricorde. Pauvre église de Constantinople, quel sera le Jérémie en état de chanter tes ruines; combien est douloureuse l'impression que tu m'as laissée!

Un jour, en arrivant à Galata, je passai dans les fossés d'un vieux château des Génois, remplis de fumier

et d'immondices accumulés depuis des siècles. Là, nulle trace de verdure ni d'aucun ombrage. Et pourtant, dans cet ignoble fossé, un troupeau d'une douzaine de petites vaches blanches et jaunâtres cherchait sa nourriture. Les immondices n'étant pas encore arrivées à la hauteur des créneaux des murailles, tout gardien devenait inutile; aussi ces pauvres bêtes allaient çà et là en toute liberté, ne rencontrant que paille desséchée, cartons, semelles, dans cette prairie artificielle d'un nouveau genre.

Hélas! me disais-je, voilà bien l'image de cette église que je viens de visiter. Jadis rassasiée des dons du ciel, nourrie dans les plus gras pâturages, édifiée par l'admirable éloquence des Basile, des Grégoire de Nazianze, des Chrysostôme, la voilà abandonnée aujourd'hui à quelques pasteurs fatigués et impuissants; la voilà enfermée, oppressée de toute part par un schisme implacable et ignorant. Ses enfants, selon la menace du prophète, demandent du pain, et il n'est là personne pour le leur rompre: ils se sont jetés avec avidité sur un fumier stérile; *Amplexati sunt stercora;* voilà la seule nourriture qu'ils aient trouvée dans leur héritage. Tandis que le luxe et l'or resplendissent jusqu'au faîte des églises schismatiques, qui se prévalent beaucoup de cet éclat stérile, les temples catholiques, comme les filles de Sion, *Virgines ejus squalidæ,* laissent au cœur une indicible impression de découragement et de tristesse.

CHAPITRE XII.

Le schisme d'Orient. — Première impression. — Espérance. — Fluctuations politiques. — Préjugés de sacristie. — Un publiciste. — Qui arrêtera la prépondérance de la Russie? — Un petit événement. — Le *Fanar*. — Les caïques. — Le sultan et son caïque. — La flotte turque. — Le *pont de la Bonne-OEuvre*. — L'entrée du *Fanar*. — Le trafic des choses saintes. — Règlement de Mahomet II. — Le clergé et la perception des impôts. — Effroi causé par la sortie de l'évêque. — Disposition heureuse du *Hatti-Houmayoun*. — Ses effets. — Reproches adressés à l'Église d'Occident. — Le mot *Filioque* ajouté au symbole. — Le pain azyme. — La primauté du Saint-Siége. — La langue latine et la langue grecque.

Mais il est temps et c'est ici le lieu de dire un mot du schisme de l'Orient, de l'impression qu'il a produite sur moi, de son intolérance, de ses exactions, de son avenir. Dieu me garde de laisser tomber de ma plume, contre mes frères égarés, un seul mot contraire à la justice et à la charité. Mais quand nous aurons dégagé la foi et la piété véritables de ce qu'il y a de luxe, de forfanterie, de dignité apparente et fausse, dans cette Eglise d'Orient, alors nous envisagerons sans crainte cet épouvantail que Dieu semble avoir jugé. Ma première impression a été une pensée de découragement en voyant vivre aussi longtemps l'œuvre du mensonge et de la calomnie; mais bientôt j'ai été étonné du peu de consistance d'une machine de guerre qui a duré tant de siècles, et qui n'a pour se soutenir que l'ignorance

et la servilité; j'ai été scandalisé de voir l'injustice, les fraudes et la violence servir encore aujourd'hui d'appui et de soutien unique à une hiérarchie qui d'ailleurs ne se fait pas illusion sur sa nullité, et je suis rentré chez moi avec la confiance que Dieu, touché des misères de son peuple, allait bientôt déchirer le voile hypocrite qui recouvre la ruse de ces modernes pharisiens. Voici les faits: ils feront voir si Dieu, qui s'est servi du joug musulman pour châtier le schisme, a voulu que ce dernier lui survive.

Un pressentiment secret avertit les nations chrétiennes qu'elles sont intéressées à maintenir encore quelque temps cet empire d'Orient qui croule, afin de laisser aux Arméniens et aux Grecs schismatiques le temps de se reconnaître et de préparer leur rentrée dans le giron de la véritable Eglise, leur aïeule des anciens jours. En effet, une fois la Russie devenue maîtresse de ces contrées, il faut renoncer à tout mouvement religieux, à toute liberté de conscience.

Heureusement il n'en est pas des desseins de Dieu comme de la politique des hommes. Ceux-ci ne savent pas ou n'osent pas dire ce qu'ils veulent faire de l'empire ottoman. Tous le déclarent nécessaire, parce qu'aucun d'eux n'ose s'en emparer. De là vient que depuis vingt-cinq ans l'Europe a hésité entre tant de remèdes, entre le sultan, par exemple, et son vassal, le vice-roi d'Egypte, et a donné le triste spectacle d'une politique qui va sans cesse de fluctuations en fluctuations, qui appelle la vie au sein de l'empire ottoman, tantôt en lui enlevant toute confiance en lui-même, comme à Navarin, tantôt au contraire en humiliant, comme elle l'a fait à Saint-Jean-d'Acre, le vainqueur de Nézib. En 1840, l'Europe, aux yeux de tous, semblait désirer et préparer l'anéantissement de la Turquie; en 1854 elle parut au contraire n'avoir pas d'intérêt plus cher à défendre, et comprendre enfin qu'elle ne pouvait pas sans un crime abandonner tant de contrées à la Russie. Ayons la con-

fiance que les desseins de Dieu, qui prépare à son Eglise un règne de paix et de gloire, ne seront point aussi obscurs, et que le jour qui commence à poindre n'est pas une lumière trompeuse qui doit bientôt s'évanouir.

Je ne me dissimule pas que, poser ainsi la question, c'est s'enlever de prime abord toute autorité et tout crédit sur bien des lecteurs, toujours en garde contre les préjugés de sacristie, et surtout contre un pauvre prêtre qui, au fond, peut bien n'être qu'un visionnaire, dont les espérances sont destinées à mourir là où elles ont pris naissance. Mais, qu'on veuille bien y prendre garde, tous sont d'accord qu'en Orient il n'y a plus rien de vital que chez ceux qu'on appelle les *royas* chrétiens, et qu'on ne peut concevoir d'espoir raisonnable qu'en se tournant de leur côté ! Or, je me trouve ici en compagnie d'un publiciste dont le nom est loin d'éveiller la méfiance dont je parle, et qui croit avec raison que la Russie n'est si à craindre en Orient que parce qu'elle tire son influence moins du prestige de ses armes que de son infatigable persévérance à y protéger les chrétiens. M. Saint-Marc Girardin disait, il y a quelques jours (1): « On se moque des publicistes qui portent les préjugés de la sacristie dans la question d'Orient. Les sacristies, si elles sont chrétiennes, jugent mieux la question d'Orient que les cabinets qui se font musulmans; car cette politique musulmane est punie en Orient par ses effets mêmes, puisque chaque pas que fait l'Europe ou qu'elle laisse faire vers la restauration musulmane, est, ne nous y trompons pas, un pas fait vers le rétablissement de la prépondérance de la Russie en Orient, si bien que d'ici à quelques années il faudra refaire la guerre de Crimée ou prendre son parti de laisser l'Orient aux mains de la Russie. » Donc, il n'y a pas d'alternative : l'impuissance ottomane une fois admise, ou bien l'Orient sera régénéré par le catholicisme,

(1) *Revue des deux Mondes*, 15 mars 1858; p. 411.

grec ou latin, peu importe; ou bien il sera envahi par la Russie, qui veut à tout prix protéger ceux qu'elle appelle ses coreligionnaires. Un petit fait qui vient de s'accomplir dans ces derniers temps, qui a toutes les proportions d'un événement et qui a passé inaperçu pour bien des Européens, dit assez haut ce que peut le clergé du schisme grec en face de la Russie. Voici comment les journaux de Constantinople l'ont raconté :

« Aux hommes qui pensent de bonne foi que la puissance temporelle du Saint-Père n'est pas indispensable à l'excercice de son indépendance spirituelle, nous demanderons : Avez-vous assisté à l'audience accordée par S. A. I. Mgr le grand-duc Constantin Nicolaïevitch de Russie, au *Patriarche œcuménique, Pape de la nouvelle Rome,* chef suprême de la *Grande Eglise du Christ,* qui s'est hâté d'accourir le *premier* au palais d'Emirghian, accompagné de tous les hauts dignitaires de l'Eglise photienne, pour déposer ses humbles hommages aux pieds du frère de l'empereur de toutes les Russies? Son Altesse Impériale a bien baisé ou fait semblant de baiser la main du patriarche; mais elle s'est tenue debout et n'a pas offert au chef de son Eglise de s'asseoir, encore moins l'a-t-elle jugé digne des honneurs de la pipe, du café et des confitures, auxquels on attache une si grande valeur, comme témoignages officiels de déférence et de respect, dans tout l'Orient. On dit que le patriarche et les prélats, membres de son synode, qui l'accompagnaient, se sont fort scandalisés de ce manque de courtoisie du prince russe à leur égard; l'un de ces derniers aurait même fait éclater son dépit, en termes fort amers, contre « *ces Goths, ces Scytes, ces barbares, qui doivent leur baptême et leur christianisme à la Grande Eglise de Constantinople, et qui ne daignent pas rendre au premier pasteur de cette église les honneurs qu'il est en droit d'attendre de la part de ses enfants spirituels.* » De quoi se plaignent donc Leurs Grandeurs? Ne se font-elles pas gloire d'être les successeurs de Photius, de cet homme

perdu d'ambition, qui, pour escalader le siége patriarcal de Constantinople, n'a pas hésité à jeter l'Eglise d'Orient comme une vile esclave aux pieds des Césars de Bysance? Ils tiennent à honneur de ne pas courber le front sous la houlette du successeur de saint Pierre, de celui qui a été chargé, par le Sauveur lui-même, de confirmer ses frères dans l'épiscopat; ils se targuent de *leur indépendance*, et préfèrent, depuis quatre siècles, le turban à la tiare. N'est-il pas juste et logique de les voir abaissés et humiliés comme ils le sont, eux qui ont asservi l'Eglise à l'Etat, Jésus-Christ à César, partout où règne le schisme grec, à Pétersbourg comme à Athènes, à Belgrade comme à Bucharest? Et, comme s'ils voulaient montrer que tout sentiment de dignité est éteint en eux, ce même patriarche, ces mêmes prélats, traités si cavalièrement par le grand-duc, le recevaient deux jours après, au patriarcat du Fanar, avec tout l'empressement de la plus vile adulation, et lui prodiguaient, en les exagérant, ces mêmes marques d'honneur et de respect dont il ne les avait pas jugés dignes! Si c'était au moins par esprit de charité et d'humilité chrétienne! »

Il y a en effet, au pied de Stamboul la vraie capitale, sur la rive méridionale de la Corne-d'Or, un vaste établissement religieux appelé le *Fanar*. C'est là le centre du schisme soulevé par Photius, il y a un millier d'années, contre l'Eglise de Rome. J'avais déjà eu cent fois l'occasion de rencontrer le prêtre schismatique grec dans ses relations avec le peuple, d'être témoin de l'oubli qu'il y contracte de sa dignité et du mépris dont l'accable en retour le fidèle qui ne peut éprouver à son égard que de la pitié ou de la terreur, et qui pourtant, chose vraiment merveilleuse, lui garde l'obéissance dans les devoirs religieux. Il me tardait de voir de plus près les hommes qui tiennent en Orient le sceptre du monde religieux, qui ont gardé un sacerdoce extérieur, jadis enté sur le nôtre, et à qui les consciences obéissent dans toutes les questions de foi.

Un jour donc que je descendais des hauteurs de Péra, je m'embarquai dans un caïque avec le consul de Salonique, qui voulut bien m'accompagner au Fanar et en même temps me montrer les choses les plus merveilleuses de la Corne-d'Or. Le canon grondait et annonçait la visite et la prière du sultan à la mosquée : c'était une belle occasion pour jouir à la fois de bien des spectacles et admirer, sur le passage du souverain, les étranges cavaliers de son magnifique cortége. Au sortir de la mosquée, le sultan monta dans son caïque pour se rendre à l'arsenal de la Corne-d'Or voir son beau-frère réconcilié avec lui par les soins de M. Thouvenel.

Le caïque du sultan est une des choses merveilleuses que j'aie vues, et, pour le bien faire comprendre, j'ai besoin de dire encore un mot de ces embarcations gracieuses et légères. Le caïque est une embarcation fort étroite et d'une longueur démesurée, terminée aux deux bouts par une pointe longue et aigue. Tout y est sacrifié à la rapidité de la course. Ce frêle esquif touche à peine la surface de l'eau, et sa forme tranchante et effilée le fait courir, comme le fer d'un patineur, sous la pression de rames longues et puissantes. Le centre de cette embarcation est en forme de caisse; un tapis pour s'accroupir ou un petit banc très-peu élevé, voilà la place du voyageur, assis derrière ses rameurs. Pour y entrer il n'est pas possible de poser le pied sur le bord, ce qui ferait immédiatement chavirer l'esquif; il faut d'un seul bond s'élancer et s'asseoir à la place qui vous est réservée. Encore, une fois assis, tous les mouvements ne vous sont-ils pas permis, et je fus un jour poliment admonesté par le chef des rameurs pour avoir, quoiqu'étant assis, penché le corps de façon à trouver dans mes poches un remède contre l'humidité et les éternuements que provoquait l'eau du Bosphore. La rapidité gracieuse de ces embarcations fait toujours le charme et la surprise des voyageurs. Souvent, pendant la guerre de Crimée, lorsque ces eaux étaient animées par la présence des

marines anglaises et françaises, des paris et des courses s'établirent entre nos marins et les kaïdjis du Bosphore, et toujours ceux-ci remportèrent la victoire sur la vapeur.

Le caïque du sultan ne diffère en construction des autres caïques que par sa grandeur, ses ornements et le nombre des rameurs. Vingt-huit rameurs, divisés en quatorze paires et portant tous le même costume éclatant de blanc et de rouge, manœuvrent avec un ensemble et une précision remarquables. Un élégant pavillon, soutenu par des colonnes, abrite les sophas d'écarlate et d'or sur lesquels repose Sa Hautesse. Un large ostensoir d'or et d'argent, d'une hauteur de près de deux mètres, placé à l'extrémité de la proue, soutient le croissant et les armes du Medjidié, et domine les flots comme un soleil à l'horizon des mers. Le mouvement des rames sur l'eau accélère avec une grande puissance la marche de ce navire. Pour donner une plus grande impulsion à ces longues rames, parfaitement parallèles dans leurs mouvements, tous les rameurs se lèvent ensemble et, s'inclinant profondément devant la tente où repose leur maître, attaquent avec vigueur la résistance de l'eau; puis se reposant un instant assis sur leurs bancs, et se penchant lentement en arrière sous le dernier effort de la rame, ils se relèvent avec respect et en silence et l'onde fuit en tourbillons sous la pression vigoureuse de leurs bras. Les yeux sont fascinés par la grâce et la vigueur de ces mouvements.

Tous les vaisseaux de la flotte turque, et il y en avait là plus d'une vingtaine, dont quelques-uns de haut bord, étaient entièrement pavoisés en l'honneur du maître absolu de toutes les Turquies. Une fois à terre, sur le quai de l'arsenal, la démarche du sultan avait quelque chose de lourd et de fatigué, et chacun d'ailleurs, en voyant cette figure au teint hâve et épuisé, se demandait comment un tel homme pourrait soutenir et continuer l'œuvre de régénération qu'il avait osé commencer. Le

port est coupé en trois endroits par trois ponts qui s'entr'ouvrent au passage des vaisseaux. Celui qui est près de nous, le plus beau des trois, s'appelle le *pont de la Bonne-Œuvre,* parce qu'on y passe gratis. Il a été bâti en bois par un des plus riches habitants de Constantinople. Prévenu assez à temps que sa fortune, se montant à des sommes énormes, avait engagé les maîtres du pouvoir à demander sa tête au sultan, sous un prétexte quelconque toujours facile à trouver en un tel pays, ce pacha se hâta bien vite de construire ce pont et d'en faire hommage au sultan, sauvant ainsi du même coup sa vie et environ la moitié de sa fortune.

Mais il est temps d'arriver au Fanar, et on me pardonnera d'avoir été distrait sur mon chemin par tant de choses en vérité fort attrayantes. Non loin du rivage, au centre d'un quartier fort sale et fort agité, je fus introduit, grâce à la protection du consul qui avait sans doute quelques intelligences dans la place, sous des voûtes et par des détours obscurs, au milieu de cours et de bâtiments d'une forme bizarre et d'une haute antiquité. Les personnages auxquels je fus présenté ne me firent point mauvais accueil malgré mon costume, et l'ordre fut donné de me montrer ce qui pouvait m'intéresser. Peut-être qu'une salutaire frayeur, inspirée en ce moment par le nom de la France, ne fut point étrangère à cette réception, dont je me montrai fort reconnaissant.

J'étais là dans le foyer même du plus grand de tous les schismes, celui qui a déchiré sans pitié la robe du divin Sauveur des hommes et a séparé de l'arbre de vie tant de rameaux infortunés fatalement destinés à se dessécher et à périr. Quand Pierre d'Alexandrie voyait en songe Jésus lui montrant son Eglise, sous la forme d'un vêtement qu'Arius venait de déchirer, il frémissait déjà à la pensée de ces rivages que mes pieds foulent aujourd'hui. Il me fallut imposer silence à toutes ces pensées et me rappeler que ma démarche n'avait d'autre

but que de visiter quelques reliques, et que je n'étais point venu pour discuter; de plus, je ne savais point parler la langue du pays et je ne pouvais que difficilement entrer en conversation avec ces nouveaux docteurs de l'Orient. Ils allaient avec empressement autour de moi, revêtus d'un costume tout à fait semblable à celui des juges de nos tribunaux de commerce.

C'est donc ici, me disais-je, que se fait en grand ce honteux trafic des choses saintes, que Jésus devrait flageller, comme celui des marchands du Temple, et que nous pouvons bien nommer *la vente aux enchères.* Nos livres saints nous enseignent que pour arriver au sacerdoce, il faut être appelé, comme Moïse et Aaron, et ne pas se choisir et se désigner soi-même pour cet honneur. Jésus-Christ, le premier de tous les Pontifes, se dit *envoyé* par son Père. Ici, au contraire, le Pontife se choisit lui-même, et il a, pour preuve de sa vocation et de sa capacité à remplir ses augustes fonctions, l'argent qu'il peut offrir comme prix de sa charge. Cette collation de bénéfices, c'est-à-dire cette vente des cures et des évêchés, qui doit enrichir tous les entremetteurs, depuis le patriarche du Fanar, qui paye des millions pour obtenir sa charge, jusqu'au dernier des titulaires, produit une vénalité qui tient du prodige, donne des fonctions et des dignités aux hommes les plus indignes, entraîne le chef spirituel à vendre toutes les charges, afin de payer la sienne, et amène les confesseurs eux-mêmes, ainsi que le constate M. Henri Mathieu dans son livre intitulé *la Turquie et ses différents peuples,* à « transiger avec leurs pénitents et à vivre du produit des absolutions qu'ils donnent. »

Le prêtre est contraint à ce scandale pour se rédimer du prix qu'on a exigé de lui au moment où il a acheté sa charge, et ce prix est un fardeau d'autant plus lourd que les intermédiaires ou commettants en ont retiré de plus beaux bénéfices, ou qu'il lui a fallu, pour obtenir cette charge, lutter contre des concurrents plus redou-

tables. Que serait-ce donc si nous voulions parler des autres scandales qui sont la conséquence forcée de cette absence de vocation dans le clergé? Le livre de M. Pitzipios en donne une idée.

On se demande si Mahomet II avait en vue les intérêts de l'église grecque et son indépendance, lorsqu'il a laissé aux évêques grecs le droit de perception et d'impôt sur leurs coreligionnaires. Sans doute il agissait avec une pensée politique et voulait détacher toujours davantage les populations de l'Orient de celles de l'Occident, sachant d'ailleurs très-bien que cette indépendance n'était que nominale, et que, le jour où il le voudrait, il saurait bien la mettre à néant. La maxime des moines de l'Orient « mieux vaut obéir au turban qu'à la tiare » servait à merveille les projets du vainqueur, qui se garda bien d'en défendre ou d'en contrarier la prédication. A côté de ces considérations politiques, qui nous font peut-être plus d'impression qu'au vainqueur lui-même, il faut aussi faire entrer pour quelque chose le caractère turc et son indolente paresse, qui rendirent précieuse au vainqueur la coopération du clergé dans la perception des impôts.

Le *hatti-chérif* de Mahomet II institua donc un saint synode, présidé par le patriarche chef de la nation grecque et juge suprême de toutes les affaires civiles. Il exempta ce saint synode de l'impôt, et chargea le patriarche et ses métropolitains d'exiger et de percevoir une contribution annuelle de chaque prêtre et de chaque fidèle. Le clergé devait être assisté dans le recouvrement de l'impôt par les magistrats et les officiers de l'empire, qui reçurent de leur côté l'ordre de faire exécuter les sentences du patriarche. Parler d'une telle loi chez les nations chrétiennes de l'Occident, c'est la déclarer par cela même jugée et réprouvée. En confiant son troupeau au Chef de son église, Jésus-Christ le chargea-t-il de le paître ou de le tondre?

Voici comment il m'arriva de connaître ces scan-

daleux usages et de juger par moi-même de l'impression qu'une telle mesure de finances doit nécessairement produire sur les populations. Un matin, pendant le déjeuner, Son Excellence, M. Thouvenel, me dit d'un ton moitié sérieux: « Il y a grande désolation aujourd'hui dans la ville de Thérapia; une partie de la population vient de prendre la fuite et de se cacher dans le bois de Belgrade. » N'ayant rien entendu dire qui pût motiver un tel effroi, j'en demandai aussitôt la cause, et il me fut répondu: « *L'Evêque sort!* » Jamais il ne m'était entré dans l'idée qu'une tournée pastorale pût être autre chose qu'une série de bénédictions; je soupçonnai donc quelque mystification, et je demandai en riant le mot de cette plaisanterie, lorsque M. Thouvenel, continuant à s'amuser de mon ignorance, me répéta du même ton ce mot terrible, qui a le pouvoir de mettre en fuite un peuple tout entier: « *L'Evêque sort!* » Or, voici le fait que je ne pouvais deviner et qu'il fallut bien me dire. En dépit de la discrétion obligée qu'avait dû y apporter le prélat, la ville de Thérapia venait d'apprendre qu'elle allait avoir la visite de son évêque. Il ne s'agissait point pour elle d'entendre la voix de son pasteur, d'en recevoir un sacrement ou une aumône, mais de payer la redevance annuelle dont je viens de parler. Or, cette redevance prend d'année en année des proportions effrayantes pour les contribuables. Lorsque la Sublime-Porte demande au patriarche de lever par exemple une contribution d'un million de piastres, immédiatement le président du saint synode s'arrange de façon à en percevoir trois fois autant, et garde pour lui la plus belle partie de ce bénéfice. Lors donc que, appuyé par la force armée, l'évêque apparaît au sein d'une population effrayée pour lever en toute rigueur un tel impôt, les contribuables qui ne peuvent simuler la misère ou les infirmités prennent la fuite et se cachent dans les montagnes pour échapper à ces exactions. Cette expression consacrée: « *L'Evêque sort!* » ne justifie que trop la

terreur et la désolation de ces pauvres gens qui n'ignorent pas qu'on prélève sur eux un impôt exagéré, et qui sera en grande partie inutile au gouvernement.

C'est ainsi que ce peuple grec, attaché vivement à sa foi, se trouve enchaîné au schisme par un clergé tout puissant qui dispose de sa fortune et de sa liberté, et dont les couvents possèdent de riches propriétés territoriales dans les provinces d'Europe. Ah! si ce pauvre peuple, témoin de tant d'ignorance et de tant de cupidité, pouvait voir et entendre quelques-uns de nos modestes et zélés missionnaires, la comparaison le rapprocherait bien vite de nous!

Il y a une clause providentielle dans le *Hatti-Humayoun*, c'est celle qui supprime sans distinction les redevances établies au profit du clergé grec, et les remplace par un revenu fixe, et pour le patriarche, et pour les autres membres du clergé, donnant à chacun, comme en Europe, un traitement en rapport avec l'importance de ses fonctions. Je ne sais pas si un bon système d'impôts et un ministère viable des finances verront jamais le jour en Turquie; mais j'ai la conviction que rien ne rapprochera ces malheureuses populations de l'Eglise de Rome comme la suppression dans le clergé grec du droit de battre monnaie et de juger les causes civiles. Je fus heureux de voir cette conviction partagée par Son Exc. M. Thouvenel, dont le jugement est si sûr dans les questions qui intéressent l'Orient, et je le suppliai de toute mon âme de ne point perdre de vue un intérêt religieux d'une aussi haute importance. Depuis ce jour il n'est pas sans exemple que des villages tout entiers soient passés comme transfuges, le pasteur en tête, du culte grec schismatique au culte grec catholique, et des mouvements religieux, agitant des provinces de vingt à trente mille âmes, sont venus confirmer cette prévision. Chez les peuples chrétiens de l'Occident, une telle loi d'impôt et de semblables exactions enfanteraient la révolte et le mépris; chez les Grecs, dont nous avons tant

chanté les vertus, elles imposent l'obéissance et le respect

C'était bien un de mes plus grands désirs et en même temps un important devoir pour moi de m'informer, tous les jours et dans tous les lieux où je me trouvais, quels étaient les reproches que les enfants du schisme oriental ont coutume d'adresser à l'Eglise qu'ils attaquent et qu'ils ont abandonnée. J'avais toujours quelque peine à croire que le schisme d'Orient reposât sur les quelques dissidences signalées par la théologie. Je dois maintenant déclarer que j'y ai trouvé peu d'autre chose, et que, depuis la question de la Pâque des juifs, qui, dès le quatrième siècle, commença à séparer la cause des évêques d'Orient et celle des évêques d'Occident, jusqu'à la question actuelle du calendrier grégorien, dont j'ai déjà parlé, il n'y a, comme point de dissidence de la part des Orientaux, que des prétextes frivoles. En voici quelques mots :

Personne en Orient ne fait à l'Eglise latine un reproche qui tienne au dogme, et personne ne s'occupe sérieusement de la fameuse et difficile question de la *procession* du *Saint-Esprit* comme provenant du *Père* et du *Fils*, ou de l'addition au symbole qui en a été la conséquence. Tous reconnaissent qu'il y a eu accord complet sur ce point au célèbre concile de Florence, et avouent en même temps que l'Eglise latine n'a jamais exigé, comme condition indispensable de rapprochement, l'addition dans leur *symbole* du mot *Filioque*. Comment penser qu'un mystère aussi insaisissable, même à la plus profonde intelligence, ait jamais pu devenir une question populaire et animer un peuple contre un autre peuple?

Le purgatoire, l'état des âmes jusqu'au jour du jugement, la question liturgique des orgues, n'ont jamais été non plus des difficultés sérieuses et sont depuis longtemps aplanies.

La consécration du pain azyme n'est pas non plus un obstacle, et d'ailleurs l'Eglise latine elle-même en fait

volontiers le sacrifice, puisqu'elle permet, même dans la capitale du monde chrétien, l'usage de consacrer avec du pain ordinaire.

Chose bien plus merveilleuse encore, ce n'est pas la question de la primauté du Saint-Siége qui empêche l'Orient de retourner à la foi de ses pères. Il chanterait volontiers l'hymne aux deux langues, Αγιος ὁ Θεος, le chant de la réconciliation de Florence, que l'Eglise latine a religieusement conservé. La preuve en est que le canon du concile de Florence, qui définit si bien les droits du successeur de saint Pierre, n'est pas repoussé lui-même, malgré ses exigences de primauté et d'honneur. On cherche seulement à le concilier avec les prétentions des patriarches orientaux, par quelqu'une de ces subtilités si familières aux Grecs.

Que reste-t-il donc? C'est à peine si j'ose le dire: il reste une calomnie et un scrupule; voilà, dans ces deux mots, la raison extérieure du schisme. Je dis extérieure, parce qu'il faut bien une raison apparente à laquelle le peuple puisse se laisser prendre; mais le véritable motif de la répulsion, c'est l'éloignement des vertus cléricales qui deviendraient un devoir impérieux au jour de la réconciliation. Voilà ce qu'on ne saurait s'avouer, au moins devant le peuple. Ce serait ici le lieu de retracer quelques-uns des scandales racontés dans l'ouvrage de M. Pitzipios; mais je tiendrai la parole donnée en commençant ce chapitre, et d'ailleurs je ne m'en sens pas le courage.

La calomnie dont je parle a un caractère assez grave, et c'est elle qui fait sur les Orientaux la plus vive impression. On sait, et il est bon de le rappeler ici, que l'Eglise de Rome, loin d'exiger des Grecs schismatiques qui rentrent dans son sein, l'usage du rit latin, prescrit sévèrement, au contraire, l'emploi du rit grec, tel qu'il est autorisé chez les Grecs unis, c'est à dire chez les Grecs catholiques. Pour ne pas s'être conformé à cette règle si sage, le zèle de quelques missionnaires n'a pas

peu contribué à retarder le jour d'un rapprochement. J'aurai l'occasion de revenir encore sur un point aussi important dans mes réflexions sur la Palestine, à mon retour de Jérusalem.

Cela posé, le plus grand mal qu'on ait fait à ce peuple grec, qui a le même symbole, les mêmes sacrements, le même sacrifice, le même Sauveur et le même culte que l'Eglise latine, a été de lui persuader que Rome ne demandait sa conversion que pour lui imposer son langage et lui enlever sa nationalité, tant est invétérée et irréconciliable la haine des Latins contre les Orientaux. Donc, proposer à un Grec de rentrer dans le sein de l'Eglise, c'est lui demander, à son sens, l'abjuration des intérêts qui sont les plus chers à ses habitudes, à ses préjugés, à son orgueil national, à sa nature la plus intime. On sait ce que l'Autriche a gagné à imposer son langage aux populations italiennes. Voilà le préjugé le plus enraciné et le plus fatal en Orient. Voilà la principale machine de guerre de l'arsenal schismatique du Fanar; et, à l'heure où se fera la lumière, les populations étonnées de leur erreur, de l'identité de leurs croyances avec l'Eglise latine, frappées du désintéressement et des vertus d'un clergé si indignement calomnié, scandalisées de l'orgueil et de la cupidité du clergé schismatique, prendront facilement leur parti entre le Christ et Bélial.

Telle est la raison qui me fait considérer cette clause du *Hatti-Houmayoun,* si contraire aux intérêts financiers du clergé grec, comme l'affranchissement de ce joug de terreur que ce clergé fait peser sur la population, et comme l'effort le plus heureux en faveur de la véritable lumière.

Puisse arriver bientôt le jour où ceux qui ont la même foi auront aussi le même cœur!

CHAPITRE XIII.

Reproche à la fois sérieux et risible. — Importance de la question. — Préjugé oriental. — Les prêtres grecs à l'autel. — La barbe et ses avantages. — Qui a raison de l'Orient ou de l'Occident? — Tentatives malheureuses. — Les Grecs de la Russie et les Grecs de l'empire ottoman. — Les obstacles sérieux. — Les dangers nouveaux. — Fin de la visite au *Fanar*. — Église patriarchale de Saint-Georges. — La chaire de saint Jean Chrysostôme.

Quant à l'obstacle sérieux que j'ai annoncé sous la dénomination de scrupule, ne sachant trop quel nom lui donner, j'avoue un certain embarras à le désigner nettement, et je dois prévenir mes lecteurs contre une trop grande hilarité; *risum teneatis, amici!* Ce grand et terrible reproche, adressé avec tant de passion au clergé latin par ses confrères d'Orient, ce fait extraordinaire, qui rend odieux le prêtre de l'église de Rome, c'est qu'il se rase le menton, ce qui, aux yeux des peuples de l'Orient, faciles à scandaliser, est évidemment un péché des plus graves, un péché mortel. Ne rions pas trop des préjugés orientaux: notre clergé en Afrique a compris la nécessité de ne pas lutter contre celui-ci, et les prêtres latins, qui se rendent en pèlerinage en Orient, y laissent croître leur barbe, afin de ne pas ajouter aux périls déjà certains d'un lointain voyage d'autres complications; et, si moi-même je ne l'ai point fait, c'est que, ayant été en sécurité partout, grâce à la haute protec-

tion de Son Excellence l'ambassadeur de France, et au caractère quasi-officiel dont j'étais revêtu, j'ai voulu me donner la satisfaction de connaître par moi-même jusqu'où allait la répugnance orientale dont je parle. Ce préjugé m'a paru respecté jusque dans Rome même, où le religieux qui a été en Orient est autorisé à conserver jusqu'au dernier jour la barbe qu'il a laissé croître durant son pèlerinage.

Les peuples de l'Orient attachent donc une grande importance à cet usage; ils portent la barbe toute entière, et cette barbe, qui maintient leur tête droite et relève la majesté de leur visage, se prête assez bien à leur dignité habituelle et à l'ampleur de leurs vêtements. Cet usage en effet contribue beaucoup au maintien décent et à la gravité qui les caractérise. On comprend facilement que, avec ce grand respect pour leur barbe, les Orientaux soient facilement impressionnés par l'accusation bizarre des schismatiques grecs contre l'Eglise romaine, qu'ils veulent à tout prix rendre odieuse. Dans les églises grecques, j'ai été souvent frappé d'étonnement en voyant à l'autel ces prêtres schismatiques dont la barbe vénérable rehaussait singulièrement l'éclat et la dignité de leurs riches costumes. Je doute que le prêtre catholique, dépouillé de cet ornement, fût-il même un saint Basile ou un saint Jean Chrysostôme, puisse se faire voir et écouter avec respect. Rien que la comparaison de son visage avec celui de la femme fait rire les auditeurs les plus bienveillants. J'ai pu en juger par moi-même, et on verra plus tard ce qui faillit m'arriver en Syrie à cette occasion.

D'où peut donc provenir la prohibition ou la condamnation de la barbe en Occident? Ne semble-t-il pas beaucoup plus naturel que l'homme garde ce que Dieu lui a donné? Sans parler de tout ce qui a été écrit sur la *Pogonologie,* bon nombre de médecins ont démontré les avantages de la barbe contre les rhumes de cerveau, contre les névralgies et contre la perte des dents. Dans

ses mémoires, Napoléon Ier dit quelque part : « Les Orientaux se rasent le crâne et portent la barbe; les ophthalmies sont chez eux plus fréquentes que la perte des dents. Les Européens se rasent le menton et gardent leurs cheveux; la perte des dents est chez eux plus fréquente que l'ophthalmie. »

Cette sage observation, parfaitement résumée et si simple, est toutefois incomplète. La nécessité du turban, ou de toute autre coiffure épaisse, destinée à protéger la tête contre les ardeurs du soleil, a amené les Orientaux à se raser le crâne, et ce qui cause le plus d'ophthalmies chez ces peuples, qui ne trouvent un peu de fraîcheur à respirer que durant la nuit, c'est bien plutôt l'habitude dangereuse de coucher à la belle étoile, dans les champs et sur les terrasses de leurs maisons. Le froid de la nuit et l'abondante rosée du matin produisent encore bien d'autres infirmités. Le *Lévitique* de Moïse, si sage dans ses prescriptions, défend de couper la barbe et même de la tondre en forme arrondie (ch. XIX, 27). On trouve souvent dans les Pères grecs des recommandations de ce genre. Dans son livre *de Lapsis*, saint Cyprien, parlant de ceux qui s'épilent le menton, dit : « Pour plaire aux hommes, ils ne craignent pas de déplaire à Dieu. » Le canon quarante-quatrième du quatrième concile de Carthage défend aussi aux clercs de se raser le menton.

A voir l'importance que les Grecs modernes attachent à cette question, et les sentiments de haine qu'elle réveille chez eux, il est à présumer que l'usage de se raser la barbe fut dans l'origine du schisme un caractère distinctif de séparation. On ne voit pas en Orient d'exception contre cette règle, tandis qu'en Occident la coutume est loin d'être uniforme. Tandis que, en 1561, la Sorbonne décide, après mûre réflexion, que la barbe est contraire à la modestie sacerdotale, on assure qu'un proverbe dit chez les Espagnols : « Depuis qu'il n'y a plus de barbe, il n'y a plus d'âme. » Combien de fois la

servilité des courtisans n'a-t-elle pas changé leur visage pour plaire à leur maître,

Regis ad exemplar totus componitur orbis,

tandis que le maître lui-même, abjurant toute dignité, se donnait en esclave à une femme indigne, à une maîtresse? S'il y a, dans le sacrifice de la barbe chez les Européens, une concession faite à la femme, faut-il voir dans l'usage contraire de l'Orient un signe de sa grande servitude? On pourrait le croire, si de nombreux exemples pris dans les mœurs les plus intimes de tous ces peuples ne venaient de part et d'autre le démentir, et je n'ai pas la prétention d'examiner, à propos de cette grave accusation de l'Eglise grecque, toutes les questions qui se rattachent de loin ou de près à ce détail de costume. Je crois en avoir dit assez pour démontrer, non pas aux gens raisonnables, mais à ceux qui penseraient comme les Grecs, qu'il n'y a pas l'ombre de justice et de raison dans un reproche que nos adversaires croient destiné à couvrir de honte l'Eglise romaine.

Pour peu que l'on prenne patience, l'usage des Occidentaux se conformera assez vite à celui de l'Orient. De nos jours déjà nous sommes témoins de bien des tentatives faites pour ramener l'Occident à la primitive simplicité. Quelques-unes de ces tentatives malheureusement ne sauraient avoir les honneurs du bon goût, et l'on ne peut s'empêcher, en voyant l'encadrement de certaines figures, de comparer quelques-uns de ces visages, ainsi restaurés, aux figures quasi-humaines et grotesques de certains animaux remarquables par leur adresse à copier les gestes de l'homme. Ce n'est pas ainsi que le costume oriental arrivera à subir l'humiliation d'une défaite.

Il faut donc chercher en dehors de toutes ces puérilités l'avenir de l'Eglise grecque. La redoutable vitalité du schisme oriental, surtout dans la Palestine, est dans la puissance de la Russie, que les Grecs schismatiques, dans tous leurs dangers politiques, sont portés tout na-

turellement à invoquer. Il n'y a entre ces deux Eglises aucun rapprochement ou de sympathie, ou de croyance; c'est la haine seule contre Rome qui les confond dans une même entente cordiale. Il n'est pas rare de trouver des hommes instruits qui confondent les Grecs de l'empire russe avec les Grecs schismatiques du clergé d'Athènes ou de l'empire ottoman. Cette confusion, pleine de dangers, n'est fondée ni sur la politique ni sur la religion. Les schismatiques de la Turquie n'acceptent du czar que ses présents et ne lui donnent guère en retour que des éloges, qui ont toujours un côté fort désagréable pour le gouvernement turc. Le saint synode du Fanar, toujours en garde contre la Russie, n'admet pas la suprématie du saint synode russe, et n'entend pas se laisser présider par un colonel aux éperons d'or, qui viendra, de la part de l'empereur moscovite, imposer un dogme sur le Saint-Esprit.

Ce sont les Russes du palais de Saint-Pétersbourg qui croient et veulent imposer la croyance que le czar commande aux Grecs de toute la terre, et qu'il y a en Turquie six millions de leurs coreligionnaires qui ont besoin d'être protégés contre la tyrannie ottomane, tout aussi bien que contre les empiétements de Rome. Voilà la pierre de touche des difficultés que rencontre en Orient l'Eglise de Jésus-Christ, des impossibilités qui paralysent la diplomatie, des prétentions si étranges de l'esprit moscovite, et de tant d'embarras nouveaux qui surgissent à tout moment.

La Russie cherche en vain à s'appuyer sur l'identité des symboles: les orthodoxes de son synode reprochent aux schismatiques du Bosphore l'acceptation du *Filioque*, et les orthodoxes du Fanar reprochent aux Russes d'avoir remplacé dans le symbole le mot *catholique* par celui de *sobornii* (synodal). Jamais d'ailleurs la Russie n'acceptera la décision du concile de Florence, que nous venons de rappeler, qui rétablit la suprématie du Pape, et que les Grecs ont acceptée. Malgré tout cela, et quel

que soit le désespoir des ministres turcs, il n'en est pas moins vrai que l'épée de la Russie est le point de mire d'un grand nombre d'espérances en Orient.

On l'a vu à la prise de Sébastopol, les Grecs ont refusé de croire à l'abaissement de la Russie, et ils étaient prêts au contraire à croire aux humiliations de la France. Leur sens populaire ne les a pas trompés: la Russie, c'est le schisme; la France, c'est l'Eglise. Donc, ou la Russie demeurera dans une alliance intime avec la France; et alors la liberté de conscience amènera insensiblement les Grecs de l'empire ottoman à l'unité; ou cette rivalité se réveillera plus terrible encore, et la Russie enchaînera pour toujours dans le schisme et la barbarie les infortunées régions de l'Orient.

Depuis que la Turquie s'imagine, à l'ombre du traité de Paris, redevenir une puissance forte et sérieuse, ne voit-on pas grandir l'influence moscovite, et n'entend-on pas des cris d'effroi partir même des Lieux-Saints de la Palestine? Tout cela dit assez que l'exécution de ce traité, écrit à la hâte, se fait d'une manière contraire à ses principes et en opposition avec la guerre qu'il est venu terminer. Et si l'on croit devoir entrer dans la voie des ménagements, pourquoi la Russie, dont les empiétements envahissent l'ancien monde et menacent le nouveau, la Russie seulement, en aurait-elle les avantages et les priviléges? Vaincue et humiliée, elle aurait encore le pouvoir de commander à ses vainqueurs! La victoire de Malakoff, remportée le jour même de la naissance de la Vierge immaculée, nous a laissé d'autres espérances.

Après une telle digression, il est temps d'en finir avec ma visite au *Fanar*. Malgré mon titre de prêtre romain et malgré mon costume, je fus admis à visiter la belle église patriarcale de cet établissement. Elle est placée sous l'invocation de saint Georges, le martyr le plus vénéré de tout l'Orient. Sans être très-grande, cette église est spacieuse et élégante dans toutes ses proportions. Elle

est littéralement tapissée de haut en bas de sculptures admirables, de médaillons, d'émaux, de peintures, avec des légendes pleines d'intérêt. Il y a là des détails à absorber la vie d'un archéologue. Les voûtes et les boiseries, du style byzantin le plus pur, sont de vrais modèles, et j'ai rarement vu un temple qui, dans son ensemble et dans ses détails, m'aie fait, autant que celui-là, l'effet d'une véritable église byzantine avec toutes ses richesses d'ornements et d'architecture. On y voit adossée au mur, à droite en entrant, une chaise en bois sculpté qu'on assure être celle de saint Jean Chrysostôme, origine que la couleur du bois ne vient certes pas démentir. A cette vue et à ce contact je me sentais frémir, et, les yeux fixés sur cette tribune, je croyais assister à une de ces *homélies d'or* descendant sur l'auditoire comme un rayon du ciel. Ce meuble est un vrai bijou d'archéologie. C'est un trône épiscopal surmonté d'un dôme en bois que soutiennent quatre colonnes. Il n'est élevé au-dessus du sol que de sept à huit marches. Des inscriptions grecques se lisent au fronton, sur les côtés et sur les colonnes. On conserve aussi, dans cette église, un tronçon de la colonne de la Flagellation, ainsi que plusieurs mosaïques sauvées des dévastations de Sainte-Sophie.

CHAPITRE XIV.

L'ennui à Constantinople. — Les *rayas* et leurs possessions. — Les distractions populaires. — Les derviches *danseurs* et *hurleurs*. — L'étude de la langue grecque. — Sa prononciation inconnue chez nous. — Avantage de cette nouvelle étude. — Deux grands dangers pour les voyageurs. — Conseils hygiéniques. — Vêtements et usages orientaux. — Premières nécessités du voyageur.

Quand on a vécu quelque temps à Constantinople, on se prend bientôt d'ennui si on n'a autour de soi les joies de la famille et celles de l'amitié. Tous ces semblants de civilisation affadissent le cœur, ne lui laissent que la fatigue et la pitié, et lui font bientôt regretter d'autres lieux, comme le ciel de la France ou celui de l'Italie. Le Turc de la vraie Turquie d'autrefois semblait avoir compris que des esclaves seuls pouvaient vivre à ses côtés, et c'est pour cela qu'il refusait le droit de propriété à ces malheureux *rayas* qu'il traitait comme des ilotes, parce qu'ils n'étaient pas les fils du Prophète. Aujourd'hui le raya pourra posséder; mais que posséderа-t-il? Quel est le code, quelle est la justice qui protégera sa propriété? Devant quel tribunal fera-t-il valoir ses droits? Comment le prix de ses sueurs, l'héritage de ses enfants échappera-t-il à la cupidité du ravisseur? Depuis qu'une nouvelle législation est mise à l'œuvre, on a vu des pachas, qui entendaient bien n'être pas dépouillés de leurs an-

ciens priviléges, exiger triple contribution et réduire au désespoir les malheureux rayas, contraints à transformer le fer de leurs charrues en armes de révolte. Tant que ce premier point ne sera pas établi, on dira en vain qu'il y a là, de l'autre côté de la Méditerranée, les plus fertiles, les plus beaux et les plus riches pays du monde, des plaines qui réclament des bras pour les cultiver, des ports qui appellent des marchands pour les vivifier et les animer. Si depuis quatre cents ans le sol de la Turquie dépérit, si l'Europe va de préférence peupler au-delà de l'Atlantique les steppes et les solitudes de l'Amérique, cela tient à l'ignorante barbarie des maîtres de ces contrées orientales. Hélas! que n'ont-elles été complètement oubliées; elles eussent peut-être gagné la vie à être abandonnées et à retomber sous l'empire de la nature sauvage. Mieux vaut une forêt vierge, un terrain enlacé de ronces, que les champs où le Turc a vécu.

Il n'est pas jusqu'aux amusements et distractions populaires qui n'aient un caractère d'ennui et même d'immoralité. Je l'ai dit souvent, ce pays n'a ni routes ni canaux, et on ne trouve, sur les deux immenses rives du Bosphore, que la route de Maslack, sur les hauteurs des collines d'Europe, route que les Français ont construite à la hâte pour aller de Constantinople à leur camp. Que faire de chemins et de routes dans un pays où le Turc, essentiellement immobile, impassible, immuable, n'éprouve aucun besoin de changer de place? Quand un théâtre ou plutôt une troupe ambulante, ordinairement française ou italienne, arrive à Constantinople, le Turc laisse volontiers aux Européens l'usage de ce genre de plaisir. Le sultan lui-même, quand il les reçoit dans son palais, n'y voit guère autre chose qu'une critique de la société européenne dont il veut bien amuser ses femmes; il méprise les femmes qui se donnent en spectacle et il les tient infiniment au-dessous de ses *bayadères*. Le peuple, lui, se délecte aux ignobles farces d'un polichinelle très-peu moral, ou bien s'édifie de la vue des

convulsionnaires derviches qu'on appelle *danseurs* ou *hurleurs*. Je n'ai jamais compris l'admiration de certains voyageurs européens pour ce genre d'exercices. Figurez-vous l'homme le plus malpropre et le moins vêtu tombant peu à peu dans le paroxisme de l'épilepsie, pour *hurler* ou *pirouetter* dans cet état jusqu'à en perdre connaissance, et vous aurez une idée exacte de cette rage convulsionnaire qui produit une si touchante édification sur le musulman ignorant et fanatique. Quand ces malheureux derviches en sont venus à perdre tout sentiment, on les frappe dans le dos et dans les mains pour les rappeler à la vie. Cela rappelle les scènes de sorcellerie racontées par les missionnaires de la Chine. Il m'arriva une fois d'être en présence de cette étrange exaltation; jamais il ne me prendra la fantaisie d'y revenir.

Il est à regretter que, dans les années consacrées à l'étude de la langue grecque, on ne donne pas aux jeunes gens quelques notions sur la manière de prononcer le grec moderne. Cela mettrait bien des voyageurs européens en relations faciles et avantageuses avec les populations qu'ils traversent, et ils y recueilleraient par eux-mêmes, sans intermédiaires, bien des renseignements utiles. C'est là un grand service qui coûterait peu de chose aux élèves de l'Ecole normale supérieure, que le gouvernement français envoie et entretient à l'école d'Athènes. Quoique cette langue n'ait pas changé, j'ai passé tout simplement pour un barbare en voulant utiliser le peu de grec que j'avais appris sur les bancs de l'école; on ne reconnaissait même pas la langue que je parlais. Et cependant, quand elle est écrite, cette langue de Démosthène et de saint Jean Chrysostôme est bien la même que celle qui est employée encore aujourd'hui, et par ceux qui l'étudient en France, et par le peuple qui la parle en Orient. La prononciation seule en fait la différence, tellement que si, au lieu de parler, on se contentait d'écrire, on s'entendrait à merveille. Pour

arriver à la prononcer comme de nos jours, il y a peu de chose à changer; mais ce changement, qui affecte principalement les voyelles et les diphthongues, est tel qu'il rend la langue parlée entièrement méconnaissable. Dans cette prononciation, *l'iôta,* en français l'Y (i *grec*), joue un grand rôle: il remplace l'*êta*, l'*upsilon*, souvent même l'*alpha*, et les diphthongues *oi*, *ei*. La diphthongue *ai* se change en *epsilon*. L'*upsilon*, précédé d'un *alpha* ou d'un *êta*, se rend par la consonne française représentée par la lettre F. Voilà, je crois les choses essentielles telles qu'elles m'ont été indiquées par un Grec assez lettré, Constantin Couzzouréli, qui m'accompagna de Rhodes en Syrie, où il allait exercer les fonctions de consul grec à Jaffa. Restent encore les difficultés provenant des divers dialectes qui adoucissent et même suppriment bien des choses.

A Constantinople même, je ne pus faire comprendre cette simple interrogation : τι λεγεις ; parce qu'il fallait prononcer : τε λεῖς. Le *Kyrie* que nous chantons dans nos églises latines nous initie déjà à une partie de ces changements. Sur le bateau *le Jourdain* je ne pus comprendre également cette phrase si simple, prononcée, d'un ton hautain et offensé, par une jeune israëlite grecque à qui on proposait, de la part d'un peintre belge, Huysmans d'Anvers, de laisser faire son portrait : « ουκ εσμέν τῆς αὑτῆς (prononcez *iftis*) τάξεως. *Nous ne sommes pas gens de cette espèce.* » Il y aurait en définitive peu de chose à faire pour rendre ce langage intelligible et y habituer nos oreilles. Quel intérêt peut-on avoir dans les écoles à prononcer le grec d'une façon autre que celle des peuples grecs modernes et qui n'est probablement pas plus que celle-ci la prononciation des anciens Hellènes? Si on craint de surcharger par cette étude les élèves qui commencent l'étude de cette langue, ne pourrait-on pas s'en occuper un peu plus tard, lorsque ces mêmes élèves ont moins d'intérêt à lire le grec en français ?

Une autre recommandation sur laquelle on ne saurait trop insister, dans l'intérêt des voyageurs qui s'aventurent à parcourir les régions asiatiques et méridionales de la Turquie, c'est de les exhorter instamment à respecter et à pratiquer les conseils hygiéniques qui leur seront donnés dans le pays même. Dans ces contrées l'été cause des ravages que l'on peut comparer à ceux de l'hiver dans le nord de la France: la terre s'y dépouille de toute verdure, à tel point que, là où on s'en occupe, les cultures principales n'y sont possibles qu'au printemps ou à l'automne. On n'y voit des fruits et des légumes, et en général de la verdure, que pendant l'hiver; tandis que, sous les feux ardents de l'été, un sol blanchâtre et poudreux, sur lequel se dessinent à peine quelques oliviers aussi pâles que la terre dont ils sortent, fatigue et aveugle constamment les yeux du voyageur. Rien n'est plus dépourvu de raison que de prétendre vivre dans un climat avec des habitudes apportées d'un pays qui en diffère essentiellement. On a remarqué dans les contrées de la Syrie que les Européens qui meurent ou qui tombent malades, sont victimes d'une imprudence qui a lésé ou les organes de la tête ou ceux du ventre. Nous ne nous privons pas facilement du plaisir de saisir un brin d'air qui rafraîchit la tête, ou d'avaler sans précaution une boisson fraîche qui calme et apaise la soif. Or, un coup de soleil sur la tête est un mal sans remède; et, quand la fièvre se présente, il est trop tard et déjà trop certain que la boîte osseuse du crâne n'a pas suffi à arrêter les rayons cuisants du soleil. Une dyssenterie, causée par une boisson fraîche qui attaque les entrailles, devient bientôt aussi un mal incurable.

Ce n'est donc point par fantaisie que l'Arabe, qui ne se découvre jamais, s'enveloppe la tête d'un turban impénétrable, et qu'il enroule autour de ses larges vêtements un long châle qui sauve ses entrailles d'une intranspiration. Il ne suffit donc pas que l'Européen qui

aborde ces contrées se couvre de vêtements blancs et légers; il faut encore que ces vêtements soient abondants, faits de laine et propres à la transpiration.

Les Orientaux, au lieu d'avoir comme chez nous des appartements d'hiver et d'été, qui sont d'habitude mal bâtis, insuffisants, exposés aux courants d'air et fort loin d'être sans inconvénients dans l'une et dans l'autre saison, portent toujours sur eux le même vêtement, aussi imperméable à la chaleur qu'il l'est au froid de l'hiver. Les garanties que nous cherchons dans nos appartements, ils les portent sur eux partout où ils se trouvent.

Donc, la première chose que doit faire le voyageur en arrivant dans un tel climat, c'est de prendre conseil de ses habitants les plus sages et de se conformer à leurs avis. En quittant son pays, il a dû se munir de toutes les choses qu'il a jugé utile de prendre; cette dernière précaution, il ne peut guère la trouver que dans le pays même qu'il va parcourir. S'il est prudent de se pourvoir d'une tente pour éviter les logements infects et infestés de vermine, il n'est pas moins avantageux assurément de prendre et de suivre les conseils dont je parle. Il est surtout un meuble qu'un cavalier européen ne doit pas oublier: c'est une selle convenable. Dans un pays qui n'a ni chemins ni voitures, le cheval est le seul moyen de transport. Or, ce qu'on appelle une selle arabe est une atroce table carrée sur laquelle on n'est bien que debout ou assis les deux jambes du même côté. C'est pour avoir consciencieusement respecté et suivi tous ces sages conseils que je suis rentré dans mon pays, après un tel voyage, sans avoir souffert d'autre chose que de la fatigue inévitable dans de telles courses et par une telle chaleur, et que je n'ai pas eu l'occasion de me servir de la pharmacie enfouie dans mes bagages. C'est en obéissant scrupuleusement à toutes ces nécessités que des voyageurs plus hardis vont jusqu'à affronter la vie du désert, en compagnie des hordes de bédouins,

lesquelles n'ont, pour ainsi dire, d'autre abri que le fer de leur lance, d'autre vêtement que le poil de leurs chameaux, d'autre nourriture que le lait de leurs chamelles.

CHAPITRE XV.

La vie arabe. — Les caravanes de la Mecque. — Le cheval de l'Arabe. — Ses deux défauts. — Charme de la vie au désert. — Cavaliers arabes. — Les Européens au désert. — Condition de la femme chez les bédouins. — Ruse dangereuse. — Histoire de Fatah-Allah-Caralli. — L'officier de remonte. — L'amateur de chevaux. — Le prince *Pulcher M....* — Le juif d'Alep. — Le certificat.

La vie arabe est un des problèmes les plus intéressants que l'on puisse poser à la curiosité d'un Européen. Le Turc, à moitié civilisé, qui peuple les rivages quelquefois si rapprochés de l'Europe et de l'Asie, nous sépare entièrement de ces étranges populations, à qui la terre est inconnue, et qui retrouvent partout pour clocher et pour pavillon les mêmes étoiles du ciel. Cette vie, qui nous épouvante, a pour ces hommes nomades un charme que leurs poëtes ne cessent de chanter à l'envi. L'habitant des cités leur inspire une profonde pitié, et en lisant ces poëtes de l'Orient qui ne le cèdent en rien aux meilleurs d'entre les nôtres, on est surpris que la vie dont je parle ait tant d'attraits pour un être essentiellement voyageur et sans cesse déplacé. J'ai donc écouté toujours avec un vif intérêt tout ce qui m'en a été dit, et j'ai noté avec soin ce que j'en ai vu moi-même.

De tels hommes, avec de telles habitudes, sont capables des choses les plus surprenantes. Comment n'au-

rais-je pas admiré, malgré ma profonde pitié, ces ferventes caravanes de pèlerins musulmans, affrontant tous les dangers du soleil, du désert et des bédouins pillards, pour aller jusqu'à la Mecque et pour en revenir? Nous ne nous faisons pas une idée de ces immenses troupeaux humains, à peine vêtus, traînant avec eux femmes et enfants et marchant avec confiance, à travers des contrées inconnues, vers les rivages de la mer Rouge. Une jarre de Dardanelle pour la provision d'eau, un vase pour cuire un peu de riz, et pour les plus opulents un tapis ou matelas sur lequel couchera toute la famille, voilà le bagage. Quelques chameaux et quelques hommes armés protégeront au besoin la caravane, et, moyennant un salaire suffisant, ne la livreront pas aux pillards. De distance en distance on rencontre sur cette mer de sable une petite *casba* ou maison à quatre murailles. La caravane y dépose ordinairement une partie de ses provisions de riz et de froment, afin d'alléger ses bagages et de les y reprendre à son retour. La porte en est murée après qu'on y a enfermé un gardien pour soigner les provisions. Le bédouin voleur, qui n'a que le fer de sa lance et qui n'a jamais su planter ou arracher un clou, respecte assez volontiers cette demeure; mais, s'il parvient à tuer le gardien et à la piller, à son retour la caravane, privée de ses ressources alimentaires, n'a plus qu'à mourir de misère. Ce pèlerinage est, je crois, le seul incident possible dans la vie arabe. Cette vie de la caravane, c'est la vie exceptionnelle, c'est la vie des dangers.

Quant aux bédouins vivant en tribus errantes, se transportant partout où la fantaisie les appelle, voilà la véritable vie, le voyage sans fin, tel que Dieu l'a jeté aux pieds de l'homme, selon l'expression d'un de leurs poëtes. Cette vie errante, ce thème si souvent chanté par les Arabes, je le trouvai consigné dans un manuscrit que j'emportai de Constantinople, et que je reçus comme souvenir d'un calligraphe arabe.

Aussi, dans cette vie de voyage, la véritable richesse d'un Arabe, c'est son cheval. Ce trésor sera le prix de ses premières économies, de ses plus grandes privations; et le jour même où il l'obtiendra, son coursier l'emportera au loin, comme un aigle qui prend son vol. Jamais l'Arabe n'a pris de leçons d'équitation; mais, du premier bond, il égale le plus consommé des cavaliers. Ce n'est point une fable que l'amour de l'Arabe pour son coursier. Souvent c'est lui-même qui s'est chargé du soin d'élever cet être chéri et précieux, qui lui a, comme un ami, prodigué ses caresses dès la plus tendre jeunesse, qui a été pour lui plus affectueux qu'il ne le sera jamais pour une femme. Cet animal, entièrement subjugué par de telles caresses, suit son maître, comme le chien le plus fidèle, dans les montagnes, dans les ravins, dans les bois; enfermé dans un enclos, il franchit les barrières à la voix de ce maître qui l'appelle et se présente à lui comme un serviteur qui va lui obéir, comme un ami prêt à courir pour lui au-devant de la mort. On voit souvent de ces chevaux partager les antipathies de leur maître et reconnaître leurs ennemis. Quelques-uns, on me l'a assuré, sont devenus féroces et très-redoutables, rien qu'à la vue d'un chapeau européen. A Smyrne, un écuyer de S. M. Napoléon III, venu pour choisir quelques-uns de ces animaux pur-sang, en fut témoin lui-même.

Il est deux défauts que l'Arabe évite avec soin dans l'achat de son cheval, comme l'indice d'un grand danger: la corne blanche, et pour l'alezan, la présence de quelques crins blancs dans la queue. Ils donnent des raisons curieuses et tout à fait mystiques des dangers que cachent ces deux indices; toujours est-il que la corne blanche ne tient ni les clous ni le fer, et que les crins, blanchis par la frayeur, dénotent chez l'alezan une nature timide et trop impressionnable.

Quant aux cavaliers, c'est une race d'hommes magnifiques, dont la beauté assurément n'est pas à comparer

à certains produits bien rabougris de notre civilisation. Ils portent tous sur la figure un type de douceur et de distinction qu'il est bien difficile de ne pas admirer, et qui vous attire en dépit de toute prudence. Il est certain que quand on les approche, on trouve des caractères aimables, doux, curieux comme des enfants, simples et crédules jusqu'à la superstition. La vie sous la tente, voilà la somptuosité de leurs palais; les beautés du ciel et de la nuit, voilà leurs délassements, leurs spectacles; quelques dattes et le lait de leurs chamelles, voilà le luxe de leurs repas.

Un Européen, homme d'esprit, qui avait voulu se passer la fantaisie de vivre quinze jours de cette vie au milieu des déserts de la Syrie, en se conformant à toutes les habitudes de ces tribus nomades, m'assurait qu'il l'avait quittée avec un grand regret, et il me fit voir une lettre d'un de ses amis, dépensant sottement à Paris les vingt-cinq mille livres de rente qui font toute sa fortune; ce dernier lui écrivait, en réponse à tout ce qu'il venait d'apprendre de cette vie arabe, qu'il était horriblement fatigué de tout ce qui l'entourait, et qu'il allait bientôt venir pour goûter aussi ce simple bonheur de la vie du désert, ajoutant: « Je m'ennuie à la mort dans ce désert qu'on nomme Paris, où il n'y a que des femmes frivoles, des hommes inutiles et des chevaux très-laids. »

On se tromperait beaucoup si on pouvait croire que cette tendresse de l'Arabe pour son cheval peut modifier en quelque chose ce que j'ai dit de la condition de la femme en Orient. Qu'on me permette de prendre la plume d'un autre, celle de Poujoulat, pour insister sur ce point de morale du Coran, et pour montrer que je lui ai laissé, sans exagération aucune, toute sa couleur locale.

« La condition de la femme chez les bédouins a été pour moi un objet d'étude particulière. Les Arabes considèrent la femme comme un être inachevé que Dieu

laissa tomber de ses mains uniquement pour servir à la multiplication de la race humaine; ils ne comprennent rien au charme d'un mutuel épanchement; le bonheur qui naît de l'union de deux âmes, et qui suffit à lui seul pour enchanter la vie, ils l'ignorent et ne l'ont jamais senti; le sommeil du jeune bédouin n'est jamais traversé par ces songes fantastiques qui vous font maudire le réveil. Tout est matériel et brutal dans les sentiments amoureux du bédouin. La femme du désert n'a ni empire ni consolation; on ne fait cas de la bédouine qu'en raison des enfants qu'elle donne à la tribu. Aussi la naissance d'une fille n'est point un sujet de joie pour une famille, c'est presque un accident fâcheux, et les parents et les amis envoient à la mère un mauvais chiffon ou une petite pièce de monnaie fausse, comme pour lui montrer la valeur de la pauvre créature qu'elle a mise au jour. Parvenue à l'âge nubile, on l'enchaîne au caprice d'un maître; peu de regrets suivent sa mort; son âme s'envole à Dieu, et ceux qu'elle a laissés sur la terre doutent que Dieu veuille la recevoir. Ainsi des préjugés barbares, non contents d'interdire à la femme les joies de la terre, lui ferment encore les portes du ciel.

» On suit avec intérêt la bédouine dans ses occupations habituelles, elle trait les chèvres et les chamelles, prépare le *lében* ou lait aigre et le pilon, va chercher de l'eau au fleuve ou à la source la plus prochaine, étend ou replie les nattes et les tapis, et c'est elle qui fête l'étranger sous la tente. Le matin elle lave les pieds de son époux; après chaque repas, elle lui apporte l'eau, le savon et le vase d'étain pour qu'il purifie ses mains, sa barbe et sa bouche; elle remplit rigoureusement tous les devoirs d'une servante. Il ne lui est point permis de s'asseoir à la table de son époux; elle n'a pour elle que les débris du repas. La bédouine se lève avec le jour, et c'est elle qui est la dernière à chercher la natte du repos. Ajoutez à cela

des courses fréquentes sous un soleil brûlant. Combien de fois j'ai vu la pauvre femme marcher nu-pieds, avec ses enfants sur l'épaule, derrière le coursier superbe d'un frère ou d'un époux. La bédouine est belle, pourtant, malgré sa robe grossière et le fichu de toile verte ou blanche qui entoure sa tête, malgré les sillons bleus dont elle a marqué son visage et ses mains, et les couleurs noirâtres dont elle a chargé ses sourcils et la prunelle de ses yeux; elle a de grands yeux noirs qui rayonnent comme deux astres dans une nuit sombre; elle a pour couronne et pour manteau une épaisse et longue chevelure qui n'est caressée que par les vents; j'aime son regard mélancolique, l'austère fierté répandue sur son front; quand elle marche, vous la prendriez pour une reine qui s'est cachée dans le désert.

» Durant les deux jours que j'ai passés dans cette tribut, chaque matin, au lever du soleil, j'annonçais mon départ, et chaque fois le cheik me retenait, comme autrefois ce vieux père béthléémite cherchait à retarder le départ du lévite d'Ephraïm. Mais, au troisième soleil, j'ai fait tout de bon mes préparatifs de route, et quand le bon cheik m'a vu près de le quitter, son visage est devenu pâle, et quelques larmes se montraient le long de ses paupières brûlées par le soleil. « Pourquoi » me quittez-vous? m'a-t-il dit d'une voix émue; restez » ici, ma tente et mes troupeaux seront à vous; si » vous voulez une femme, je vous donnerai ma fille; » ne seriez-vous pas aussi bien ici que dans le pays des » Francs? »

« Bon vieillard, j'ai dans le pays des Francs une » mère qui me pleure, et c'est là que me ramènent » les souvenirs de mon cœur; adieu, bon vieillard, que » notre père de là-haut, le grand cheik des mondes, » vous reçoive dans le ciel comme vous m'avez reçu » sous votre tente! »

» Et déjà j'étais monté sur mon mulet, et le *massalami* (bon voyage) du vieux cheik et d'une douzaine

d'Arabes, me suivait encore bien avant dans le chemin.

» J'étais tout triste en m'éloignant de la tribu. Qui sait, me disais-je, si je n'aurais pas été heureux entre ce vieillard et cette jeune fille, parmi cette peuplade qui m'eût adopté? J'aurais trouvé au milieu de ce désert des joies que désormais je chercherai en vain. Lorsque je serai rentré dans nos cités d'Europe, le souvenir du cheik Abou-Mallah et de la jeune Aïsché, fille du désert, viendra souvent charmer mes heures de mélancolie. »

Quelles que soient les séductions de ce caractère arabe, parfois d'une si touchante naïveté, il faut bien cependant avouer qu'il possède aussi quelques défauts et qu'il a en réserve plusieurs moyens de donner du repentir à ses admirateurs. Cette apparente bonhomie n'est souvent qu'à la surface, et ce qui rend l'Arabe plus dangereux, c'est que ce n'est pas toujours par la violence et par le fanatisme qu'il procède à l'endroit de ses ennemis, surtout quand il sait qu'il n'est pas le plus fort. Parmi les instincts que lui a donnés la nature, il en est un qui va à merveille à la bête fauve et dont l'Arabe se sert avec adresse dans l'occasion, sans l'ombre de scrupule, et croyant surtout rendre service à son Dieu, quand il s'agit d'immoler un ennemi du Prophète. En voici un exemple que j'ai trouvé trop curieux pour céder à la tentation de le supprimer. On y verra la supériorité de cette nature vierge et sauvage quand il s'agit d'employer l'astuce ou la force pour triompher des ressources de notre civilisation!

Un Arabe déjà sexagénaire vint un jour prendre place à nos côtés sur le *Jourdain*, bateau de la compagnie des Messageries françaises. Nous étions mouillés dans la baie de *Skandaroûna* (Alexandrette), et il se rendait en France, afin d'y conduire cinq étalons arabes qu'il avait vendus à Napoléon III pour ses haras impériaux. Il était d'une taille un peu au-dessus de l'ordinaire, robuste et bien constitué. Sa figure cachait encore plus

de ruse que de finesse. Cet Arabe parlait très-bien le français, portait des habits couleur lilas-tendre, qui contrastaient étrangement avec la terreur que son nom inspirait: il se nommait Fatah-Allah-Caralli. Pour se donner le temps d'observer et de chercher ses réponses, il affectait une prétendue surdité. La comédie ne fut pas longue: un de mes compagnons de voyage le reconnut dès l'abord et s'empressa de lever le masque. Ce fourbe se voyant reconnu se contenta de sourire.

Il avait amassé une grande fortune par les voies les plus injustes, et sa grande industrie, celle à laquelle il employait toutes les ressources de son imagination, c'était de se rendre nécessaire et de s'imposer à tous ceux qui avaient besoin d'acheter des chevaux. La commission dont il était chargé pour le gouvernement français ne surprit personne. Aucun Arabe ne monte à cheval mieux que ce vieillard: il y exécute à ravir toutes les évolutions de la fantasia la plus brillante, toujours armé d'une énorme lance qu'il manie dans la perfection.

Le côté moral de ce personnage, ainsi que je l'ai dit, ne répond point à tous ces beaux dehors: on le croit et il se sent capable de toutes les méchantes actions. Aussi a-t-il commis une foule de crimes dont il parle sans rougir, se faisant gloire de la terreur qui l'accompagne. Dans un pays où les témoins sont impossibles et la justice impuissante, les aventures sont faciles et nombreuses. Un officier autrichien, chargé d'achats très-importants et connaissant la réputation de Fatah-Allah-Caralli, résolut de se passer de son concours et s'adressa directement à quelques chefs de bédouins pour traiter avec eux. Il avait compté sans son hôte. Aussitôt Caralli court sous la tente de ces bédouins, et leur adressant de vigoureux reproches: « Est-ce ainsi, leur dit-il, vous, mes frères et mes amis, que vous désertez la cause d'un des vôtres? Depuis quand les enfants du Prophète font-ils cause commune

avec les infidèles? » Ceux-ci, intimidés, s'excusent sur les ordres qu'ils ont reçu du pacha et qu'ils n'osent enfreindre, lui témoignant beaucoup de regret de cet acte impie. Aussitôt notre Arabe, mettant à profit leur repentir, prend un certain nombre d'entre eux sous ses ordres et court à leur tête enlever les chevaux vendus. Les voleurs, bien entendu, furent introuvables, et les marchands, accusés par le pacha et par l'officier autrichien, s'excusèrent sur le peu de sécurité qu'offre la police du pays.

La plaisanterie vient quelquefois se mêler à ces sortes de vols considérés comme des jeux. Un amateur de chevaux avait refusé les propositions de Fatah-Allah-Caralli et pris aussi la résolution d'aller lui-même au désert chercher un vrai cheval arabe. Voici le piége que lui tendit notre rusé coquin. Il alla trouver un meunier qui n'avait qu'un seul cheval, efflanqué et constamment occupé à tourner la meule de son moulin. Il lui dit: « Tu vas quitter ta demeure, tu connais tel endroit du désert, là-bas, au midi, au-delà du grand palmier qui ombrage la fontaine. Demain tu t'y trouveras avant le milieu du jour. Tu seras assis à l'ombre de ta lance et ton cheval sera attaché près de toi. Un étranger viendra et te demandera le prix de ton cheval. C'est l'occasion de faire ta fortune: tu refuseras toujours jusqu'à ce que le prix offert par l'étranger te convienne. » L'amateur, comme cela était prévu, arrive en effet. Des propositions sont faites pour le marché; un manteau étendu à terre est couvert d'or; mais le vendeur est inflexible. Il vante la généalogie de sa bête, et en voyant toujours jeter sur le manteau de nouveaux trésors: « Méprisez-vous donc à ce point, s'écrie-t-il, le plus noble animal du désert? » Enfin l'Arabe trouvant la somme convenable, déchire ses vêtements en signe de deuil, embrasse avec larmes son fidèle coursier et disparaît dans les montagnes. Le lendemain il partageait avec Caralli l'argent de cette imposture.

Un célèbre prince, Pulcher M..., un peu trop amoureux d'aventures, regrettait tout haut de quitter un pays qu'on lui avait dépeint comme rempli de dangers, sans avoir jamais rencontré l'occasion d'une seule frayeur, d'une seule attaque. Ce fut encore le fameux Caralli qui se chargea de mettre fin à ces beaux regrets. La veille même de son départ, pendant que le prince, en compagnie de quelques dames de la ville, se reposait, à l'ombre de la nuit, dans un jardin de pistachiers sur la colline, un domestique effrayé accourt donner l'alarme. En effet, on voit bientôt arriver des hommes armés jusqu'aux dents, entourant le jardin et marchant en silence; leurs figures sont atroces et sinistres; ils forment autour du jardin un cercle qui va se resserrant toujours davantage; et mettant bien vite à profit la terreur qu'ils inspirent, ils emportent un sac de bracelets, d'anneaux, de bijoux enlevés à ces femmes effrayées. Caralli ne nie point avoir été le chef de cette aventure.

Cet homme raconte lui-même ses aventures et ses crimes avec un sang-froid et un cynisme insolent. Il réside ordinairement à Alep, dont il a épousé successivement toutes les jolies femmes, profitant largement de la loi du Coran et de l'exemple du Prophète. Dans un accès de jalousie contre un pauvre juif, qui n'était peut-être coupable que de posséder quelque chose, Caralli trouve le moyen de doubler les intérêts de sa vengeance. Pendant que ce malheureux juif se met à la tête d'une petite caravane portant toute sa fortune, Fatah-Allah se déguise en bédouin affreux, attaque la caravane, et quand tout ce petit monde est dispersé, il plonge sa terrible lance à travers la poitrine du juif qui mourut quelques jours après, mais non pas sans avoir révélé le coupable auteur de sa mort. Que peut un témoin mort dans un pays où ceux qui vivent sont impuissants? Toutes les précautions étaient prises, et l'assassin prouva son alibi, à l'aide de vrais témoins, c'est-à-dire de témoins mahométans.

Ayant eu besoin, pour se présenter en France, d'un certificat de commerce, il s'adressa à l'agent consulaire de Mersina, M. Delpèche, qui le lui donna à Alexandrette le jour de notre arrivée. Ce billet commençait en ces termes : « Le nommé Caralli... » Il était curieux de voir l'indignation de notre homme en présence d'une telle expression : Il s'approcha de moi pour me la montrer et me dit : « Cette c..... ne peut-elle pas dire comme tout le monde, et m'appeler par mon nom ? que signifie cette expression... ? » Où l'amour-propre va-t-il se nicher ? Aucune vertu n'en est à l'abri.

Telles sont les remarques que j'ai cru devoir faire sur l'empire turc et sur les éléments qui le composent. Son plus grand intérêt à mes yeux était d'être pour moi le chemin de Jérusalem. Je n'ai point voulu le traverser pourtant sans dire un mot de ces grandes ruines que l'Europe se serait déjà partagées, sans doute, si un tel butin n'était de nature à susciter bien des convoitises. Tandis que d'autres n'y voient qu'un commerce à étendre et des mines à exploiter, puisse la France, fidèle à sa mission chrétienne et civilisatrice, prendre dans ces contrées et y garder longtemps les intérêts de l'Eglise, que Dieu a toujours daigné confondre avec ceux de cette noble patrie !

CHAPITRE XVI.

Première promenade en Asie. — La pierre d'*Unkiar-Iskelessi*. — Le camp français. — Le champ de manœuvres. — La demeure d'*Hussein-Bey*. — Station et confidence. — Douce mission. — Sanctuaire de Sainte-Anne, à Jérusalem. — Coïncidence remarquable. — Donation. — Départ le 5 octobre. — Le *Jourdain*. — Adieux et regrets. — Charme de la terre de Chanaan. — Le rêve impossible.

J'arrive maintenant à la partie la plus intéressante sans contredit de mon voyage, celle qui a produit et laissé dans mon âme des impressions telles que je n'ai aucun souvenir avec lequel je puisse les comparer. Dès le second jour de mon arrivée à Thérapia, M. Thouvenel, toujours par trop reconnaissant du service que je lui avais rendu, me proposa une promenade sur la côte d'Asie, dans la vallée du Grand-Seigneur. Au plaisir de ce charmant tête-à-tête venait se joindre un désir qui datait de ma première heure dans le Bosphore, celui de mettre enfin le pied sur la côte d'Asie : la chose fut donc aussitôt acceptée que proposée. A l'aide des bras vigoureux des caïdjis à qui est confiée la petite flotte de l'ambassade, le premier caïque à qui je me livrai fut en vingt minutes transporté sur cette côte merveilleuse.

Nous voyons en passant, sur un petit tertre au bord de la mer, la fameuse pierre ou colonne d'Unkiar-Iskelessi, qui rappelle à tous la présence de l'armée

russe sur ce rivage, en 1833. Il s'agissait alors de protéger l'empire turc contre les menaces d'un vassal qui semble l'héritier naturel de tout le prestige que perd son ancien maître. Profitant de l'occasion, le colosse du nord avait étendu la main jusqu'à cette distance de la proie qu'il convoitait, puis il s'était retiré, soit parce qu'un regard embarrassant s'était fixé sur lui, soit parce que le fameux *malade*, dont on a tant parlé, était peut-être encore trop en état de se plaindre pour qu'on osât l'enterrer vivant. En se retirant, le colosse avait fermé le détroit à tout autre flotte que la sienne, et il attendait avec confiance une occasion favorable, jusqu'au jour où les deux belles flottes de l'Occident vinrent démontrer, en s'établissant victorieusement à Béicos, que les rives du Bosphore n'avaient pas plus de droits à être respectées que les rivages du Pruth.

A peine avons-nous mis pied à terre, que nous foulons les vestiges d'un camp français. La terre est tellement parsemée de fourrage, que l'on croirait marcher sur un tapis moëlleux de la Syrie. Nous avons déjà dit que peu de tapis ont coûté autant que celui-ci. Il y a là, en effet, sous nos yeux, une énorme quantité de foin qui a coûté cent cinquante millions et qui vient d'être vendu pour cinquante mille francs. Nous arrivons à un vaste champ clos, ou champ de manœuvres, entouré d'un gracieux horizon de collines, et planté de magnifiques platanes, aussi admirables que ceux de Godefroy de Bouillon, dont nous avons déjà parlé. Là, dans ce champ, erre tout seul un malheureux cheval abandonné par la cavalerie française, comme peu digne de retourner dans sa patrie, et réparant de son mieux, en pleine liberté dans la solitude, les maux que lui ont faits la guerre et la maladie. Personne ne songe à s'en emparer; et lui, nouveau Robinson, paraît se complaire seul dans ce lieu d'exil, comme s'il habitait le plus riche des domaines. Singulier pays, me disais-je, où un tel animal peut aller ainsi en paix sans éveiller la pitié ou

la cupidité de personne. Mais tout va ainsi en Turquie. Moi-même je pourrais m'installer ici en colon, exploiter ce terrain, et, dans six ou huit ans, peut-être, on songerait à me demander qui je suis, d'où je viens.

En continuant notre course, nous pénétrons dans de charmantes solitudes enrichies d'une végétation à laquelle personne ne s'intéresse; du flanc de la colline, à travers les buissons, nous voyons s'échapper une magnifique source tombant en cascade et assez abondante pour servir de puissant moteur, même à son origine; miracle parfaitement inutile en ces contrées désertes. Quelques collines, à peu près nues, ne présentent que des arbres rabougris, à cause du détestable usage des habitants qui, ainsi que je l'ai déjà fait remarquer, y mettent le feu pour se procurer un peu de charbon. Des sentiers serpentant sur le flanc de ces collines, sont animés par des caravanes de chevaux et de muletiers se rendant des rives du Bosphore jusque dans la Perse.

Ce sol d'Asie a vraiment une couleur poétique, et les endroits les plus dénudés fixent encore les regards par un charme tout particulier. Au sein de cette belle solitude, nous trouvons la demeure d'Hussein-Bey, posée comme un chalet suisse entre la colline et le ruisseau, et nous voyons arriver, entre deux haies de rosiers qui nous servent de chemin, son harem traîné dans un arabat rouge et or, par des bœufs blancs. Ces femmes, sous leurs voiles transparents, paraissent tout heureuses de nous rencontrer et nous saluent de gracieuses acclamations, que nous comprenons fort peu et que nous accueillons par un salut européen. Enfin nous arrivons à une prairie terminée par une pièce d'eau, d'où sort un ruisseau quelque peu desséché, et à une habitation dont le propriétaire est absent.

Là, assis sur le gazon, au pied d'un arbre, S. Exc. me mit en ces termes au courant d'une affaire qui m'alla droit au cœur, et dont je n'avais jusque-là en-

tendu le premier mot: « Il y a à Jérusalem, me dit-elle, une vieille église bâtie par les chrétiens du septième ou huitième siècle, sur l'emplacement même occupé jadis par la maison de saint Joachim et de sainte Anne, les parents de la sainte Vierge. C'est là que naquit la mère du Sauveur des hommes. Cette église fut, à l'époque de la conquête de Jérusalem par les musulmans, convertie par eux en lieu de prière, et elle est encore assez bien conservée aujourd'hui. Depuis longtemps déjà je suis en instance près du sultan pour qu'il la donne à S. M. l'Empereur des Français, qui en fera remise au Patriarche pour servir au culte des catholiques latins. J'ai grande confiance que l'affaire est sur le point de s'arranger; et, pour peu que vous nous fassiez l'amitié de rester quelques jours avec nous, vous porterez vous-même cette bonne nouvelle à Jérusalem. »

Je témoignai de mon mieux ma reconnaissance; mais ce que je ne pourrai jamais dire, c'est la douce et vive émotion que j'éprouvai à ces paroles, et qui se renouvela si puissante lorsque plus tard j'entrai à Nazareth. Dès mon enfance j'aimai ce culte de la plus sainte et de la plus douce des mères, et personne plus que moi n'assiste avec joie aux grands triomphes que lui décerne le siècle où nous vivons. Ce n'est point ici le lieu de raconter ce que mon âme doit à la puissante intercession de la Reine du ciel. Il suffit de savoir que, de tous ses serviteurs, j'étais le plus indigne de cette faveur qui me cause encore tant de joie aujourd'hui. Une telle mission est devenue pour toujours le plus beau souvenir de ma vie, et elle prêtera à mon voyage, ainsi qu'on va le voir, un charme inexprimable que j'étais si loin de soupçonner.

Je sentis en ce moment entrer en foule dans mon âme toutes les pensées, tous les sentiments qui me dominent, lorsque j'entends parler de cet antique, de cet admirable culte que l'Eglise rend à la Mère de Dieu, culte aussi ancien que le monde, et qu'il a été donné à

notre siècle de développer avec tant d'amour. J'éprouvai le bonheur d'un fils qui va au-devant de sa mère; mais ce qui me frappait surtout, après la paix solennelle que les nations venaient de conclure, c'était le choix de ce sanctuaire, comme témoignage de reconnaissance après une éclatante victoire.

En remettant aux mains de la France, dans la personne de son ambassadeur, M. Thouvenel, ce sanctuaire de la Nativité de la Reine des Vierges, le sultan Abdul-Medjid n'a songé qu'à payer une dette sacrée de reconnaissance à la nation dont la vaillante épée a placé et maintenu le drapeau de la victoire sur les murs de Sébastopol. Mais il y a autre chose dans un don aussi extraordinaire, et nos guerriers, dont la valeur rappelle les plus beaux exploits des Francs, depuis Clovis et Charlemagne, jusqu'aux croisés et aux légions de l'empire, sont les premiers à avouer que la victoire de Malakoff est un véritable miracle en dehors de toute prévision humaine. Or, voilà que ce grand miracle est dû à celle qui a choisi le jour de sa naissance, le 8 septembre, pour nous donner la victoire après tant de combats, et qui a voulu remettre entre les mains de sa nation bien-aimée le sanctuaire de sa nativité, si cher à son cœur de vierge et de mère. Ce sera donc une joie pour toute l'Eglise qui chantera désormais ses plus douces espérances avec un surcroît de vérité et de bonheur, répétant ces douces paroles: « Votre naissance, ô mère du Dieu fait homme, a été l'annonce d'une grande joie pour le monde entier (1). » Mais surtout ce sera une joie pour l'Eglise de France, qui a contribué avec tant de bonheur au développement du culte de Marie; qui a donné l'exemple de cette piété si douce et si consolante envers la plus humble et la plus puissante de toutes les femmes; qui

(1) Nativitas tua, Dei genitrix Virgo, gaudium annuntiavit universo mundo. (Brev. rom.)

lui a érigé tant de sanctuaires devenus la gloire des âmes ferventes et le refuge des pauvres pécheurs.

Toutes ces pensées me causèrent des transports indicibles de bonheur, et je fus sur le point de sauter au cou de notre cher ambassadeur. Je me contins, mais je ne pus empêcher quelques larmes de trahir ma douce et vive émotion.

Et pourtant ce que je viens de dire n'était que ma première impression. Il me restait à découvrir bien des choses sur un tel sujet et dans un tel voyage. Je ne savais pas encore ce que me diraient au cœur, à propos du culte de Marie, tous les sanctuaires de la Palestine, depuis celui du Carmel jusqu'à celui de la Visitation; ce que me rappelleraient les témoignages de la piété de nos aïeux et le nom de la France, si glorieusement répété dans toutes les bouches. Je ne savais pas encore ce que la tradition devait m'apprendre à Jérusalem, que ce même sanctuaire de Sainte-Anne était aussi celui de l'*Immaculée Conception*. Dieu le tirait de l'opprobre et de l'oubli au moment même où le monde catholique applaudissait à la proclamation d'un dogme qui avait toujours été dans la foi de tous les âges, comme il est encore aujourd'hui au fond de tous les cœurs; au moment même où la décision de Pie IX soulevait par toute la terre des acclamations qui effacent le souvenir du triomphe de Marie aux beaux jours du concile d'Ephèse. Mais n'anticipons pas sur ce que nous avons à raconter.

Vers la fin de septembre la donation tant attendue arriva. Je fus chargé des lettres du ministère turc et de l'ambassade de France. Je me préparai aussitôt à partir, emportant avec moi les actes principaux de cette donation et remettant au paquebot suivant les pièces qui avaient besoin d'une traduction plus soignée ou qui nécessitaient, de la part de l'ambassadeur de France, quelques précautions de garantie, précautions rendues nécessaires par les habitudes des Grecs schismatiques.

Le 3 octobre, je pris congé, non sans une grande

émotion, de la gracieuse famille où j'avais reçu une si cordiale et si charmante hospitalité, et je montai à bord du magnifique paquebot *le Jourdain*, commandé par le capitaine de la Noë. On voit que, parti sur le *Sinaï*, les noms bibliques ne manquaient pas à mon voyage. Le salon de ce bateau est un des plus grands et des plus beaux que j'aie vus; des paysages à l'huile, dessinés avec un certain art et représentant Nazareth, les collines de la Judée, me donnent un avant-goût des scènes pittoresques qui m'attendent dans la Palestine. Un magnifique piano, entouré des chefs-d'œuvres de Rossini et de Verdi, nous promet des distractions pour les loisirs de la traversée.

Le temps, qui est admirable et qui ne se démentira pas jusqu'à Jérusalem, ajoute à la joie qui me fait battre le cœur. Je regarde une dernière fois ces rivages enchanteurs, que je ne reverrai plus; cette *Corne-d'Or* qui fait l'envie de tous les peuples de la terre; ces vieilles murailles, illustrées par la vaillance de nos pères; Sainte-Sophie qui, semblable au Parthe dans sa fuite, m'a lancé un trait que j'emporte avec moi, un regret que je prie Dieu de changer bientôt en espérance; et alors, comme le juif à Babylone ou à Ninive, je cherche à oublier les amis que je laisse, et je tourne mes regards vers la terre d'Abraham et des prophètes. La nuit se passe dans ces pensées, et le lendemain, au lever du soleil, nous prenons à Dardanelle une centaine de passagers juifs qui se rendent aussi à Jérusalem.

Ce pays de Chanaan, me disais-je, attirera donc toujours à lui les différentes races des hommes. C'est donc encore aujourd'hui la *Terre promise* du rêve de tous les enfants d'Israël et de tous les chrétiens; c'est l'Eden de nos images bibliques, de nos meilleurs souvenirs d'enfance; c'est le sanctuaire de la piété, le lieu de la Rédemption des hommes qui y arrivent de tous les côtés, *Omnes de Saba venient!* Comme au temps des mages et de la reine de Saba, les vaisseaux et les caravanes y

portent encore leurs richesses. Et pourtant ce n'est plus rien qu'un souvenir, une ombre, que dis-je? Malédiction! la couronne de Jérusalem est tombée de sa tête; ses filles se font remarquer par leurs haillons et leur misère, et les chemins de Sion sont dans les larmes !

Et voilà que moi aussi, réalisant enfin le rêve impossible de ma vie, je marche vers la contrée promise et donnée par Dieu à son peuple. Puissé-je y entrer bientôt! Monté d'abord sur le *Sinaï*, me voici sur le *Jourdain;* plus heureux que Moïse, mon voyage aura moins de lenteur et plus de charmes, et je pourrai toucher à ces rives qu'il n'a fait qu'entrevoir. O Jérusalem! que ma langue desséchée s'attache à mon palais si jamais je t'oublie! Mais bien des jours nous séparent encore. Avancons.

CHAPITRE XVII.

Lemnos. — Ténédos. — Mot d'Alexandre. — La Lesbos de Sapho. — Le cap Noir et le golfe de Smyrne. — Le 5 octobre. — Le rosaire et le croissant. La *Maison de la Providence*. — Admirables résultats de l'enseignement primaire. — Appel aux catholiques. — M. et Mme Midor. — Les environs de Smyrne. — Le *Pont des Caravanes*. — Le coursier de l'Iliade. — Le clocher de Sainte-Photinie. — La vierge de Cérigo. — Les Grecs et le patron du czar. — Le départ. — La grande Diane des Ephésiens. — Le concile d'Ephèse et son triomphe.

La grande île de Lemnos me rappelle encore une fois le grec qui m'a si peu servi dans ces parages. Je n'y vois point la fontaine et les langes de l'illustre blessé dont me parlait Sophocle, dans ces versions qui me semblaient si difficiles; mais en revanche je trouve que la leçon d'Ulysse à Néoptolème a singulièrement profité aux gens de ce pays. L'idée de préférer la ruse à la force n'est pas neuve et a fait du chemin, ainsi que je vais le dire encore, chez les indigènes de ces parages. Seulement les scrupules que le brave Neoptolème oppose au fils de Laerte ne seraient plus de mode aujourdhui.

Est in conspectu Tenedos, voilà Ténédos, à qui il ne reste plus, pour couvrir sa nudité, que le souvenir des poëtes qui ont chanté ses richesses : *Insula dives opum!* Je repasse de nouveau devant les champs où Troie fut jadis, et comme il est convenable d'être toujours bien avec les grands hommes, je suis de l'avis d'Alexandre,

qui s'écriait en voyant ce tombeau d'Achille : « O héros mille fois heureux, qui as eu Homère pour chanter tes victoires ! » Assurément Alexandre méritait bien, au moins tout autant, de trouver aussi un chantre digne de ses victoires. Je lui pardonne cette ambition et je m'associe à ses regrets.

Après avoir dépassé le cap Baba, cette première côte d'Asie qui s'offrit à mes yeux à ma première entrée dans les Dardanelles, nous arrivons en face de Lesbos ou Mytilène, que le souvenir de Sapho n'a pas protégée contre la colère et les ravages des Turcs durant la dernière insurrection des Grecs.

Bientôt le cap Noir ou *Kara Bournou* nous montre l'entrée du golfe de Smyrne. C'est là, au fond de cette rade admirable, qu'est assise la reine de l'Ionie, Smyrne, qui s'appelle avec orgueil le *Paris du Levant*. Si je dois la trouver au-dessous de sa réputation, au moins je suis assuré à l'avance d'y rencontrer un charitable accueil chez les enfants de Saint-Vincent de Paul et des amis dévoués qui m'y attendent.

En effet, le 5 octobre je descends sur ce rivage, au moment où le soleil commence à l'éclairer de ses feux et à m'en montrer les campagnes verdoyantes. Je cours à la maison des sœurs de la Providence, afin de pouvoir y célébrer la sainte messe. C'est la première fois que je vais offrir le saint sacrifice en Asie, et ce jour n'est rien moins qu'un des plus beaux jours de fête de la Reine du ciel : c'est la *fête du Rosaire*, par laquelle l'Eglise catholique célèbre, dans le monde entier, le souvenir d'une victoire remportée sur le *croissant envahisseur*, par l'intercession de Marie. Aujourd'hui la victoire semble plus complète encore et présage à ce monde de l'Orient des jours de foi et de régénération, puisque c'est le Turc lui-même qui fait hommage à l'Eglise catholique d'un sanctuaire si précieux et choisi avec tant d'à-propos.

La joie fut grande dans la communauté de Saint-Vincent de Paul en apprenant la bonne nouvelle, en

recevant les souvenirs de la communauté de Galata, et surtout en apprenant que, ce jour-là même, une procession publique, en l'honneur de la sainte Vierge du Rosaire, avait lieu à Constantinople, dans les rues de Péra. Je fus enchanté de la joie, de l'ordre, de la propreté qui règnent dans cette maison *de la Providence.* En 1845, un de ces incendies qui semblent le privilége des belles cités de l'Orient, avait dévoré quatre mille maisons environ et s'était arrêté au milieu même de l'établissement de ces bonnes sœurs, comme vaincu par leur dénûment et leurs prières.

Je visitai la pharmacie, le vestiaire, les offices et magasins, et jusqu'aux élèves qui se réunirent un instant dans leurs classes pour me rendre témoin de leurs progrès. Leurs habits de fête, la tenue de leurs cahiers, de leurs livres, placèrent cette inspection au rang de mes meilleurs souvenirs. Chaque cahier d'écriture, parfaitement soigné, contenait des pages d'arabe, de français, d'italien, de grec, dessinées avec un véritable luxe, et la plupart de ces enfants avaient l'intelligence de toutes ces langues. Pour pouvoir suffire à l'éducation des orphelines, des malades et des pauvres, ces Sœurs de Saint-Vincent de Paul, les premières, les vraies, les seules civilisatrices de l'Orient, ont créé un pensionnat qui leur procure les quelques ressources avec lesquelles elles agrandissent le patrimoine de Dieu, l'œuvre de la charité. C'est ainsi qu'elles ont trouvé le moyen d'accomplir leurs devoirs envers les malheureux, sur tout le littoral, depuis Constantinople jusqu'à Alexandrie. Puisse la charité des Occidentaux ne pas les abandonner dans cette œuvre de Dieu et de l'Eglise! Des lazaristes, des capucins, des socolans ou récollets, quelques frères de la doctrine chrétienne, voilà les ouvriers qui travaillent dans cette partie de la vigne du Père de famille. Sur une population de 140,000 âmes, qui habite la ville de Smyrne, le dixième environ est catholique. Voilà ce qui reste à l'Eglise de Jésus-Christ sur une terre ou a passé le

martyr Ignace, ce *froment du ciel* broyé sous la dent des lions; où a vécu Polycarpe, cet *ange de l'Eglise* dont parle l'Apocalypse.

J'étais attendu chez des amis à qui je n'avais que quelques heures à donner et que j'allais contrister, parce qu'ils s'étaient réjouis de me garder plusieurs semaines; je leur devais au moins tout le temps dont j'étais le maître. M. et Mme Midor, négociants européens, ont quitté la Suisse, depuis plusieurs années, pour s'établir à Smyrne, et s'applaudissent encore tous les jours de leur résolution. Ils s'étaient préparés à me faire les honneurs de leur nouvelle patrie, et la joie de nous revoir fut un peu mélangée de tristesse, car ils me firent des propositions de toute sorte, auxquelles, faute de temps, je ne pus consentir.

Ici et dans les environs, les souvenirs païens abondent; et c'est ce qui a inspiré sans doute à un de nos poètes, dans son voyage en Orient, une profession de foi à peu près païenne. Pour moi, tout en rendant hommage au pays qui a l'honneur de posséder le mont Pagus, le château d'Alexandre, les bains d'Agamemnon et de Diane, où quelques Français, dans des fouilles récentes, viennent de découvrir de fort belles statues du marbre le plus pur, l'Hermus, le Mélès, le lac de Tantale et les souvenirs d'Homère, je renonce volontiers à braver les ardeurs d'un soleil plus que poétique, et je me contente, en fait de merveilles à visiter, d'une course aux bazars et d'une station au *Pont des Caravanes*. En ce dernier lieu, à l'ombre des plus beaux cyprès que j'aie jamais vus et dont la hauteur égale celle de nos plus grands peupliers, nous nous reposâmes au bord d'un ruisseau fangeux, auquel les pluies de l'hiver apporteront peut-être plus tard le murmure et les ondes qui pour le moment lui font complètement défaut. Nous prenons tranquillement notre café et nous contemplons les longues files de chameaux qui partent pour l'intérieur de l'Asie, et les quelques dilettanti de la chasse, qui, pour

imiter les Européens dans leurs loisirs, se rendent aux montagnes voisines chercher un gibier qu'ils ne trouveront peut-être pas, tandis qu'une gentille poule d'eau, abritée par les arches du pont, prend ses ébats jusqu'à nos pieds. Me voici dans les environs des terres que le sultan a données à M. de Lamartine et que le poète devait transformer en royaume. Mais ce que l'imagination rêve avec tant de facilité ne se réalise pas toujours avec autant de bonheur, et il est plus facile à un poète d'écrire une idylle que d'organiser une province. Cette tentative, en effet, a failli coûter la vie aux onze personnes de la famille de M. de Fabrias, qui vinrent pour exploiter ce domaine malsain et ingrat.

Après le café, M. Midor me propose une course à âne: peu cavalier, par nature et par éducation, je me sens pris tout à coup d'une vive antipathie pour ce noble coursier, si rétif dans ses habitudes, et que je dois guider à l'aide d'une simple corde, dont je ne comprends pas bien la manœuvre. Homère et l'Iliade luttent en vain contre cette répugnance; je descends bientôt de ma monture et je retourne contempler, sur mes pieds et à mon aise, cette ville européenne transplantée en Asie.

Après avoir visité une magnanerie pourvue et ornée d'une machine à vapeur, me voici en pleine fête, au beau milieu de l'église des Grecs schismatiques, appelée Ste-Photinie. C'est l'église de l'archevêque grec. Elle est entourée de matériaux considérables; on lui bâtit un clocher qui sera magnifique. C'est le premier qui ose se mesurer à côté des minarets de l'Islam. On y célèbre la fête de la *Vierge de Cérigo,* et j'ai bien peur qu'il n'y ait dans ce culte plus de mythologie que de foi chrétienne. L'office est terminé, et les myrthes abondent de tous côtés; le pavé en est jonché au point d'être invisible. Je regrette plus que je n'admire une multitude de cadeaux faits à cette église par S. M. Nicolas, empereur de toutes les Russies, dont je retrouverai si souvent les

empiétements et la mémoire tant vénérée chez les Grecs d'Orient. Je me sens tout heureux et fier que Dieu ait choisi la France pour faire tomber cette incessante menace contre les espérances de la Foi. Cette confiance des Grecs dans le czar m'offensa beaucoup moins d'ailleurs, lorsque venant à rencontrer un puits avec des cierges allumés autour de la margelle, on m'expliqua que les Grecs avaient fait cela en l'honneur de saint Nicolas, qui était au fond de ce puits; croyance et coutume bizarres qui amènent souvent de graves conflits et force injures entre les Grecs d'une part, et de l'autre les catholiques, qui refusent de croire à une présence aussi contestable et aussi hors de propos.

Le départ du *Jourdain* était fixé à quatre heures; mes visites importantes étaient terminées; j'avais laissé Mgr Mussabini à Constantinople; je revins donc en toute hâte chez mes excellents hôtes, causer un instant de tout ce qui nous intéressait, et je me séparai d'eux.

En quittant Smyrne, les rivages que je côtoie me rappellent les exploits d'Alexandre et de Pompée; mais d'autres pensées l'emportent sur ces souvenirs. Nous sommes bientôt en face des ruines d'Ephèse, et je ne puis oublier la lutte violente suscitée à l'occasion des prédications de saint Paul, en l'honneur du temple d'Ephèse et de la grande Diane des Ephésiens. Là, au IIIe concile général, la doctrine de l'Eglise catholique, touchant l'auguste mère de Dieu, a été solennellement proclamée, et la joie du peuple chrétien fut tellement grande, dit l'histoire, qu'il décerna un véritable triomphe aux évêques qui vengèrent la Reine du ciel des misérables sophismes de l'hérésie. Ce qui se passe aujourd'hui dans le monde, à l'occasion de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, est aussi une des plus belles victoires de la Vierge sans tache, dont le talon a brisé la tête du serpent de l'enfer, et dont la puissante intercession ramènera au bercail de l'Eglise tant de brebis égarées. Et même, tout bien con-

sidéré, le triomphe de celle qui, selon le langage liturgique de l'Eglise, finit par écraser toutes les hérésies, me semble encore bien plus beau et plus grand aujourd'hui.

J'aime à retrouver ici les traces du disciple bien-aimé à qui Dieu confia sa sainte mère, et je me rangerais volontiers du côté de ceux qui pensent que l'amour de ce disciple entraîna jusqu'à Ephèse celle que Dieu lui avait confiée, si des témoignages bien graves, appuyés de dates certaines, ne venaient démontrer que la sainte Vierge ne quitta point les lieux qui avaient vu la mort et la résurrection de son divin fils; qu'elle mourut sur le mont Sion, à côté du Calvaire; que les apôtres transportèrent son corps à Gethsémanie, où eut lieu sa glorieuse Assomption, précieux sanctuaire où l'on voit encore aujourd'hui son tombeau, que l'astuce des Grecs a fini par nous enlever, en dépit de tous nos droits et de tous nos titres.

Scio, Samos et surtout Pathmos, préoccupent singulièrement ma pensée; mais la nuit se fait autour de nous. Le capitaine donne la marche à suivre, et pendant qu'il goûte un instant de repos, le pilote, sans doute pour se donner moins de mal, prend le large, et nous devons à cette habile manœuvre une nuit passablement agitée par le mouvement de la mer.

Pour moi, qui ne dors en aucun temps de voyage, j'ai quelque peine à oublier tout ce que la fable m'a jadis enseigné sur les grands événements accomplis dans Mycone, Maxos, Délos, et dans toutes les Cyclades; je repousse les souvenirs de la chute des géants, de la patrie glorieuse d'Apollon et de Diane, des malheurs d'Ariane, du culte de Bacchus, et je songe, ce qui me semble avoir beaucoup plus le mérite de l'actualité, je songe à toutes les histoires de pirates qui ont illustré ces mers depuis les temps dont parle Thucydide jusqu'à nos jours, et c'est merveille de voir comment, plus j'approche du pays de Salomon, plus se confirme sa

célèbre maxime qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil. On vit aujourd'hui dans ces parages comme il y a deux et quatre mille ans. Si la multiplicité et le rapprochement des îles, des îlots, des rochers, a donné à ces peuples le mérite d'avoir inventé la navigation, et à leurs poëtes celui d'avoir inventé la fable, ils ont aussi depuis longtemps le mérite d'avoir créé et d'avoir conservé le monopole de la piraterie. Ecoutons Thucydide sur cet intéressant sujet.

CHAPITRE XVIII.

L'historien Thucydide. — Causes de faiblesses, jadis et aujourd'hui. — La piraterie et le brigandage. — L'habitude de porter des armes. — Rivages pillés par les insulaires. — Histoires sinistres. — La fiancée de Smyrne. — L'expédition du Chaptal. — La chasse aux brigands. — Le chef redoutable. — Ce que deviennent les tentatives d'amélioration. — Le pont du *Jourdain*. — La révolte. — Mosaïque vivante.

Avant de décrire cette longue guerre, qui dura vingt-sept ans, entre Athènes et Lacédémone, Thucydide (1), si remarquable par son génie et par son amour de la vérité, et qui écrivait dans la quatre-vingt-septième olympiade, environ 430 ans avant J.-C., nous initie à la vraie situation politique et morale des différentes peuplades qui vinrent prendre possession des îles de l'Archipel, et s'établir dans ces domaines aussi variés et aussi nombreux que les pléïades du ciel.

« Forcé par de nouveaux occupants, toujours de plus en plus nombreux, nous dit-il, chacun se décidait sans peine à émigrer. Il n'existait point de commerce, et on ne pouvait communiquer en sûreté ni par terre ni par mer; chacun tirait de sa propriété ce qu'il fallait pour vivre et n'avait pas de superflu; on ne faisait point non plus de plantations (dans le doute où l'on était qu'un

(1) Livre Ier.

jour, faute de forteresses, quelque étranger ne vînt s'en emparer), et d'ailleurs chacun croyait trouver partout sa subsistance journalière. C'est pour cela que les Grecs n'étaient puissants ni par la grandeur de leurs villes, ni par d'autres ressources. »

Et c'est bien encore aujourd'hui le même défaut de sûreté et de protection qui fait un immense désert et une muette solitude de tant de riantes contrées, fertiles sous un soleil ardent, et si bien faites pour démentir les lugubres prophéties de Malthus.

« Ce qui ne démontre pas moins la faiblesse des anciens, ajoute-t-il, c'est que, avant la guerre de Troie, on ne voit pas que la Hillade (la Grèce) ait rien entrepris en commun. Je crois aussi qu'elle n'avait pas encore tout entière ce nom, mais que cette dénomination n'existait même point avant Hellen, fils de Deucalion, et que chaque peuplade, surtout la Pélasgique, se désignait par son propre nom. Cependant depuis qu'Hellen et ses fils, devenus puissants dans la Phthiotide, se firent suivre par ces peuplades, comme auxiliaires, contre les autres villes, chacun alors, dans les entretiens, se donna de préférence le nom d'Hellènes; mais, pendant longtemps encore, ce nom ne put pas dominer chez nous. Homère surtout en fournit la preuve; quoique de longtemps postérieur à la guerre de Troie, il n'a donné nulle part le nom d'Hellènes à tous en général, excepté à ceux de la Phthiotide, qui suivaient Achille, comme étant effectivement les premiers Hellènes. Dans ses vers, il les appelle Danaens, Argiens, Acœens; il ne les a pas non plus nommés Barbares, parce que, à mon avis, le nom d'Hellènes ne se distinguait pas encore comme antithèse de celui de Barbares.

» Celui qui, le plus anciennement de tous, se créa une marine, fut Minos, nous dit la tradition; il domina longtemps la mer nommée aujourd'hui Hellénique, et s'emparant des îles Cyclades, le premier il en peupla la plupart après en avoir expulsé les Cariens. Il en

institua gouverneurs ses propres enfants; aussi purgeait-il la mer des pirates, autant qu'il le pouvait, afin que les revenus lui parvinssent plus nombreux.

» Anciennement les Grecs et ceux des Barbares qui habitaient les côtes ou occupaient des îles, lorsqu'ils eurent commencé à se fréquenter davantage par mer, se livrèrent à la piraterie. Des hommes puissants les conduisaient, tant pour leur profit personnel que pour procurer de la nourriture aux faibles. Ils attaquaient des villes non fortifiées, les pillaient, et se procuraient ainsi la majeure partie de leur subsistance; car, à cette époque, la piraterie n'était pas déshonorante; au contraire, elle était regardée comme rapportant quelque gloire. Cette assertion est prouvée encore aujourd'hui (ne dirait-on pas que Thucydide écrit encore en 1860?) par quelques habitants du continent, qui s'enorgueillissent de la piraterie exercée d'une bonne manière, et par les anciens poètes, qui, dans tous les passages où ils questionnent les nouveaux débarqués, leur demandent indistinctement s'ils sont des pirates: la piraterie n'étant ni désavouable par ceux qu'on interrogeait, ni reprochable par ceux qui étaient intéressés à s'en enquérir. Même par terre on se pillait réciproquement. De cet antique brigandage est resté chez ces peuples continentaux l'usage de se tenir armés. »

Dieu sait s'ils ont jamais changé cette habitude: mais aujourd'hui chaque Arabe qu'on rencontre est comme une panoplie vivante, écrasé sous le poids des armes.

« Autrefois toute la Grèce portait des armes, parce que les habitations étaient sans défense, et les communications sans sûreté. Dans la vie privée, les Grecs s'étaient fait une habitude d'être constamment armés, ainsi que les Barbares. Les Athéniens les premiers quittèrent le fer et passèrent à un régime plus relâché et plus délicat.

» Les villes les plus récemment habitées, et déjà, par une navigation plus facile, devenues plus riches, s'éle-

vaient entourées de murailles sur les rivages de la mer, et occupaient les isthmes, autant pour l'avantage du commerce que pour prédominer sur leurs voisins; mais les anciennes villes, tant sur les iles que sur le continent, furent bâties loin de la mer, attendu qu'on se pillait de part et d'autre, et que même on pillait ceux qui, sans être marins, habitaient la plage. Les insulaires, qui étaient Cariens et Phéniciens, n'étaient pas les moins adonnés à la piraterie. Cet état de choses alla toujours croissant jusqu'à l'expédition de Troie. Il me semble qu'Agamemnon rassembla la flotte de cette expédition, parce qu'il était le plus puissant d'alors, et non parce que les prétendants d'Hélène, engagés par les serments de Tyndare, le mirent à leur tête. Il paraît aussi qu'Agamemnon vint avec un très-grand nombre de vaisseaux et qu'il en fournit encore aux Arcadiens, comme le fait voir Homère, si l'on peut s'en rapporter à son témoignage. Par cette expédition il faut se figurer l'état des précédentes. »

Alexandre-le-Grand, au tombeau d'Achille, avait donc cent fois raison : ce héros méritait peu de rencontrer un chantre, un poète comme Homère. Hélas! s'il vivait encore, Thucydide verrait peu de changement dans ces sauvages habitudes, et il serait étonné d'avoir raison même aujourd'hui. On me parla, à Smyrne et ailleurs, d'histoires effrayantes dignes d'un recueil fantastique, et qui ranimèrent le souvenir de quelques lectures d'enfance, dont la mauvaise influence peuplait jadis mes songes de poignards, de brigands et de cavernes. En voici une prise au hasard.

Un capitaine de marine marchande, riche possesseur d'un beau navire, et encore jeune, est ébloui, en entrant à Smyrne, par la beauté d'une jeune Arménienne. Sous ce chaud et admirable soleil, il n'est pas rare de rencontrer des femmes dont l'éclat fait pâlir les plus heureux efforts de nos grands artistes pour rappeler les Esther et les Judith de la Bible. Il suit ses pas,

et, entrant avec elle dans la maison paternelle, il la demande aussitôt en mariage à sa famille. Elle était pauvre; mais cette pauvreté n'était pas sans attrait aux yeux de l'amoureux armateur; les formalités religieuses, dans ces contrées où il n'en existe point, n'étaient pas non plus un empêchement à la vivacité de ses désirs. Le mariage se fit le jour même. En quelques heures l'heureux capitaine acheta à cette jeune fille toutes les toilettes les plus ravissantes des magasins de Smyrne, et la fit ainsi passer de la misère à un luxe digne du plus beau de ses rêves. Après un jour donné à sa nouvelle famille, qu'il combla aussi de ses dons, il partit, emmenant à son bord sa jeune épouse, tout éblouie par sa bonne fortune et déjà consolée d'une première séparation par l'aisance inespérée où elle laissait sa famille.

Mais le capitaine avait compté sans les pirates, à qui il ne fallait pas tant de temps pour méditer un crime. Dès la première nuit, il est attaqué par des forces supérieures : les brigands s'emparent de son vaisseau à la faveur de la nuit et par surprise, égorgent son équipage, pillent toutes ses richesses, mettent le feu au navire, et lui-même meurt sous leurs coups, après avoir vu ces scélérats emmener captive sa jeune femme, la seule proie qu'ils eussent gardée vivante. Au bout de huit jours on retrouva la carcasse du navire brûlé, échouée dans les sables du rivage. L'idylle ou le roman s'arrêta à cette catastrophe, et les journaux ne dirent point comme chez nous : La justice informe. Sous ce soleil de l'Orient, la justice aussi se ressent du climat : elle n'aime point les labeurs.

Je me suis trouvé en relations assez fréquentes avec M. le capitaine L..., commandant le *Chaptal* de la marine française, et chargé, pendant la guerre de Crimée, de purger l'Archipel de tous ces écumeurs de mer, de les poursuivre jusqu'au milieu des terres, et d'assurer ainsi la liberté des transports. Il me parla souvent de ses campagnes, des quatre-vingts et quelques brigands

qu'il avait pris, et dont il avait passé une trentaine par les armes. Je sais qu'un soldat parle de batailles avec le sang-froid le plus calme, et je comprends qu'un assassin, rusé et lâche, mérite moins de pitié qu'un brave qui succombe. Néanmoins ce n'était pas toujours sans un frisson involontaire que j'écoutais ce capitaine me parler de ses expéditions, comme s'il eût été question d'une chasse à quelque gibier. Ses matelots façonnés par l'expérience à ce genre de métier, reconnaissaient à merveille les repaires où ces brigands cachaient le fruit de leurs rapines, et leur œil exercé, guidé par l'éclat de leur *fustanelle* blanche, les suivait à travers les haies et buissons de lauriers roses où ils se cachaient. Ces malheureux, traqués de toutes parts, se creusaient un trou au milieu des buissons, et s'y tenaient en embuscade avec le produit de leurs crimes. La fureur des matelots et des soldats était souvent difficile à contenir: ils n'avaient pas seulement à assurer la liberté des transports, mais aussi à venger le sang de leurs frères immolés de la manière la plus traître et la plus odieuse.

Le plus redoutable des chefs de ces brigands avait pendant longtemps échappé aux recherches et à la vigilance du capitaine, qui ne négligeait de son côté aucune des précautions commandées par la prudence dans les perquisitions de ce genre. Malgré ses crimes, et peut-être aussi à cause de l'effroi qu'il inspirait, ce chef redouté avait trouvé asile dans un village qui le dérobait, à force de ruses, à toute investigation. Informé avec certitude du lieu de sa retraite, le capitaine se fit conduire, à travers des défilés dangereux, par un guide qui marchait devant lui, tenant constamment le canon de son pistolet à son oreille, et lui répétant à chaque sentier nouveau: « Si tu hésites, si on nous attaque, tu es mort. » On arriva au village, où le brigand se tenait caché avec quelques-uns des siens; mais il fut impossible d'obtenir aucun renseignement des habitants de cet endroit. Le capitaine, décidé à profiter de l'occasion

et ne voulant pas manquer une aussi importante capture, fit sortir de leur demeure les hommes, les femmes et les enfants qui n'avaient pu prendre la fuite, les fit réunir sur la place publique, les menaçant de leur brûler tout ce qu'ils possédaient, de les dépouiller de leurs vêtements, et même de les faire mourir, s'ils ne révélaient la retraite de celui qu'on cherchait. Tout fut inutile. Alors les matelots irrités commencèrent à faire sentir à ces malheureux ce que pouvait la pointe de leurs baïonnettes. Piquées au vif et effrayées à la vue de leur sang, quelques femmes, vaincues par la douleur, s'écrièrent : Il est là! désignant de la main une maison qui semblait fermée comme une citadelle.

Il y était en effet; il fallut en faire le siège et donner l'assaut, car les brigands, une fois reconnus, se résolurent à vendre chèrement leur vie. Enfin le redoutable chef fut amené, prisonnier et garotté, devant le capitaine, qui, pour obéir aux ordres de l'amiral, ordonna de le fusiller. Alors cet homme, jusque-là si redoutable et si redouté par ses forfaits, se mit à implorer sa grâce et à demander le temps de faire pénitence. Le capitaine lui déclara qu'il n'y avait pour lui aucun espoir, qu'il ne pouvait croire en rien au prétendu repentir de sa conscience, et lui enjoignit de se préparer à mourir à l'heure même, en présence de cette population qu'il avait eue pour complice. Pour élever le châtiment à la hauteur de tant de crimes, au moment où un dernier signal allait commander de faire justice, le capitaine fit relever les armes et ordonna de changer le lieu de l'exécution. Les supplications du brigand recommencèrent alors de plus belle; mais il lui fallut une seconde fois se résigner devant la mort. Ce n'était pourtant qu'une seconde alerte. En un troisième lieu, et loin de là, le capitaine donna enfin le signal tant redouté, tirant ainsi vengeance du sang de nos braves soldats lâchement assassinés. Après cette expédition qui répandit une terreur salutaire dans toute la contrée, le capitaine et ses ma-

telots revinrent sur le *Chaptal* continuer dans l'Archipel la chasse aux pirates.

Qu'on ne m'accuse pas de céder au désir de raconter de funèbres histoires, et qu'on se garde bien de croire que les choses vont en s'améliorant dans cette malheureuse Turquie. De tristes nouvelles viennent confirmer tous les jours les plus fâcheuses appréhensions. Ainsi, au moment même où nous livrons ces lignes à la publicité, nous lisons dans la *Presse d'Orient*, à l'occasion du voyage du sultan à Salonique :

« A moins que le gouvernement impérial ne se hâte d'y porter remède, le désordre sera bientôt à son comble sur tout le sol de la Bulgarie. Le 18 juin, à trois heures de Faitnitza, dans le village de Kara-Hassan (district de Nicopolis), une famille entière, dont quatre femmes et jeunes filles, a été massacrée par des brigands de profession (suivent les détails vraiment atroces de cet affreux massacre). Notez que cette famille était l'une des plus honnêtes et des plus considérées du pays. A Monina-Elyssoura (district de Basardjik), une autre bande de brigands s'est saisie de quatre chrétiens et les a conduits dans les montagnes. Parmi eux il y avait un vieillard : il a été impitoyablement massacré. Pour les trois autres, les brigands demandent une rançon de 20,000 piastres.

« A Panagurischté, un jeune homme revenait chez lui d'une localité voisine, portant quelque argent. Les brigands l'ont saisi et massacré. A Réhovitza, des brigands sont entrés dans une maison où se trouvaient un vieillard et sa femme. Après leur avoir enlevé le peu d'argent qu'ils avaient, ils les ont massacrés l'un et l'autre. A Routchouck, un brigand, bien connu de tous et qui se promène librement, s'est introduit dernièrement dans une maison où il a tué le mari et déshonoré la femme. A Streltza, huit hommes, qui revenaient de leur travail dans une localité voisine, sont entourés d'une nombreuse bande de brigands et dépouillés du peu d'argent qu'ils venaient de gagner.

« A Maglitch, la femme d'un certain Pierre Baraboukoff se trouvait dans son clos, occupée du jardinage; un Turc y est entré, s'est jeté sur elle et l'a déshonorée. On dit qu'elle est morte de la violence qui lui a été faite. Malgré les plaintes des habitants, le coupable est libre, m'assure-t-on. Remarquez que les crimes commis sur les chrétiens restent presque toujours impunis, malgré les instructions formelles de la Porte. Mais les juges n'admettent pas le témoignage des chrétiens contre les musulmans, quoi qu'en dise un récent discours de sir Henry Bulwer. C'est presque assurer l'impunité aux malfaiteurs, car il est difficile de trouver des témoins musulmans, vu que, dans toute la Bulgarie, il n'y a que fort peu de mahométans dans les villages et les bourgs. »

Mais il est temps de laisser là un tel sujet. J'ai voulu seulement indiquer un des tristes symptômes du mal dont se meurt la Turquie. J'en ai dit assez, trop peut-être, pour montrer qu'il n'y a pas de remède à attendre d'un gouvernement qui ne peut que vouloir, mais auquel toutes les ressources manquent à la fois. Je reprends ma course à travers les Sporades.

Le jour parut enfin, et la réalité semblait continuer sous mes yeux les impressions de mes souvenirs et de mes rêves de la nuit. Le pont du Jourdain était peuplé de figures sinistres et peu rassurantes, et elles étaient en grande majorité. A chaque station, et surtout à Dardanelle, nous avions fait une collection d'Arméniens, de Juifs, de Grecs, de pèlerins, partant les uns pour la Mecque, les autres pour Jérusalem; nous les avions recueillis par centaines, au milieu d'un tapage de vociférations bien propres à modifier ce qu'ont écrit quelques voyageurs sur la nature silencieuse des peuples de l'Orient. Chacun de ces passagers arrivait avec sa femme, ses enfants, son matelas, ses couvertures, ses provisions de bouche, et surtout avec une redoutable panoplie d'armes infiniment variées, depuis le yatagan le plus court jusqu'à la lance la plus longue.

Nous portions donc avec nous les plus redoutables brigands de l'empire; ils étaient en imposante majorité, et la prudence la plus vulgaire eût commandé de les désarmer à leur arrivée, si déjà la mesure n'eût été rendue indispensable par une tentative de révolte arrivée tout récemment en pareille occasion. Le *Méandre* avait aussi embarqué une grande quantité de ces pèlerins un mois auparavant. Ceux-ci enfoncèrent la cabine où on avait déposé leurs armes et organisèrent une révolte dans laquelle les matelots durent recourir contre ces malheureux à l'emploi de barres de fer rougies au feu de la machine. Les moins rassurants de tous étaient une compagnie de bachi-bouzoucks; ils avaient été licenciés malgré eux, et ils avaient beaucoup murmuré contre ce désarmement; leurs regards se portaient toujours, par instinct ou par désœuvrement, sur la cabine qui renfermait leur vieux musée. La prudence avait aussi commandé d'enlever toutes les pierres de leurs fusils, attendu que, dans l'aventure du *Méandre,* on n'avait pu les empêcher d'enfoncer la cabine où leurs armes étaient renfermées.

Le pont était littéralement encombré; et, à part un sentier d'un mètre et demi de large, réservé pour les manœuvres et pour la promenade des premières, il n'y avait pas de quoi poser le pied à terre sans marcher sur quelqu'un. Tout cela faisait un ensemble des plus variés pour la couleur, et des moins attrayants pour la vue et surtout pour l'odorat; et que d'autres dangers je passe ici sous silence! Ils ne sont que trop connus de tous les voyageurs et sont comme le point de contact inévitable entre l'Orient et l'Occident.

Par-ci par-là, dans ce *grouillis* fantastique, dans ce pêle-mêle humain, on apercevait quelques natures privilégiées contrastant étrangement par le costume, par la nourriture et par les habitudes, avec la malpropreté pittoresque et dégoûtante de tous les autres. Je remarquai un jour une jeune Grecque, au visage mélancolique, au

costume propre et décent; elle assistait, sans y toucher et d'un air distrait, au sale repas de sa famille. Elle apparaissait au milieu de cette masse humaine comme une de ces fleurs égarées, dont le vent des tempêtes a emporté la semence dans des lieux qui ne l'avaient jamais vue naître. Il reste donc, me disais-je, même au fond des questions les plus désespérées, une lueur, une espérance d'avenir!

CHAPITRE XIX.

Le port de Rhodes. — L'orage. — Naufrage du brick l'*Olivier*. — Les efforts du Jourdain. — Le sauvetage. — La frégate anglaise. — L'*Impartial* de Smyrne. — Irritation de nos braves marins. — Les faux-bras de *Charybde*. — Une tache pour ordre du jour. — Logique commerciale. — La foudre du 6 novembre. — Le dernier rempart français. — La rue des Chevaliers. — Le palais des grands maîtres. — Danger pour les Européens.

Le 6 octobre, un des ports les plus célèbres de l'antiquité faillit nous recevoir d'une façon très-inhospitalière. Nous étions en vue de l'île de Rhodes, et nous allions y toucher, à la fin d'une splendide journée de navigation, quand l'horizon, changeant tout à coup d'aspect, nous enveloppa de ténèbres pour ne plus nous laisser voir que quatre orages partant simultanément des points cardinaux et s'élançant, avec le vent et la foudre, pour se livrer combat sur notre tête. En un instant la mer devint furieuse et nous fit redouter les bancs de sable dont l'île est entourée. Nous pûmes cependant jeter l'ancre dans la rade, avant sept heures du soir. Mais tout n'était pas fini, et j'allais être initié au danger des flots et aux habitudes d'un despotisme plus dangereux encore.

A peine étions-nous en lieu de sûreté, que nous aperçumes une chaloupe faisant efforts de rames pour arriver jusqu'à nous et qui disparaissait à chaque instant der-

rière le pli des vagues agitées. Quand elle fut à notre portée, on lui lança une amarre, et un jeune officier français, sautant de son pied léger sur l'échelle du bord, nous dit que son capitaine, commandant l'*Olivier*, brick de guerre de la marine française, l'envoyait prendre les dépêches et voulait partir aussitôt, sans s'arrêter à ce mauvais temps. Notre capitaine, ne sachant trop s'il devait admirer ou blâmer cette résolution, remit les dépêches, leur souhaitant un heureux voyage. Déjà on se mettait à table, quand des cris, dominant la tempête, avertirent le capitaine que l'*Olivier*, qui venait de mettre à la voile, avait été, dès son premier mouvement, jeté à la côte par un violent coup de mer. Le capitaine laissa là son repas et, quoique ma présence fût bien inutile, je le suivis, en proie à une certaine émotion : c'était le premier naufrage auquel j'allais assister.

L'obscurité était profonde, sillonnée à intervalles par des éclairs prolongés, et le vent soufflait toujours avec la même fureur ; l'*Olivier* était là, cloué sur une roche, à notre droite et à peu de distance du rivage. A peine, en effet, avait-il dérapé que le vent s'était emparé de lui et que l'ancre, rasant encore le fond, avait empêché toute manœuvre salutaire. La mer le battait avec fureur et l'eût infailliblement mis en pièces si la tempête eût duré une heure de plus. Mais peu à peu le vent se calma et le tonnerre et les éclairs seuls continuèrent quelque temps encore. De grands feux furent allumés sur le rivage et notre capitaine se mit en demeure de tirer l'*Olivier* de cette situation périlleuse.

Le *Jourdain* faisant un immense détour, afin d'éviter les roches et le sable, vint s'amarrer à la quille de l'*Olivier*, à l'aide de faux-bras, de chaînes et de câbles énormes. A la lueur des feux du rivage et de la foudre, on distinguait une immense population accourue au bord de la mer, mais inutilement agitée et impuissante à nous aider autrement que par ses cris et par ses vœux. Enfin tout étant prêt pour la manœuvre de sauvetage,

la machine du *Jourdain* allait donner une secousse au navire naufragé et faire un grand effort; il y eut un moment solennel d'anxiété et de silence. Mais après deux ou trois secousses sans résultat, les liens qui avaient rapproché les deux vaisseaux au point que les équipages se parlaient, se rompirent et il fallut tout recommencer. Cette tentative se répéta toute la nuit, sans succès, et l'*Olivier* resta comme cloué sur cette pointe de rocher. A quatre heures du matin, il fallut donner du repos à l'équipage et attendre le jour pour recommencer de nouvelles manœuvres; d'ailleurs le vent et la mer étaient tombés et l'*Olivier*, la quille posée sur le roc, n'avait point à craindre de nouveaux périls.

Quand le jour fut venu, la ville de Rhodes était devant nous, éclairée par un soleil magnifique, nous montrant avec fierté ses vieilles tours, ses créneaux, ses remparts et sa citadelle. En vain nous cherchons ce qu'on voudrait appeler son port: il n'y a dans ce lieu, jadis si fameux, pas plus de port que de colosse. Dans la rade, une belle frégate anglaise, à trois mâts, se repose majestueusement à nos côtés. Sa généreuse indifférence, durant les inquiétudes de la nuit, nous avait été fort au cœur, et chacun se sentait disposé à lui témoigner des égards en rapport avec sa reconnaissance.

Mais il importait peu de toucher la pitié de la superbe Albion; ce qui attirait surtout les regards, c'était l'*Olivier* qu'il fallait à tout prix tirer de ce danger, sans le secours d'autrui. En un instant il fut décidé que le vaisseau naufragé se débarrasserait d'une partie de ses canons et qu'on tenterait de nouveau de le remettre à flot. Pendant qu'on faisait cette opération, un pacha turc vint avec un vapeur tout neuf offrir ses services et proposer après le sauvetage d'emmener l'*Olivier* sur la côte d'Asie, dans un des chantiers du gouvernement turc. Mais le *Jourdain* tenait à l'honneur d'achever sa besogne, et l'*Olivier* était déjà averti, par une voie d'eau assez considérable, qu'un long voyage ne serait pas de mise dans sa situation.

En effet, le brick, une fois soulagé, fut arraché à son fatal rocher et put rentrer à Rhodes pour réparer ses avaries.

En ce moment la frégate anglaise, un peu humiliée sans doute d'avoir si bien compris et si bien rempli les devoirs d'une sincère alliance, fit offrir quelques-uns de ses câbles. On s'empressa de la remercier.

L'occasion me semble bonne de dire ici un mot du despotisme brutal que prétendent exercer nos bons amis les ennemis dans tout l'empire des mers, aussi bien à notre endroit qu'à l'égard de tous. Un Anglais sur la mer semble tellement chez lui et dans ses domaines, que c'est à sa générosité que vous devez le droit ou la permission de vous y présenter à ses côtés. Il ne comprend pas que ses ordres ne soient pas reçus à genoux et que ses désirs ne soient point des ordres; or, malheureusement, dans bien des parages, il ne trouve que trop de flatteurs disposés à lui dire aussi, avec un profond respect :

Vous leur fîtes, Seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur !

Je n'exagère rien : voici ce qui arriva. Croira-t-on que, peu de jours après cette malheureuse aventure de l'*Olivier*, on lisait, dans un journal de Smyrne, l'article que voici, dont aucun Français sans doute n'a payé l'insertion : « Lundi dernier, le *Jourdain*, paquebot de la Compagnie impériale, entrant dans le port de Rhodes, par un violent orage, s'est jeté sur le brick l'*Olivier* et l'a poussé à la côte, où il allait périr, si une frégate anglaise, qui se trouvait là, n'était venue à son secours !! » Et ce journal, si complaisant ou si bien informé, s'appelle l'*Impartial de Smyrne*.

Combien de fois j'ai remarqué une noble et vive irritation chez nos braves marins quand ils me racontaient les procédés dont ils avaient à se plaindre de la part de l'entente cordiale de nos bons amis. On me croira sans

peine quand j'affirme qu'un capitaine français, dans un moment de danger, ira ou plutôt volera au secours même d'un ennemi, sans accepter du malheureux qu'il a secouru aucune autre reconnaissance que celle du cœur; mais, ce qui semble bien dur à écrire et qui, pourtant, est la vérité, c'est qu'un Anglais se fait payer, et payer très-cher, ce genre de service.

J'ai connu un capitaine français, qui, trouvant un vaisseau de guerre anglais enferré dans les sables de *Charybde*, s'avisa de le tirer de ce mauvais pas; la besogne fut rude et le capitaine français ne l'accomplit pas sans se donner beaucoup de mal et courir lui-même quelque danger. Une fois dégagé, l'Anglais partit, d'abord sans remercier, puisque, sans aucun doute, l'honneur était pour le vaisseau français, mais, ce qui semblera encore de meilleur goût, en emportant les *faux-bras* du malheureux imprudent qui lui avait rendu ce service.

Par contre, un capitaine anglais ayant dégagé, dans ces derniers temps, un paquebot de la compagnie française d'un mauvais pas où il se trouvait, demanda en indemnité une somme tellement fabuleuse (il s'agissait de cent mille francs et plus) que la compagnie envoya immédiatement à tous ses capitaines un ordre du jour qui me fut montré et que je considère comme une tache sanglante pour la commerçante et fière Albion. Il y était dit que, quelle que fût leur détresse, ils ne devaient accepter les secours d'aucun capitaine anglais, avant d'avoir stipulé quel serait le prix de ce service. Un Anglais, qui me semblait plus humain et de meilleure composition, à qui j'en témoignai ma surprise, me répondit avec beaucoup de sang-froid qu'une indemnité, en ce cas, était de toute justice et rigueur, et qu'on ne rendait pas des services de ce genre, même à des amis, sans fatiguer un équipage et sans courir quelque danger. Il ne me restait qu'à m'incliner devant un allié aussi généreux et aussi logique.

Il me tardait d'entrer dans cette ville si intéressante,

de visiter ce dernier rempart de la foi et des efforts de la valeur française contre la barbarie de l'Orient. Dans un mois, jour pour jour, le 6 novembre, la foudre du ciel allumant le dépôt des poudres entassées depuis trois siècles dans les entrailles de Rhodes, devait renverser tant de beaux monuments des temps chevaleresques et abattre ces orgueilleux minarets plantés sur les armes vaincues, mais non humiliées, des anciens chevaliers. Un tremblement de terre, qui eut lieu le 12 octobre, le jour de mon entrée à Beyrout, devait déjà préparer cette destruction si inattendue. Je considérai cette terre à demi-française avec un grand respect et une sainte émotion; mais qu'eût-ce donc été si Dieu m'eût révélé que j'étais un des derniers à qui serait donnée la joie de la visiter, et que désormais, pour retrouver un de ces vieux remparts, il faudrait reculer jusqu'à Malte, ce noble et dernier souvenir! Ah! pourquoi le ciel n'inspire-t-il pas à quelque cœur généreux de nos jours une pensée semblable à celle de ces preux chevaliers! La Palestine est si abandonnée, le nom français y est encore si connu, et il faudrait si peu de chose pour réaliser ce que tant d'illustres chevaliers n'ont pu accomplir!... Mais attendons le moment de nous expliquer.

Je traversai cette apparence de port, dont les bas-fonds permettaient à peine à notre canot de passer; on me montra sur la droite un ancien réduit, étranglé à son origine par une espèce de porte fort étroite, et on m'assura que c'était au-dessus de cette entrée que se trouvait jadis le fameux colosse. De tout cela il ne reste plus rien aujourd'hui. Rhodes a perdu son éclat et ses richesses d'autrefois; à peine si on se souvient qu'Eschine y fonda un enseignement que ne dédaignèrent pas des hommes comme César et Cicéron; quelques intérêts de commerce, voilà ce qui préoccupe aujourd'hui ses habitants.

Mais l'aspect curieux et pittoresque de la ville m'avait rappelé une gloire plus moderne, le plus magnifique de

ses monuments, la rue des Chevaliers : j'y courus aussitôt, et je me sentis saisi de respect et d'admiration en foulant aux pieds cette voie qui monte sur un pavé à larges dalles, entre deux rangs de maisons ou plutôt de monuments parfaitement conservés et encore revêtus d'écussons qui semblent tout neufs. Un œil exercé lirait sur toutes ces armoiries les noms des chevaliers de la croix qui ont illustré la noblesse française en Orient, sinon depuis le onzième siècle, et Godefroy de Bouillon, au moins depuis le jour de l'Assomption de la Sainte Vierge, le 15 août 1310, jour où Foulques de Villaret, après de sanglants combats, en fit la conquête, en dépit des Turcs et des Grecs réunis.

La beauté sévère de ces constructions, de tant de portails, d'ogives, d'arceaux, de colonnades, et surtout le majestueux silence qui règne dans toutes ces demeures, m'impressionnèrent vivement. J'étais seul dans cette rue, à une heure matinale, où plus que jamais tout ressemble à la mort autour des habitations turques ; je m'arrêtais devant ces fenêtres, croyant à tout instant voir apparaître l'ombre ou la figure d'un de ces héros ; et, en contemplant toutes ces inscriptions muettes, il me semblait parcourir un défilé comme celui des Thermopyles et lire ces paroles : « Passant, va dire à Jérusalem que nous sommes morts ici pour la défense de sa cause et pour l'honneur de la croix. »

Quand le souvenir de cette rue des Chevaliers me revient, il est toujours un des plus solennels de cette partie de mon voyage. Tout y respire le silence du cloître et la bravoure des héros ; chaque maison a son armoirie, chaque façade son blason ; on y lit des noms merveilleux, que je voudrais citer jusqu'au dernier. Une de ces inscriptions, gravée en caractères gothiques sur du marbre, rappelle le mobile de toutes ces vocations glorieuses ; c'est la parole de Pierre l'Hermite : *Voluntas Dei est!* avec la date de 1495 ; et une grande croix couvrant comme une égide une des portes du

Châtelet, est encore là debout au milieu de tant de ruines.

Du palais du Grand-Maître qui domine la ville, jusqu'à la tour Saint-Michel, qui commande la mer, à l'entrée du port, tout rappelle la grandeur de cet ordre illustre qui n'a duré que deux siècles dans Rhodes, mais qui a été si fécond en gloire militaire. Les fastes de l'histoire ont-ils des faits, des exemples, des mots qui retentissent plus haut que ceux-ci? Je ne trouve rien de plus beau que la dernière parole d'un de ces chevaliers le jour où la victoire les abandonne, et où le défaut de munitions, ou plutôt la trahison, les contraint de céder la place. Villiers de l'Ile-Adam, chargé d'années, couvert de blessures et de gloire, avait inspiré une telle vénération à Soliman, son vainqueur, que celui-ci eut un instant la pensée de se l'attacher et de réclamer ses services. Mais le Grand-Maître lui dit: « *Je serais indigne de vos faveurs si j'étais capable de les accepter; et un prince aussi grand que vous serait déshonoré par les services d'un traître et d'un renégat.* »

L'église St-Jean est surmontée d'un minaret, comme pour rappeler le triomphe de Mahomet sur l'étendard de la croix; mais dans les caves de ces antiques forteresses dort un amas considérable de poudre, que la trahison a su dérober aux vaillants défenseurs de ce boulevard de la Palestine, provision que les Turcs n'ont pas su employer jusqu'ici, même dans ces derniers jours, et que la foudre ira réveiller dans un mois pour annoncer qu'il est temps d'arracher l'Evangile à l'humiliation que lui a trop longtemps infligée le Coran. J'admire avec vénération ces canons et ces couleuvrines qui dorment là sur leurs vieux affûts, portant le nom et l'image des saintes sous l'invocation desquelles ils ont été fondus, et qui attestent que la lutte soutenue par cet ordre gigantesque a été terrible. Mais, hélas! des ruines, et des ruines seulement, rappellent cet antique orgueil de la chevalerie; et, à une des fontaines de la ville, les

Turcs et les passants font boire leurs chevaux dans une auge, qui n'est rien moins que la tombe d'un des grands-maîtres.

L'île de Rhodes était renommée, dès les temps anciens, par sa fertilité et son commerce. Des palmiers majestueux montrent encore à tous les yeux ce que produirait un sol aussi fertile; mais tout s'y endort dans le redoutable *far-niente* de l'Orient et sous la fatale influence de l'esprit musulman. L'oisiveté devient ici une telle contagion, que des familles venues de l'Occident, avec l'intention la plus sérieuse de travailler, s'y sont aussi ruinées et éteintes dans la paresse. Il est vrai que la chaleur devient une excuse; elle y est grande, surtout à l'époque où nous sommes, parce que l'automne, dont les chaleurs sont excessives, a en moins la brise rafraîchissante des jours de l'été.

CHAPITRE XX.

Les côtes de la Caramanie. — Leurs souvenirs. — Richesses perdues. — Le *cap Anamour*. — Les Phéniciens et le feu du ciel. — Pompée et les pirates. — *Pompéiopolis*. — Les tertres ou citadelles des Romains. — L'arc-en-ciel de l'Arménie. — Son heureux présage. — *Mersina*. — Ses destinées. — M. Rogier. — Idylle. — Le *Cydnus*. — La villégiature en Orient. — Retour à *Mersina*. — *Tarse* en Cilicie. — Ce que dit le nom de Paul. — L'antique église d'*Anapa*. — La liberté en Orient et la prévoyance des nations civilisées.

En quittant Rhodes, nous nous dirigeons droit sur l'Orient, afin de parcourir cette riche et admirable côte de la Caramanie. Le ciel est d'une beauté ravissante, et les orages de ces derniers jours, en même temps qu'ils ont rafraîchi l'atmosphère, lui ont rendu toute sa limpidité. Ici les souvenirs se pressent en foule, et mon imagination se plaît à revoir sur place le passage des armées d'Alexandre, de Xénophon, des Croisés, entraînés ou par l'amour de la gloire, ou par le zèle de la cause de Dieu. Comment une telle multitude d'hommes a-t-elle pu, surtout celle des Croisés, parvenir à ces lointains rivages, après tant de privations et de fatigues, à travers des populations qui leur refusaient tout secours ou tentaient de leur fermer le passage?

Vaste et admirable pays que ces contrées qui s'étendent de Nicée à Edesse, d'Éphèse à Trébizonde; fermé à l'Orient par le Lycus et l'Euphrate; riches et fécondes.

provinces, telles que la Cilicie, la Cappadoce, la Phrygie, la Bithynie, qui toutes ont laissé un nom dans l'histoire; pourquoi donc de telles richesses sont-elles aujourd'hui perdues et enfouies dans les ombres du croissant? On m'affirme qu'il existe dans la direction d'Icône en Lycaonie et de Césarée en Cappadoce, des contrées fertiles et ravissantes, inconnues de ce même gouvernement turc qui en a fait la conquête et qui ne sait pas en tirer une seule piastre. On me montre, sur les collines qui forment cette côte ravissante de la Caramanie, l'extrémité verdoyante d'immenses forêts, où tombent des arbres millénaires, sans que la marine turque songe même à s'en approprier les inutiles trésors. D'où vient à ce peuple un si profond mépris des richesses? O Salomon! que sont devenus tes charpentiers du Liban?

Le 8 octobre, nous sommes devant le cap *Anamour*. Ce nom, qui rappelle le *feu du ciel*, lui fut donné par les premiers Phéniciens qui vinrent s'y établir. L'oracle leur avait dit : « Là, où vous verrez briller un feu mystérieux, vous fixerez votre demeure. » La foudre et les hommes ont bien choisi. Ptolémée, Pompée, Trajan, ont tous laissé un nom immortel sur ces rivages. Ces anciens peuples, dont Thucydide nous rappelait à l'instant les mœurs et la piraterie, enhardis par les succès de leur audace, avaient osé attaquer le maître du monde, et en étaient venus à préoccuper les Romains.

Pompée prend la direction de la guerre. Pendant trois ans il protége l'Italie contre les incursions des pirates et ferme le passage entre la Sicile et l'Afrique. Cela fait, il accourt avec ses flottes resserrer le réseau où il les a enfermés, les poursuit sans relâche, les traque dans leurs repaires, les anéantit jusqu'au dernier et se repose ici en vainqueur. Mais, humain et clément envers ceux qui se soumettent, il va jusqu'à leur bâtir une ville dont les ruines, appelées *Pompéiopolis*, rappellent encore son nom. Seulement, comme la prudence lui commandait

de s'appuyer sur quelque chose, on remarque encore aujourd'hui les points fortifiés par le vainqueur. On trouve, à égale distance, sur les bords de la mer et assez rapprochés les uns des autres, des tertres qui ne portent que des ruines et qui ont dû servir de citadelles, pour commander de là certains passages entre la mer et les provinces de l'Isaurie et du mont Taurus. Il m'a semblé, en gravissant un de ces tertres, que des fouilles, dirigées avec intelligence, n'y seraient pas dépourvues d'intérêt.

Pendant que je contemple cette belle côte, par un soleil qui se plaît à la dorer de mille reflets, le ciel s'illumine du plus bel arc-en-ciel que j'aie jamais vu et dans la contemplation duquel les Arabes eux-mêmes de notre bord paraissent entièrement absorbés. Ce beau phénomène est riche partout; mais je dois reconnaître qu'il est là dans sa patrie et dans toutes ses splendeurs. Cet arc, majestueux et éclatant, encadre les cîmes chargées de neige du Taurus qui est là devant nous, et ma pensée les prolongeant jusqu'à celles de l'Arménie, que cette masse imposante me dérobe, croit voir le premier arc-en-ciel que Dieu montra à Noé, au pied du mont Ararat, en témoignage de l'alliance qu'il contractait avec les hommes et de la promesse qu'il leur faisait de ne plus laisser périr le monde dans un nouveau déluge. Ce souvenir me cause une douce émotion, et je demande, dans ma prière, que cet arc de la nuée que je contemple soit aussi pour moi le gage que je verrai Jérusalem et la maison de mon Dieu. Nous côtoyons ce rivage toujours de plus en plus pittoresque et fertile, et en voyant tant de trésors perdus, au grand détriment de l'homme coupable de paresse, je songe aux malheureux que la disette affame depuis si longtemps partout en Europe, et quelquefois même jusque sur le sol de la France. O pourquoi tant de misère encore, et quand donc l'amour du travail et le feu de la charité viendront-ils, par un commerce mieux entendu, au secours de tous!

Le 9 octobre, dès le matin, nous entrons dans la baie

de Mersina, et nous allons jouir du curieux spectacle d'une ville dont la naissance future ne se révèle encore que par quelques huttes montées sur des échasses, afin de ne point tremper dans la vase croupissante du sol, et qui sont encore bien loin de mériter le nom prétentieux de maisons. Tout au plus on pourrait appeler ainsi quelques demeures qui bordent le rivage et qui sont destinées au commerce : là déjà sont entassées bien des marchandises et des richesses. Mersina, assise au milieu de ces vases stagnantes et malsaines, ne ressemble pas mal à un enfant mal élevé qui, ne pouvant encore se tenir sur ses jambes, se vautre dans la boue. Les ravages d'une telle peste sont écrits sur le visage des habitants. On s'y aborde en se demandant, non pas comme ailleurs : Comment vous portez-vous ? mais en se disant : Depuis quand avez-vous la fièvre ? Il est impossible, à ce qu'il paraît, d'y vivre sans l'avoir et de s'en débarrasser sans quitter le pays. Nos officiers de marine plaisantaient beaucoup un Français de leur connaissance, M. Delpech, à la fois consul, commerçant, homme d'affaires et l'âme de cette cité naissante ; ils avaient pris son nom pour baptiser ce lieu de funeste prédilection. Le soir, quand j'eus parcouru la contrée, je n'étais point de leur avis, et je déclarai bien haut que, avec très peu de travaux d'assainissement, Mersina pouvait prétendre à de grandes destinées.

J'avais fait dans la journée une charmante promenade avec un homme plus charmant encore. Pendant que nos compagnons de voyage se répandaient de tous côtés à la chasse, j'étais sorti en compagnie de M. Rogier, directeur des postes à Beyrouth, dont M. Thouvenel m'avait fait faire la connaissance à notre fameux déjeuner au *Vieux-Sérail*, et qui était parti de Constantinople avec moi sur le *Jourdain*. C'est un Oriental de bon goût, aimable causeur, artiste distingué, se plaisant beaucoup dans ces contrées, et peut-être un peu trop friand de la *bouillabaisse* du bord. Il me pardonnera cette indiscré-

tion, s'il se rappelle avec quelle docilité mes goûts suivaient les siens. Nous fîmes ensemble une idylle virgilienne autour des ruines des forts bâtis par Séleucus, et qui s'étendent jusqu'à Pompéiopolis. N'avant pas en main notre Plutarque, il fallut bien se résigner à faire du Virgile, et mon charmant Tityre, qui prenait grand soin de ma santé, m'avait recommandé d'éviter surtout les ombrages qui donnent la fièvre et qui pourtant ont tant d'attrait dans ce climat. Quelle ne fut pas ma surprise quand, m'étant retiré à l'écart pour un instant de prière, j'aperçus mon Mentor mollement étendu à l'ombre d'un riche platane,

Patulæ recubans sub tegmine....

pendant que, docile jusqu'au scrupule à ses bons avis, je récitais mon bréviaire sous un soleil tropical qui m'aveuglait!

Bientôt nous arrivons au bord du Cydnus, et là, pour éviter le sort d'Alexandre ou de Frédérick, je me contente d'y tremper les pieds et d'y baigner mon foulard, pendant que mon compagnon, passant subitement de l'état de berger à celui de lapidaire, se met à polir, sur une pierre au bord de l'eau, avec une patience d'Arabe, une trouvaille qu'il a eu la prétention de faire passer à l'état de pierre précieuse. Le Cydnus a vraiment une eau séduisante; il roule des flots transparents sur un lit de cailloux et de sable d'une propreté exquise, se dérobant en nappes et filets sous des massifs de verdure; il faut une grande vertu pour résister à la séduction de telles eaux, surtout par la chaleur qui nous accable.

Enfin, après nous être fait un siége à l'aide d'une pierre abandonnée par les légions romaines, sous le plus touffu de ces ombrages, nous devisons à notre aise sur le bonheur dont jouit la villégiature en Orient, bonheur que mon guide ne voudrait sacrifier pour rien de ce qui se fait en Occident. « Là, me dit-il, point de garde

champêtre chargé de faire respecter quelque chose: il y a, et au-delà, place pour tous; point de passe-port: nul ne s'intéresse à vos projets et ne s'inquiète de votre présence; point de gendarme: chacun est chargé de sa propre défense. » Cette dernière considération serait peu de nature à rassurer les timides, et les quelques gaillards qui, de temps en temps, nous apparaissent, armés jusqu'aux dents, selon la mode du pays, nous rappellent que nous n'avons emporté qu'un bréviaire et du tabac. Nous rentrons donc sur le soir dans Mersina, et là le tableau change: chacun, boucher, artisan, restaurateur, se croit le droit d'arrêter le ruisseau qui passe devant sa demeure, et le transforme en une mare infecte où croupissent, à deux pas de la mer, les entrailles des animaux vendus par le boucher, et les cadavres entiers de ceux qui n'ont pu être dignes de cet honneur. Nous évitons, par des sentiers détournés et comme nous pouvons, les chemins que les pieds des chameaux ont transformés en cloaques; tout à coup j'entends M. Rogier partir d'un grand éclat de rire; je me retourne et je vois la cause de sa joie; il venait d'apercevoir un naturel du pays, qui avait jugé à propos, par une telle chaleur, d'abandonner ses vêtements orientaux pour s'affubler à l'européenne: il n'avait qu'un seul vêtement, mais quel vêtement!... et dans quel état!... Il me faut bien aussi partager la gaîté de mon compagnon de voyage. Cela lui donne l'occasion de me raconter et de se remettre en mémoire un tableau intitulé la *Pudeur orientale*, dont il vante beaucoup l'originalité.

Nous sommes à quelques lieues de Tarse en Cilicie, et dès le premier instant de notre arrivée, une grande partie de nos compagnons était en marche de ce côté. Du plus loin que la cîme toute neigeuse du Taurus s'était montrée à nous, une pensée secrète m'avait attiré de ce côté. Ces îles, ces rivages tant de fois les témoins du zèle de Paul, de l'apôtre des nations, rappellent un nom que j'étais heureux de retrouver à chaque pas. Je croyais

entendre les sanglots de ces premiers chrétiens qu'il était forcé de quitter, et qui l'accompagnaient de leurs tristes adieux jusqu'au rivage. A l'aspect de Tarsous et de ses environs, je me sentais rougir intérieurement, et et je me demandais ce que j'avais fait pour Dieu après l'avoir choisi pour maître. C'est donc là, me disais-je, que la grâce a été prendre le plus grand amoureux de la folie de la croix, celui qui cherchait à étouffer la vérité dans Jérusalem et qui devint la lumière des nations; celui qui avait entrepris de faire mourir tous les premiers chétiens et qui n'eut plus tard qu'un seul désir, celui de donner sa vie pour Jésus. Puissé-je, en passant si près de son berceau, comprendre ce qu'il y a d'amour dans cette parole: « J'ai hâte de mourir et d'arriver à Jésus! *Cupio dissolvi et esse cum Christo!* » O mon Dieu! il en est tant d'autres qui ne vous connaissent point ou qui demandent aussi votre mort! Pourquoi ne donnez-vous pas à tous vos apôtres cette force et cette douceur qui ébranle les impies et les amène au pied de la croix? Pourquoi ne les renversez-vous pas, ces ennemis, comme vous avez renversé Saül sur le chemin de Damas, en face de cette croix, de cette folie qui scandalise aujourd'hui leur orgueil? pourquoi ne les attachez-vous pas pour toujours à ce divin Maître qu'ils ont méconnu jusqu'ici?

Tarsous offre presque à chaque pas une antiquité romaine. On sait que, pour échapper à l'honneur de mourir comme Jésus, saint Paul fit valoir, à Rome, le titre de *municipium* décerné par les Romains à sa patrie, et qu'il eut la tête tranchée. L'œil du voyageur n'est pas peu surpris en voyant à Tarsous une mosquée qui ne ressemble en rien aux coupoles turques: c'est une église et une croix véritables, et d'avance son portail l'avait déjà trahie. La tradition la nomme encore l'église de saint Paul. On y montre aussi un antique monument creusé dans la terre, que je n'ai pu voir, et nommé, autant que je puis me souvenir, l'église d'*Anapa*. C'est le Docteur des nations qui bâtit cette église en forme de

cave; cette forme timide nous rappelle qu'alors on n'entrevoyait pas encore le temps où les Gentils salueraient la lumière sortie d'Israël.

Au retour de cette longue course, chacun met en commun ses impressions du jour, et il n'est personne qui ne rapporte un souvenir quelconque d'une ruine turque ou romaine. Chacun est subjugué jusqu'au ravissement par ces beaux rivages, et il devient intéressant de noter les impressions d'admiration qui s'échappent et s'entrecroisent. Un de mes compagnons de voyage, Huysman, d'Anvers, jeune peintre charmant de causerie et de caractère, occupé tout le jour à dessiner quelque costume éclatant ou quelque figure bizarre choisie parmi nos étranges pélerins de la Mecque, nous parut hors de lui-même, à M. Rogier et à moi, au sujet de notre idylle, que nous nous empressâmes de lui rapporter; il se trouva tout à coup transporté d'une grande colère contre les pays qu'on appelle civilisés, et se mit à nous raconter, pour décharger l'humeur que lui donnaient les nations civilisées, comment se tira de son premier voyage sur mer un de ses amis pris de la fantaisie, si légitime aux yeux de tant de monde, d'aller voir l'Angleterre. Sorti de chez lui, pour la première fois de sa vie, il monta sur un bateau tout neuf qui s'essayait aussi par un premier voyage; une tempête violente les accueillit sur les côtes de la Grande-Bretagne. La machine, tourmentée et impuissante à lutter, éclata; en même temps l'eau entra avec une telle fureur dans les cabines, qu'il fallut se résoudre aussitôt à abandonner le navire. Notre jeune voyageur n'échappa que par miracle, en compagnie de quelques marins et du malheureux capitaine qu'il fallut arracher à son poste et entraîner. En sautant dans le canot, il cassa, par sa chute, le bras à un pauvre matelot qui voulait lui porter secours, perdit deux à trois mille francs, toute sa fortune, et fut néanmoins assez heureux pour arriver jusqu'à terre. Au moment où cet infortuné, échappé à la mort et tout

ruisselant de l'eau de la mer, se trouva debout sur le rivage, la première personne qui se présenta à lui fut un agent quelconque du fisc ou de la police, qui lui dit : « Monsieur, où sont vos papiers? » Touchante prévoyance des peuples civilisés ! Il s'agissait bien de papiers dans cette ondée diluvienne. Quelle que soit l'authenticité de l'aventure, la colère de notre jeune peintre nous causa une grande hilarité, et nous ne pûmes nous empêcher de songer que ces côtes si séduisantes de l'Asie mineure pouvaient bien aussi avoir plusieurs genres assez désagréables d'inhospitalité.

CHAPITRE XXI.

Le mirage. — *Scandarouna* ou Alexandrette. — Le chemin de l'Euphrate. — Le charbon du *Lloyd*. — Alep. — La caravane pillée. — *Antioche* et ses souvenirs. — *Latakieh* ou Laodicée. — *Tripoli*. — Spectacle majestueux. — Les *khans* ou maisons orientales. — Le château de Baudouin. — Les Maronites. — Vertus de la première église. — Les Druses du farouche Hakem. — Concile tenu dans les montagnes.

En quittant Mersina, je fus témoin, pour la première fois, d'un charmant effet de mirage. C'est un spectacle véritablement curieux et solennel que cette illusion de la nature. L'horizon était inondé d'une lumière chaude et dorée; le promontoire qui était devant nous, au sud-est, semblait se prolonger indéfiniment dans la mer, comme une terre fertile et habitée, et je voyais distinctement des arbres plantés au milieu des flots, sur la route que notre vaisseau allait parcourir.

Le 10 octobre, nous arrivons à *Scandarouna* ou Alexandrette. Les mots français, Alexandre, Alexandrie et Alexandrette, rendent parfaitement, avec leurs nuances les trois mots arabes destinés à rappeler, dans le langage du pays, le grand héros et les lieux qu'il a illustrés ou fondés. On dit ici: *Skander, Skandarié, Skandarouna.* Nous sommes à l'entrée de la vallée où doit aboutir le fameux chemin de fer de l'Euphrate, destiné à relier la Méditerranée à la Perse. Il a fallu

que le percement de l'isthme de Suez inspirât une bien grande horreur à nos bons voisins les Anglais, pour les faire recourir à une combinaison aussi excentrique et aussi impossible. La frayeur de voir toutes les nations, et surtout la France, profiter d'un chemin qui abrégerait des deux tiers les fatigues et les lenteurs de la longue course des Indes, leur a fait rêver une immense ligne de fer à travers un pays désert et sans eau, où il faudrait entretenir une armée permanente aussi indispensable qu'impossible.

Mais laissons-là ces rêves de l'entente cordiale, et contentons-nous de voir et d'étudier les choses plus sérieuses qui sont sous nos yeux. La chaleur ne permet aucune excursion, et malgré cette température qui nous accable, nous sommes en face d'un vaste et magnifique incendie : deux mille tonnes de charbon, appartenant au *Lloyd* autrichien, sont là en flammes sur le rivage et brûlent depuis quinze jours ; on assure que le feu a encore un aliment suffisant pour prolonger d'autant ce grand spectacle. Ici encore un simple événement fait connaître les mœurs du pays. A deux pas de l'eau, sous les yeux d'une population qui paraît, quoique Orientale, assez disposée à gagner quelques piastres, on n'a rien fait et on ne fait rien pour disputer au feu une partie de cette proie qu'on lui cède entière : je serais presque tenté de prêter l'oreille aux mauvaises langues que j'entends autour de moi. Sous cette forme brutale et expéditive se cache, dit-on, une *liquidation*.

Alep, la ville orientale par excellence, est là, à trois jours de distance ; et malgré les jolies merveilles qu'on en raconte, il me faut renoncer à cette visite. D'ailleurs de lugubres récits, au sujet d'une caravane pillée, nous y engagent peu et vont jusqu'à rendre intéressants les nouveaux passagers qui nous arrivent ; par malheur pour leurs beaux avantages de touristes, un bon père Lazariste, procureur de la maison de Beyrout, qui était avec eux, réduit à leurs justes proportions leurs frayeurs et

les dangers qu'ils ont pu courir. Un accident qui demeure malheureusement beaucoup mieux démontré, c'est que, durant un orage qui a eu lieu trois jours auparavant, à Séleucie, un navire arabe y a fait naufrage, et que cinq personnes ont été noyées. Ce dernier orage a été un véritable désastre pour ces contrées et pour les côtes de la Phénicie: on assure que son souvenir vivra longtemps parmi les mauvais jours du pays. La grêle a tué des enfants et des bestiaux; les torrents ont entraîné les terres et les maisons et ont causé bien des ravages.

Je ne suis pas loin d'Antioche et malheureusement je ne puis lui envoyer aussi qu'un souvenir. Ce fut là le premier trône ou la première chaire du vicaire de Jésus-Christ sur la terre, et c'est là aussi que, pour la première fois on appela *chrétiens* les sujets du vaste empire qui allait réaliser les promesses faites à Abraham. Que de souvenirs encore les Croisés ont laissés sur cette terre ravissante! Mais que faire? D'ailleurs tous les souvenirs d'Antioche, racontés par Michaud, l'historien des Croisades, ne sont pas de nature à flatter un chanoine de Metz; et j'ai si peu de temps à donner à la Palestine, qu'au moment d'y aborder je ne puis songer à aucune distraction. L'air, devenu moins chaud, semble aussi nous inviter à hâter notre course.

Le 11, à huit heures du matin, nous arrivons à *Latakieh*, l'ancienne Laodicée. Les coteaux, séparés de la mer par des plaines de verdure, nous convient inutilement à les visiter. J'aurais aussi grand plaisir à aller serrer la main aux Pères Jésuites qui, ici encore à la hauteur de leur mission, rendent service aux chefs de famille et apprennent à tous à bénir la Religion du Christ et le nom de la France; mais je sens qu'une légitime impatience me gagne à mesure que j'approche du but de mon voyage, et que je deviens toujours plus indifférent à toute autre pensée.

Enfin, dans la même journée, à quatre heures du

soir, nous sommes à Tripoli. Je renonce à rendre le spectacle que nous avons là sous les yeux. Nous jetons l'ancre dans une eau tellement transparente et tranquille que le fond nous apparaît à plus de trente pieds de profondeur. Le Liban est devant nous, allongeant ses contreforts jusqu'au rivage. Il ferme majestueusement un horizon doré par les derniers feux du jour, malgré un orage qui éclate à l'instant même sur son front soucieux. Sa crête porte des nuages de pourpre qui lancent la foudre dans toutes les directions. Ce rideau de feu va couvrir les fameux cèdres du Liban, qui sont là dans la montagne, à sept heures de marche devant nous. Je salue en passant ces antiques rois des forêts, ainsi que les populations si intéressantes qui les vénèrent et les entourent. La tempête n'arrive point jusqu'à nous et le ciel est pur au-dessus de nos têtes; nous sommes enveloppés dans un feu et dans un horizon de pourpre qui semble se ranimer dans le cristal des flots et dans lequel les éclairs du Liban viennent lutter contre les derniers rayons du jour.

La ville de Tripoli repose sous nos yeux au bord de ce rivage, abritée par la montagne et défendue du côté des flots par une chaîne d'îlots ou de rochers disposés en forme de ceinture comme des sentinelles avancées. Une plaine d'orangers l'entoure de tous côtés et je n'ai jamais vu rien de plus ravissant. Le vieux Tripoli surtout, avec ses tours ruinées, ses khans, ses maisons orientales, offre un spectacle des plus pittoresques. Le château de Baudouin domine tout cet ensemble et en rappelant le vainqueur de ces contrées, reporte mes souvenirs et mes regrets à une époque bien glorieuse pour la France. Jamais je n'éprouvai un plus grand désir de mettre pied à terre pour entrer dans la vie intime d'un pays. Nous étions entourés de barques remplies de jeunes gens parlant le français avec une facilité remarquable, résultat précieux dû aux efforts et à la persévérance de deux ordres religieux qui se

recrutent principalement en France, les Jésuites et les Lazaristes. Il me semblait voir les Maronites dont parle l'historien Michaud dans son livre des croisades « accourant pour visiter leurs frères d'Occident, leur apportant des vivres et les conduisant dans leur route. »

Deux cent mille Maronites habitent aujourd'hui dans ces montagnes et y vivent inconnus du monde, dans une heureuse ignorance et une primitive simplicité. Entourés d'ennemis, sans communication avec leurs frères les chrétiens d'Occident, ils pratiquent les vertus de la première Eglise et sont l'édification des voyageurs qui pénètrent dans leurs montagnes. Je les croirais volontiers descendus de ces premiers chrétiens de Jérusalem qui, pour se conformer aux recommandations du divin maître, se réfugièrent, à Pella, dans les montagnes de la Syrie, à la première nouvelle de l'arrivée des légions de Titus. L'origine des Maronites remonte, en effet, aux premiers siècles de l'Eglise; mais il est difficile de recueillir quelque chose de certain sur un tel sujet.

Quoiqu'ils aient rendu plusieurs fois des services aux empereurs de Byzance, menacés par les Arabes; quoiqu'ils aient été très-utiles aux croisés et aux rois de Jérusalem, ils nous sont plus connus par leurs désastres que par leur prépondérance. L'unique cause de tous leurs malheurs fut l'introduction, dans leurs montagnes, des Druses, de ces farouches sectateurs du féroce Hakem. Combien de fois, au moment du danger, les regards de ce pauvre peuple se sont tournés avec larmes du côté de la France! La diplomatie et les flottes européennes vinrent bien quelquefois à leur secours; mais il est si rare que ces deux choses se dérangent pour des intérêts purement humanitaires ou chrétiens.

Autant est grande la bonne foi de ces tribus, autant est grande leur ignorance des choses et des événements qui s'accomplissent en dehors de leurs montagnes. Le défaut de contact avec les autres peuples, ainsi que

l'état de leurs chemins, les prive de bien des ressources ; mais je suis loin de regretter pour eux ces facilités de communications qui auraient infailliblement amené la destruction de cette ravissante oasis, et j'aime cet heureux défaut qui les protége contre tant de dangers. On trouve là une hospitalité chrétienne d'autant plus ravissante que la pauvreté, la modestie, la confiance, la naïveté, l'abandon en font tout le charme. Leurs prêtres ne sont point exposés à la tentation de changer cet état des choses; ils sont intimement immiscés aux mœurs du pays. On en voit jusqu'à vingt dans un seul village; quelques-uns, mariés avant la prêtrise, vivent dans l'état du mariage, même après leur entrée dans les ordres sacrés, suivant en ceci les coutumes de l'Eglise grecque, dans laquelle on a toléré cet usage sans l'étendre toutefois, comme on sait, jusqu'aux évêques et aux religieux. Ceux-ci en effet ne doivent jamais user de cette condescendance. L'Eglise romaine pourtant n'a jamais fait de cet usage un obstacle à la rentrée des schismatiques dans son sein; autant elle est sage et forte dans l'esprit de ses lois, autant elle est prudente et charitable dans leur application. D'ailleurs sa discipline ecclésiastique du célibat, tant calomniée et combattue par les impies, est aujourd'hui plus que jamais indispensable à son zèle, et plus que jamais sa plus belle couronne.

Mes regards enveloppent avec amour ce pays catholique qui s'étend jusqu'à Beyrout, et j'apprends avec bien de la joie que, cette année même, un concile, tenu dans ces montagnes, a décrété l'union de tous les Maronites avec l'Eglise de Rome. Elle vivra donc encore longtemps cette Eglise si intéressante du Liban, puisque le rameau n'a de vigueur qu'à la condition de rester attaché à l'arbre qui le nourrit de sa sève et de sa vie.

En dehors de ce pays si intéressant et si pittoresque des Maronites, le reste des montagnes est habité par des tribus indépendantes, comme il y en a tant dans ce

fameux empire ottoman. Celles-ci ne payent aucun impôt et ne reconnaissent à aucune puissance le droit de les commander.

Il y a près d'ici, sur le chemin de Damas, une vallée de deux lieues, impossible à franchir à cause du danger d'être pillé et qui fait l'effroi de tous les voyageurs. Les voleurs donnent une escorte, moyennant finances, bien entendu ; c'est, comme on le sait, la manière d'être honnête et vertueux dans ce beau pays.

CHAPITRE XXII.

Beyrout. — L'injure. — Le tremblement de terre. — Heureuse coïncidence. — Les Lazaristes. — La sœur Gélas. — Ecole des Maronites. — L'hôpital. — Les leçons de l'expérience. — La Béryte de Sanchoniaton. — L'Eglise des Maronites. — M. E. de Lesseps. — La maison du consulat. — Le Père Basile d'Antioche. — Le Père Thomas de Damas. — Le Père Charles du Liban. — Les présents du shah de Perse. — M. Blanche. — Les souvenirs de la France. — La soirée arabe. — Coutumes et cérémonies. — Episode. — Le loustic arabe. — La danse du sabre. — Le feu d'artifice. — Le ciel de la Phénicie.

Enfin, le 12 octobre, à six heures du matin, nous arrivons à Beyrout, par un temps admirable. Cette reine de la Phénicie, comme l'appelle le langage oriental des Arabes, mollement étendue au bord du rivage, sur un tapis verdoyant parsemé de dattiers, de figuiers et d'orangers, est bien en effet la ville la plus importante et la plus riche de la Syrie. Je me réjouis de mettre enfin le pied sur cette terre tant désirée et de commencer, sur ce rivage, pour la continuer jusqu'à Jérusalem, la pieuse investigation des traces du divin maître qui m'y ont attiré. J'expédie à Jaffa, pour m'en débarrasser et pour m'y attendre à ma sortie de la Palestine, le plus gros de mes bagages, et j'entre dans la barque qui va me transporter au rivage.

Là un désagrément m'attendait, le seul accident fâcheux de mon voyage, mais peu à plaindre, comme

on va le voir, puisqu'il n'intéressait que mon amour-propre. Pour connaître au juste le respect commandé par le caractère du prêtre et par le nom de la France, j'avais pris la résolution de ne pas quitter mon costume d'abbé français et de me raser toujours, chaque fois du moins que le permettaient le roulis du vaisseau et les incidents du voyage. Un Arabe, d'une figure plus vénérable que les autres, assis à mes côtés et devenu tout d'un coup assez familier pour s'accrocher à mes genoux quand le mouvement du bateau menaçait de le jeter à la mer, se prit à me regarder avec un sourire de pitié, accompagné d'une plaisanterie adressée à ses voisins et que je ne pus comprendre, parce qu'elle était dite en langue arabe. Je demandai à mon autre voisin, le procureur de la maison des Lazaristes, dont j'ai déjà parlé, ce que signifiait cette injure. Après quelques hésitations, il finit par m'avouer que l'Arabe avait demandé à tous *si j'étais une femme?* Il me trouvait, ainsi que je l'ai déjà dit au chapitre XIII, coupable de péché mortel, puisque j'avais la figure rasée, et il m'adressait, en présence de ses compatriotes, l'injure la plus grave à ses yeux, celle de me comparer à une femme. J'ai déjà dit ce que je pense du reproche que nous adressent à cet égard les peuples de l'Orient; j'avais d'ailleurs le cœur rempli des ardents désirs que faisaient naître en moi les approches de la Palestine; j'acceptai donc cette injure avec beaucoup moins de mérite que mon voisin l'Arabe ne pouvait le croire, et je ne lui fis l'honneur d'aucune réponse. Chacun était préoccupé d'un sinistre arrivé cette même nuit. Un tremblement de terre avait eu lieu à trois heures du matin et avait ébranlé, à deux reprises différentes, une grande partie des îles de la Méditerranée. L'île de Santorin en particulier en avait beaucoup souffert; une telle secousse, qui avait épouvanté jusqu'à la population de Malte et effrayé les habitants de la Syrie, avait été à peine ressentie sur notre vaisseau.

Je courus à la maison des sœurs de Saint-Vincent de

Paul, dans l'espérance de pouvoir y célébrer le saint sacrifice de la messe, et pour appeler la protection de Dieu sur la partie la plus importante de mon voyage. C'était le jour consacré par l'Église à chanter la Maternité de la Reine du ciel. Aussi heureux de cette coïncidence que de la bonne fortune qui m'avait déjà amené à Smyrne, le jour de la fête du Rosaire, je me sentis touché d'une bien vive reconnaissance, et mon âme disait à cette radieuse étoile de la mer : « O que l'Eglise fait bien de vous chanter comme la Mère de Dieu et des hommes ! Je sens à votre protection sur moi que vous êtes en réalité la Mère du pauvre pèlerin, comme vous êtes la Reine du ciel. »

Je trouvai à Beyrout, comme à Smyrne, l'accueil le plus sympathique dans la congrégation de Saint-Lazare. Je fus, là, témoin des bénédictions que le ciel répand sur une entreprise qui donne de jour en jour les plus heureux résultats. Sous la direction du Père Amaya, le supérieur des Lazaristes, et un des plus vénérables missionnaires de l'Orient, les bonnes sœurs de Saint-Vincent de Paul ont fondé une école de jeunes filles maronites destinées à reporter dans leurs montagnes la science et les vertus nécessaires pour former d'excellentes institutrices. La sœur Gélas, supérieure de la maison de Beyrout, femme d'une expérience consommée et en grande vénération chez les Arabes, dirige cette école, ainsi que le pensionnat, avec une piété, une prudence et des succès remarquables. La maison est abondamment fournie de jeunes pensionnaires accourues de toutes les parties du littoral et de l'intérieur du pays, et je trouvai là, sous le rapport de la piété et du travail, le même spectacle de merveilles que j'avais tant admiré à Smyrne.

La maison contient aussi un hôpital pour les malades; c'est en effet par la guérison des maux les plus sensibles à l'humanité que l'ingénieuse charité demande au cœur de l'homme un peu de cette bonne volonté

qui mène à Dieu. La maison, bien disposée et bien aérée, est bâtie par un de mes anciens camarades d'enfance et compatriote, le P. Leroy, que je n'ai pas vu depuis nos premières études de grec et de latin, et qui est devenu depuis ces jours si éloignés un des hommes les plus utiles de cette congrégation. Par malheur pour moi, il faudrait aller le chercher à Damas, et je dois le peu de jours dont je dispose à mon pèlerinage à Jérusalem et à mon retour en France. Force m'est donc de lui écrire et de m'en contenter; c'est le jeune peintre d'Anvers qui se charge de mon message et qui se décide à braver les voleurs du désert.

Le P. Amaya et la sœur Gélas partent le lendemain pour visiter leurs écoles dans le Liban. Quelle belle et unique occasion pour connaître ces montagnes et visiter ces populations si primitives et si intéressantes! Hélas! il faut y renoncer aussi, et le temps qui me presse sans pitié me fera renoncer à bien d'autres choses encore. Mais, je le répète, je touche au but de mon voyage, et cette pensée, absorbant facilement toutes les autres, me console bien vite de tous ces mécomptes.

Je trouve à Beyrout les restes dispersés de la caravane française qui vient d'accomplir son pèlerinage de la Terre-Sainte, et parmi eux le comte Estève venu, il y a quelques mois, de Paris à Metz pour m'annoncer son départ et me donner un rendez-vous sur lequel nous ne comptions plus guère. Les plus heureux de tous furent les quelques prêtres français qui, ayant fait partie de cette caravane, avaient entendu parler des espérances des chrétiens de Jérusalem, à propos de l'église Sainte-Anne, et dont la joie fut grande quand ils apprirent que c'était un fait accompli. Parmi eux se trouvait un jeune prêtre de l'église de Coutances, tombé malade de fièvre et de fatigue, mais bientôt guéri, à l'hopital même de Beyrout, par les soins des excellentes sœurs. On profita de cet incident pour me rappeler les précautions hygiéniques dont j'ai déjà parlé et qui déjà

m'avaient été tant recommandées; puis, comme sanction, d'ailleurs inutile, à ces bonnes lois de l'expérience et de la charité, on me raconta tout au long des imprudences de toute sorte et entre autres l'histoire malheureuse et assez récente d'un curé de Bordeaux, venu avec un itinéraire tracé à l'avance, dont il ne voulut en rien modifier aucune partie, et qui mourut à la suite de cette obstination. Malgré le désir et le besoin d'aller aussi très-vite, j'avais à ajouter à cette leçon la funeste expérience d'un de mes vénérés compatriotes, mort dans les mêmes conditions, et dont je devais retrouver le tombeau encore tout récent à Jérusalem; mais je ne veux point anticiper sur ce que j'en dirai plus tard.

Il me faut laisser à d'autres le soin de décrire cette capitale actuelle de la Phénicie. La patrie du vieux Sanchoniaton ne manquera pas d'historiens pour faire valoir son rivage, ses ruines et ses bazars; mais, hélas! qu'est-ce que tout ce qui reste aujourd'hui à côté de l'antique gloire de Tyr et de Sidon? Qu'est-ce que ce commerce à côté des antiques richesses de la Syrie et de la Phénicie? Comment comparer la Béryte de Vespasien et la conquête de Baudoin Ier en 111, avec les modestes ruines de la Beyrout moderne?

J'éprouve pourtant quelque plaisir à parcourir ces rues sombres, voûtées et étroites, où sont entassées les marchandises apportées par les caravanes; mais à chaque instant ma curiosité et mes pas vont se heurter tantôt à des nègres aux formes athlétiques et presque nus, tantôt à quelque file de chameaux chargés d'ornements bizarres et toujours prêts à me renverser, sans aucun égard pour mes ébahissements.

L'église des Maronites appela surtout mon attention par son antique et pauvre simplicité. Une troupe de mendiants, sales et misérables et appartenant à je ne sais quelle communion, étaient assis à la porte de ce petit temple, comme pour rappeler à tous que les églises chrétiennes sont toujours le plus saint asile de la charité dans tous les pays du monde.

M. Edmond de Lesseps, consul général de France pour toute la Syrie, était prévenu de mon arrivée, et j'étais porteur à son adresse de lettres de l'ambassade de Constantinople et en particulier de M. Thouvenel. On va voir, par la suite de ce récit, quel est le noble caractère de ce jeune diplomate, et de quelle grande utilité me fut sa bienveillante protection. Je trouvai Madame Le Cène, sa sœur, dans la maison des sœurs de Beyrout; elle voulut elle-même m'accompagner et me présenter à son frère.

La maison du consulat domine la ville et la mer; on ne peut y arriver que par un chemin très-étroit, encaissé entre des rochers et des haies de nopals menaçants; une poussière fine et grisâtre, qui monte jusqu'aux genoux, ne permet pas de faire ce chemin à pied, surtout à l'heure où le soleil y développe une chaleur vraiment accablante. Il faut donc me décider à prendre un cheval et préluder ainsi aux grandes courses de mon pèlerinage. Quoique mon coursier soit à mes yeux un peu plus noble que celui de Smyrne, si bien chanté par Homère, je ne me trouve que médiocrement satisfait de ce genre de locomotion; et, n'était la dame qui me précède avec aisance et avec grâce, je serais tenté de remettre la partie. Me voilà donc obligé, pour ne point donner de scandale et pour faire l'apprentissage de ce dur métier qui va durer quinze jours, d'enfourcher mon arabe. Je grimpe au consulat, laissant toute liberté à ma monture, un peu étonnée, sans doute, de voir que, malgré le service qu'elle me rend, je me fatigue beaucoup plus qu'elle.

Nous fûmes reçus par M. de Lesseps, qui vint au-devant de sa sœur, et par une charmante gazelle, dont le regard semblait parler à sa maîtresse. L'accueil fut on ne peut plus gracieux et plus cordial; après les nouvelles de Constantinople, on me tint, par un généreux échange, au courant de celles de la Syrie et de Jérusalem. M. de Lesseps exalta bien haut le triomphe que

M. Thouvenel venait de remporter à Jérusalem, en obtenant la donation de l'église Ste-Anne; il me fit les honneurs de son consulat, et, me conduisant dans mes appartements, déclara que sa volonté formelle était de ne pas me quitter un seul instant durant tout mon séjour. Je fus bientôt captivé par cette humeur franche, gaie et toute française, et j'acceptai tout ce qu'on voulut m'offrir. Nous allâmes nous reposer sur la terrasse, au souffle de la brise qui agitait de grands ombrages sur nos têtes, et de là je contemplai la mer et le Liban.

On me raconta tout au long le martyre du P. Basile d'Antioche, tué par le fanatisme musulman, et on me promit de ses reliques. Je vis là, parmi les serviteurs et cawas du consulat, un nommé Misserghli, qui livra à la justice de M. de Lesseps, afin d'en obtenir son pardon, ses complices les assassins de ce bon prêtre, coupable, hélas! de sa charité et de son zèle pour la maison de Dieu. Ces fanatiques le tuèrent dans sa chambre, au moment où il chantait sur son harmonium les louanges de son Dieu, et M. le consul de France conserve comme relique la perse du divan avec laquelle les meurtriers essuyèrent le sang de leurs armes et qui servit à les convaincre de leur crime. De ce récit on passa à celui du martyre du P. Thomas, immolé par les juifs de Damas, contre lesquels toute justice fut impuissante; puis à celui du P. Charles, victime de la haine des Druses.

Je fus ensuite conduit dans les appartements de Mme Le Cène, qui me donna les reliques promises et me fit admirer un magnifique Christ d'ivoire, précieux talisman de famille que M. Le Cène, son beau-père, reçut des mains de Lapeyrouse et rapporta en France, quand il reçut, du célèbre navigateur, l'ordre de se détacher de cette malheureuse expédition et de rentrer dans son pays. Cette dame lui attribue, dans sa reconnaissance, le salut de son père. La maison est remarquablement pourvue de magnifiques présents adressés au consul de

la part du shah de Perse et par le vice-roi d'Egypte. Je ne me lasse point d'admirer avec quelle adresse et quelle patience ces ouvriers de l'Orient travaillent l'ivoire et l'argent. Parmi ces merveilles je m'extasie devant un beau jeu de tric-trac, dont toutes les dames d'ivoire sont sculptées à jour et demanderaient chacune un poète pour les décrire, comme le fut jadis le bouclier d'Achille. Un charmant européen, homme distingué et instruit en tout genre, M. Blanche, vice-consul à Tripoli, venu pour quelque temps à Beyrout, se trouve là fort à propos pour provoquer un agréable champ-clos sur ce brillant terrain de combat. Privés tous deux depuis longtemps des ressources de cet agréable jeu, dont la séduction l'emporte sur le charme de tant d'autres passe-temps, nous nous livrons bataille avec acharnement. Les Arabes, en effet, paraissent jouer un jeu qu'ils appellent aussi du même nom, mais qui est loin de s'élever à la hauteur du nôtre. Il ressemble tout au plus à ce qu'on nomme chez nous le *Jacquet*. Nous voilà donc tous deux si bien occupés à étrenner ce cadeau du shah de Perse, que le combat dura jusqu'à la nuit, jusqu'à ce que l'infortuné M. Blanche avouât bien haut que son séjour prolongé en Orient l'avait mis de beaucoup en retard sur les progrès de l'Occident. Bientôt vainqueur et vaincu se mirent à table, et la réconciliation fut parfaite.

Après le dîner, un piano nous aida à rappeler d'autres souvenirs de la patrie, et j'allais me croire de retour en France, lorsque tout à coup il prit fantaisie à mes aimables hôtes de me procurer la distraction d'une soirée arabe. M. de Lesseps fit immédiatement prévenir un de ses voisins que le consul de France, accompagné d'un prêtre français venu de Constantinople, allaient lui faire l'honneur d'une visite. Je me récriai en vain contre cette façon d'agir et de déranger ses amis; on me força à comprendre que c'était un grand honneur et une grande satisfaction que nous allions procurer à ces braves gens. Il était question d'une famille arabe, du

nom de Gédeï, dont le chef, sauvé de la jalousie de ses ennemis par la protection de M. Thouvenel, devait à l'influence de la France et le salut de sa vie et celui de sa fortune; cette dernière était encore assez grande pour lui valoir la haine de ses honnêtes compatriotes.

Nous partîmes donc après neuf heures, en compagnie de M. de Lesseps, de Mme Le Cène, d'une jeune fille arabe, de dix-huit ans, qui leur était confiée, et qui, ayant terminé ses études chez les sœurs de Beyrout, devait nous servir de drogman ou d'interprète, de M. Blanche, de Tripoli, et enfin d'un jeune et énorme boule-dogue, nommé Mars, capable d'arrêter à lui seul une phalange d'indigènes. Nous montâmes dans un salon voisin de la terrasse, et là nous fûmes accueillis avec une grâce parfaite par la maîtresse de la maison et ses invités. Malgré la surprise d'une telle invitation, quatre dames et deux ou trois jeunes filles avaient eu le temps de se revêtir de leurs plus beaux costumes et de nous devancer. Leur tenue était des plus riches et des plus élégantes.

Une calotte d'or tressé ou ciselé, en forme de turban, couvre le sommet de la tête, d'où s'échappent de longues et nombreuses tresses de cheveux, entrelacées de pièces d'or et de pierreries; une ceinture de riches couleurs retient à la hanche de larges pantalons de soie qui se terminent par d'élégants brodequins rouges, et une écharpe blanche, combinée avec une petite veste brodée, ouverte jusqu'à la ceinture, et d'une coupe à faire envie aux plus élégantes de nos capitales, terminait ce costume aussi gracieux que pittoresque. Celui du maître de la maison et de ses frères était de la plus grande simplicité.

Il y a loin de ce costume à celui des femmes druses qui portent sur le sommet de la tête une corne de métal longue d'un demi-mètre; ce tube est tenu en équilibre par deux chaînettes et deux boules du même métal qui retombent en arrière sur les épaules. Un voile descend

de cette flèche élancée, couvrant au besoin le visage et la personne, à laquelle il donne l'air d'une tente ou d'un baldaquin ambulant. Je ne fais que noter en passant cette étrange vanité, qui certes ne pouvait pas se nicher plus haut, et je reviens à nos gracieuses hôtesses.

Il nous fallut répondre à une foule de saluts et de compliments, ceux-là parlant d'eux-mêmes et par gestes, ceux-ci traduits par les interprètes de la maison. On apporta force café, narghilés, tziboucks, sucreries, confitures, sorbets; je fis de mon mieux honneur aux maîtres de la maison. Des divans faisaient le tour du salon et recevaient les invités; la jeune pensionnaire, assise à mes côtés, traduisait ma reconnaissance à la maîtresse du logis, qui, à chaque compliment, mettait ses deux mains sur son cœur, et faisait, en baissant les yeux, la plus profonde révérence.

Mais ce qui attirait surtout mes regards, ce qui m'eut intéressé jadis et en ce moment me faisait trembler pour mes oreilles, c'était un orchestre de sept à huit musiciens accroupis sur leurs talons, au milieu de la salle, et armés des mêmes instruments que j'avais déjà entendus au Vieux-Sérail. Si la musique du sultan m'avait produit l'effet que j'ai raconté, celle-ci me paraissait plus menaçante encore. Enfin elle commença ses plus beaux et ses plus langoureux accents; et je demandai à ma voisine, pour me faire oublier un peu cette sauvage harmonie, de me traduire les paroles de ces intrépides chanteurs. Je cherchai pendant longtemps une phrase, un air, une mélodie à recueillir et à emporter comme souvenir de l'Orient.

Enfin, dans un chant guerrier, un mot vint tout à coup piquer ma curiosité et finit par m'égayer beaucoup. Sans rien comprendre à la langue arabe, je distinguai fort bien, dans le refrain de cette chanson guerrière, le nom de *Menschikoff* qui réapparaissait à tout propos et avec bruit. Je me fis bien vite traduire ce redoutable couplet, répété avec tant d'audace et d'entrain, et quelle

ne fut pas ma surprise, quand on m'apprit que cela voulait dire :

Sultan, sultan, permettez-nous
De prendre ce grand Menschikoff,
Et nous mettrons sens dessus dessous
Ce russe affreux, ce Menschikoff.

Pauvre France! me disais-je; pourquoi as-tu dépensé ton or et ton sang le plus pur pour ceux qui pouvaient si facilement se défendre?

Au moment où je n'y comptais plus, un rhythme plus régulier et d'un charme assez caractérisé, quoique assez languissant, vint attirer mon attention. Je demandai aussitôt avec empressement un peu de papier et un crayon pour m'en emparer. On s'empressa de m'apporter un de ces encriers d'or, si communs en Orient, et qui, sous la forme d'une gaîne de poignard ou de pistolet, se placent à la ceinture et semblent encore grossir l'appareil de guerre dont s'entoure chaque individu. Grande fut la stupéfaction de l'orchestre quand il me vit écouter et écrire, et surtout quand on le pria de recommencer encore une fois cette mélodie, afin que je pusse m'assurer qu'elle était correctement écrite. Leur premier geste fut un sourire d'incrédulité, et ils nièrent tout haut qu'un tel prodige fût possible. Pour en finir avec cette naïve incrédulité, M. le consul général leur déclara que j'étais prêt, s'ils le voulaient, à leur chanter cet air, sans paroles, bien entendu, puisque j'ignorais complètement la langue arabe, et pour preuve il leur demanda de recommencer en exécutant seulement l'accompagnement. Je renonce à peindre le sot ébahissement de ces figures quand ils eurent acquis la conviction que j'avais pu, à l'aide d'une plume et d'une goutte d'encre, apprendre en si peu de temps un air qu'ils avaient mis plusieurs mois, et peut-être davantage, à étudier. A leurs yeux, j'avais fait un miracle.

Pour reposer l'orchestre et les chanteurs, et un peu aussi, j'aime à le penser, nos oreilles, un loustic se détacha de la bande des musiciens et vint s'accroupir au milieu du salon, afin de nous procurer un autre genre de distraction. Il se mit d'abord à contrefaire le cri et les gestes des animaux qui étaient le plus dans son intimité. J'ai déjà dit la passion de l'Arabe pour son cheval, passion dont commencent à s'honorer parmi nous les gentilshommes du *sport*. Plusieurs fois aussi les instincts de l'Arabe m'avaient déjà fait penser à ceux de divers animaux, et j'avais remarqué, par exemple, une certaine ressemblance entre quelques aspirations gutturales et labiales de la langue arabe et les sons ou sifflements des chameaux. Je pris donc une part fort minime de satisfaction à ce noble exercice.

Le plus plaisant de l'affaire fut le chapitre sur lequel le loustic avait le plus compté, c'est-à-dire l'imitation des gestes et de la voix du chien. *Mars*, notre bouledogue, jugea à propos d'intervenir dans ce genre d'exercice, sans doute à cause de sa dignité compromise. Il fit d'abord entendre, à la manière de John Bull, des grognements très significatifs et d'une désapprobation prononcée et un peu menaçante pour l'indiscret acteur de cette comédie. Les rires augmentèrent, et le véritable intérêt ne fut plus sur la scène; en effet, à partir de ce moment, l'acteur n'avait plus, évidemment, qu'un seul souci, trahi par ses regards, celui de connaître l'impression qu'il produisait, non pas sur nous tous, mais sur un spectateur aussi irritable. Enfin, mécontent au dernier point d'une hilarité dont il ne comprenait pas bien le motif, *Mars*, armé de deux crocs formidables, quitte sa place et fait mine de s'élancer sur l'acteur; celui-ci, dont on comprend facilement l'effroi, se hâte de céder le terrain: il abandonne immédiatement la scène et rentre dans les rangs de l'orchestre.

La colère de *Mars* étant un peu apaisée, on voulut nous donner le spectacle de la danse du sabre. Le même

acteur reparut, armé d'un sabre nu, long et recourbé. S'étant placé au milieu du salon, il prit des poses de matamore, d'inspiré, puis commença en dansant une série de gestes et d'évolutions, passant du gracieux au terrible, du terrible au forcené et brandissant son arme au-dessus de toutes les têtes. Les évolutions de cet énergumène me rappelèrent la folle et misérable exaltation des derviches tourneurs et hurleurs dont j'ai déjà parlé, et je croyais assister aux scènes diaboliques de ces possédés de la Chine et autres pays de l'Inde, racontées par nos missionnaires. Le danseur avait garni ses deux mains de foulards roulés autour du poignet, pour ne point se blesser durant cette étourdissante improvisation. Comme nous n'avions point pris les mêmes précautions pour nos têtes et nos personnes, nous fûmes unanimes pour demander bientôt la fin de cet exercice.

A minuit, l'orchestre épuisé se retira et fut remplacé par une troupe nouvelle et toute fraîche, armée des mêmes instruments et à peu près de la même musique. Il nous fallut donc accepter de nouveau cet inévitable honneur. La maîtresse de la maison elle-même, croyant nous devoir un tel honneur, dansa, toute seule d'abord, puis avec une de ses compagnes, faisant ainsi hommage à S. Exc. le consul des grâces chorégraphiques de son pays. Pendant cette danse, un éclat de fusées et de pétards vint nous annoncer un feu d'artifice, gracieuseté inattendue préparée par les soins du maître de la maison. Nous saisîmes avec avidité l'occasion de prendre l'air et nous allâmes jouir de ce nouveau spectacle. Pendant plus d'une heure le ciel de Beyrout fut sillonné en tous sens de courbes de feu et d'astres nouveaux, luttant d'éclat avec ceux du firmament.

Enfin, entre deux et trois heures de la nuit, nous prîmes congé de nos hôtes, résistant à toutes leurs prières, et nous regagnâmes, à travers les jardins, la maison du consulat. Mais alors j'eus à résister à une tentation d'un autre genre, la séduction d'un ciel calme

et splendide, comme nous n'en voyons jamais dans nos contrées brumeuses de l'Occident. J'étais monté, avec M. Blanche, sur la terrasse la plus élevée de la maison. On sait que, dans ces pays privilégiés, la plate-forme qui recouvre l'édifice est de tous les appartements de la maison, quand le soleil n'est pas de la partie, le lieu le plus agréable et le plus fréquenté. La lune était admirable et son doux éclat ne laissait apparaître au ciel que les perles les plus brillantes des constellations. La ville et le port se présentaient sous un aspect fantastique d'ombres et de lumières; la mer, unie et tranquille, attirait et reposait le regard comme une plaine de verdure; les jardins de figuiers et d'orangers me semblaient une noire forêt sortie des flancs de la montagne pour donner une fête en notre honneur, et, avec ses gigantesques créneaux, la masse du Liban dominait de toute la hauteur de ses ombres ce charmant paysage. O belles nuits de l'Orient, combien de fois je demeurai en extase, subjugué par vos douces impressions! La place elle-même que les étoiles occupaient dans le ciel me faisait penser avec joie à Jérusalem, en me montrant le chemin que j'avais fait à l'encontre des régions du pôle, et j'entendais, avec une agréable surprise, M. Blanche me nommer par leurs noms toutes les étoiles du firmament, qu'il connaissait fort bien. Il me semblait tenir par le bras un de ces bergers chaldéens qui ont posé les bases de l'astronomie, ou assister aux méditations silencieuses des Prophètes qui ont vécu sous ce beau ciel.

Le lendemain matin, 13 octobre, arriva le courrier de France. Il faut avoir été un peu loin de chez soi pour savoir ce que font, à cette distance, les nouvelles de la patrie. Je descendis célébrer la sainte messe à Beyrout et j'allais dîner chez les bons PP. Lazaristes. Le reste de ma journée se passa en courses à cheval et à pied, en visites et en achats. M. le consul m'accompagna et chez les sœurs et chez les Pères. Partout je fus témoin de la joie et de la sympathie que sa présence éveillait

chez les catholiques et, en même temps, de la frayeur que son nom inspirait aux ennemis de l'ordre et du nom français. J'appris que son énergie et sa prudence avaient plusieurs fois rétabli l'ordre dans le Liban et, entre autres, sauvé la vie à des milliers de chrétiens dans l'insurrection d'Alep, dévouement qui fut reconnu par la France, à l'époque du gouvernement provisoire de 1848. C'est dans cette dernière ville, j'avais omis de le dire, que la nature prélève un singulier tribut sur tous les voyageurs, en pratiquant elle-même comme une opération de vaccin sur tous ceux qui arrivent en bonne santé, et qui remportent avec eux la désagréable et fameuse efflorescence connue sous le nom de *bouton d'Alep*.

CHAPITRE XXIII.

Grave embarras. — Jérusalem et Nazareth. — Les trois combinaisons. — Anxiété et prière. — Moyen inespéré. — La nuit. — L'aurore d'un beau jour. — Le cap Carmel. — La plage de Caïpha. — M. Auman. — Contemplation. — Ascension du Carmel. — Le drapeau de la France. — Rivalité curieuse. — Réception. — La grotte d'Elie. — La vierge du Carmel.

Il me restait à décider la plus délicate et la plus grave de toutes les questions. En examinant mes projets et mes ressources, j'étais bien assuré de parvenir jusqu'à Jérusalem; mais, hélas! j'étais un peu dans la fâcheuse situation de ce curé de Bordeaux, dont on venait de me raconter la tragique histoire. J'avais aussi un itinéraire tracé à l'avance, beaucoup de choses à voir et bien peu de temps à moi. Je ne redoutais point les fatigues, mais j'étais impérieusement réclamé par la fin prochaine d'un congé accordé, pour la première fois, à mes obligations d'aumônier, et par les orphelins que j'avais laissés chez moi. Que de fois je regrettai, dans ce voyage, de ne pouvoir jouir d'une plus grande liberté! Il m'eût fallu au moins passer un mois dans la Palestine; c'est bien peu! et pourtant je ne pouvais lui donner que quinze jours, c'est-à-dire l'intervalle compris entre le passage de deux bateaux de la compagnie française.

Oh! sans doute, voir Jérusalem, c'était tout pour moi; voir Jérusalem, c'était beaucoup trop pour mon cœur

indigne d'un si grand bienfait. Cependant laisser de côté la Galilée, et surtout Nazareth, c'était aussi un sacrifice au-dessus de mes forces, et la seule pensée de passer devant la Galilée sans la voir, la crainte de n'y point entrer m'enlevait un des plus grands bonheurs de mon voyage. Je me mis donc à combiner projet sur projet, appelant à mon aide les bons conseils de tous et surtout l'expérience de M. Blanche, parfaitement au courant du pays et de ses ressources. Il fallait tout décider dans quelques heures, et je ne pouvais renoncer ni à Nazareth ni à Jérusalem; mon cœur allait de l'une à l'autre avec le même attrait. Hélas! rien ne pouvait me satisfaire, et j'arrivais forcément à l'une ou à l'autre de ces trois combinaisons que je retrace ici, dans l'intérêt du voyageur.

1° En partant de Beyrout, le 13 octobre, j'avais devant moi quinze jours pour gagner Jaffa, et dans ces quinze jours treize stations. En voici le détail, avec le nombre d'heures de marche entre chaque station :

Le 14	octobre,	1re	station.	Saïda.	8	heures.
15	—	2e	—	Tyr.	7	—
16	—	3e	—	St-Jean-d'Acre.	8	—
17	—	4e	—	Caïffa et le Carmel.	3	—
18	—	5e	—	Nazareth.	7	—
19	—	6e	—	Tibériade.	6	—
20	—	7e	—	Nazareth.	6	—
21	—	8e	—	Djennim.	7	—
22	—	9e	—	Naplouse.	8	—
23	—	10e	—	El-Biré.	7	—
24	—					
25	—	11e	—	Jérusalem.	3	—
26	—					
27	—	12e	—	Ramlé.	8	—
28	—	13e	—	Jaffa.	4	—

C'était là l'itinéraire le plus simple, le plus suivi par tous les voyageurs. Mais j'étais seul; il me fallait des tentes, des provisions, un attirail complet de voyage; de plus, dans cette supposition, je n'avais que *trois jours* pour visiter Jérusalem, ses environs et tant de choses précieuses à voir et à méditer. Encore fallait-il éviter tout accident et ne perdre aucune minute d'un temps si précieux.

2° Si je renonçais à cette première combinaison, il me fallait alors partir avec le bateau, débarquer à Jaffa le 14 octobre, aller droit à Jérusalem, renonçant ainsi à Nazareth et à la Galilée, afin d'avoir plus de temps à passer dans la ville sainte; puis la quitter, pour me trouver à Jaffa le 28, au passage du premier bateau français. Avec une telle combinaison, si je tenais encore à voir Nazareth, quelle que fût la rapidité de ma course, je devais me résigner aux étapes suivantes.

En partant de Jaffa le jour même, j'arrivai

Le 14	octobre,	1re	station.	Ramlé.	4	heures.
15	—	2e	—	Jérusalem.	8	—
16	—	3e	—	El-Biré.	3	—
17	—	4e	—	Naplouse.	7	—
18	—	5e	—	Djennim.	8	—
19	—	6e	—	Nazareth.	7	—
20	—	7e	—	Mont-Carmel.	7	—
21	—	8e	—	Nazareth.	7	—
22	—	9e	—	Tibériade.	6	—
23	—	10e	—	Nazareth.	7	—
24	—	11e	—	Djennim.	8	—
25	—	12e	—	Naplouse.	8	—
26	—	13e	—	El-Biré.	7	—
27	—	14e	—	Jérusalem.	3	—
28	—	15e	—	Ramlé.	8	—
29	—	16e	—	Jaffa.	4	—

J'étais donc, par ce nouveau tracé, dans la nécessité de ne donner que quelques heures à la ville sainte, de passer deux fois dans les mêmes localités et j'étais en retard d'un jour, après des fatigues qui devaient être fort dangereuses, de l'avis de tous. Pour accomplir un tel parcours tant soit peu à l'aise, il fallait au moins l'intervalle d'un mois, et je ne pouvais m'accorder cette faveur. De plus, je n'avais aucun attrait à faire deux fois, chose d'ailleurs bien inutile, le trajet de Jérusalem à Djennim.

3° Enfin restait une combinaison fort dangereuse et peu essayée. C'était d'aller d'abord débarquer à Jaffa, puis, au lieu de prendre le chemin de Jérusalem, de marcher de Jaffa au Mont-Carmel, en suivant le littoral. C'est ce dernier chemin qui fut l'itinéraire du *Bourgeois de Paris*, au seizième siècle, qui fut suivi par la sainte famille, au retour de l'Egypte, et qui était encore un chemin tout naturel au temps des croisades.

On pouvait à la rigueur tenter ce moyen, qui permettait de tout voir, et remonter en deux jours jusqu'à l'ancienne Césarée et jusqu'au Carmel. Il eût été d'un grand intérêt pour moi de voir la plaine de Saron, le lac des Crocodiles, la Pierre incise ou le Château des Pèlerins. Mais chacun se refusait à me garantir la moindre sécurité dans ces régions inhospitalières, et plusieurs récits authentiques dont je parlerai plus tard venaient confirmer cette appréhension. Cette combinaison, quels qu'en fussent les attraits, dès lors qu'elle était condamnée par la prudence, devenait donc inadmissible pour moi.

Hélas! je ne puis m'empêcher de le redire encore: Pourquoi une nation catholique, pourquoi la France n'est-elle pas chargée de l'honneur de protéger les pèlerins à travers les populations si intéressantes et si étranges de la Judée et de la Galilée?

Je laisse à penser au lecteur qui sait les transports de mon âme, en approchant de la Judée et de la Gali-

lée, dans quelle perplexité me laissèrent toutes ces combinaisons impossibles à concilier avec mon temps et mes ressources. Un tel problème à résoudre m'enlevait une grande partie du bonheur que me causait la franche et cordiale réception de mes hôtes, et je me voyais entraîné par la nécessité à débarquer à Jaffa pour attendre à Jérusalem des combinaisons que rien peut-être ne viendrait réaliser.

Déjà je sentais le trouble et le découragement s'emparer de mon âme, quand, me trouvant seul au salon, je me prosternai à genoux, et animé de la plus grande confiance en cette Etoile de la mer et du ciel qui m'avait jusque-là protégé, je fis cette prière: « O Marie! puissante Reine du ciel! vous avez accordé à votre pauvre serviteur un honneur qui est la plus grande joie de son âme. Inspirez-lui ce qu'il doit faire pour arriver jusqu'à ces lieux ravissants où l'ange vous a saluée la mère du Sauveur des hommes; ou plutôt disposez toutes choses selon votre bon plaisir: elles sont entre vos mains puissantes, vous à qui votre divin Fils a remis tout pouvoir, et quoi qu'il arrive, votre nom sera toujours aimé et béni. » Cette prière fut suivie d'un calme qui me surprit moi-même: je me trouvai débarrassé de ma grande inquiétude, et je m'occupai de mes dernières courses et de mes préparatifs pour le lendemain.

Le lundi soir, au moment où le bateau allait partir, M. de Lesseps, dont les allures, depuis le matin, me semblaient mystérieuses, et qui me répétait de temps en temps avec un sourire amical: Tout s'arrange ici-bas! me fit tout à coup cette surprise, cette déclaration inattendue: « Eh bien! mon cher chanoine, je pars avec vous. Je viens de voir le capitaine du *Jourdain,* ainsi que M. le directeur de la Compagnie, et, malgré les règlements, il est décidé qu'on nous débarque demain matin au pied du Mont-Carmel, et le lendemain nous sommes à Nazareth! »

La reconnaissance et l'émotion qui m'étouffaient me

laissèrent à peine dire ce qui se passait dans mon âme: je serrai les mains à ce brave consul et, empressé d'en finir avec mes adieux, je courus parler de mon bonheur à sœur Gélas et à ses compagnes. Remplies comme moi de reconnaissance pour Dieu et sa Sainte Mère, elles se mirent à genoux, me demandant de les bénir et de prier pour elles au tombeau de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Cette profonde émotion est un de mes meilleurs souvenirs, et peu d'hommes ont acquis, autant que M. de Lesseps, des droits à ma reconnaissance.

De concert avec l'administration des messageries, M. le consul général avait pris les mesures suivantes. Le *Jourdain* devait se rapprocher autant que possible de la côte de Saint-Jean-d'Acre ou de Caïpha; une chaloupe, prise à nos frais, remorquée par le vapeur et armée de quatre matelots, devait nous suivre toute la nuit pour nous prendre à notre descente du *Jourdain*, et nous débarquer sur la plage du Carmel, sans qu'il fût besoin de mouiller à cette place.

L'heure du départ étant arrivée, la brise nous donna bien quelques inquiétudes. La mer avait été agitée d'une manière toujours croissante durant le jour, et le balancement de notre vaisseau, qui était à l'ancre dans la rade, ne nous présageait pas une nuit favorable. Au moment de prendre le large, l'embarquement ne se fit pas sans difficulté.

La situation de notre barque, une fois en route, commença aussi à nous donner des inquiétudes. Remorquée par un câble et luttant à la fois contre la mer et le remou du sillage, elle préoccupait tout l'équipage. Vers minuit, les matelots qui s'étaient embarqués avec joie ne chantaient plus, et même nous vîmes l'un d'eux, un couteau à la main, se tenant prêt à couper le cordage d'amarre pour éviter d'être submergé. Deux fois des cris partis du pont de notre navire nous firent craindre que notre chaloupe n'eût chaviré. Aussi, préoccupé d'une vive inquiétude, je demandai au capitaine ce qu'il

pensait de la possibilité de notre descente sur le rivage du Carmel ; sa réponse fut loin de me rassurer.

Il était une heure ; rien n'avait changé. Je rentrai désolé dans ma cabine. Mais bientôt une voix intérieure, qui me parlait en quelque sorte malgré moi et qui me semblait bien plus un reproche qu'un encouragement, me répéta cette parole de Jésus à ses disciples : « Que craignez-vous, gens de peu de foi ? » Je demeurai confus, comprenant combien était grande mon ingratitude, et je me rassurai au point de dormir.

Dès quatre heures je montai sur le pont, et le visage souriant du capitaine me fit bien vite comprendre que tout était changé. La mer était presque calme ; le ciel commençait à se dorer des feux de l'aurore qui apparaissait derrière Saint-Jean-d'Acre ; le cap Carmel, avec toute sa majesté, était là devant nous, étendant les flancs abrupts de son promontoire jusque dans les flots, et nos matelots dormaient dans notre barque. Je touchai enfin à cette terre tant désirée. Le cœur transporté de joie, je fis des adieux pleins de reconnaissance à ce brave commandant de *La Noë*. Que ces lignes, si jamais elles tombent sous ses yeux, lui apprennent que ma reconnaissance est toujours aussi grande et que la douce impression de ce beau jour dure encore.

Enfin nous approchons de la plage tant désirée ; le *Jourdain* s'arrête un instant pour nous laisser entrer dans notre chaloupe, et nous nous élançons vers la plage de Caïpha, dont les habitants sont bientôt sur le rivage. Nous ramons dans des sables toujours plus élevés et plus menaçants, et cette côte fangeuse nous apparaît hérissée de carcasses de vaisseaux, qui nous en révèlent tous les dangers, représentant assez bien des squelettes antédiluviens, à demi-enfouis dans la vase. Quand les sables s'opposent à notre marche et que nos rameurs sont devenus impuissants, alors des hommes accourent du rivage, et ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, me saisissent dans leurs bras vigoureux et me portent au pied de ce Carmel si ardemment souhaité.

O Marie! dès mon enfance, ma mère, qui n'avait à me léguer en héritage aucun des biens de ce monde, m'a communiqué sa tendre piété envers vous, en me consacrant à votre image du Carmel; me voici, à cette heure mille fois bénie, au pied du plus ancien et du plus vénéré de vos sanctuaires; laissez tomber sur moi une de vos bénédictions.

Nous nous rendons d'abord chez M. Auman, ancien soldat de l'Empire français, vice-consul de France, chez qui nous recevons l'accueil le plus franc et le plus amical. Rien ne fait plaisir à rencontrer comme un de ces vieux et bons visages de troupier français, toujours calme, toujours gai, toujours avenant. Au charme d'une telle hospitalité il ajoute le plaisir de m'annoncer qu'il n'est pas étranger à mon pays de la Moselle, qu'il y a vécu et qu'il a gardé l'espoir d'y retourner un jour. Pendant que sa femme et sa fille s'empressent autour de leurs nouveaux hôtes et leur servent à déjeuner, je me retire dans la chambre qui m'est destinée, et là, contemplant et l'étendue des flots et la sévère beauté du Carmel, que je vais bientôt gravir, je me prépare à y célébrer les saints mystères.

Elle fut bien grande la joie de mon âme dans cette contemplation. Je voyais se succéder la série des âges, jusqu'à la naissance du culte de Marie. Voilà donc cette montagne où vécut Elie, le prophète par excellence; celui qui eut l'honneur insigne d'être choisi avec Moïse, pour accompagner Jésus dans sa gloire sur le Thabor. C'est là que le prophète de l'Eucharistie et du culte de Marie se retirait pour la méditation et la prière; c'est là qu'il se réfugiait pour éviter la colère des puissants de la terre; c'est là qu'il confondit les prêtres de Baal; c'est là qu'il opéra ses plus grands prodiges; c'est de là qu'il partit avec son disciple Elisée, pour gagner les rives du Jourdain et monter dans ce char de feu qui ne nous le rendra qu'à la fin des siècles.

C'est là surtout le premier sanctuaire de Marie; c'est

là, disent les traditions, qu'elle se plaisait à venir contempler la puissance et la sagesse du Créateur dans les merveilles de la nature et prier le Dieu qui est la force et l'inspiration des Prophètes. On y montre encore le lieu où se reposa la sainte famille, quand elle revint de l'Egypte, se rendant à Nazareth par des chemins détournés, à cause de la frayeur que lui inspirait Archelaüs, digne successeur du farouche Hérode. C'est là, sur cette montagne, que pendant la vie même de la sainte mère de Dieu, et avant la fin du premier siècle, les disciples fidèles commencèrent à célébrer, en l'honneur de Celle que Jésus mourant nous donna pour Mère, ce culte de gloire et d'amour, dont les beaux sanctuaires ont envahi le monde et surtout la France. Que d'âmes ont été sauvées par leur foi en la Reine du Carmel et par la puissance de son intercession! Trop heureux mille fois celui qui, en entrant dans la Terre-Sainte, a été ainsi déposé au pied du premier trône de cette auguste et puissante Reine, au pied du ravissant Carmel!

On vint bientôt m'annoncer que tout était prêt pour le départ. En un instant nous fûmes à cheval, et je commençai, par une chaleur déjà fort remarquable à cette heure si peu avancée du jour, à gravir l'étroit sentier qui conduit, par une pente assez raide, au couvent du Carmel. A part quelques oliviers séculaires et quelques plantes aromatiques, la végétation est très-rare sur cette extrémité de la montagne. Le reste de la chaîne du Carmel, qui se prolonge vers l'Orient, est au contraire encore chargé d'une belle verdure, qui ne se ressent point de la saison avancée où nous sommes.

Chemin faisant, nous rencontrâmes un des bons Pères qui venait de quitter le couvent pour aller aux environs exercer sa charité et son talent de médecin. Il rebroussa chemin pour remonter avec nous. A peine étions-nous en route que déjà les religieux étaient avertis de notre arrivée, et dès qu'on aperçut, de la terrasse du couvent, M. de Lesseps et notre petite caravane, immédiatement

on hissa sur la tour le pavillon français. Nous le saluâmes de nos acclamations.

En me rappelant cet instant de joie et d'orgueil légitimes, je dois dire qu'il est triste, pour un cœur français et chrétien, de voir avec quelle confiance la Terre-Sainte réclame le protectorat de la France qui lui a été assigné par les traités européens depuis les Croisades, tandis qu'il y a, dans cette même France, tant d'ignorance ou tant d'indifférence au sujet de cette noble mission. Aussi plusieurs nations chrétiennes ont-elles voulu profiter de cete apathie et prendre notre place. Entraînées par un pressentiment secret, les populations chrétiennes et les religieux ont constamment résisté. Ces contestations, toujours jugées à Rome, ont amené des décisions nettes et solennelles, qui ont reconnu et qui ont laissé à la France son immortel privilége.

Dans l'année 1855, un fait assez curieux est venu mettre au grand jour ce privilége conquis par la valeur et par la piété de nos ancêtres. On sait que les religieux du Carmel se recrutent à Rome, qui a soin d'y envoyer, autant que possible, un représentant de chaque nationalité chrétienne. C'est parmi eux que se distingue, par sa foi et son humilité, un nom connu de la France entière, le P. Charles. Or, il arriva, l'année dernière, qu'un prince d'une nation puissante et catholique, un archiduc d'Autriche, parcourant la Palestine, honora ces bons religieux d'une auguste visite. Le prince, par un esprit de rivalité que je n'ai point à juger, avait apporté avec lui un drapeau, qu'il voulut, à l'occasion de sa visite, faire arborer sur les murs du couvent. Le supérieur, avant de prendre une si grave résolution, réunit tous ses religieux, et ceux-ci décidèrent à l'unanimité que le Carmel, ainsi que la Palestine, ayant toujours été sous la protection de la France, aucun drapeau, autre que le drapeau français, ne pouvait y être arboré.

Tous les Pères vinrent au-devant de nous et s'empressèrent de nous offrir l'hospitalité la plus gracieuse.

Je leur déclarai que, en arrivant chez eux, mon premier désir et mon premier besoin étaient d'entrer et de prier dans leur sanctuaire. Ils me conduisirent d'abord à l'église, dans la grotte du prophète Elie, où tout était préparé pour les saints mystères. Je célébrai le sacrifice auguste de la Rédemption, là où se sont répandus en effusions ardentes les prières des prophètes et leurs pieux désirs envers la personne du Messie; là où a prié la Vierge sainte qui l'a donné au monde; là où j'étais si peu digne de me présenter.

Après la messe, je me prosternai en actions de grâces devant la ravissante image de la Vierge du Carmel que l'on venait de découvrir pour nous, et j'eus le bonheur de renouveler en sa présence la consécration faite par ma mère, dans mon enfance, lui demandant un peu de son amour pour son divin Fils. Je lui répétai cette parole du Cantique : « Ta tête est comme le Carmel, et ta chevelure est comme le diadème des rois. » Puis m'adressant à cette nouvelle Eve, la mère féconde du royaume de Dieu et des patriarches dans le ciel et du royaume de l'Eglise sur la terre, mon âme lui chantait aussi cette prophétie d'Isaïe: « Celle qui était abandonnée, comme un désert stérile et sans eau, fleurira comme le lys des vallées... elle aura la majesté du Liban et la beauté du Carmel. » (XXXV).

Déjà le milieu du jour avait été annoncé et il était temps de songer au repas que les bons religieux nous avaient préparé. Avec une grande simplicité, un confortable presque européen est installé au Carmel. Les voyageurs se doutent peu en général de ce que coûtent à ces pauvres religieux ce mobilier de bois et ce petit luxe de propreté; s'il leur fallait, à eux nouveaux venus, acheter en Palestine un seul, fût-il le plus minime, de tous ces petits objets, ils le comprendraient bientôt. On m'apporta le registre où s'inscrivent les pèlerins du Carmel, et ce fut avec joie que j'inscrivis mon nom parmi ceux qui ont eu le bonheur de passer quelques

jours ou quelques heures en compagnie de ces modestes et fervents religieux, qui sont en vérité la première cour de la Reine du ciel en ce monde, non-seulement à cause des souvenirs que je viens de rappeler, mais encore par ce fait que les vieilles légendes et le bréviaire romain nous apprennent que, déjà du vivant même de la sainte Mère de Dieu, un culte en son honneur avait été établi par les disciples de Jésus sur la montagne du Carmel.

CHAPITRE XXIV.

La terrasse du couvent. — Le *vieux donjon*. — Le farouche *Abdallah*. — Le frère *Jean-Baptiste* et le frère *Charles*. — Les ossements des Français morts à Saint-Jean-d'Acre. — L'Eglise et l'autel. — L'orgue du roi de Naples et l'oubli de la France. — Les litanies au Carmel. — La prière interdite. — Le pacha et sa demande. — La descente du Carmel. — La grotte des Prophètes. — Le consul *Catafago*.

Après le dîner, nous montâmes sur la terrasse du couvent, qui a toutes les allures d'une véritable forteresse, qui se ferme comme une citadelle, et qui, au besoin, se défilerait parfaitement des feux d'une attaque. C'est bien là, comme on l'a dit, le *vieux donjon du Christianisme*, placé entre l'Orient et l'Occident, pour montrer d'une part d'où est venu le salut du monde, et pour attendre, de l'autre, le secours des nations chrétiennes et civilisées. C'est là, dans ce lieu si voisin de Nazareth, illustré par le grand et glorieux mystère de l'Incarnation, que devaient retentir avec plus de force les accents et les échos des Prophètes; c'est du haut de ce promontoire, témoin du premier culte de Marie, et s'avançant vers l'Occident comme pour lui tendre la main, que le monde devait apprendre le bonheur de connaître Jésus et de vénérer sa sainte Mère. Aussi, quand la foi des peuples de l'Occident se sera réveillée, et que l'amour du divin Sauveur des hommes les rappellera à

son tombeau; quand la Palestine leur ouvrira tous ses rivages, puisqu'il n'en est pas un seul que l'Arabe veuille ou puisse défendre; alors, si l'on rétablit jamais un ordre religieux et militaire, sa place est là, sous l'invocation de la bonne Vierge du Carmel, et sur un des plus beaux et des plus saints promontoires de l'Asie.

C'est la raison que fit valoir en 1821 le farouche Abdallah, pacha de Saint-Jean-d'Acre, non pas pour armer le promontoire ou défendre la côte, mais pour renverser l'église et le couvent de ces pauvres religieux. La France réclama; et, quoiqu'elle n'eût pas les mêmes titres qu'aujourd'hui à la reconnaissance des Turcs, le sultan daigna ordonner à Abdallah de rebâtir l'église et le couvent et d'y rétablir les religieux. Comme, dans ce vaste empire, il est plus facile de donner des ordres à un pacha que de le contraindre à les exécuter, celui-ci daigna à son tour rendre aux religieux leurs anciens droits; quant à la reconstruction de l'église et du couvent, il se déchargea de ce soin sur ceux-là même qu'il avait dépouillés.

C'est alors que la France, toujours invoquée par ceux qui souffrent de quelque injustice, vit arriver jusque dans sa capitale ce bon frère Charles, que chacun de nous a appris à connaître, et qui est si heureux quand on vient lui demander au Carmel un peu de cette hospitalité qu'il a reçue chez nous. Chacun voulut le voir et lui donner son offrande; les poëtes chantèrent son entreprise; l'*Odéon* donna un concert pour l'œuvre du Carmel, et les rois eux-mêmes s'inscrivirent sur la liste de ses souscripteurs.

On était alors en 1844. Cet édifice qui est sous nos yeux et que le frère Charles eut le bonheur et la gloire de terminer, était certainement une œuvre gigantesque de foi et d'audace commencée avant lui par le frère Jean-Baptiste, à la fois l'architecte et le fondateur de cette grande entreprise. C'était peu d'avoir fait sortir du sol une si belle église, il lui fallut encore, avant

de mourir, la défendre contre l'impudente audace des Grecs, qui tentèrent de s'en emparer, et lui laisser des moyens d'existence aussi assurés qu'ils peuvent l'être sous un tel gouvernement. Il fit concourir au succès de son œuvre une industrie qui dure encore dans le pays. On voit, à quelques lieues de là, un beau moulin placé près d'une cascade naturelle, et dont les revenus servent à l'entretien du Carmel; c'est à la confiante audace du frère Jean-Baptiste qu'on le doit.

En face du couvent, dans un enclos qui pourrait devenir un fort beau jardin, si quelqu'un se donnait la peine de le cultiver, s'élève un petit monument destiné à rappeler de grands efforts et de grands revers. C'est là, sous quelques pierres, que reposent les ossements des Français morts sur ce rivage, à la fin du siècle dernier. Saint-Jean-d'Acre, que vous apercevez à l'extrémité de cette courbe gracieuse que le rivage dessine vers le nord, résista, nous n'avons pas besoin d'en rappeler ici les causes, aux efforts du plus grand capitaine de la France et des temps modernes. Un siége malheureux, une peste cruelle, des privations inouies, couchèrent sur le sol une multitude de ces guerriers; puis vint une population fanatique et soulevée qui dissémina et outragea ces restes illustres d'un courage malheureux. Les religieux, par respect pour la France, leur noble protectrice, les recueillirent et les placèrent aux pieds de la Reine du Carmel. Ces héroïques enfants de la France ne moururent point pour Jérusalem, mais ils étaient dignes de vaincre pour la meilleure de toutes les causes. Puissent leurs cendres animer d'autres guerriers. *Exoriatur ex ossibus ultor!*

Nous descendons à l'église, dont la forme et la simplicité me plaisent beaucoup, et vers laquelle je me sens attiré, n'ayant pu encore en étudier à mon aise tous les détails. D'une figure presque ronde, elle n'est pas très-grande et semble n'avoir été bâtie que pour cacher à tous les yeux la grotte mystérieuse du prophète, adossée

à la muraille du fond, dans laquelle on descend à l'aide de quelques marches, et où j'ai eu le bonheur de célébrer les saints mystères. La voûte et les flancs de cette retraite ont conservé leur nudité vénérable. Un autel, simple et unique ornement, est adossé à la muraille du fond, pour célébrer en ce lieu la mort du même Sauveur dont le prophète vit la transfiguration sur le Thabor. L'autel de la Vierge du Carmel est bâti au-dessus de cette grotte et dans l'église même; on y monte par deux rampes, à gauche et à droite de son entrée.

Une petite tribune, en pierres blanches, supporte une caisse ou armoire contenant un petit jeu d'orgues, en pitoyable état: c'est un présent du roi de Naples, auquel les religieux italiens paraissent attacher un grand prix. Ce n'est pas sans un pénible étonnement et sans une grande honte que je fais ici une remarque que je pourrai répéter en quelque sorte à chaque sanctuaire de la Palestine. Partout la France est connue, aimée, invoquée, attendue; et quelle que soit la facile duplicité des Arabes, si flatteurs et si rusés, ce sentiment est vrai, au moins en ce qui concerne les populations catholiques. Eh bien! la France est la seule dont on ne puisse montrer quelque riche présent! Partout vous trouvez les dons des rois de Naples, de la reine d'Espagne, des princes d'Italie et d'Autriche; et pour rencontrer quelque chose de la France, il faut remonter jusqu'à saint Louis: c'est dire dans quel état sont ces royales et vénérables reliques. Cette affection pour la France, pieuse semence laissée sur le sol de la Palestine par la valeur des croisés et des chevaliers français, portera nécessairement de meilleurs fruits un jour; et quand la justice de Dieu, satisfaite d'une si longue expiation, rendra à la Terre promise ou sa fécondité première ou ses pieux pèlerins, c'est encore à l'épée glorieuse et désintéressée de la France que le monde catholique sera redevable de cette heureuse transformation.

Rome, la ville chrétienne, la Ville Eternelle, et Alger,

notre colonie sur la terre musulmane, semblent avoir été destinées par la Providence à féconder dans l'armée française les germes de cette belle mission, à préparer des guerriers pour ce brillant résultat. Si une telle espérance, qui repose dans mon cœur et que je garde avec amour, est de nature à porter ombrage à quelque catholique hors de France, je déclare d'abord que je suis loin de repousser les efforts de personne, et je demande quelle est la puissance catholique qui, jusqu'ici, a fait plus pour l'Eglise, pour les succès du royaume de Dieu en ce monde; puis, au besoin, je consens à accepter toute franche et loyale coopération à cette œuvre d'honneur et de civilisation que tous nos vœux appellent. On me pardonnera, et c'est ici une déclaration exempte de tout sentiment de haine ou d'aversion, d'exclure forcément de cette nouvelle et pacifique croisade l'influence schismatique de la Russie, élément si redoutable en ces parages jusqu'à la dernière guerre, la guerre d'Orient; j'en exclurai également l'influence protestante, qui ne met le pied sur la terre des patriarches et des prophètes que pour promener et semer partout le doute et la négation, étrange malaise de l'âme, dont la Réforme va bientôt mourir, et qui est antipathique à un suprême degré aux populations de l'Orient.

Mais revenons à notre orgue, cause involontaire et innocente de mes réflexions: sans doute, il avait plus de mérite aux beaux jours de sa jeunesse, quand il apporta aux religieux du Carmel la preuve des bienveillantes sympathies de S. M. le roi des Deux-Siciles. J'étudie et je recherche ses sons les moins discordants, pour faire retentir cette voûte des louanges de la Mère de Dieu, et tous ensemble nous chantons à la Reine du Carmel ses litanies, cette ode admirable, qui redit au monde entier ses plus beaux titres de gloire et prêche à tous l'imitation de sa piété, de ses vertus. Ce doux instant, à peine commencé, passe bien vite, et déjà il faut descendre à Caïpha; mais c'est pour préparer le départ du

lendemain : il s'agit d'aller à Nazareth, ce lieu béni, où bien des émotions m'attendent, et où mon cœur est déjà.

Malgré ce que nous venons de dire de la téméraire audace des religieux en face du drapeau qu'on voulait leur faire arborer, ils sont bien obligés quelquefois de déguiser leurs sympathies pour la France. C'est ainsi que nous les trouvâmes tout affligés, sous le coup d'une menace qui leur interdisait formellement une coutume qui leur était chère et à laquelle ils n'avaient jamais manqué, celle de chanter la prière pour S. M. l'Empereur des Français. Les ordres étaient récents et n'admettaient point de réplique ; ils avaient été provoqués sans doute par le trait d'audace dont nous venons de parler ; mais ce n'est point ici le lieu d'entamer une discussion sur un sujet de cette nature.

Au moment où M. le consul général était en train de discuter ces ordres, venus de Jérusalem, nous fûmes interrompus par une visite assez caractéristique et assez singulière pour être mentionnée ici. Un pacha, aux prétentions plus que modestes, ainsi qu'on va le voir, demandait l'honneur de nous être présenté. Dès qu'il fut introduit, nous fûmes honorés et émerveillés des cérémonies les plus humbles dont jamais grandeur humaine ait été saluée. A peine en notre présence, il se courba, la tête près des genoux, pendant un temps considérable ; quand il se releva, il attendit, contre la porte, l'invitation de s'approcher que lui fit aussi gracieusement que possible notre consul ; alors il fit un seul pas, ou, pour parler plus exactement, il mit un pied devant l'autre, attendant, dans cette position, une seconde invitation pour en faire encore autant. Cela dura ainsi jusqu'au divan sur lequel nous étions assis. C'était un fort bel homme, d'une haute stature ; mais il me semblait que j'assistais à une de ces premières manœuvres par lesquelles on forme le troupier, à son entrée au service militaire.

Le pacha fut prié de s'asseoir à nos côtés, mais il n'obéit que quand cette prière eut été transformée en un ordre pressant; il en fut de même pour le tchibouck et le café qui lui furent apportés. Enfin nous connûmes la cause de cette grande humilité et de toutes ces profondes révérences. Jamais un Européen ne saurait la deviner. Ce malheureux pacha, le plus oublié comme le plus consciencieux de tous les pachas, ne recevait, pour l'honneur de commander une portion du littoral de la Phénicie, que la modeste somme de deux cents piastres, environ cinquante francs par mois, et encore, depuis un temps immémorial, *on ne le payait pas*. Il venait donc réclamer la protection de l'ambassadeur, du consul et de toute la diplomatie française, pour réaliser un de ses vœux les plus ardents comme les plus légitimes, celui d'être payé. Convenons qu'il faut beaucoup de vertu à un pacha qui ne commet point d'exactions, à moins qu'il ne soit, comme celui-ci par exemple, dans un pays où il n'y a rien à prendre.

A part le ridicule et l'exagération d'une politesse aussi intéressée que celle de ce pacha, j'ai pourtant admiré, en maintes occasions, chez ce peuple respectueux et traditionnel, bien des coutumes dont nous pourrions nous honorer, bien des usages fondés sur l'expérience et sur la raison, comme le respect d'un inférieur qui ne lui permet pas de rester assis quand son maître est debout, ou de demeurer à cheval quand celui qu'il regarde comme son chef en est descendu.

A la fin du jour, nous descendons de la montagne par le versant ouest qui plonge dans les flots. Le chemin est tellement difficile et escarpé qu'il nous faut renoncer à nos montures; c'est au pied de cette descente que se trouve la grotte des prophètes où Elie enseignait. Elle est beaucoup plus spacieuse que la première dans laquelle j'ai eu l'honneur de célébrer les saints mystères, et peut facilement contenir plusieurs demeures de ce genre. Il est difficile de rêver une solitude plus parfaite

et plus sauvage. Elle n'a de distractions que le bruit des flots, qui viennent se briser à sa porte et qui menacent de l'engloutir. Au sortir de la grotte, nous remontons sur nos chevaux, et nos quinze cavaliers nous font l'honneur d'un Djerry qui n'est que le prélude de celui qui m'est réservé pour le lendemain.

M. Catafago, consul français à Saint-Jean-d'Acre, averti de notre débarquement à Caïffa était accouru au-devant de nous. Il n'avait fallu que trois heures pour que la nouvelle lui parvînt et qu'il fût avec nous. Un de ses fils était parti à cheval de Caïffa et se trouvait de retour avec lui. Il nous avait préparé l'hospitalité dans sa maison principale de Caïffa; nous nous rendîmes pour quelques instants à ses désirs, d'autant plus heureux de pouvoir lui être agréables, qu'il venait d'être cruellement éprouvé par la perte de ce qu'il avait de plus cher dans sa famille. Notre visite fut de courte durée. Un charmant souper nous attendait chez Mme Auman. Nous y passâmes une excellente nuit.

CHAPITRE XXV.

Départ pour Nazareth. — La caravane. — *Antoine* et le crabe. — La plaine d'Esdrelon. — S. M. l'Impératrice des Français attendue en Orient. — Le catholicisme et la Russie. — Les bédouins. — Le moulin du Carmel. — Les émotions du chemin. — *Lætatus sum.* — Les cavaliers de Nazareth. — Grande joie dans cette ville. — Les honneurs du Djerry. — Nazareth. — La descente et le défilé. — L'entrée à Nazareth. — La grotte de l'incarnation. — Contemplation. — Descente à la grotte. — *Verbum caro* HIC *factum est.* — Paroles éloquentes de saint Bernard sur ce mystère. — Le vieux tableau.

Enfin, le 15 au matin, le jour impatiemment attendu arriva. Dans ce pays où le soleil est de toutes les fêtes, il me sembla plus radieux encore que de coutume. De ma fenêtre, je voyais à la fois et l'étendue des eaux et le Carmel qui se dorait déjà des premiers rayons du jour; malgré mon vif désir de partir au plus vite, je me sentais comme attaché à ce pieux rivage. A six heures tout était prêt; et, nos adieux terminés, chacun se trouva en selle, aussi content que moi-même d'arriver à Nazareth.

O mon Dieu! comment pourrai-je raconter les émotions d'une telle journée! Je les dois à la miséricorde de votre divin Fils pour les pécheurs, à la céleste protection de sa sainte Mère dont je portais le bienheureux message. Que les saints noms de Jésus et de Marie soient à jamais bénis!

Il nous fallait sept heures de marche, ainsi que je l'ai déjà dit, pour arriver à Nazareth, et une halte avait été préparée pour le milieu du jour. Notre petite caravane se composait de quinze cavaliers, dont j'étais loin, certes, d'être le plus vaillant et le plus habile, toute mon ambition se bornant à ne pas descendre involontairement de ma monture. M. de Lesseps, le consul général, dont l'amitié toute gratuite m'avait pris si généreusement sous sa protection; M. Auman, notre hôte si dévoué, qui n'avait pas voulu nous quitter; M. Catafago, caractère sage et plein de conseil, dont l'expérience et la vigueur devaient nous être très-utiles: malgré son âge avancé, il était encore la terreur des malfaiteurs du pays, et plusieurs fois, sur notre passage, j'entendis des figures sinistres, embusquées autour des grands chemins, répéter avec effroi, en se le montrant du doigt: *Il signor Catafago! Il signor Catafago!* Un jeune Arabe, du nom d'*Antoine*, qui avait, grâce à M. de Lesseps, fait des études presque complètes au collége des PP. lazaristes d'Antoura, et que M. le consul général me donnait pour me servir d'interprète ou *drogman* jusqu'à Jérusalem; son père avait eu l'honneur d'accompagner le dernier des Lascaris et de lui servir de guide dans le désert. Le fils me paraissait tout fier que Lamartine eût chanté la fidélité de son père, et je voyais qu'il rêvait pour lui-même une odyssée, qui, hélas! ne pouvait sortir d'une aussi belle plume, et qui faillit, ainsi que je le dirai plus tard, lui devenir bien funeste; deux fils du consul Catafago; des *cawas* avec leurs cannes à pomme d'argent; des guides et des cavaliers complétaient notre petite expédition.

Pendant quelque temps nous suivons, à notre gauche, le bord de la mer, dont les flots argentés par le soleil viennent caresser le pied de nos chevaux. Une brise douce et fraîche fait flotter sur nos épaules les voiles dont nous avons entouré nos chapeaux. Des carcasses de navire, enfouies dans le sable, loin de nous effrayer, nous font apprécier encore davantage le mérite d'une

caravane qui n'aura pas à affronter de tels dangers, tout en recherchant des chemins qui n'existent pas. Des crabes et des reptiles marins, de la grosseur du doigt, troublés dans le repos qu'ils prennent au soleil, se mettent à fuir dans toutes les directions. Notre jeune Antoine, jaloux sans doute de m'édifier de bonne heure sur son talent de cavalier arabe, en poursuit un à la course; mais, au moment où il se penche de son cheval pour le saisir, il fait la plus jolie culbute du monde, et le crabe, profitant de cette maladresse, mord le doigt qui allait le prendre et court enfouir sa victoire dans les flots. Heureusement pour le pauvre cavalier que la morsure du crabe n'était pas dangereuse et que le terrain, composé d'un sable fin et humide, se contente de dessiner en relief l'empreinte du vaincu. Nous quittons bientôt cette plage, pénible à nos chevaux, mais douce pour leurs cavaliers, et nous entrons dans un sable plus sec et planté de petits arbustes, plaine couverte d'arbousiers et d'autres végétaux qui en font une promenade charmante.

Cette extrémité de la vaste plaine d'Esdrelon, qui, en cet endroit, aboutit à la mer, et dans laquelle viennent se jeter les eaux du Kison, nous apparaît, malgré la saison si peu favorable de l'automne, sous les couleurs les plus séduisantes, et sa verdure contraste singulièrement avec la sécheresse de l'horizon. Nous foulons aux pieds de vrais tapis d'héliotropes ou de vanilles, en pleine floraison, et dont les parfums, secoués par les pieds de nos chevaux, viennent monter jusqu'à nous.

En parcourant cette plaine, M. de Lesseps me raconte que, à la fin de la guerre de Crimée, c'est-à-dire au commencement de l'année 1856, les populations voisines de ces vallons et de ces rivages s'attendaient à voir paraître S. M. l'Impératrice des Français, et que la joie était aussi grande que possible dans tous les cœurs. C'était aux beaux jours du printemps. « Vous eussiez vu, me disait-il, cette admirable plaine, vivante et ani-

mée par une telle foule, enthousiaste comme le sont les enfants, et rien n'en égale la majesté d'un tel spectacle. »

Qui donc avait pu donner naissance à un tel bruit que chacun regardait comme une nouvelle certaine? Je l'ignore. Toujours est-il que là où la diplomatie ne voit rien et ne peut rien, le peuple, qui est la voix de Dieu, *Vox populi, vox Dei*, le peuple, lui, voit quelque chose. La guerre, à ses yeux, était la lutte de l'Orient avec l'Occident, du schisme avec l'Eglise, de l'influence russe, qui soutient le premier de ces deux drapeaux et qui a été si redoutée jusqu'ici, et de l'influence française, qui soutient l'Eglise et son chef menacé.

Le catholicisme n'a pas de plus grand ennemi que la Russie, et le peuple vraiment catholique de ces contrées le sent à merveille. Les hérésies *protestantes* sont moins à craindre: elles ne vivent que par l'esprit révolutionnaire, qui *proteste* partout contre les *droits de Dieu*, pour y substituer les *droits de l'homme*. Le règne de celles-ci durera jusqu'au jour où les yeux verront enfin l'abîme qu'elles ont creusé sous nos pas. A la vue des ruines qu'ils ont déjà amoncelées et de celles qu'ils préparent, le monde à son tour *protestera* contre ces enfants du *doute* et de la *négation*. Mais le schisme moscovite a d'autres allures: il prêche partout les *droits de Dieu*; et, pour qu'on n'en ignore, il place un Dieu visible sur la terre, le czar, roi des intelligences et pontife de toutes les consciences; cette parodie de la véritable puissance que le Christ a donnée à son Eglise, par cela seul qu'elle lui ressemble, a toutes les apparences de la force et de la vie. Son influence est redoutable en Orient.

Chacun s'attendait donc, à l'heure où l'étendard de la Vierge Immaculée nous donna la victoire, que la France reprendrait immédiatement son empire dans ces contrées où le souvenir de son épée et de sa justice vit encore, et tous les regards se tournaient vers elle, comme au

jour où finirent les persécutions sanglantes de l'Eglise. Une princesse chrétienne, jeune et puissante par la valeur de son époux, une reine dont la douce piété est connue de l'Orient, semblait à tous bien propre à ressusciter les merveilles opérées par sainte Hélène, la mère du grand Constantin, qui rendit la paix à l'Eglise persécutée, et, par les soins de cette pieuse princesse, couvrit la Palestine de monuments et de temples chrétiens.

Des bédouins errent çà et là dans cette vaste plaine, montés sur leurs chevaux et armés d'une lance extrêmement longue, dont le fer est orné d'un gland de laine; ils nous approchent de temps en temps, nous offrant, tantôt leurs services comme guides ou comme escorte, tantôt leur mouton, pour faire avec nous une halte, un repas. Nos hommes, trop bien avisés pour accepter ces services, toujours onéreux et souvent redoutables quand ceux qui les offrent sont en majorité, les repoussent sans aucune reconnaissance et sans aucun égard. L'un d'eux, ayant osé se placer à notre tête en brandissant sa lance, comme pour nous saluer et nous protéger, fut accueilli avec un tel hourra d'imprécations qu'il déguerpit au plus vite.

Nous arrivâmes bientôt au bord d'un *nahr* ou torrent, dans un lieu fort pittoresque, au moulin même bâti par le frère du Carmel. Nous fîmes là notre halte projetée. Nous avions pris avec nous la clef de ce moulin et quelques provisions substantielles, précautions toujours sages dans ces pays inhabités. Malgré l'honneur qu'on nous fit de ce gîte, désert et beaucoup trop habité, et quoique la clef fût dans notre poche, nous lui préférâmes l'air extérieur.

Après deux heures de repos, nous reprenons notre course sur un terrain qui commence à s'onduler et à s'élever d'une façon beaucoup plus accidentée. Les arbustes prennent, cette fois, des proportions tout autres, et de fort beaux chênes verts, portant des glands gros comme de petits œufs de poule, nous entourent de tous côtés.

Seul au milieu de cette verdure, laissant toute liberté à mon cheval, je récitai mon bréviaire, me garantissant comme je le pouvais d'un soleil qui devenait plus qu'ardent. De temps à autre ma prière s'arrêtait et je me disais avec joie : Voici donc le lieu choisi par Dieu pour donner son Fils à la terre!... Quand verrai-je Nazareth, que j'ai tant désiré?... Toutes ces collines ont vu la Vierge sainte, Jésus le Rédempteur; elles ont attendu cette rosée d'en haut; elles ont porté ces nuées qui devaient enfanter le Juste. C'est là qu'a retenti cette parole d'Isaïe : « Voilà qu'une Vierge va donner le jour et enfantera un Fils : son nom sera Emmanuel, *Dieu est avec nous!* »

Et mon âme, dans ces lieux visités par Jésus et sa Mère, goûtait, à ces pensers, un charme aussi doux qu'ineffable. Oh! que son souvenir me fait encore de bien aujourd'hui!

Enfin j'aperçois devant nous, à l'horizon, une dernière colline couronnée par un chemin poudreux qui plonge dans le ravin qu'elle nous cache. M. de Lesseps accourt et me crie : « Voilà le chemin de Nazareth; Nazareth est là, sur l'autre versant de la colline! » A ce mot je me sens comme hors de moi-même. Le consul lit dans mes yeux la joie de mon âme et me semble la partager.

Après quelques conseils d'équitation, il se mit à me plaindre de l'obligation où je me trouvai de réciter mon office à cheval et par une telle chaleur. « Hélas! lui répondis-je bien vite, voyez si vous avez raison de me plaindre. Les gens du monde sont fort disposés à parler ainsi, eux qui souvent perdent leur temps à d'étranges futilités ou s'imposent des lectures dont il ne restera jamais rien ni dans le cœur ni dans l'intelligence. Pour moi, je suis plus heureux; veuillez en juger. Voici, par exemple, un psaume que l'Eglise vient de mettre dans le cœur et sur les lèvres du pauvre pèlerin, à qui vous procurez aujourd'hui une joie dont il

vous sera reconnaissant toute sa vie. Voyez s'il est au monde une lecture qui puisse lui faire autant de plaisir : »

Lætatus sum! me dit le prophète (1). « Je me suis réjoui d'une grande joie, quand on m'a dit : Voilà que nous allons dans la maison du Seigneur!

« Quand mes pieds seront-ils arrêtés, comme autrefois, dans ton sanctuaire, ô Jérusalem !

« Jérusalem, la grande cité, bâtie pour jouir dans son propre sein de la participation avec Dieu.

« C'est là que sont montées les tribus, toutes les tribus du Seigneur, pour lui porter le témoignage vivant de la foi d'Israël en son Dieu.

« C'est là que la justice est venue se reposer et s'asseoir sur le trône de David.

« Priez pour tout ce qui peut procurer la paix à Jérusalem, et demandez l'abondance pour ses fidèles serviteurs.

« Oui, que la paix repose en sécurité autour de tes murs, et que tes palais regorgent d'abondance.

« A cause de mes frères et de ceux que j'aime, j'ai demandé la paix pour toi ;

« A cause de la maison du Seigneur, notre Dieu, que tu renfermes dans ton enceinte, je t'ai souhaité tous les biens. »

Dites-moi, continuai-je, si quelque chose peut autant toucher mon âme que cet élan du prophète, qui, pour attirer ma pensée dans les cieux, me rappelle l'origine et les destinées de la grande ville que je vais visiter et

(1) Ps. 121.

m'invite à lui procurer la paix. Et, cheminant ainsi, déjà nous avions, sans nous en apercevoir, gagné du terrain.

Tout à coup, au sortir d'un long fourré de broussailles, je m'écrie : « Quelle est cette immense caravane qui apparaît à l'horizon et dont les cavaliers semblent accourir au devant de nous ?... » Bientôt nos guides ont reconnu nos bons amis de Nazareth ; et, partant au galop, en un instant ils fraternisent avec eux. De notre côté nous hâtons le pas, et nous voilà en présence des principaux habitants de cette petite ville, sortis pour accourir à notre rencontre, et conduits par les autorités spirituelles et temporelles de ce pays, le plus catholique de toute la Palestine. Ils avaient appris la bonne visite du consul général de France, qui venait les voir, en compagnie d'un chanoine français, lequel portait à Jérusalem, de la part de l'ambassade française à Constantinople, les lettres du ministère turc faisant donation aux catholiques latins de l'église de Sainte-Anne à Jérusalem. Leur bonheur avait été aussi grand que leur surprise, et ils n'avaient pu se résigner à nous attendre. Ils accouraient donc en amis nous présenter leurs hommages. Une joie sans arrière-pensée se peignait sur leurs visages. Il n'y avait pas un seul habitant de Nazareth, possédant un cheval, qui ne fût de la partie. Nous étions là une centaine de cavaliers environ. Le spectacle était bien fait pour impressionner mon âme : cet hommage rendu à la Reine du ciel par ses fidèles enfants de Nazareth, et au nom de la France, remplissait mon cœur d'ivresse et me semblait de bien bon augure pour mon voyage.

Les deux caravanes, celle de Nazareth et la nôtre, s'étaient rencontrées près d'un jardin où le consul Catafago avait fait, à notre insu, préparer une halte et un déjeuner. J'assistai aux compliments et aux effusions de la joie commune; mais, au lieu d'entrer dans le jardin, je me dirigeai en toute hâte vers le sommet de la colline pour saluer au plus tôt Nazareth. Quand on vit

mon impatience, on décida à l'instant que le goûter serait abandonné et transporté à notre domicile, et immédiatement commencèrent, en notre honneur, les courses et la *fantasia* du Djerry.

Tous ces cavaliers, jeunes et vieux, guidés par leur fantaisie, prirent leur course à travers les broussailles, les ravins et les rochers de la colline, franchissant tous les obstacles et brandissant leurs armes. Chacun d'eux semblait choisir et poursuivre un ennemi. Tout cela simulait un combat sans ordre, où la valeur individuelle paraissait avoir tout le mérite. Il me semblait assister aux scènes de la Jérusalem délivrée, et contempler tour à tour les exploits de Tancrède et d'Argant.

Mais aussi quels chevaux et quels admirables cavaliers! Des vieillards de soixante ans, qui semblaient, comme dans les fictions de la fable, ne faire qu'un avec leurs chevaux, franchissaient, dans leur course rapide, les ravins et les buissons, et leurs coursiers, animés du même feu, s'enflammaient à la vue des obstacles. La terre tremblait sous leurs pieds; ils soufflaient le sang par la bouche et les narines; ils s'arrêtaient tout à coup, ou bien retournaient sur leurs pas, avec la facilité la plus étonnante, obéissant, comme un membre de l'homme, à son intelligence et à sa volonté. Nous avançions avec calme, au milieu de cette frémissante cavalcade, M. le consul et moi, M. Auman et le supérieur des Pères de la Terre-Sainte, impassibles comme des juges du camp à un simulacre de bataille.

Enfin tout ce bruit a cessé; toutes les courses s'arrêtent; quelque chose de saisissant attire tous les regards: nous sommes au haut de la colline; voilà Nazareth!

Mon âme salue la Reine des cieux, et mon cœur bat à se rompre dans ma poitrine. Oh! c'est là que, après quatre mille ans d'attente, l'ange du ciel vint saluer la femme la plus parfaite et la plus pure, choisie pour réaliser la première promesse de la miséricorde et du pardon; c'est là qu'Isaïe contempla cette tige de Jessé,

soutenant avec amour et dans tout son éclat le plus beau des enfants des hommes, celui dont il est écrit : « Je suis la fleur des champs et le lis des vallées. » C'est après toi, ô sainte patrie du Galiléen! que mon âme soupire depuis si longtemps; c'est vers toi, ô Nazareth! que se reportent à toute heure les accents et la reconnaissance des peuples chrétiens quand ils saluent la Reine du ciel, à l'aurore, au midi et au déclin de chaque jour.

Oh! si le divin Rédempteur ne m'attirait au Calvaire pour pleurer et prier sur la trace de son sang, je dirais aussi à Dieu, dans l'effusion de ma joie : *Nunc dimittis!* Maintenant, Seigneur, laissez mon âme partir en paix, car mes yeux ont vu le salut d'Israel!....

Le chemin qui descend à Nazareth est étroit et sur le flanc d'une pente difficile. La cavalcade prend le défilé, et je contemple à mon aise ce bourg dont toutes les maisons blanches et recouvertes d'une terrasse présentent un indéfinissable aspect. Là toute verdure est réduite en cendres à cette époque de l'année, et cette masse grisâtre se distingue fort peu de la terre qui l'environne. En entrant à Nazareth, voilà qu'un autre spectacle nous attend dans ses rues, comme si déjà ce n'était pas trop pour moi des émotions que je viens de dire. Tandis que les hommes qui n'ont pu venir à cheval au-devant de nous, sont dans la rue brûlant leur poudre à nos oreilles, pour entonner nos louanges, et tirent des coups de fusil par dessus nos têtes, les femmes et les filles, montées sur leurs terrasses, chantent des cris de victoire en l'honneur de la France; on dirait qu'elles gloussent un étrange petit ramage de basse-cour, que leurs gestes et leur visage me traduisent en signes de joie beaucoup mieux que ce qu'en peuvent apprécier mes oreilles. De toutes parts on accourt; c'est un transport universel et chacun se précipite sur notre passage; tout cela est d'un pittoresque inouï pour moi, mais ne saurait détourner ma pensée de son but.

Voici enfin qu'apparaît le sanctuaire de Marie, au

milieu des murs du couvent. Nous descendons de cheval à la grande porte, devant le porche qui sert d'entrée à la première cour dans laquelle se trouve l'église. Là nous sommes accueillis par tous les religieux et par une foule de chrétiens dont la joie nous va au cœur. Oh! pourquoi n'en est il pas ainsi de tous les beaux sanctuaires de la Palestine? Il est si bon d'être entouré de ses frères en ces pieux et doux moments! Les portes de de l'église s'ouvrent devant nous; un *Te Deum* est entonné en l'honneur de la France; l'orgue y répond et tout le peuple le chante; pour moi, je ne vois ni la réception qu'on nous fait à la porte de l'église, ni l'encens qu'on nous présente, ni les siéges, ni les honneurs qui nous sont préparés; une seule chose absorbe mes regards, mes pensées, mon amour: c'est la grotte de l'ange et du mystère de l'Incarnation; mes yeux plongent au fond d'une voûte obscure qui est là devant nous: C'est ici qu'un Dieu s'est fait homme par amour pour nous! Je tombe à genoux, la figure cachée dans mes mains, agité de sanglots, inondé de larmes, et je suis complètement étranger à tout ce qui se passe autour de moi...

Combien de temps demeurai-je ainsi? Je n'en ai nul sentiment; il fallut m'arracher à cette contemplation. O sublime beauté des mystères chrétiens! ô douce sainteté du plus consolant de tous les dogmes, l'Incarnation! On m'assure que nul n'a touché ce sanctuaire sans avoir ressenti une étincelle de ce feu que Jésus apporta sur la terre, un peu de cette ardente charité dont Dieu a tant aimé le monde; toujours est-il que jamais, dans ma vie, émotion pareille ne me fit battre le cœur.

Que votre miséricorde est grande, ô Dieu qui sauvez les pécheurs! Vous avez en ce jour oublié toutes mes iniquités.

Le prêtre officiant, revêtu de sa chape et suivi de tout le clergé, vint prendre S. Ex. le consul et moi pour nous faire descendre dans cette chapelle souterraine où déjà étaient toutes mes pensées. En descendant

c'est [illegible]
que [illegible]
blissement [illegible]
serpent [illegible]
perte [illegible]
le jour [illegible]
ils [illegible]
pèse [illegible]

Les [illegible]
foule [illegible]
prier [illegible]
grand [illegible]
je fus [illegible]
Celle [illegible]
elle [illegible]
monde [illegible]
de son [illegible]
accordée [illegible]

Là, je [illegible]
prédilection [illegible]
rêts qui me [illegible]
la Moselle [illegible]
par la Reine [illegible]
puissant [illegible]
bien des [illegible]
avec moi. [illegible]
de ma vie [illegible]
assez dilaté [illegible]
désirs que [illegible]
Nazareth, [illegible]
à la terre, une [illegible]
rité divine. Mystérieu[illegible]
renonce par impuissan[illegible]
pour moi.

Derrière l'autel [illegible]
[illegible]né, dit-on, par saint [illegible]
[illegible] les paroles de [illegible]

diamants, appliquée sur la toile, fait, à la lueur des lampes du sanctuaire, ressortir et étinceler de lumières cette Eve nouvelle... Les chants, les voix, le nom de Marie me transportent dans des régions inconnues... O Reine des cieux! ô ma mère! pourquoi ne suis-je pas mort en cet instant!.....

CHAPITRE XXVI.

Le déjeuner et les cheicks. — Les figures de bedouins. — L'atelier et la leçon. — La fontaine de la Vierge. — Le déclin du jour et le chapelet. — L'eau de la fontaine. — La table du Christ. — Les traces du Fils de Dieu. — L'ancienne synagogue et la chapelle arménienne. — Le récit de saint Luc. — *Aucun n'est prophète dans sa patrie.* — Notre-Dame de l'Effroi. — Les sœurs de Nazareth. — La beauté des femmes de Nazareth. — Couronnes et tresses de monnaie. — Le costume de la sainte Vierge. — L'orgue et les cantiques.

Au sortir de l'église, brisé par tant d'émotions, il me fallut bien songer à un instant de repos. Le déjeuner qui avait failli nous arrêter en chemin et retarder mon bonheur était encore à nous attendre. On nous conduisit dans une grande salle où étaient déjà réunis les principaux cheicks et autorités du pays, au nombre de vingt ou trente. Quelques-unes de ces figures de bedouins étaient bien peu rassurantes et pourtant beaucoup moins effrayantes à voir dans un salon que dans le désert ou au coin d'un bois. Après les ablutions et quelques tasses de café, je renonçai, aussitôt que je le pus, à leurs compliments ainsi qu'au déjeuner. Nazareth avait tant d'intérêt pour moi! Je demandai un guide et je m'échappai.

Je courus d'abord à l'*atelier* de saint Joseph, qui est à très-peu de distance du couvent. J'entrai dans une petite grotte taillée dans le roc nu, de forme irré-

gulière, de 5 à 6 mètres de largeur et très-peu élevée; les parois, le plancher, la voûte ne sont autres que la pierre elle-même, et il n'y a pour tout mobilier qu'un petit autel adossé au mur du fond, aussi simple que le grand et fécond principe qui est caché ici.

Quelle grande leçon en effet dans cette petite demeure! C'est là que l'humanité reçut le plus saint de tous les enseignements, celui qui pouvait le plus contribuer à son bonheur, l'enseignement de l'obéissance et l'enseignement du travail. En présence de ceux qu'il s'était donnés pour maîtres sur la terre, et à qui il avait voué un respect et une obéissance sans bornes, le Verbe éternel, ce grand *ouvrier* par qui toutes choses ont été faites et sans lequel rien n'a été fait, s'est astreint à la plus respectueuse obéissance, au plus humble de tous les travaux. Celui qui n'était aux yeux de tous que le fils du charpentier vint ici sanctifier le travail et en révéler les charmes aux âmes faites pour le comprendre. Ces pierres ont vu pendant trente ans cet enfant divin venu au milieu de nous pour nous enseigner la résignation au travail et le respect à l'autorité. Trente ans de la vie d'un Dieu ont été employés à sanctifier et diviniser l'obéissance et le travail, lorsqu'il n'a fallu à ce même Dieu que trois ans pour poser les fondements de son admirable Eglise! Et pendant trente ans l'Evangile ne dira de lui qu'un seul mot, le mot qui rappelle cette grande leçon: « Et il leur était soumis. »

Venez ici vous instruire, législateurs des hommes, *erudimini qui judicatis terram;* venez apprendre ce qui donne à vos lois le cachet de l'autorité, à vos sujets le bonheur et la paix dans l'obéissance. Levez la tête, vous pauvres ouvriers ignorés du monde, votre condition est anoblie par le Fils de Dieu. C'est ici qu'il a, non pas poétisé, mais divinisé votre travail. Fuyez les séductions qui vous montrent dans ce travail autre chose qu'une loi chrétienne, et qui vous promettent le bonheur dans les richesses ou dans l'oisiveté. La plupart de ces doc-

teurs qui vous trompent ne sont pas loin, sans qu'ils le veulent et sans qu'ils s'en doutent, d'exhumer de la poussière, pour s'en servir contre vous et s'enrichir de vos sueurs, les lourdes chaînes des anciens esclaves. Bénissez celui qui vous a montré par son exemple comment le travail mène à Dieu, comment il accomplit sa volonté sainte, comment le repos du septième jour est, déjà dès cette vie, une image de la liberté des enfants de Dieu, un avant-goût des joies éternelles. A chaque instant le monde est ébranlé par de terribles secousses sociales et sur le point de périr; ce qui lui manque, c'est le respect de l'autorité, c'est l'amour de l'obéissance. Le pouvoir a trop souvent séparé sa cause de celle de Dieu; il a méconnu trop souvent son origine. Les sujets prétendent ne plus connaître que ce qu'ils appellent les droits de l'homme. Dieu a-t-il donc perdu tous ses droits? Faudra-t-il que tout devienne la proie de l'anarchie? Non, sans doute; mais à la condition rigoureuse que chacun reviendra au respect de la loi de Dieu, au respect de l'autorité qui en émane, à l'obéissance dont *Dieu fait homme* a donné l'exemple ici pendant trente ans. J'éprouve dans ce réduit un frémissement que ne m'ont jamais fait ressentir les plus beaux palais de la terre; je me prosterne devant cet enfant de l'ouvrier; et, fils aussi d'un pauvre charpentier, ce titre m'apparaît comme un des plus glorieux de la terre.

Au sortir de cette humble demeure, je me dirige vers la fontaine de la Vierge. Elle est située à l'extrémité nord-ouest de cette bourgade, et elle est la seule source que Nazareth ait jamais possédée. L'antique bassin a été remplacé par un autre, posé à quelques mètres plus bas, et qui est loin de valoir le premier, sous tous les rapports. Chemin faisant, je demande à être seul, et mes gens me précèdent.

Voilà donc, me disais-je, le chemin parcouru si souvent par l'humble Vierge que le ciel donna pour modèle à la femme chrétienne, et dans ses devoirs de fille et

dans ses devoirs de mère. Pieuses méditations de Marie, qui gardait si bien dans son cœur les paroles de son divin Fils, venez instruire et consoler mon âme.

C'était au déclin du jour, à cette heure mystérieuse où la cloche de l'*Ave Maria* fait vibrer d'émotion toute âme poétique et chrétienne; je pris mon chapelet et commençai aussi à murmurer cette prière en l'honneur de Celle que les siècles invoquent et dont je suivais les pas bien-aimés. J'éprouve toujours une douce joie à prendre cette couronne et à méditer, tandis que mes lèvres répètent les paroles de l'ange et de l'Eglise, un des mystères qui ont été le charme ou la désolation de l'auguste Mère de Dieu. Mais là, dans ce chemin, où je comptais les pas de cette Eve nouvelle, qui me semblait marcher à côté de moi, comme une mère à côté de son enfant, ce pieux exercice avait un attrait inexprimable. Ainsi, dans un exil lointain, un fils baise avec amour la pieuse relique que sa mère déposa jadis sur son cœur, au moment de la séparation. Ainsi la pensée d'une mère, le meilleur de tous les souvenirs, vient reposer dans notre âme et la consoler, quand le monde entier est impuissant à le faire.

Mais, pendant cette méditation, mes cawas sont arrivés à la fontaine; ils en écartent les nombreuses femmes venues pour puiser de l'eau, et un peu étonnées de cette brusquerie que je m'empresse de condamner. Je m'approche avec joie, et avant de toucher à cette source, où il me semble voir la Mère de mon Dieu, je m'agenouille et, après une courte prière, je bois de cette eau qui me rappelle tant de souvenirs; j'y trempe mon chapelet et quelques précieuses et simples reliques, que je garde avec amour aujourd'hui.

On me conduit de là dans une autre demeure, dans l'intérieur de Nazareth, c'est le lieu où Jésus se retirait pour prendre sa nourriture avec ses disciples. Il est appelé *mensa Christi*, la table du Christ. Une salle taillée dans le roc et presque circulaire, à peu de chose près

semblable à celle que je viens de dire, servant d'autel à celui qui nous a laissé cette parole : « Ma nourriture, c'est de faire la volonté de mon Père qui est dans le ciel. » Un rocher sort de terre au milieu de cette salle et forme une table inégale et peu commode, mais à peu près ronde, autour de laquelle pouvaient se ranger dix à douze personnes. Il n'est aucun roi pourtant, quelle que soit sa gloire, dont la table puisse se comparer à celle-ci; aucun invité plus honoré que ne le furent ici les disciples du Christ. Mais, n'anticipons point : cette table n'est pas encore celle du saint Cénacle, dont nous parlerons plus tard. Je dis, en ce jour si heureux pour moi, l'office du Saint Sacrement, et je me rappelle les tendres paroles de Celui qui disait près de Capharnaüm, à quelques lieues d'ici : « Vos pères ont mangé la manne dans le désert et ils sont morts : celui qui mangera ma chair vivra éternellement. » Oh! béni soit mille fois celui qui a daigné descendre sur la terre, vivre au milieu des hommes, converser et manger avec eux, pour donner sa chair et son sang, pour se donner lui-même, et de ses propres mains, en nourriture à ceux qu'il a tant aimés!

Ici, dans la patrie du Christ, chaque pas que vous faites s'appuie et s'imprime sur les traces mêmes du Fils de Dieu. Voici encore un sanctuaire.

J'entre dans l'ancienne synagogue de Nazareth, dont on a fait une chapelle arménienne. J'assiste aux prières qui se font pour un Nazaréen qui vient de mourir; je prends part à ces prières ainsi qu'à la collecte qui se fait pour cette famille. Mais une pensée me domine, c'est le souvenir bien naturel d'un fait accompli en ce lieu, le souvenir de la grande scène dont parle saint Luc et qu'il raconte en ces termes : (Luc, IV.) « Le Fils de Dieu était venu chez les siens, et les siens n'avaient pas voulu le reconnaître! » Image trop fidèle d'un phénomène anormal et bien triste, qui s'accomplit tous les jours chez l'homme, à qui il arrive si souvent de comprendre la vérité et de ne pas vouloir la reconnaître.

« Et il vint à Nazareth où il avait été élevé, et il entra dans la synagogue, comme il avait coutume de le faire au jour du sabbat. On lui remit entre les mains le livre du prophète Isaïe. Aussitôt qu'il l'eut ouvert, il rencontra le passage où il est écrit : L'esprit du Seigneur s'est arrêté sur moi : aussi il m'a marqué de son onction et m'a envoyé évangéliser les pauvres, guérir les cœurs touchés de repentir, annoncer aux captifs leur rédemption, rendre la vue aux aveugles, la liberté aux opprimés, montrer que le jour du Seigneur est venu et annoncer l'heure de sa justice. Et fermant le livre il le rendit au chef de la synagogue et alla s'asseoir. Tous les regards étaient fixés sur lui. Alors il commença à parler et il leur dit : Aujourd'hui vous entendez vous-même l'accomplissement de cette parole de l'Ecriture. »

Tandis qu'il parle, les uns admirent la grâce de sa parole, d'autres se demandent si ce n'est pas là le fils du charpentier Joseph, d'autres s'irritent jusqu'à la colère. « *Aucun prophète,* s'écrie le divin Maître, *n'a été écouté dans sa patrie.* » Et il leur montre comment les miracles d'Elie et d'Elisée ont été opérés pour d'autres que pour les enfants d'Israel. Ce fut alors que se levant en fureur, ils le chassèrent de leur ville et le conduisirent à la plus abrupte des collines sur lesquelles repose Nazareth, et qui porte encore le nom de *supercilium*, donné par l'Evangile, afin de le précipiter du haut de ce rocher dans la vallée. Mais Jésus, passant au milieu d'eux, s'en alla et se rendit à Capharnaüm, ville de la Galilée, où il enseignait les jours de Sabbat. Voilà bien le peuple qui ferme les yeux et les oreilles à la voix des prophètes, comme tant de pécheurs qui, de nos jours, résistent à la force et à la grâce de la vérité. La tradition rapporte que les chrétiens bâtirent en ce lieu une chapelle, dont il reste encore quelques ruines, que l'on peut visiter sur un coteau voisin. Elle fut élevée en l'honneur de la Mère de Dieu, sur ce *Calvaire anticipé* où l'avait amenée la pensée qu'elle allait voir mourir son Fils. Cette église s'appelait *Notre-Dame de l'Effroi.*

En regagnant le couvent j'entrai chez les sœurs de Nazareth, qui donnent l'éducation à deux cents jeunes filles, dont la moitié environ fréquente assidûment l'école. Sans être à la hauteur des beaux résultats que j'ai remarqués dans les villes du littoral, j'y ai trouvé cependant des succès et un zèle bien dignes d'éloges; je n'oublierai jamais combien ces religieuses, françaises d'origine et de vocation, dont la maison-mère est en France, à Montmirail, et qui étaient d'ailleurs installées depuis trop peu de temps dans ce pays, paraissaient heureuses de travailler à l'éducation de ces enfants, dans la demeure de la reine des Vierges.

Ce que disent les voyageurs de la beauté des femmes de Nazareth n'a rien d'exagéré: brunes, l'œil et les sourcils admirablement dessinés et accentués, le visage à la fois gracieux et sévère, la démarche modeste et noble, elles rappellent au voyageur la Vierge Mère de Celui que l'Ecriture appelle le plus beau des enfants des hommes. Elles portent avec confiance cette beauté qu'elles doivent, disent-elles, à Marie. Je me rappelle que je rencontrai, au sortir de l'église arménienne, un petit garçon de neuf à dix ans, d'une beauté si ravissante, que je m'arrêtai devant lui et priai un de mes cawas de lui parler un instant, pour que je pusse entendre sa voix et le contempler à mon aise. Ce type des Nazaréens a quelque chose de si original, que je reconnus, dans les quelques jours que je passai à Rome, un enfant de Nazareth parmi les religieux de l'*Ara cœli;* et pourtant ses confrères ne m'avaient rien dit qui pût trahir le lieu de sa naissance.

Les jeunes filles portent sur la tête, pour orner les tresses de leurs cheveux, des couronnes de monnaie d'or et surtout d'argent, lesquelles entourent quelquefois la tête entière et produisent un singulier effet. Cet usage se retrouve du reste dans toute la Palestine, et les mères les plus pauvres s'imposent les privations les plus dures plutôt que de toucher à cette monnaie, à cet ornement.

Ne nous hâtons pas de condamner la mode chez les autres. La preuve qu'un tel ajustement peut avoir son charme, même chez les peuples de l'Occident, c'est qu'un grand nombre de nos Françaises de bon goût, depuis la conquête de l'Algérie, ne dédaignent pas de porter des ornements de ce genre, à leurs poignets et dans leurs cheveux. Et d'ailleurs faut-il y regarder de bien près pour savoir que, chez nous aussi, bien des jeunes filles de nos jours portent sur elles-mêmes, comme le philosophe grec, toute leur fortune, et plus que leur fortune.

Le costume des femmes de Nazareth n'est pourtant pas celui que portait la sainte Vierge : il est loin même de mériter une mention. Ce sont les femmes de Béethléem qui ont conservé l'ancien et véritable costume national de la Mère de Dieu. On ne voit au contraire, à peu près dans toute la Judée, que des accoutrements pitoyables; mais souvent des enfants, qui ont à peine une chemise sur le corps, portent avec ostentation des monnaies de fer-blanc ou d'un aussi vil métal dans leurs sales cheveux.

Lorsque je fus rentré au couvent, je me retirai à la chapelle pour prier. Le consul de Caïffa étant survenu en compagnie de plusieurs religieux, nous montâmes à l'orgue, avec lequel je fis promptement connaissance. Nous entonnâmes, d'un premier élan et comme par instinct, le *Regina cœli,* et j'éprouvai, en l'accompagnant, un frémissement de bonheur que je ne puis oublier.

Ils furent bien bons et bien doux ces quelques instants passés ensemble à chanter les louanges de la Reine des cieux, dans le lieu même où l'ange la salua de son nom ineffable et immortel. Nous allions d'une louange à une autre louange, d'un cantique à un autre cantique, selon que la mémoire ou le cœur nous inspirait, lorsque la nuit vint nous surprendre.

La nuit, en venant clore une journée qui avait eu

pour moi tant de charme et qui se terminait par des cantiques si chers à mon cœur, m'apparaissait aussi avec de bien consolants mystères et des impressions d'un bonheur au moins égal. Prier à l'ombre de ces collines qui jadis avaient abrité le divin Enfant et sa sainte Mère; respirer sous cette voûte étoilée où avait respiré elle-même la Reine des vierges; cela me semblait aussi le plus grand de tous les bonheurs, et j'enviais le sort qui avait attaché à des lieux si chers tous ces bons habitants de Nazareth.

CHAPITRE XXVII.

Le repas. — Mohammed Aga-el-Soffadi. — Pillage de Damasco. — Le pacha des montagnes. — Le roi de la terre. — Curieux authentique. — Restauration de la chapelle latine de Saffurieh. — La fille de Joachim et d'Anne. — La terrasse et la nuit.

L'heure était venue aussi de songer à d'autres besoins, et, comme on ne me laissait jamais le temps de rien désirer, j'avais déjà pris l'habitude de ne penser à aucune de ces choses. On vint à l'instant même nous avertir que tout nous attendait. Le dîner fut assez confortable pour des gens de bon appétit et bien fatigués; quelques chefs y avaient été invités.

Ce qui surtout rendit ce repas et la soirée qui suivit très-intéressants pour moi, ce fut, outre le pittoresque d'une telle réunion, la présence du consul général, du supérieur du couvent et des principaux chefs du pays. Là je vis encore jusqu'où s'étendait la puissance du consul qui représentait la France, et combien était grande l'influence et l'autorité du supérieur des religieux Franciscains, *fratre Angelo*, homme franc, intrépide et dévoué à tous ses devoirs. Ce dernier, par l'ascendant de son caractère et de ses vertus et par la crainte salutaire qu'inspire la France, sa protectrice naturelle, était entièrement maître du pays.

Une chose également digne de remarque, c'était la

présence à cette même table de deux hommes que l'on m'avait annoncés comme ennemis l'un de l'autre, le consul Catafago, que j'ai déjà nommé, et Mohammed Aga-el-Soffadi, que le voyage de M. de Saulcy a rendu célèbre et que l'Empereur des Français venait de nommer chevalier de la Légion d'honneur. Mohammed m'intéressait beaucoup, comme on va voir. Il était bien connu pour son intrépidité, son sang-froid, sa prudence; et pour ces motifs M. de Lesseps avait pris la résolution de lui confier pour les jours suivants le commandement de mon escorte. Il l'avait donc invité pour que je fisse connaissance avec lui. Cet homme dont les ancêtres sont morts pour la cause des Français, au combat du mont Thabor, et qui porte la plus honnête de toutes les figures, chose si rare dans ce pays, m'inspira tout aussitôt la plus grande confiance. C'est un Arabe taillé comme un Turc, et père d'une nombreuse famille. La force individuelle est une immense ressource dans un pays qui passe pour être sous la domination du sultan, mais dans lequel le sultan ne peut rien protéger et laisse à chacun la responsabilité de soi-même.

J'appris tout d'un coup, en une soirée, bien des choses. Faute de lois, il reste ici, comme il reste dans tous les pays du monde, *la loi du plus fort.* Aussi une tribu des environs de Capharnaüm venait-elle, quelques jours auparavant, de s'abattre sur Damasco, pauvre bourgade des environs et voisine de Tibériade; elle lui avait enlevé, en un tour de main, quelques provisions de farine qu'elle venait d'acheter et de recevoir.

C'est ainsi encore que ces bons religieux qui me donnaient l'hospitalité, nous apprirent qu'il leur en était arrivé autant, il y a quelques années, et qu'ils eurent à peine le temps de s'enfuir pour arriver à demi-vêtus chez un pacha, dans les montagnes. Ce haut et puissant personnage voulut bien user de son crédit pour leur sauver la vie, mais ne put, leur dit-il, s'engager à sauver autre chose de ce qu'ils possédaient. Encore ce sauveur

modèle, bien au courant des usages de son pays, exigea-t-il pour ce service, qui ne pouvait rentrer dans ses attributions de pacha, une rançon ou rétribution annuelle de quelques piastres, qui se payent encore aujourd'hui. Le couvent, outre cela, est obligé de se mettre, toujours à l'aide du même moyen, sous la protection d'un chef de bedouins jouissant de la réputation d'être plus redouté que les autres, afin de vivre tranquille à l'ombre d'une protection un peu plus efficace que celle d'un gouvernement qui ne l'est que de nom.

Comme on venait d'arrêter le programme de ma journée du lendemain, et que, grâce aux bons conseils du supérieur, je devais me promener pendant trois jours aux environs du Thabor et du lac de Tibériade, il fut décidé en conseil qu'on allait écrire une lettre au scheick le plus puissant de la plaine d'Esdrelon, pour lui demander une escorte qui protégeât la mienne et pour le rendre responsable de ce qui pourrait m'arriver. Cette lettre, assez courte, fut écrite en langue arabe et portait pour suscription une adresse que je me fis traduire; elle était conçue en ces termes: *au grand scheick Rabbah-el-Saïd*, c'est-à-dire *au Roi de la terre, en son chemin.* C'est ainsi que se faisait appeler ce Monsieur, qui, vu son ignorance en géographie, se considérait comme le Roi de la terre, parce que chacun fuyait devant lui dans la plaine d'Esdrelon.

En me remettant cette lettre, on me recommanda d'accepter tous les honneurs que ces bedouins allaient me rendre, d'assister à leurs fantasias, et de ne pas refuser de manger le mouton avec eux. J'eus beau m'en défendre et protester de mon ardent désir d'arriver au plus tôt à Jérusalem, on me démontra qu'il en devait être ainsi. Je laissai donc à Dieu le soin de toutes choses, et je pris la lettre avec moi. Le ciel en décida mieux que les consuls. Comme il y avait eu quelque hésitation dans la rédaction de mon programme du lendemain, le scheick, mal informé par une première dépêche, prit

pendant deux jours une direction opposée à la mienne, en sorte que nous fûmes constamment séparés par le Thabor et que nous ne pûmes nous rencontrer. Je gardai donc cette lettre inutile avec moi, et voici comment ce curieux manuscrit me fut traduit, à Rome, par le religieux nazaréen de l'*Ara cœli,* dont j'ai déjà parlé, et que je rencontrai à *Saint-Barthelemy dans l'Ile.*

« Rabbah,

» La seigneurie du très-illustre chef le bienheureux.

» Dieu le conserve.

» En ce moment est venu vers nous un chanoine de France, avec l'intention de visiter la sainte Jérusalem; comme il passera près de vous, prenez bien garde de lui faire aucun mal, et nous vous prions même de lui rendre les honneurs qui lui sont dus, parce que ces honneurs retomberont sur nous. Voilà ce que nous désirons de vous. Ayez soin ensuite de nous envoyer de vos nouvelles. »

Un honneur qui me causa une bien plus grande satisfaction fut celui-ci. La pensée vint à M. de Lesseps et aux consuls de profiter de mon passage et de la bonne amitié de M. Thouvenel pour demander à Constantinople un firman qui permît de rétablir l'église latine de Saffurieh.

Saffurieh ou Sephoris est l'ancienne Diocésarée, un des Sanhédrins les plus importants de la Judée et la place la plus forte du temps des Romains. Elle fut rasée au quatrième siècle par le césar Gallus, accouru d'Antioche pour étouffer une rébellion qui venait d'y éclater. On voit ses ruines sur une colline à une petite distance au nord-ouest de Nazareth. C'est aujourd'hui une chétive bourgade, dont les habitants passent pour les plus

inhospitaliers de la contrée. Saffurieh fut la patrie de saint Joachim et de sainte Anne, les augustes parents de la mère de Dieu, qui possédaient aussi une maison à Jérusalem, ainsi que nous le dirons plus tard. Ce titre est pour elle plus impérissable que la gloire des Romains. Aussi une église à trois nefs avait été bâtie par les premiers chrétiens sur l'emplacement de leur demeure, mais elle est tombée en ruine. C'est sur cette église qu'il s'agit de rebâtir une chapelle des Latins, que Messieurs les consuls et M. de Lesseps, par égard pour moi, déclarent devoir être réparée en mon nom et à l'occasion de mon passage en ces lieux. Je suis tout ému de cette attention, et je m'associe de grand cœur à cette idée qui fait le plus grand honneur à nos diplomates français et qui fut réalisée l'année suivante. Il me semble que la fille de Joachim et d'Anne bénit du haut des cieux et cette pensée et ceux qui vont, en son nom, rendre cet hommage à sa famille. Je me rappelle avec charme un touchant épisode raconté dans la *cité mystique de Dieu*, par Marie d'Agreda, où nous voyons, dans une scène angélique d'une beauté incomparable, les adieux de Marie, alors âgée de douze ans, à sa mère Anne, qui va s'endormir dans le Seigneur, entre les bras de sa fille. Marie, dit la légende mystique, était dans le temple, entièrement consacrée aux œuvres du Seigneur, quand les anges lui annoncèrent la mort prochaine de sa mère. Pour adoucir l'amertume d'une nouvelle aussi cruelle à un cœur rempli de la plus douce piété filiale, Dieu avait commandé à ses anges de transporter Marie auprès de sa mère mourante, tandis que l'un d'eux tiendrait, sous ses traits, sa place dans le temple. Je remercie la Reine du ciel d'un si grand bonheur arrivé à un pécheur tel que moi, et je promets avec joie et reconnaissance de m'intéresser à ce succès qui, ainsi que je viens de le dire, fut bientôt une chose accomplie.

Quand la soirée fut terminée, on me proposa d'aller

assister à une noce arabe qui avait lieu dans une maison du voisinage. Je refusai. Seulement je montai sur la terrasse du couvent pour respirer la fraîcheur de la nuit et entendre les coups de fusil et l'accompagnement obligé des cris de joie qui précédèrent la cérémonie. Ma pensée était ailleurs. Ce beau ciel étoilé et la lune qui brillait de tout son éclat au firmament me rappelèrent aussitôt celle que la Sainte Ecriture déclare *pulchra ut luna*, belle comme la lune, empruntant son éclat au soleil, comme Marie l'emprunte à son divin Fils; celle à qui l'Apocalypse donne pour diadème une couronne de douze étoiles. La limpidité du ciel, l'éclat des constellations, la douce fraîcheur de la nuit, me reposèrent agréablement des fatigues du jour. Combien de fois j'ai senti et compris, durant ce voyage, pourquoi les poëtes de l'Orient ont chanté si souvent les charmes de la nuit. Il faudra bien me pardonner aussi d'y revenir.

Tous mes compagnons, y compris les consuls eux-mêmes, se retirèrent à *la casa* des voyageurs, de l'autre côté de la place, en face du couvent. Pour moi je fus installé par le supérieur et les religieux dans un appartement princier, composé de plusieurs pièces, d'un grand salon entouré de divans et terminé par une belle chambre à coucher. C'était près de l'église et dans la cour même du couvent. L'heure du repos étant venue, je me glissai sous le tulle de mes moustiquaires, et dans cette prison transparente, à l'abri de la morsure sanglante des moustiques, ces cruels ennemis de mon repos, le sommeil vint mettre fin à la plus belle journée de ma vie.

CHAPITRE XXVIII.

L'*Ave Maria* et l'aube à Nazareth. — Les paroles de la consécration dans le lieu où le *Verbe s'est fait chair*. — L'évangile *Missus est*. — La colonne brisée. — La fenêtre de l'Apparition. — La *casa santa* de N.-D. de Lorette. — Les consuls et la jeune vierge. — Départ pour Tibériade. — Le tombeau du prophète Jonas. — Le village de Cana. — Le doute des libres penseurs. — Grave accident de cette journée. — Les femmes de la fontaine. — Le lait et l'injure. — Justice de Mohammed. — Le coupable délivré.

Le lendemain, dès l'aube naissante, à l'heure de l'*Ave Maria!* ma pensée fut près de celle que l'ange avait saluée en ces lieux. Je rendis grâce à Dieu qui m'accordait encore une journée presque aussi précieuse pour moi que la veille, passée si douce et si heureuse.

Mais hélas! en m'éveillant, je m'aperçus que j'étais sourd. La fatigue, le cheval, le soleil, les émotions m'avaient enflammé les entrailles, et la douleur se reportant dans les régions de la tête, je m'effrayai de l'idée d'être arrêté au début de mon pèlerinage. Cependant quelques soins, une hygiène mieux entendue, plus de calme dans mes émotions, une grande confiance en Dieu et surtout le désir d'arriver sans retard au terme de ma mission, me rassurèrent bientôt et réussirent en peu de jours à me débarrasser de toute infirmité, sans arrêter en rien aucun de mes projets.

Comme je devais partir dans la journée pour arri-

ver au lac de Tibériade et y passer la nuit, je m'étais proposé, en vrai Messin et avec les habitudes d'un touriste français, de me mettre en route dès la fraîcheur du matin. Mais les consuls, plus experts que moi, en décidèrent autrement. Ils me firent remarquer que le matin la chaleur était étouffante, à cause du défaut d'air, tandis que, vers dix ou onze heures, une brise assez fraîche se levait tous les jours et permettait de respirer. Déjà cette remarque, toute nouvelle pour moi, m'avait été faite dans l'île de Rhodes, où j'avais eu l'occasion d'apprendre que l'automne était bien plus insupportable que l'été, à cause de l'absence de ce même bienfait, de cette brise indispensable et salutaire. Ce petit retard, qui ne pouvait en rien compromettre une promenade de six à sept heures, me rendait d'ailleurs l'important service de me laisser me préparer à mon aise aux saints mystères que je devais célébrer dans la grotte de l'Annonciation.

O douce consolation pour le prêtre de Jésus Sauveur, qui obéit à cette parole: « Vous ferez ceci en mémoire de moi! » vous êtes toujours grande sans doute; mais que ne devenez-vous pas dans le lieu même où ce bon Maître descendit sur la terre!... C'est un privilége accordé par le Saint-Siége à tous les prêtres qui ont le bonheur de visiter la Palestine, que, dans tous les sanctuaires illustrés par quelque grand mystère de la vie de Jésus-Christ, la messe qu'on y célèbre est toujours celle qui est dite d'office dans le monde entier à pareille fête, le jour même de son échéance. Ce fut donc la messe du 25 mars, jour de l'Annonciation, que j'eus le bonheur de célébrer. Je me sentis frémir quand, sur cette pierre où est gravée l'inscription qui rappelle le *Verbe fait chair*, je prononçai les redoutables paroles de la consécration et que Jésus descendit encore une fois entre mes mains tremblantes, comme au jour si émouvant de la première messe que j'eus le bonheur de célébrer, il y a vingt-sept ans. Je demeurai comme

anéanti, écoutant des voix intérieures qui murmuraient en moi et autour de moi le terrible oracle des Pères de l'Eglise: *Onus Angelicis humeris formidandum!* Dignité redoutable à la sainteté des anges eux-mêmes! Oh! que j'avais besoin à cette heure d'être soutenu par la pensée de Celle que j'étais venu invoquer! Heureusement que je sentais mon âme se reporter avec une consolation et une douceur inexprimables au charme de la poésie de saint Bernard, chantant avec ravissement l'heureux jour où Marie, servante du Seigneur, déclara à l'ange de Dieu qu'il serait fait selon sa parole; j'avais toujours devant les yeux le touchant épisode raconté dans l'évangile *Missus est*, sorti de la plume inspirée de saint Luc (ch. I), que chacun de nous a étudié par cœur dans son enfance, et que saint Bernard a si poétiquement développé. Lire cette scène au saint sacrifice de l'autel et dans le lieu même où elle s'est accomplie, c'est une bien grande joie pour le cœur d'un prêtre, et c'est en quelque sorte assister à cet instant solennel de l'histoire de l'humanité.

Cette chapelle est extrêmement petite; j'étais, me trouvant à l'autel, à la place même de la Vierge-Mère de Dieu, et une colonne brisée, dont la partie supérieure est attachée à la voûte, indique le lieu où se tenait l'ange pendant son message. Ce fragment de colonne masque une petite fenêtre appelée fenêtre de l'Apparition, et élevée de deux mètres environ au-dessus du sol de la chapelle; elle se trouve à gauche en entrant, dans l'angle du côté de l'évangile. Cette fenêtre est entièrement cachée par les remblais et constructions extérieures qui se sont accumulés d'une quantité égale au nombre de degrés qu'il faut descendre pour arriver dans cette chapelle. C'est sur cet emplacement que se trouvait la petite maison en pierres rouges, qui est vénérée aujourd'hui en Italie sous le nom de Notre-Dame de Lorette ou *Casa santa*. Cette dernière maison est celle-là même où Marie fut saluée par l'ange et dans laquelle le Verbe s'est fait chair. Elle allait périr avec l'église bâtie par

sainte Hélène pour la protéger, lorsque, le 10 mai 1291, elle fut trouvée sur les bords de la mer Adriatique. L'autorité de Benoit XIV appuie cette tradition, qui déjà était vénérable avant son suffrage.

Comme on le voit, dans ce mystérieux réduit rien ne vient distraire l'âme du charme qui s'attache à ce grand événement de l'Incarnation que l'Eglise catholique rappelle, trois fois par jour, aux fidèles, aux heures de l'*Ave Maria*. Il fut bien doux et bien consolant cet instant de bonheur accordé à un pauvre prêtre chargé du précieux message qui lui causait une si grande joie. Ce pieux message attestait, pour la première fois en ces lieux, l'humble reconnaissance du sultan à l'égard de la France et la chevaleresque piété de S. M. l'Empereur des Français, qui s'était empressé de transmettre ce don aux fidèles.

Ce ne fut pas non plus sans émotion que les consuls assistèrent à cette messe qui leur rappelait la patrie. Ils me confièrent, pendant le déjeuner qui suivit, les impressions qu'ils avaient ressenties et me racontèrent, en outre, qu'ils avaient été un instant comme sous le charme d'une vision, par l'apparition d'une jeune fille chrétienne qui était venue un instant s'agenouiller devant l'autel et prier à côté d'eux. Elle était, me dirent-ils, d'une beauté comme ils n'en avaient jamais vue, et sa présence en ce lieu semblait leur dire que nulle femme sur la terre n'avait pu égaler en charme et en éclat la Vierge que Dieu s'était choisie pour devenir la Mère de son Fils.

Après la messe je visitai une seconde chambre obscure cachée derrière l'autel et dans laquelle les fidèles vont toujours prier. De là on monte quelques marches taillées dans le roc et qui, tournant à gauche, donnent accès dans un réduit également obscur, renfermant une grande ouverture en forme de cheminée, qu'on appelle la *cuisine* de la sainte Vierge.

Quoique nul palais ne valût pour moi ce réduit, il

fallut bien pourtant m'en arracher. L'heure s'approchait où je devais quitter Nazareth pour visiter Tibériade. Le lac, témoin de tant de merveilles, avait aussi un immense attrait pour moi, et de plus il était décidé que je reviendrais par le Thabor et que je coucherais encore une fois à Nazareth.

A onze heures je partis avec mon escorte et un religieux que le supérieur me donnait pour compagnon de voyage. Ce dernier, porteur de lettres de recommandation, devait nous introduire chez les religieux franciscains, leurs confrères de Tibériade. Les consuls et les principales autorités nous accompagnèrent à cheval jusqu'à la sortie de Nazareth, par le chemin du Nord, près de la fontaine de la Vierge, où nous devions faire une petite halte et boire de cette eau avant de nous séparer. Nous étions nombreux et une grande foule nous suivait. Dans ce pêle-mêle de chevaux, celui du consul Catafago s'emporta et jeta son cavalier contre la pierre du bassin de la fontaine avec tant de violence que nous le crûmes tué sur place; une saignée et quelques soins le retablirent complètement au bout de deux jours, en sorte que je le trouvai guéri presque entièrement, à mon retour de Tibériade. Parvenus au sommet des collines qui enferment Nazareth du côté du nord, nous commençâmes à découvrir un pays très-ondulé et creusé par des ravins, sans que notre vue pût s'étendre bien loin. Il nous fallut bientôt descendre sur le versant gauche de ces collines. De là on nous montrait Sephoris ou Saffouri dans le lointain et, sur une éminence ou colline en face de nous, un tumulus qui domine le pays et qu'on appelle le *Tombeau du Prophète Jonas*.

Après une marche accidentée de deux heures environ, nous arrivâmes au village de Cana, où Jésus fit son premier miracle. Quelques libres penseurs, protestants et autres, que le doute rend malades et qui ne vont en Palestine que pour trouver la foi des autres en défaut, ont tenté de découvrir un autre Cana bien loin d'ici,

au-delà de Capharnaüm. En cherchant quel intérêt peuvent avoir des gens qui se disent chrétiens à renverser ou à ébranler la croyance et le respect des fidèles envers des lieux dont les siècles passés ont tour à tour marqué la place avec soin, on ne trouve que l'espoir impie et singulièrement prétentieux de faire plus tard rejaillir ce doute sur l'événement même rappelé par la présence de ces lieux, et de le faire passer ensuite du fait lui-même jusqu'à son divin auteur. Ne perdons pas notre temps à discourir avec des gens qui auraient bientôt fait de nous prouver qu'Alexandre n'est pas venu dans ces contrées et n'a pas vu le Cydnus. Je trouve ici les ruines d'une église bâtie sur l'emplacement même du miracle et aujourd'hui étendues sur le sol ; elles sont là pour lever toute incertitude ; et la simplicité du récit de l'Evangile, qui fait venir à ces noces Jésus, sa sainte Mère et ses disciples, ne nous permet pas de chercher bien loin de Nazareth un but de plaisir ou de voyage; c'eût été alors toute autre chose qu'une gracieuse et simple invitation.

Qu'on me pardonne de raconter ici une de mes plus sérieuses et de mes premières frayeurs de pèlerin. Cana faillit devenir pour moi un souvenir bien amer, et je remercie le ciel de me l'avoir épargné. En effet, là où Jésus, dans sa touchante bonté, avait changé l'eau en vin, à la prière de son auguste Mère, par tendresse pour ses disciples et pour convaincre de sa puissance ce premier entourage rustique et grossier, je fus sur le point de voir commettre un meurtre en mon nom, de voir le lait le plus pur se changer en un sang injustement répandu, et ce fâcheux prodige, j'en eusse été redevable à l'imprudence de mon jeune drogman.

Le consul général m'avait bien recommandé, quoi qu'il arrivât, de ne pas intervenir avec mes préjugés européens et de laisser mon chef d'escorte rendre la justice à sa manière. On va voir à quelle épreuve ma docilité fut soumise et quelle fut l'occasion qui donna

lieu à cette justice expéditive Avant d'entrer dans Cana, nous fîmes une halte près d'une fontaine qui est dans un fond, au pied de ce village, et dans laquelle fut sans doute puisée l'eau qui servit au premier miracle de Jésus. La nudité et la désolation de ce pays a peu de rapports avec le fameux tableau de Véronèse, appelé *les Noces de Cana.* Quelques colonnes renversées à terre font seules penser à des temps meilleurs. Là se trouvait un assez grand nombre de femmes sales et déguenillées, faisant boire des troupeaux de chèvres piétinant dans une vase infecte et troublant l'eau de la fontaine. Cette boue liquide m'inspirait si peu le désir d'en boire, que je ne voulus même point descendre de ma monture et que nos chevaux, à l'unanimité, refusèrent, à mon exemple, d'y toucher. Mon jeune drogman, croyant sans doute me rendre service, et voyant une femme qui tirait du lait de chèvre, s'imagina, sans me consulter, d'en demander ou pour lui ou pour moi. La femme, n'osant pas refuser, s'apprêtait à le faire, lorsqu'un Arabe, grand *escogriffe* de vingt-cinq à trente ans, intervint pour l'en empêcher, ajoutant injures et menaces à l'adresse de mon pauvre Antoine. Mohammed, mon chef d'escorte était avec moi, à quelques pas de distance de cette scène. Descendu de cheval, il apprêtait tranquillement son tchibouck qui venait de s'éteindre et ne s'apercevait de rien. Comme je voulais l'avertir de ce qui se passait et que je ne pouvais causer avec lui, je lui fis par gestes remarquer cette querelle naissante. Aussitôt il se dirigea avec le calme et la dignité d'un juge vers les interlocuteurs pour connaître la cause de ce conflit. Là il apprit bien vite que l'Arabe avait menacé cette femme qui voulait nous donner à boire, en lui disant que nous ne méritions pas ce qu'elle allait faire pour nous. Je ne sais quelle apostrophe Mohammed adressa au coupable, mais celui-ci, avec l'agilité d'un orang-outang, prit ses jambes à son cou et s'enfuit sur un petit tertre voisin.

Je nous crus un instant débarrassé de cette affaire, mais ce n'en était que le prélude; arrivé là l'Arabe en fureur se met à nous lancer des pierres. J'ai beau recommander, comme David insulté par Séméi, de laisser là le coupable, je ne suis point écouté. D'un bond Mohammed saute sur son cheval et en un temps de galop il arrive au sommet du tertre où s'était réfugié ce malheureux. De la main gauche il soulève de terre l'Arabe, le tient suspendu par ses vêtements qui l'étranglent, et de l'autre il lui place le canon de sa carabine dans l'oreille. Un instant je crus le meurtre consommé. Mes cris, ceux des femmes et les gestes du malheureux qui joignait les mains, implorant la pitié de celui qui se faisait à la fois son juge et son bourreau, suspendent heureusement l'exécution. J'accours le délivrer et je fais un vert sermon à mon Antoine, qui avait failli si intempestivement ensanglanter mes souvenirs de la Galilée. Cet incident nuisit beaucoup à mes impressions de cette journée.

CHAPITRE XXIX.

Halte aux caroubiers. — La caravane et le pacha. — Les champs de Zabulon. — Le *champ des épis* et les Pharisiens. — Les plaines de Tibériade et les anciens chevaliers. — La chute du royaume latin. — Le mont *Hattin* ou les Béatitudes. — Le plateau de la multiplication des pains. — La vue du lac de Tibériade. — Vaste panorama. — Ses merveilles. — Descente à Tibériade. — La terrasse et la prière. — Le *muezzin*. — Le chanteur Zulbano. — Le poisson de saint Pierre. — L'eau et la nuit. — Les souvenirs du lac.

Nous traversâmes à la hâte ces tristes ruines de Cana, et nous refîmes notre halte un peu plus loin, à l'ombre de quelques caroubiers. Pendant que nous étions à déjeuner, une caravane vint à passer : c'étaient des cavaliers qui escortaient un pacha. Nous ne pûmes refuser à celui-ci l'entrevue qu'il s'empressa de solliciter, ainsi que l'honneur d'entrer avec nous dans une de ces interminables conversations orientales, qui, quoi qu'on fasse, n'ont d'autre but que de les instruire des moyens les plus utiles ou d'obtenir quelque chose, ou de se faire recommander. Je m'empresse d'en finir, et bientôt, nous remettant en selle, nous arrivons à un plateau fertile qui s'étend sur une assez grande longueur entre deux collines.

Nous voici encore dans un de ces admirables champs de Zabulon, si remarquables par leur fécondité. Poujoulat, rappelant dans son voyage en Asie mineure

ce que l'historien Joseph nous raconte de cette belle contrée, nous dit que, au temps des Romains, les plaines de cette province, les montagnes, les vallons étaient si bien plantés de vignes, d'oliviers, de figuiers, de palmiers, que leur abondance invitait à la culture les hommes les moins portés aux travaux agricoles. On ne trouvait pas un pouce de terre qui ne fût labouré; hélas! *Quantùm mutatus ab illo!* Les torrents qui descendaient des monts et les sources naturelles de la Galilée arrosaient ce vaste jardin, qui faisait songer à la première demeure des ancêtres du genre humain. Les habitants de la haute et basse Galilée étaient braves, actifs, laborieux, instruits de bonne heure dans les sciences et les arts et dans les exercices de la guerre. Indépendamment d'un grand nombre de villes, dont la moindre renfermait quatorze mille habitants, il y avait en Galilée deux cent quatre gros villages. C'est dans le champ où nous sommes, et qu'on appelle *le champ des épis*, que se passa, entre Jésus et les Pharisiens, la scène dont parle saint Luc au commencement de son chapitre sixième.

Ces hommes hypocrites et orgueilleux, afin de mieux perdre Jésus dans la pensée et l'affection du peuple, le présentaient en toute occasion comme un ennemi de la loi de Moïse; au lieu de voir dans ses miracles un signe de sa mission et de sa puissance, ils allaient jusqu'à lui reprocher les guérisons et les miracles qu'il opérait le jour du sabbat, ne permettant pas pour un enfant de Dieu, ainsi que le divin maître le leur reprochait, ce qu'ils n'eussent point manqué de faire pour leur bœuf ou pour leur âne. On est étonné de l'inique persévérance avec laquelle ces hommes répètent une telle accusation, affectant toujours, en présence du peuple qu'ils trompent, de voir un crime plutôt qu'un miracle. Aussi la réponse de Jésus est-elle de nature à réduire au silence et à confondre ses accusateurs, si connus par leur mauvaise foi et par leur

attachement aux biens de la terre. « Si votre âne ou votre bœuf, leur dit-il, vient à tomber dans une fosse le jour du sabbat, attendrez-vous au lendemain pour l'en retirer? Cet enfant d'Abraham est-il donc moins à vos yeux? »

Dans le champ où nous sommes, ces hypocrites docteurs se scandalisent de voir les disciples du Sauveur prendre, pour apaiser leur faim, des épis de blé, les broyer dans leurs mains et en manger les grains. Ce n'est point un vol qu'ils leur reprochent, mais un travail défendu le jour du Seigneur. Et Jésus leur rappelant ce que fit David quand il mangea, lui et les siens, les douze pains de proposition que les douze tribus déposaient dans le temple, le jour du sabbat, ajoute: « Sachez que le fils de l'homme dispose à son gré même du jour du sabbat. » Or ceci se passait le second des quatre principaux jours de sabbat, précisément dans ce champ que nous foulons aux pieds. En mémoire du divin Maître et de cette leçon, je recueille quelques herbes et quelques chaumes des épis moissonnés pendant la dernière récolte.

Parlerai-je ici des combats qui ont ensanglanté ces plaines et ces collines, depuis Nazareth jusqu'à Tibériade, des efforts héroïques des chevaliers latins, poignée de braves luttant avec l'énergie de la foi et du désespoir contre le nombre et l'avidité des Sarrasins? Pourquoi écrire après des plumes fidèles et inspirées, comme celles de Michaud, de Poujoulat et d'autres, qui ont révélé au monde et illustré des héros tels que Jacquelin de Maillé et Guy de Lusignan, ces vrais, ces sublimes braves de la vieille France, dont les noms immortels reviennent à ma mémoire dans ces champs où ils ont succombé. J'éprouve une bien grande tristesse à me rappeler sur ce champ de bataille que le royaume Latin de Jérusalem a péri à la fin du douzième siècle, bien plus sous le poids des dissensions et de l'ambition des chevaliers chargés de sa défense, que par l'épée de

Saladin, et que c'est dans ces champs funestes que les chrétiens perdirent, le 4 juillet 1187, 33 jours après l'extermination des Templiers à El-Mahed, la vraie croix et le royaume de Jérusalem. Et aujourd'hui que j'ai vu Jérusalem et son temple, mon âme s'attriste plus vivement quand je songe que tant de sang répandu, depuis les chevaliers du Temple et de l'Hôpital, jusqu'à Junot et Kléber, depuis ces derniers héros jusqu'à ceux de la Crimée, n'a profité en rien ni à la paix ni à l'honneur du tombeau de Jésus-Christ, encore souillé à cette heure par tant de fanatisme et de profanations...

Ici on ne saurait perdre de vue les traces du divin Maître; tout parle de lui à chaque pas et à chaque colline, et, il faut le proclamer bien haut, chacun de ses actes, chacune de ses paroles fait plus pour le bonheur de l'humanité que les victoires et les discours de tous les héros et de tous les sages de la terre.

Voyez ce pic qui s'élève à votre gauche et domine toutes ces solitudes: c'est la chaire de vérité d'où est descendue cette admirable parole, ce fécond et céleste discours rapporté par saint Matthieu, au chapitre V, et qu'on appelle le discours sur la montagne. Il s'appelle le mont ou les cornes de *Hattin*, à cause de ses deux flèches élancées, des deux pics qui le dominent. *Hattin* signifie le mont des *Béatitudes;* il est ainsi nommé parce que c'est là que le Maître par excellence a donné au monde un suprême démenti, à propos de tout ce qu'il appelle, lui, les heureux de la terre. C'est là que le Fils de Dieu passait les nuits en prière; c'est de là que sont sorties ses admirables leçons.

J'avance encore quelques pas et je me trouve à l'extrémité d'un plateau vraiment merveilleux par tout ce qu'il offre aux regards; il se termine, du côté du nord, par des rochers taillés à pic, au-dessous desquels s'étend un vaste amphithéâtre d'où la voix peut facilement dominer une grande multitude. C'est ici que, en face de milliers d'hommes affamés, Jésus opéra la multi-

plication des pains, touchante figure de la multiplication du pain eucharistique dans l'Eglise. Aussi voyez comme toutes les pensées, toutes les images se rattachent autour de nous à ce grand mystère. O vaste temple de l'Eternel! comment peindre ici ce que vous déployez sous mes yeux de magnificence et de grandeurs!

Voilà à l'est le lac de Tibériade, traversé par le Jourdain, et gracieusement encadré dans une ceinture de collines. On dirait un camée d'argent enchâssé dans un collier grisâtre de lave volcanique; je sens qu'il attire à lui mon âme tout entière. C'est là que Jésus rencontra ses disciples, qu'il les choisit, qu'il les ramena et disposa, au dernier jour, les fondements de son Eglise. Voilà Capharnaüm, à l'entrée du fleuve dans le lac: c'est à Capharnaüm que Jésus parla pour la première fois de cette manne céleste, plus vivante que celle de Moïse, de ce pain et de ce breuvage, qui sont la chair et le sang d'un Dieu. Voilà le grand Hermon qui finit la chaîne du Liban: c'est de là que le *Cantique* appelle l'amour de l'âme chrétienne pour répondre à l'amour de Jésus, mort par l'excès de ce même amour. Voilà Béthulie (1) à l'entrée de ces gorges qui conduisent à la vallée du Jourdain et aux montagnes de Juda; c'est de là que sortit une femme pour écraser un orgueilleux vainqueur, et c'est dans cette ville que le pontife de Jérusalem la ramena en triomphe, lui chantant ces paroles que l'Eglise adresse à celle qui donna au monde le pain de vie: « Vous êtes l'honneur de votre peuple, la gloire de votre patrie! » Image saisissante de la gloire de cette Eve nouvelle, choisie pour écraser la tête du serpent et pour triompher sur ses autels du génie et de la puissance du mal. Voilà au loin la terre de Hus, la patrie de Job, qui a tant soupiré après la résurrection dont le pain eucharistique est le gage. Mon âme trans-

(1) Je dois dire que tous les auteurs ne sont pas d'accord sur l'emplacement de cette ville.

Saladin, et que c'est dans ces champs funestes que les chrétiens perdirent, le 4 juillet 1187, 33 jours après l'extermination des Templiers à El-Mahed, la vraie croix et le royaume de Jérusalem. Et aujourd'hui que j'ai vu Jérusalem et son temple, mon âme s'attriste plus vivement quand je songe que tant de sang répandu, depuis les chevaliers du Temple et de l'Hôpital, jusqu'à Junot et Kléber, depuis ces derniers héros jusqu'à ceux de la Crimée, n'a profité en rien ni à la paix ni à l'honneur du tombeau de Jésus-Christ, encore souillé à cette heure par tant de fanatisme et de profanations...

Ici on ne saurait perdre de vue les traces du divin Maître; tout parle de lui à chaque pas et à chaque colline, et, il faut le proclamer bien haut, chacun de ses actes, chacune de ses paroles fait plus pour le bonheur de l'humanité que les victoires et les discours de tous les héros et de tous les sages de la terre.

Voyez ce pic qui s'élève à votre gauche et domine toutes ces solitudes: c'est la chaire de vérité d'où est descendue cette admirable parole, ce fécond et céleste discours rapporté par saint Matthieu, au chapitre V, et qu'on appelle le discours sur la montagne. Il s'appelle le mont ou les cornes de *Hattin*, à cause de ses deux flèches élancées, des deux pics qui le dominent. *Hattin* signifie le mont des *Béatitudes;* il est ainsi nommé parce que c'est là que le Maître par excellence a donné au monde un suprême démenti, à propos de tout ce qu'il appelle, lui, les heureux de la terre. C'est là que le Fils de Dieu passait les nuits en prière; c'est de là que sont sorties ses admirables leçons.

J'avance encore quelques pas et je me trouve à l'extrémité d'un plateau vraiment merveilleux par tout ce qu'il offre aux regards; il se termine, du côté du nord, par des rochers taillés à pic, au-dessous desquels s'étend un vaste amphithéâtre d'où la voix peut facilement dominer une grande multitude. C'est ici que, en face de milliers d'hommes affamés, Jésus opéra la multi-

plication des pains, touchante figure de la multiplication du pain eucharistique dans l'Eglise. Aussi voyez comme toutes les pensées, toutes les images se rattachent autour de nous à ce grand mystère. O vaste temple de l'Eternel! comment peindre ici ce que vous déployez sous mes yeux de magnificence et de grandeurs!

Voilà à l'est le lac de Tibériade, traversé par le Jourdain, et gracieusement encadré dans une ceinture de collines. On dirait un camée d'argent enchâssé dans un collier grisâtre de lave volcanique; je sens qu'il attire à lui mon âme tout entière. C'est là que Jésus rencontra ses disciples, qu'il les choisit, qu'il les ramena et disposa, au dernier jour, les fondements de son Eglise. Voilà Capharnaüm, à l'entrée du fleuve dans le lac: c'est à Capharnaüm que Jésus parla pour la première fois de cette manne céleste, plus vivante que celle de Moïse, de ce pain et de ce breuvage, qui sont la chair et le sang d'un Dieu. Voilà le grand Hermon qui finit la chaîne du Liban: c'est de là que le *Cantique* appelle l'amour de l'âme chrétienne pour répondre à l'amour de Jésus, mort par l'excès de ce même amour. Voilà Béthulie (1) à l'entrée de ces gorges qui conduisent à la vallée du Jourdain et aux montagnes de Juda; c'est de là que sortit une femme pour écraser un orgueilleux vainqueur, et c'est dans cette ville que le pontife de Jérusalem la ramena en triomphe, lui chantant ces paroles que l'Eglise adresse à celle qui donna au monde le pain de vie: « Vous êtes l'honneur de votre peuple, la gloire de votre patrie! » Image saisissante de la gloire de cette Eve nouvelle, choisie pour écraser la tête du serpent et pour triompher sur ses autels du génie et de la puissance du mal. Voilà au loin la terre de Hus, la patrie de Job, qui a tant soupiré après la résurrection dont le pain eucharistique est le gage. Mon âme trans-

(1) Je dois dire que tous les auteurs ne sont pas d'accord sur l'emplacement de cette ville.

Saladin, et que c'est dans ces champs funestes que les chrétiens perdirent, le 4 juillet 1187, 33 jours après l'extermination des Templiers à El-Mahed, la vraie croix et le royaume de Jérusalem. Et aujourd'hui que j'ai vu Jérusalem et son temple, mon âme s'attriste plus vivement quand je songe que tant de sang répandu, depuis les chevaliers du Temple et de l'Hôpital, jusqu'à Junot et Kléber, depuis ces derniers héros jusqu'à ceux de la Crimée, n'a profité en rien ni à la paix ni à l'honneur du tombeau de Jésus-Christ, encore souillé à cette heure par tant de fanatisme et de profanations...

Ici on ne saurait perdre de vue les traces du divin Maître; tout parle de lui à chaque pas et à chaque colline, et, il faut le proclamer bien haut, chacun de ses actes, chacune de ses paroles fait plus pour le bonheur de l'humanité que les victoires et les discours de tous les héros et de tous les sages de la terre.

Voyez ce pic qui s'élève à votre gauche et domine toutes ces solitudes: c'est la chaire de vérité d'où est descendue cette admirable parole, ce fécond et céleste discours rapporté par saint Matthieu, au chapitre V, et qu'on appelle le discours sur la montagne. Il s'appelle le mont ou les cornes de *Hattin*, à cause de ses deux flèches élancées, des deux pics qui le dominent. *Hattin* signifie le mont des *Béatitudes;* il est ainsi nommé parce que c'est là que le Maître par excellence a donné au monde un suprême démenti, à propos de tout ce qu'il appelle, lui, les heureux de la terre. C'est là que le Fils de Dieu passait les nuits en prière; c'est de là que sont sorties ses admirables leçons.

J'avance encore quelques pas et je me trouve à l'extrémité d'un plateau vraiment merveilleux par tout ce qu'il offre aux regards; il se termine, du côté du nord, par des rochers taillés à pic, au-dessous desquels s'étend un vaste amphithéâtre d'où la voix peut facilement dominer une grande multitude. C'est ici que, en face de milliers d'hommes affamés, Jésus opéra la multi-

plication des pains, touchante figure de la multiplication du pain eucharistique dans l'Eglise. Aussi voyez comme toutes les pensées, toutes les images se rattachent autour de nous à ce grand mystère. O vaste temple de l'Eternel! comment peindre ici ce que vous déployez sous mes yeux de magnificence et de grandeurs!

Voilà à l'est le lac de Tibériade, traversé par le Jourdain, et gracieusement encadré dans une ceinture de collines. On dirait un camée d'argent enchâssé dans un collier grisâtre de lave volcanique; je sens qu'il attire à lui mon âme tout entière. C'est là que Jésus rencontra ses disciples, qu'il les choisit, qu'il les ramena et disposa, au dernier jour, les fondements de son Eglise. Voilà Capharnaüm, à l'entrée du fleuve dans le lac: c'est à Capharnaüm que Jésus parla pour la première fois de cette manne céleste, plus vivante que celle de Moïse, de ce pain et de ce breuvage, qui sont la chair et le sang d'un Dieu. Voilà le grand Hermon qui finit la chaîne du Liban: c'est de là que le *Cantique* appelle l'amour de l'âme chrétienne pour répondre à l'amour de Jésus, mort par l'excès de ce même amour. Voilà Béthulie (1) à l'entrée de ces gorges qui conduisent à la vallée du Jourdain et aux montagnes de Juda; c'est de là que sortit une femme pour écraser un orgueilleux vainqueur, et c'est dans cette ville que le pontife de Jérusalem la ramena en triomphe, lui chantant ces paroles que l'Eglise adresse à celle qui donna au monde le pain de vie: « Vous êtes l'honneur de votre peuple, la gloire de votre patrie! » Image saisissante de la gloire de cette Eve nouvelle, choisie pour écraser la tête du serpent et pour triompher sur ses autels du génie et de la puissance du mal. Voilà au loin la terre de Hus, la patrie de Job, qui a tant soupiré après la résurrection dont le pain eucharistique est le gage. Mon âme trans-

(1) Je dois dire que tous les auteurs ne sont pas d'accord sur l'emplacement de cette ville.

Saladin, et que c'est dans ces champs funestes que les chrétiens perdirent, le 4 juillet 1187, 33 jours après l'extermination des Templiers à El-Mahed, la vraie croix et le royaume de Jérusalem. Et aujourd'hui que j'ai vu Jérusalem et son temple, mon âme s'attriste plus vivement quand je songe que tant de sang répandu, depuis les chevaliers du Temple et de l'Hôpital, jusqu'à Junot et Kléber, depuis ces derniers héros jusqu'à ceux de la Crimée, n'a profité en rien ni à la paix ni à l'honneur du tombeau de Jésus-Christ, encore souillé à cette heure par tant de fanatisme et de profanations...

Ici on ne saurait perdre de vue les traces du divin Maître; tout parle de lui à chaque pas et à chaque colline, et, il faut le proclamer bien haut, chacun de ses actes, chacune de ses paroles fait plus pour le bonheur de l'humanité que les victoires et les discours de tous les héros et de tous les sages de la terre.

Voyez ce pic qui s'élève à votre gauche et domine toutes ces solitudes: c'est la chaire de vérité d'où est descendue cette admirable parole, ce fécond et céleste discours rapporté par saint Matthieu, au chapitre V, et qu'on appelle le discours sur la montagne. Il s'appelle le mont ou les cornes de *Hattin*, à cause de ses deux flèches élancées, des deux pics qui le dominent. *Hattin* signifie le mont des *Béatitudes;* il est ainsi nommé parce que c'est là que le Maître par excellence a donné au monde un suprême démenti, à propos de tout ce qu'il appelle, lui, les heureux de la terre. C'est là que le Fils de Dieu passait les nuits en prière; c'est de là que sont sorties ses admirables leçons.

J'avance encore quelques pas et je me trouve à l'extrémité d'un plateau vraiment merveilleux par tout ce qu'il offre aux regards; il se termine, du côté du nord, par des rochers taillés à pic, au-dessous desquels s'étend un vaste amphithéâtre d'où la voix peut facilement dominer une grande multitude. C'est ici que, en face de milliers d'hommes affamés, Jésus opéra la multi-

plication des pains, touchante figure de la multiplication du pain eucharistique dans l'Eglise. Aussi voyez comme toutes les pensées, toutes les images se rattachent autour de nous à ce grand mystère. O vaste temple de l'Eternel! comment peindre ici ce que vous déployez sous mes yeux de magnificence et de grandeurs!

Voilà à l'est le lac de Tibériade, traversé par le Jourdain, et gracieusement encadré dans une ceinture de collines. On dirait un camée d'argent enchâssé dans un collier grisâtre de lave volcanique; je sens qu'il attire à lui mon âme tout entière. C'est là que Jésus rencontra ses disciples, qu'il les choisit, qu'il les ramena et disposa, au dernier jour, les fondements de son Eglise. Voilà Capharnaüm, à l'entrée du fleuve dans le lac: c'est à Capharnaüm que Jésus parla pour la première fois de cette manne céleste, plus vivante que celle de Moïse, de ce pain et de ce breuvage, qui sont la chair et le sang d'un Dieu. Voilà le grand Hermon qui finit la chaîne du Liban: c'est de là que le *Cantique* appelle l'amour de l'âme chrétienne pour répondre à l'amour de Jésus, mort par l'excès de ce même amour. Voilà Béthulie (1) à l'entrée de ces gorges qui conduisent à la vallée du Jourdain et aux montagnes de Juda; c'est de là que sortit une femme pour écraser un orgueilleux vainqueur, et c'est dans cette ville que le pontife de Jérusalem la ramena en triomphe, lui chantant ces paroles que l'Eglise adresse à celle qui donna au monde le pain de vie: « Vous êtes l'honneur de votre peuple, la gloire de votre patrie! » Image saisissante de la gloire de cette Eve nouvelle, choisie pour écraser la tête du serpent et pour triompher sur ses autels du génie et de la puissance du mal. Voilà au loin la terre de Hus, la patrie de Job, qui a tant soupiré après la résurrection dont le pain eucharistique est le gage. Mon âme trans-

(1) Je dois dire que tous les auteurs ne sont pas d'accord sur l'emplacement de cette ville.

Saladin, et que c'est dans ces champs funestes que les chrétiens perdirent, le 4 juillet 1187, 33 jours après l'extermination des Templiers à El-Mahed, la vraie croix et le royaume de Jérusalem. Et aujourd'hui que j'ai vu Jérusalem et son temple, mon âme s'attriste plus vivement quand je songe que tant de sang répandu, depuis les chevaliers du Temple et de l'Hôpital, jusqu'à Junot et Kléber, depuis ces derniers héros jusqu'à ceux de la Crimée, n'a profité en rien ni à la paix ni à l'honneur du tombeau de Jésus-Christ, encore souillé à cette heure par tant de fanatisme et de profanations...

Ici on ne saurait perdre de vue les traces du divin Maître; tout parle de lui à chaque pas et à chaque colline, et, il faut le proclamer bien haut, chacun de ses actes, chacune de ses paroles fait plus pour le bonheur de l'humanité que les victoires et les discours de tous les héros et de tous les sages de la terre.

Voyez ce pic qui s'élève à votre gauche et domine toutes ces solitudes: c'est la chaire de vérité d'où est descendue cette admirable parole, ce fécond et céleste discours rapporté par saint Matthieu, au chapitre V, et qu'on appelle le discours sur la montagne. Il s'appelle le mont ou les cornes de *Hattin*, à cause de ses deux flèches élancées, des deux pics qui le dominent. *Hattin* signifie le mont des *Béatitudes;* il est ainsi nommé parce que c'est là que le Maître par excellence a donné au monde un suprême démenti, à propos de tout ce qu'il appelle, lui, les heureux de la terre. C'est là que le Fils de Dieu passait les nuits en prière; c'est de là que sont sorties ses admirables leçons.

J'avance encore quelques pas et je me trouve à l'extrémité d'un plateau vraiment merveilleux par tout ce qu'il offre aux regards; il se termine, du côté du nord, par des rochers taillés à pic, au-dessous desquels s'étend un vaste amphithéâtre d'où la voix peut facilement dominer une grande multitude. C'est ici que, en face de milliers d'hommes affamés, Jésus opéra la multi-

plication des pains, touchante figure de la multiplication du pain eucharistique dans l'Eglise. Aussi voyez comme toutes les pensées, toutes les images se rattachent autour de nous à ce grand mystère. O vaste temple de l'Eternel! comment peindre ici ce que vous déployez sous mes yeux de magnificence et de grandeurs!

Voilà à l'est le lac de Tibériade, traversé par le Jourdain, et gracieusement encadré dans une ceinture de collines. On dirait un camée d'argent enchâssé dans un collier grisâtre de lave volcanique; je sens qu'il attire à lui mon âme tout entière. C'est là que Jésus rencontra ses disciples, qu'il les choisit, qu'il les ramena et disposa, au dernier jour, les fondements de son Eglise. Voilà Capharnaüm, à l'entrée du fleuve dans le lac: c'est à Capharnaüm que Jésus parla pour la première fois de cette manne céleste, plus vivante que celle de Moïse, de ce pain et de ce breuvage, qui sont la chair et le sang d'un Dieu. Voilà le grand Hermon qui finit la chaîne du Liban: c'est de là que le *Cantique* appelle l'amour de l'âme chrétienne pour répondre à l'amour de Jésus, mort par l'excès de ce même amour. Voilà Béthulie (1) à l'entrée de ces gorges qui conduisent à la vallée du Jourdain et aux montagnes de Juda; c'est de là que sortit une femme pour écraser un orgueilleux vainqueur, et c'est dans cette ville que le pontife de Jérusalem la ramena en triomphe, lui chantant ces paroles que l'Eglise adresse à celle qui donna au monde le pain de vie: « Vous êtes l'honneur de votre peuple, la gloire de votre patrie! » Image saisissante de la gloire de cette Eve nouvelle, choisie pour écraser la tête du serpent et pour triompher sur ses autels du génie et de la puissance du mal. Voilà au loin la terre de Hus, la patrie de Job, qui a tant soupiré après la résurrection dont le pain eucharistique est le gage. Mon âme trans-

(1) Je dois dire que tous les auteurs ne sont pas d'accord sur l'emplacement de cette ville.

Saladin, et que c'est dans ces champs funestes que les chrétiens perdirent, le 4 juillet 1187, 33 jours après l'extermination des Templiers à El-Mahed, la vraie croix et le royaume de Jérusalem. Et aujourd'hui que j'ai vu Jérusalem et son temple, mon âme s'attriste plus vivement quand je songe que tant de sang répandu, depuis les chevaliers du Temple et de l'Hôpital, jusqu'à Junot et Kléber, depuis ces derniers héros jusqu'à ceux de la Crimée, n'a profité en rien ni à la paix ni à l'honneur du tombeau de Jésus-Christ, encore souillé à cette heure par tant de fanatisme et de profanations...

Ici on ne saurait perdre de vue les traces du divin Maître; tout parle de lui à chaque pas et à chaque colline, et, il faut le proclamer bien haut, chacun de ses actes, chacune de ses paroles fait plus pour le bonheur de l'humanité que les victoires et les discours de tous les héros et de tous les sages de la terre.

Voyez ce pic qui s'élève à votre gauche et domine toutes ces solitudes: c'est la chaire de vérité d'où est descendue cette admirable parole, ce fécond et céleste discours rapporté par saint Matthieu, au chapitre V, et qu'on appelle le discours sur la montagne. Il s'appelle le mont ou les cornes de *Hattin*, à cause de ses deux flèches élancées, des deux pics qui le dominent. *Hattin* signifie le mont des *Béatitudes;* il est ainsi nommé parce que c'est là que le Maître par excellence a donné au monde un suprême démenti, à propos de tout ce qu'il appelle, lui, les heureux de la terre. C'est là que le Fils de Dieu passait les nuits en prière; c'est de là que sont sorties ses admirables leçons.

J'avance encore quelques pas et je me trouve à l'extrémité d'un plateau vraiment merveilleux par tout ce qu'il offre aux regards; il se termine, du côté du nord, par des rochers taillés à pic, au-dessous desquels s'étend un vaste amphithéâtre d'où la voix peut facilement dominer une grande multitude. C'est ici que, en face de milliers d'hommes affamés, Jésus opéra la multi-

plication des pains, touchante figure de la multiplication du pain eucharistique dans l'Eglise. Aussi voyez comme toutes les pensées, toutes les images se rattachent autour de nous à ce grand mystère. O vaste temple de l'Eternel! comment peindre ici ce que vous déployez sous mes yeux de magnificence et de grandeurs!

Voilà à l'est le lac de Tibériade, traversé par le Jourdain, et gracieusement encadré dans une ceinture de collines. On dirait un camée d'argent enchâssé dans un collier grisâtre de lave volcanique; je sens qu'il attire à lui mon âme tout entière. C'est là que Jésus rencontra ses disciples, qu'il les choisit, qu'il les ramena et disposa, au dernier jour, les fondements de son Eglise. Voilà Capharnaüm, à l'entrée du fleuve dans le lac: c'est à Capharnaüm que Jésus parla pour la première fois de cette manne céleste, plus vivante que celle de Moïse, de ce pain et de ce breuvage, qui sont la chair et le sang d'un Dieu. Voilà le grand Hermon qui finit la chaîne du Liban: c'est de là que le *Cantique* appelle l'amour de l'âme chrétienne pour répondre à l'amour de Jésus, mort par l'excès de ce même amour. Voilà Béthulie (1) à l'entrée de ces gorges qui conduisent à la vallée du Jourdain et aux montagnes de Juda; c'est de là que sortit une femme pour écraser un orgueilleux vainqueur, et c'est dans cette ville que le pontife de Jérusalem la ramena en triomphe, lui chantant ces paroles que l'Eglise adresse à celle qui donna au monde le pain de vie: « Vous êtes l'honneur de votre peuple, la gloire de votre patrie! » Image saisissante de la gloire de cette Eve nouvelle, choisie pour écraser la tête du serpent et pour triompher sur ses autels du génie et de la puissance du mal. Voilà au loin la terre de Hus, la patrie de Job, qui a tant soupiré après la résurrection dont le pain eucharistique est le gage. Mon âme trans-

(1) Je dois dire que tous les auteurs ne sont pas d'accord sur l'emplacement de cette ville.

Saladin, et que c'est dans ces champs funestes que les chrétiens perdirent, le 4 juillet 1187, 33 jours après l'extermination des Templiers à El-Mahed, la vraie croix et le royaume de Jérusalem. Et aujourd'hui que j'ai vu Jérusalem et son temple, mon âme s'attriste plus vivement quand je songe que tant de sang répandu, depuis les chevaliers du Temple et de l'Hôpital, jusqu'à Junot et Kléber, depuis ces derniers héros jusqu'à ceux de la Crimée, n'a profité en rien ni à la paix ni à l'honneur du tombeau de Jésus-Christ, encore souillé à cette heure par tant de fanatisme et de profanations...

Ici on ne saurait perdre de vue les traces du divin Maître; tout parle de lui à chaque pas et à chaque colline, et, il faut le proclamer bien haut, chacun de ses actes, chacune de ses paroles fait plus pour le bonheur de l'humanité que les victoires et les discours de tous les héros et de tous les sages de la terre.

Voyez ce pic qui s'élève à votre gauche et domine toutes ces solitudes: c'est la chaire de vérité d'où est descendue cette admirable parole, ce fécond et céleste discours rapporté par saint Matthieu, au chapitre V, et qu'on appelle le discours sur la montagne. Il s'appelle le mont ou les cornes de *Hattin*, à cause de ses deux flèches élancées, des deux pics qui le dominent. *Hattin* signifie le mont des *Béatitudes;* il est ainsi nommé parce que c'est là que le Maître par excellence a donné au monde un suprême démenti, à propos de tout ce qu'il appelle, lui, les heureux de la terre. C'est là que le Fils de Dieu passait les nuits en prière; c'est de là que sont sorties ses admirables leçons.

J'avance encore quelques pas et je me trouve à l'extrémité d'un plateau vraiment merveilleux par tout ce qu'il offre aux regards; il se termine, du côté du nord, par des rochers taillés à pic, au-dessous desquels s'étend un vaste amphithéâtre d'où la voix peut facilement dominer une grande multitude. C'est ici que, en face de milliers d'hommes affamés, Jésus opéra la multi-

plication des pains, touchante figure de la multiplication du pain eucharistique dans l'Eglise. Aussi voyez comme toutes les pensées, toutes les images se rattachent autour de nous à ce grand mystère. O vaste temple de l'Eternel! comment peindre ici ce que vous déployez sous mes yeux de magnificence et de grandeurs!

Voilà à l'est le lac de Tibériade, traversé par le Jourdain, et gracieusement encadré dans une ceinture de collines. On dirait un camée d'argent enchâssé dans un collier grisâtre de lave volcanique; je sens qu'il attire à lui mon âme tout entière. C'est là que Jésus rencontra ses disciples, qu'il les choisit, qu'il les ramena et disposa, au dernier jour, les fondements de son Eglise. Voilà Capharnaüm, à l'entrée du fleuve dans le lac: c'est à Capharnaüm que Jésus parla pour la première fois de cette manne céleste, plus vivante que celle de Moïse, de ce pain et de ce breuvage, qui sont la chair et le sang d'un Dieu. Voilà le grand Hermon qui finit la chaîne du Liban: c'est de là que le *Cantique* appelle l'amour de l'âme chrétienne pour répondre à l'amour de Jésus, mort par l'excès de ce même amour. Voilà Béthulie (1) à l'entrée de ces gorges qui conduisent à la vallée du Jourdain et aux montagnes de Juda; c'est de là que sortit une femme pour écraser un orgueilleux vainqueur, et c'est dans cette ville que le pontife de Jérusalem la ramena en triomphe, lui chantant ces paroles que l'Eglise adresse à celle qui donna au monde le pain de vie: « Vous êtes l'honneur de votre peuple, la gloire de votre patrie! » Image saisissante de la gloire de cette Eve nouvelle, choisie pour écraser la tête du serpent et pour triompher sur ses autels du génie et de la puissance du mal. Voilà au loin la terre de Hus, la patrie de Job, qui a tant soupiré après la résurrection dont le pain eucharistique est le gage. Mon âme trans-

(1) Je dois dire que tous les auteurs ne sont pas d'accord sur l'emplacement de cette ville.

Saladin, et que c'est dans ces champs funestes que les chrétiens perdirent, le 4 juillet 1187, 33 jours après l'extermination des Templiers à El-Mahed, la vraie croix et le royaume de Jérusalem. Et aujourd'hui que j'ai vu Jérusalem et son temple, mon âme s'attriste plus vivement quand je songe que tant de sang répandu, depuis les chevaliers du Temple et de l'Hôpital, jusqu'à Junot et Kléber, depuis ces derniers héros jusqu'à ceux de la Crimée, n'a profité en rien ni à la paix ni à l'honneur du tombeau de Jésus-Christ, encore souillé à cette heure par tant de fanatisme et de profanations...

Ici on ne saurait perdre de vue les traces du divin Maître; tout parle de lui à chaque pas et à chaque colline, et, il faut le proclamer bien haut, chacun de ses actes, chacune de ses paroles fait plus pour le bonheur de l'humanité que les victoires et les discours de tous les héros et de tous les sages de la terre.

Voyez ce pic qui s'élève à votre gauche et domine toutes ces solitudes: c'est la chaire de vérité d'où est descendue cette admirable parole, ce fécond et céleste discours rapporté par saint Matthieu, au chapitre V, et qu'on appelle le discours sur la montagne. Il s'appelle le mont ou les cornes de *Hattin*, à cause de ses deux flèches élancées, des deux pics qui le dominent. *Hattin* signifie le mont des *Béatitudes;* il est ainsi nommé parce que c'est là que le Maître par excellence a donné au monde un suprême démenti, à propos de tout ce qu'il appelle, lui, les heureux de la terre. C'est là que le Fils de Dieu passait les nuits en prière; c'est de là que sont sorties ses admirables leçons.

J'avance encore quelques pas et je me trouve à l'extrémité d'un plateau vraiment merveilleux par tout ce qu'il offre aux regards; il se termine, du côté du nord, par des rochers taillés à pic, au-dessous desquels s'étend un vaste amphithéâtre d'où la voix peut facilement dominer une grande multitude. C'est ici que, en face de milliers d'hommes affamés, Jésus opéra la multi-

plication des pains, touchante figure de la multiplication du pain eucharistique dans l'Eglise. Aussi voyez comme toutes les pensées, toutes les images se rattachent autour de nous à ce grand mystère. O vaste temple de l'Eternel! comment peindre ici ce que vous déployez sous mes yeux de magnificence et de grandeurs!

Voilà à l'est le lac de Tibériade, traversé par le Jourdain, et gracieusement encadré dans une ceinture de collines. On dirait un camée d'argent enchâssé dans un collier grisâtre de lave volcanique; je sens qu'il attire à lui mon âme tout entière. C'est là que Jésus rencontra ses disciples, qu'il les choisit, qu'il les ramena et disposa, au dernier jour, les fondements de son Eglise. Voilà Capharnaüm, à l'entrée du fleuve dans le lac: c'est à Capharnaüm que Jésus parla pour la première fois de cette manne céleste, plus vivante que celle de Moïse, de ce pain et de ce breuvage, qui sont la chair et le sang d'un Dieu. Voilà le grand Hermon qui finit la chaîne du Liban: c'est de là que le *Cantique* appelle l'amour de l'âme chrétienne pour répondre à l'amour de Jésus, mort par l'excès de ce même amour. Voilà Béthulie (1) à l'entrée de ces gorges qui conduisent à la vallée du Jourdain et aux montagnes de Juda; c'est de là que sortit une femme pour écraser un orgueilleux vainqueur, et c'est dans cette ville que le pontife de Jérusalem la ramena en triomphe, lui chantant ces paroles que l'Eglise adresse à celle qui donna au monde le pain de vie: « Vous êtes l'honneur de votre peuple, la gloire de votre patrie! » Image saisissante de la gloire de cette Eve nouvelle, choisie pour écraser la tête du serpent et pour triompher sur ses autels du génie et de la puissance du mal. Voilà au loin la terre de Hus, la patrie de Job, qui a tant soupiré après la résurrection dont le pain eucharistique est le gage. Mon âme trans-

(1) Je dois dire que tous les auteurs ne sont pas d'accord sur l'emplacement de cette ville.

portée par les souvenirs qu'on lui montre, à tous les points de cet horizon de merveilles, tombe anéantie aux pieds de ce doux Sauveur qu'elle croit revoir et entendre; elle lui demande en suppliant de goûter au moins quelques-unes des miettes qui tombent de sa table délicieuse, et elle demeure anéantie dans un profond silence...

Mais il faut, avant la nuit, descendre à Tibériade. Je joins à mes épis quelques pierres détachées des rochers où je viens de me reposer, pendant qu'on me nommait tant de choses ravissantes, et je continue ma route sans pouvoir détourner mes regards du lac, des coteaux dont les ombres commencent à se plonger dans les eaux.

Déjà j'aperçois les ruines de l'antique demeure des Tibère. Tibériade en effet est moins une ville qu'un amas de ruines. Ravagée par Vespasien, qui se fit construire une flotte pour détruire dans ses eaux jusqu'aux dernières traces du peuple juif; renversée presque à chaque siècle par des ébranlements volcaniques, elle rappelle pourtant de bien beaux souvenirs. C'est là que saint Jérôme choisit ses maîtres dans l'étude de la langue hébraïque; c'est là qu'on trouva l'évangile de saint Matthieu, de saint Jean, les actes des Apôtres; c'est là que furent écrites les premières pages du fameux Talmud, et que se rattachent tant d'autres origines. Grâce aux bonnes recommandations du supérieur Angelo, il ne nous faudra pas dresser notre tente en dehors des murs, ou nous résigner à coucher à la belle étoile ou dans quelque réduit offert par l'hospitalité toujours si intéressée des habitants; notre place est prête chez les trois ou quatre pauvres Franciscains qui sont internés, comme des prisonniers, au sein de cette population musulmane.

Après avoir salué les religieux, peu habitués, nous en eûmes bientôt la preuve, à recevoir des visites, je monte sur la terrasse de la maison, d'où ma vue domine tout le lac et ses alentours. Ce lac, qui porte aussi dans les Evangiles le nom de mer de Galilée ou de Geneza-

reth, et qui est d'une forme presque ovale, a environ vingt kilomètres de long sur sept ou huit dans sa plus grande largeur. Au bruit des flots qui viennent se briser sur le rivage et rafraîchir l'ardente chaleur du jour, mon âme livrée à une foule de pensées se prépare à la prière. Il me faut profiter des derniers rayons du jour pour la récitation de l'office de Matines, dont je ne pourrai m'occuper pendant la nuit. Oh! qu'il fait bon prier à côté de Jésus, sur la trace de ses pas, avec ceux qu'il a choisis sur ce rivage, au milieu de ces collines si souvent les témoins de sa prière!

Je suis bientôt distrait par la voix d'un *muezzin*, appelant du haut de son minaret les musulmans à la prière; mais, au lieu de suspendre la mienne, ce que j'entends vient ranimer plutôt qu'arrêter l'élan de mon âme vers Dieu. Je vois tous ces hommes se prosterner sur le sable du rivage, et, le front incliné jusqu'à terre dans la direction de la Mecque, adorer le *Dieu qui est Dieu*, comme ils disent et appellent Celui qu'ils connaissent si mal. Mais, hâtons-nous de le dire à leur louange, où sont en France, en Europe, les provinces catholiques dont les fidèles s'arrêtent et se prosternent ainsi à la cloche de la prière, à l'invitation de l'*Ave Maria?* Je demande de toute mon âme à Celle qui a le pouvoir d'anéantir et d'étouffer toute hérésie, de prendre en pitié ce pauvre peuple, et de l'amener bientôt à la connaissance de la vérité. Ce chant du *muezzin*, quoiqu'il soit plus souvent vociféré que chanté, m'a toujours impressionné sérieusement: l'homme qui prie de bonne foi est toujours plus près de Dieu que l'orgueilleux qui croit se suffire. J'avais, dans la troupe qui m'accompagnait, un certain Zulbano, Arabe chrétien à la voix retentissante, qui me chantait, chaque fois que je le lui demandais, l'invitation du *muezzin*. Un jour un pacha turc le fit monter au minaret pour remplacer un chanteur qui lui semblait mal s'acquitter de son office et qu'il en fit descendre, parce que sa voix lui déplaisait.

Nous avions formé le projet de prendre une barque et de nous promener sur ce beau lac. Mais il n'y avait que deux bateaux dans tout Tibériade et dans le parcours du lac; or les pêcheurs, partis dès l'aube du jour, n'étaient pas encore de retour et ne paraissaient à aucun point de l'horizon. Nous nous en consolâmes dans la pensée qu'ils allaient nous rapporter un de ces fameux poissons dont Jésus se servit pour payer l'impôt aux collecteurs (Matth. 17), et qui porte encore aujourd'hui le nom de *poisson de saint Pierre*.

Je remarquai ici un usage, qui, je le sais, est employé avec succès au Brésil et ailleurs pour rafraîchir l'eau du lac qui est bonne à boire; on la met dans des vases poreux et bien fermés, et on la laisse ainsi exposée aux rayons du soleil et à la chaleur du jour. Elle descend par ce moyen à une température quelquefois très-basse.

Dans cette ville de Tibériade, les nuits n'ont pas, comme à Nazareth par exemple, une fraîcheur dangereuse; malgré le voisinage de l'eau, chaque famille couche sur la terrasse de la maison. Aussi, après notre modeste repas et notre bonsoir aux religieux, nous passâmes un agréable instant sur cette terrasse, à causer de tout ce qui pouvait m'intéresser en ce pays. Mon chef d'escorte et mon drogman, qui s'y étaient déjà installés pour passer la nuit, firent tous les frais de la conversation. Mohammed Aga el-Soffadi m'apprit son histoire, le dévouement des siens à la cause de la France et les persécutions qui en avaient été la suite; il me raconta ses premières relations avec M. de Saulcy, les dangers qu'ils avaient courus ensemble; me montra la décoration et les armes qu'il avait reçues de S. M. l'Empereur des Français. Antoine, de son côté, me parla de son père Fatallah, illustré par les récits de Lamartine, et dont la fidélité avait consolé le dernier des Lascaris dans le désert.

Enfin la nuit est complètement venue. La lune monte éclatante et silencieuse au firmament, et je me retire dans la chambre qui m'est assignée, avec la pensée qu'il

me sera bien difficile de fermer les yeux en présence de tant de souvenirs, en face de tant de merveilles. En effet, c'est en vain que, jeté tout habillé sur un lit, j'essaye de dormir. D'une part les récits de l'Evangile me poursuivent de leurs images bien-aimées; de l'autre, la chaleur suffocante de l'appartement; le bruit des chiens qui ne cessent pas un instant d'aboyer; le cri des enfants que les chants de leurs mères veulent apaiser et qui se répète de terrasse en terrasse; nos chevaux qui ont trouvé moyen de se livrer combat au pied de notre tour, font un concert hostile à mon sommeil. Je prends donc le parti de me lever et de respirer, appuyé sur ma fenêtre, la fraîcheur et les souvenirs de ces eaux enchantées.

O lac! ô beau lac! comment dire ce qu'ont vu tes flots! Tous les textes de l'Evangile m'entourent et me reviennent comme une foule qui m'assiége, et je ne sais auquel m'arrêter. Je vois Jésus marcher sur les eaux; je vois chavirer la barque où il dort; j'entends les cris de ses disciples. C'est là, sur ces flots argentés, que le divin Sauveur du monde choisit quelques pauvres ouvriers destinés à opérer le plus grand des prodiges, quelques pêcheurs envoyés à la conquête de toutes les nations de la terre, pour confondre la vaine sagesse des hommes qui prétendent tout expliquer; c'est là qu'il les charme par sa grâce, qu'il fortifie par des prodiges leur foi ébranlée; c'est là que, pour anéantir l'impiété et l'idolâtrie, il les transforme en vainqueurs plus redoutables que tous les conquérants et que tous les vainqueurs de la terre. C'est là que ces hommes, simples mais dévoués, ont abandonné tout ce qu'ils possédaient, leurs barques, leurs filets, leurs familles, leurs demeures, tout ce qui fait le bonheur du pauvre, pour suivre à la conquête des âmes ce Jésus qui les avait séduits, qui les avait ravis. *Ecce nos reliquimus omnia!* Je sens la rougeur qui me monte au front, en voyant tous les liens qui me retiennent encore loin de ce bon Maître, dont il me semble entendre les reproches. Oh!

qu'ils sont heureux ceux qui peuvent lui dire, avec la confiance de Pierre: *Voilà que nous avons tout quitté pour vous!*

C'est encore sur ce rivage qu'est donné le céleste rendez-vous des apôtres par l'ange de la résurrection. « Allez, leur dit-il, allez en Galilée; c'est là que Jésus vous précède et vous attend. » O heureux disciples! pendant quarante jours, ils ont vu ce bon maître en ces lieux; ils l'ont touché; ils ont conversé avec lui; ils ont gravé dans leurs cœurs ses admirables consolations, ses sages préceptes; ils en ont reçu le don des langues et des prodiges; ils ont puisé dans son âme cet amour plus fort que la mort, qui ne pourra même s'éteindre avec la vie; ils se sont habitués au prodige de sa résurrection; ils en ont médité les féconds enseignements, afin d'être les martyrs, les témoins convaincus d'un dogme qui allait demander le sacrifice de leur vie.

Ce fut dans ces pensées que s'écoula pour moi cette nuit, la plus belle de ma vie, comme le jour précédent venait d'en être le plus beau.

Si tant de souvenirs religieux n'étaient pour moi d'un si puissant attrait, d'autres images viendraient encore animer ces rivages et ces eaux que mes yeux contemplent à la douce lueur de l'astre des nuits. C'est ici qu'Hérode-Antipas, nommé par Auguste tétrarque de la Galilée, songea à bâtir une ville qui porterait le nom du césar Tibère dont il voulait capter la faveur; c'est dans ces palais, dont je ne vois plus que les ruines, que l'incestueux mari de l'impudique femme d'Hérode-Philippe, le meurtrier de Jean-Baptiste, venait oublier ses crimes et tant de somptueuses demeures qu'il s'était bâties, depuis Sephoris jusqu'à Machéronte. Comment oublier, en voyant ces eaux, l'un des plus étranges stratagèmes de guerre que l'histoire ait mentionnés? C'est l'historien Joseph lui-même qui nous raconte comment il put s'emparer de cette ville à l'aide de *sept* soldats. Il avait fortifié cette place importante du temps où la Galilée

se souleva contre les Romains, et il eut plusieurs fois à la soumettre. Il vint un jour de Tarichée, avec deux cent trente barques *vides* et *sept* soldats. Il laissa les barques à une grande distance du rivage, pour laisser croire à la présence d'une armée formidable, et s'avança avec ses sept soldats. Les habitants, croyant que ces barques qu'ils voyaient dans le lointain étaient remplies d'hommes armés, firent leur soumission et envoyèrent des ôtages en nombre considérable.

Ils furent d'ailleurs bien rapides les précieux instants que je passai dans la contemplation de ces eaux de Tibériade, et, quoique j'attendisse avec une certaine impatience les premières lueurs du jour qui allait se lever derrière les montagnes de la Décapole et en face de moi, je me plaisais dans la méditation et le charme de cette solitude, au point d'envier le bonheur du religieux qui m'avait cédé la cellule qu'il habitait, cellule que j'allais quitter pour toujours.

CHAPITRE XXX.

La Confession de saint Pierre. — La dette de reconnaissance. — L'étendue des ruines. — Les bains d'Ibrahim. — Ses cruautés. — Les onze coupables. — L'instinct du vol anéanti par la peur. — Promenade matinale. — Les rives du Jourdain. — Les souvenirs qu'il rappelle. — Le bain. — L'eau que j'emporte. — Regrets. — Le champ de Sorgho. — Les épouvantails vivants. — Essais à propos de cette plante. — Une armée de moissonneurs. — Le Thabor apparaît. — Le Khan d'El-Tuggar. — Le tombeau du Santon.

A trois heures du matin, je descendis à la chapelle pour me préparer à célébrer les saints mystères. Ce couvent possède une église, petite et d'une seule nef, bâtie par les croisés sur l'emplacement qu'on appelle *la Confession de saint Pierre*. Elle est sur le rivage même et dans l'intérieur du couvent. Elle s'élève sur le bord du lac, où, pour récompenser la déclaration de foi, par laquelle saint Pierre *confessa* sans hésitation que *Jésus est le Fils de Dieu*, ce même Jésus lui adressa ces solennelles et impérissables paroles, portées par la coupole de Saint-Pierre à Rome et gravées aussi dans cette pauvre église abandonnée : *Tu es Pierre et sur cette pierre je poserai les fondements de mon Eglise.* C'est là que fut fondé cet empire spirituel et catholique, qui n'est pas de ce monde et qui commande le respect à tous les princes de la terre ; c'est là qu'un pauvre vieillard reçut les clefs du royaume des cieux, avec la toute-puissance

donnée au Fils de Dieu dans le ciel et sur la terre. C'est là qu'un Dieu, mort par amour, exigea de son disciple une triple déclaration de ce même amour, avant de lui pardonner son cruel et triple renoncement sur la montagne de Sion, avant de lui confier le soin et des pasteurs et des fidèles, avant de lui abandonner le glorieux privilége de repousser Satan et de raffermir la foi de ses frères. Combien je me trouve heureux en ce jour d'appartenir, malgré mon indignité, au troupeau de ce premier pasteur et d'avoir appris dès mon enfance à aimer et à confesser la Divinité de Jésus-Christ! Je remercie le ciel qui m'a fait naître de parents pauvres, mais chrétiens et fervents; le Dieu qui a oublié mes fautes et a bien voulu m'admettre encore à l'aimer; et, afin de satisfaire à cette double dette de reconnaissance, je célèbre le saint sacrifice de la messe pour le repos de l'âme de mon père et de ma mère, que j'ai trop tôt perdus.

Avant cinq heures nous sommes à cheval et nous côtoyons la rive occidentale du lac, en nous avançant vers le sud. Nos pieds ne foulent pendant longtemps que des ruines dont le sol est jonché de toutes parts. Qu'elle devait être belle la ville des Tibère, au temps de sa prospérité! Assise sur le rivage, adossée à ces belles collines que le soleil dore de ses feux naissants; entourée d'une luxuriante verdure; animée par des eaux thermales, dont la vertu et la chaleur ne le cèdent en rien même à celles de Louëche en Valais, les cendres de sa tombe commandent encore le respect au voyageur. Les bains dont je parle se trouvent à deux ou trois kilomètres de Tibériade, et les ruines, qui vont bien loin au-delà, nous font juger de l'étendue de cette antique cité. Dans ces bains fort mal organisés et aussi en ruines, on nous montra une salle et une baignoire en marbre blanc, appelée la salle et la baignoire d'Ibrahim. Ces eaux servirent au vainqueur de la bataille de Nézib, quand il vint, en maître de ce pays, leur demander leur vertu bienfaisante.

A ce seul nom d'Ibrahim, qui rappelle la récente domination de l'Egypte dans ces contrées, on voit encore l'effroi se peindre sur toutes les figures de la Judée et de la Galilée. Cet homme extraordinaire, venu sans doute ici pour se laver de tout le sang qu'il avait répandu, avait compris que la terreur pouvait seule commander dans ce malheureux pays. Son nom, que tous les enfants connaissent, est encore un épouvantail aujourd'hui, comme le nom de Rictiovare, à Trèves, dans les Gaules. En voici quelques traits.

Dans un district prêt à se révolter, on le voit apparaître, au commencement de la nuit, seul et inattendu. Dans les expéditions de ce genre, il ne se faisait souvent accompagner que d'un bourreau ou coupeur de têtes, son inséparable écuyer. Le conseil réuni, il l'apostrophe avec un sourire calme et une froide ironie, adressant à chaque membre coupable une sorte de glacial compliment; puis, quand il a fait sentir ce dont il veut se plaindre, affectant en ceci l'usage de la *Sublime Porte,* dont j'ai déjà parlé à propos du Vieux-Sérail, il montre du doigt la porte par où doit se retirer le malheureux qui ne sait pas encore s'il a affaire à un compliment ou à une menace; mais hélas! une fois sorti, celui-ci se trouve seul en face du terrible écuyer qui a reçu à l'avance des ordres sans pitié et qui lui tranche la tête. Onze chefs coupables, terrifiés par cette apparition soudaine et incapables de se défendre, périssent ainsi en une seule nuit et dans un seul village.

L'exécution terminée, Ibrahim et son écuyer, comme les génies des légendes ténébreuses, remontent à cheval et partent au galop avant les premiers rayons du jour. La terreur que son nom inspirait à tous ces peuples, voleurs par nécessité, par instinct et par habitude, était si grande qu'on raconte que des malles et des objets perdus sur les grands chemins y demeurèrent pendant quinze jours, sans qu'aucun des passants osât y toucher ou même les regarder.

J'aurais bien voulu rapporter de cette eau bienfaisante dont l'utilité doit être immense, pour la faire analyser; mais je n'avais emporté avec moi qu'une bouteille de cristal, que je gardais avec soin et avec laquelle je devais rapporter de l'eau du Jourdain. D'ailleurs cette eau, comme celle du Valais et comme tant d'autres, pouvait perdre ses propriétés en s'éloignant de sa source, en se refroidissant en chemin, et je crois que de sitôt elle ne sera utile aux Européens. Comment des malades songeraient-ils à un tel pays! Cette promenade matinale, à cheval, par une douce fraîcheur et aux premiers rayons du jour, est un de mes plus délicieux souvenirs. Le soleil allait bientôt se lever; le lac était calme et ses flots jouaient avec un léger murmure contre les galets du rivage; des fleurs à haute tige, sortant d'oignons volumineux, blanches comme des lis ou éclatantes de pourpre et d'azur, des lauriers-roses et mille arbustes semblaient nous disputer le passage et nous retenir en ces lieux. J'avais fait de toutes ces fleurs un bouquet que je voulais conserver, mais que le soleil défigura bientôt et dévora de ses feux durant le jour.

Enfin cet astre radieux, s'élançant des plaines jadis gouvernées par Lysanias d'Abylène, paraît au-dessus de l'antique Gérasène, dont les ruines se montrent au pied de la montagne des pourceaux, nommée ainsi par l'Evangile (Matth. VIII), et sa chaleur nous invite à hâter le pas, afin d'arriver plus tôt aux eaux du Jourdain, dans lesquelles nous nous proposons de prendre un bain à la fois vénéré et rafraîchissant. Nous rencontrons çà et là quelques bedouins armés jusqu'aux dents et de fort mauvaise mine; mais ils ne retardent point nôtre marche, et de bonne heure nous voilà arrivés sur les bords du Jourdain, à l'endroit où il sort de ce lac que nous allons quitter pour toujours. Nous continuons à suivre le cours du fleuve, cherchant un endroit propice pour jouir de ses eaux limpides et nous reposer. Le Jourdain, qui a aussi ses rapides et dont les eaux deviennent

bourbeuses avant de se jeter dans la mer Morte, à cause des affluents ou torrents qui y roulent le limon détaché du lit des ravins, est au contraire ici d'une transparence de cristal et d'une tranquillité qui éloigne toute apparence de danger. Quelques voyageurs l'ont comparé au Tibre traversant la ville de Rome, et j'ai trouvé, en effet, que cette comparaison ne manque pas de justesse sous bien des rapports. A part un rapprochement naturel à l'imagination du touriste, l'un m'a fait penser à l'autre. Je suis d'autant plus heureux de me trouver sur ses rives que je prévois bien des empêchements pour le visiter, une fois que je serai parvenu à Jérusalem.

A la vue du Jourdain apparaît la destinée du peuple juif entrant dans la Terre promise, et la naissance du christianisme au baptême de Jésus-Christ; c'est-à-dire que ses heureux rivages rappellent, avec tous leurs mystères, l'ancien et le nouveau Testament à la fois: Moïse et le mont Nébo; Josué et les murs de Jéricho; l'arche sainte et le merveilleux passage qui rappelle la Pâque de l'Egypte; Elie et son char de feu; Elisée et son manteau de prodiges; Jean, le dernier des prophètes, et son baptême de pénitence; le baptême de Jésus-Christ révélé à l'esprit prophétique de Jean et acclamé par la voix du ciel; le divin Sauveur commençant par le jeûne et la prière le salut du monde. Où sont les eaux qui rappellent autant d'événements, autant de merveilles!

Enfin Mohammed, le guide de notre escorte, a fait son choix; nous descendons de cheval, nous quittons nos chaussures et nous voilà dans ces eaux salutaires tant désirées. Ici le Jourdain n'est point rapide et a des eaux d'une limpidité séduisante. J'étanche ma soif; je remplis mon volumineux cristal dont l'eau fera tant de plaisir en France à quelques amis; je me lave sept fois, comme le Syrien Naaman, sans avoir reçu les mêmes ordres et sans en avoir les mêmes motifs; je recueille des coquillages de toutes formes et de toutes grandeurs, afin d'emporter un souvenir matériel d'une matinée si

heureuse. Mohammed, de son côté, en fait une ample provision pour son ami de Saulcy, dont il a aussi guidé les pas dans ces contrées, comme il guide aujourd'hui les miens, mais qu'il a refusé de suivre en ce moment dans les frimats de la Norwège, pour lesquels il vient de partir en compagnie du prince Napoléon. Ces messieurs trouveront rarement, nous disons-nous, l'heureuse occasion de se baigner aussi agréablement que nous, dans les parages qu'ils visitent en ce moment.

Tant de souvenirs évangéliques que je viens de citer, la fraîcheur du matin, le soleil qui se lève, ce doux repos sur les rives d'un fleuve tant aimé: tout m'a rendu bien précieux ces trop courts instants. Mais, hélas! tout aussi laisse des regrets: il fallut bien s'arracher au Jourdain; la journée était longue et fatigante; nous avions le Thabor à franchir, et nous ne pouvions y arriver avant le milieu du jour. En un instant nous prîmes notre parti et nous nous mîmes en route, tournant le dos au fleuve, dans la direction de l'ouest, et abandonnant ce lieu fortuné où j'eusse si volontiers dressé ma tente, au moins pour un jour.

Avant de franchir les collines qui enferment la vallée du Jourdain, nous passâmes à côté d'un vaste champ de verdure étendu dans la plaine, entre la rive du fleuve et les premiers contreforts des collines. De loin, cette verdure contrastait fort avec la blanche aridité des montagnes, et, de loin aussi, j'étais émerveillé de rencontrer une telle pelouse d'herbe, chose inconnue ou pour le moins bien rare dans ces régions. A mesure que nous approchions, je distinguai mieux cette verdure et j'aperçus enfin des tiges fortes comme des roseaux, de la hauteur de la taille d'un homme, grosses comme le doigt, armées par étages de longues feuilles taillées en fer de lance et surmontées d'un épi volumineux plus long que la main. Cet épi, par la disposition de ses grappes, me rappelait celui du chanvre de nos contrées. Mes compagnons lui donnèrent le nom de blé, et

Mohammed, s'élançant au galop, enleva un de ces épis, que je conservai avec soin et que je rapportai jusque chez moi.

Malgré l'intérêt que pouvait avoir pour moi une telle culture, ce qui, pour le moment, me frappa le plus dans ce champ, ce fut un étrange et bizarre système d'épouvantail employé contre les oiseaux du ciel. En Europe, l'horticulteur assemble un faisceau de guenilles et simule, à l'aide du vent qui vient lui donner la vie, un être terrible et redoutable à la gent pillarde et ailée. Eh bien! là je vis, le croiriez-vous? des hommes, non pas simulés, mais bien vivants et montés sur des tréteaux de bois grossièrement arrangés avec des brins de fagots. Ils étaient sans armes et ne paraissaient ni fiers de leur valeur, ni humiliés d'un tel emploi. J'en comptai une douzaine, espacés à des distances égales, distances telles qu'ils pouvaient se voir, mais non pas s'entendre. Le plus rapproché de nous parut un peu étonné de se voir l'objet d'une si grande attention, mais n'en fut pas le moins du monde déconcerté.

Ce blé est une espèce de sorgho blanc, que j'ai propagé chez quelques agronomes de ma connaissance et que j'ai même envoyé en Algérie, où il a été immédiatement mis à l'essai par les soins de M. le maréchal Randon. La graine est ronde, blanche, plate, dans le genre de la lentille et très-farineuse; on l'emploie beaucoup pour la nourriture des volailles; la tige, qui s'élève à la hauteur de deux mètres, est une canne à sucre; elle fait les délices du bétail et surtout des vaches, qui la dévorent avec avidité. Jamais je n'ai vu une si petite graine produire une pareille végétation, capable de *trocher* et de multiplier avec une telle fécondité. Le nombre des épis sur la même tige est illimité, et j'ai compté jusqu'à huit cents grains dans le même épi. Dans le nord de la France, où les chaleurs sont si tardives, la culture en paraît impossible : il m'a fallu, à mon retour, d'abord l'emploi de la serre chaude au

printemps, et ensuite l'admirable chaleur de l'été de 1857, pour en obtenir comme résultat une cinquantaine d'épis, auxquels j'avais donné provisoirement le nom de *blé du Jourdain.*

A peine avions-nous franchi la crête de ces collines, que nous rencontrâmes une troupe de cavaliers armés de pied en cap et s'avançant au grand trot, la lance au poing et en avant, comme pour livrer combat. C'était le propriétaire de ce champ de sorgho, qui allait relever ses étranges sentinelles et commencer, avec tout son monde et sous la protection de ses armes, la récolte de sa moisson. Ils nous offrirent de passer la journée avec eux.

Un peu avant le milieu du jour nous entrâmes dans un ravin formé par deux collines à pentes abruptes et séparées par un torrent privé d'eau. Quelques ombrages cependant, tels que ceux de figuiers et d'autres arbres, vinrent nous reposer la vue et nous inviter à descendre de nos chevaux. Nous choisîmes une de ces places pour nous y reposer à l'ombre, à côté d'un berger qui faisait boire ses chèvres à une fontaine presque desséchée. Notre repas se composa de quelques œufs durs, d'un peu de lait de chèvre et d'une espèce de galette en guise de pain, le tout dévoré en un instant par des voyageurs dont l'appétit était en selle depuis quatre heures du matin. Le pauvre couvent de Tibériade n'avait pu, hélas! nous offrir qu'une tasse de café noir avant notre départ, et depuis longtemps elle était digérée.

Au sommet du ravin et sur un plateau où nous arrivâmes en suivant le flanc droit de ce vallon, le mont Thabor nous apparut, seul au milieu d'une vaste plaine, comme une corbeille de verdure au milieu d'un champ desséché. Mais nous étions bien loin de lui encore, et il nous fallut presser le pas pour gagner la base occidentale de cette montagne, par laquelle nous devions entamer l'escalade.

Nous passons à côté d'une enceinte composée de

ruines que l'on nomme le *Khan d'El-Tuggar*, dans la plaine fertile de Saron. Tout ce que l'on peut m'apprendre, c'est que nous sommes sur l'emplacement d'un bazar et qu'à des distances périodiques et fréquentes, toutes les semaines, je crois, ce lieu désert se peuple de caravanes et de marchands accourus de tous côtés.

Dans le fond, près de ces ruines, je vois un grand caroubier orné de guirlandes ou banderolles de toutes couleurs, faites avec des lambeaux de vêtements attachés aux branches. Cet arbre, dont le feuillage disparaît sous ces oripeaux, recouvre le tombeau d'un santon ou prophète musulman. Chaque fidèle qui vient y prier attache aux branches de l'arbre un de ces lambeaux; c'est pour lui le gage d'une insigne faveur, et une tradition répandue chez les fidèles menace du plus terrible et du plus immédiat châtiment quiconque ose enlever une de ces affreuses guirlandes. Antoine veut aussitôt en arracher une et braver impunément la menace; pour prouver à ces braves gens, dit-il, que c'est une erreur; mais je l'empêche de toucher à cette superstition, et je lui fais comprendre avec sévérité, et aussi avec un peu de peine, que notre voyage a un tout autre but que celui de froisser ces ignorantes et inoffensives populations.

CHAPITRE XXXI.

L'ascension du Thabor. — Le saint ravissement qu'il rappelle. — Les ruines de son plateau. — Son importance stratégique. — Ses trois églises. — Indifférence d'un poëte. — Tentative extraordinaire et reproche mérité. — Ce que l'on voit d'ici. — La France et le Thabor. — La selle arabe. — Barac et Sisara. — Le cantique de Déborah. — La prudence de Mohammed. — La rentrée à Nazareth. — Le départ pour Jérusalem.

Vers le milieu du jour, nous commençons à gravir le Thabor, dont l'élévation est d'environ neuf cents mètres au-dessus du lac de Tibériade, et auquel les arabes ont donné le nom très-significatif de montagne de lumière, attendu que dans une plaine, une telle éminence doit toujours refléter les rayons du soleil. C'est un dôme dont la base peut avoir deux ou trois lieues de tour, et qui ne se rattache à aucune colline avoisinante.

La chaleur est devenue terrible et les quelques chênes verts, sous lesquels nous passons, nous défendent mal contre les ardeurs dévorantes du soleil. Comme on le pense bien, la montée ne se fait pas à pic, et le chemin, difficile d'ailleurs à reconnaître, procède par circuits fort irréguliers. Au bout d'une heure, il devient impossible, même aux plus braves, de demeurer à cheval, et il faut gravir terre à terre, souvent en s'accrochant aux branches ou aux racines des broussailles. Cet exercice, par une telle chaleur, prend bientôt les proportions

d'un traitement hydropatique; et, je l'avoue à ma honte, je fus un instant, quoique gardant toujours la tête de la colonne, sur le point de demander grâce. Mais ce n'était qu'une tentation, et je ne devais pas ainsi échouer au port.

Je fus doublement heureux en arrivant sur ce ravissant plateau que j'avais contemplé de loin depuis deux jours, et que j'avais désiré visiter, comme le point radieux où le ciel avait touché la terre. Quelle jouissance pour l'âme chrétienne que la lecture en ces lieux de l'évangile admirable de la transfiguration! « *Assumit Jesus*... (Matth. 17). Jésus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean, ses disciples, et il les emmena à l'écart, sur une montagne haute et détachée. » Chaque parole de cette page sublime me retentissait au cœur, et il me semblait que j'allais aussi entendre cette voix qui frappa de stupeur les Apôtres: « C'est là mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affection. Ecoutez-le. » O ravissante extase, qui transporta de joie, en ce même lieu, le chef futur de l'Eglise! Jésus Fils de Dieu dans sa gloire redoutable où tous le verront un jour, à l'heure de la dernière justice; Elie, le roi des Prophètes, dont la parole inspirée et la figure céleste rappellent les oracles qui montrent la divinité du Christ; Moïse, le législateur de l'ancienne loi, du culte divin qui a préparé l'Evangile; tous trois, c'est-à-dire l'œuvre de Dieu tout entière, réunis sur cette terre qu'ils ont vue et où ils ont vécu; tous trois, symboles immortels, échappés au tombeau, pour montrer, dans le ciel et sur la terre, les destinées impérissables de l'humanité et la céleste alliance de Dieu avec les hommes! O c'est ici que l'âme comprend le détachement des biens périssables, et s'écrie dans son enthousiasme avec le Prince des Apôtres: « Seigneur, oh! qu'il fait bon ici avec vous! Etablissons à jamais, établissons ici notre demeure. » Je lis à genoux ces belles paroles et je baise avec respect cette terre qui, pour un instant, a été le ciel.

Ce plateau, qui a près de deux kilomètres de circonférence, n'est qu'un monceau de ruines encadré dans la verdure et le feuillage des arbustes de tout genre dont la montagne est richement revêtue de tous côtés. Le temple bâti par sainte Hélène devait être bien beau, si on en juge par l'étendue des restes qui couvrent le sol, par l'épaisseur de ses murailles et par les cryptes souterraines où l'on peut encore pénétrer. Je crois bien que tant de ruines ne sont pas les restes d'un seul et même temple; les croisés sans doute ont aussi voulu rivaliser de zèle et de piété avec la mère de Constantin, et d'ailleurs l'histoire nous apprend qu'ils avaient, ainsi que les Sarrasins eux-mêmes, profité tour à tour de l'isolement de cette montagne, comme d'une position stratégique très-importante, pour dominer la plaine d'Esdrelon et tout le pays. Saint Louis et les principaux seigneurs, les pèlerins et tous ces vaillants chefs des armées françaises n'ont pas pu, avec la foi et la piété qui les caractérisent, s'asseoir et s'endormir dans la plaine, comme les indifférents de nos jours, comme par exemple M. de Lamartine au pied du Thabor. C'est ce poète lui-même en effet qui nous apprend qu'il s'arrêta au pied de la montagne et qu'il attendit là qu'on tirât du sommet du Thabor le coup de pistolet qui devait lui signaler la fin de la messe. On venait de la célébrer sans lui, tandis que son crayon, au lieu de respecter l'histoire, se livrait aux anachronismes et aux fantaisies de son imagination. Nous savons au contraire que la piété de nos pères y avait bâti trois églises, en mémoire de la demande de ces trois demeures ou *Tabernacles* que l'apôtre, dans son transport, réclamait de son divin Maître. L'historien Josèphe nous y montre aussi les Juifs retranchés sur ce même sommet contre la colère et les armes de Vespasien, et il attribue leur défaite au manque d'eau. Pour moi, j'y ai vu une citerne, dont je ne connais pas l'origine; mais je sais, puisque mes yeux l'ont vu, qu'un de mes Arabes s'exposa, mal-

gré moi, à y descendre et me fit boire de cette eau qu'il me rapporta.

Une chose vraiment merveilleuse et que je ne puis passer sous silence, c'est la tentative dont je fus témoin au sommet du Thabor. Je ne pus me défendre d'y voir un double enseignement, tant à propos de l'impuissance du schisme grec qu'au sujet de l'abandon coupable dans lequel les peuples chrétiens de l'occident ont délaissé la Terre-Sainte. Je vis sur la montagne un prêtre grec qui a osé entreprendre de bâtir *à lui seul*, *seul* comme architecte et *seul* comme ouvrier, une église, un temple sur le Thabor. Voilà déjà deux ans que, ne parlant à personne, il travaille sans mortier ni ciment, posant pierre sur pierre; et ses murs, d'une longueur de quarante à soixante pas sur une largeur de quinze à vingt, sont arrivés à une hauteur de quatre mètres. Je vois dans ce fait, si voisin de la folie, un sanglant reproche adressé à tous: d'abord ce zèle mal calculé d'un schismatique confond l'indifférence des vrais disciples de Jésus, et la tentative d'un seul homme, fût-elle insensée, accuse d'impuissance volontaire le monde entier.

Comme on le voit, nul sommet, parmi les montagnes de la terre, n'a été visité, bâti, honoré, remué autant que celui-ci. Le voyageur, comme la colombe de Noë, ne trouve pas à y poser le pied. Je me rappelle avoir fait dans les Alpes, il y a bientôt vingt ans, l'ascension d'une montagne moins élevée que bien d'autres, mais que tous les voyageurs vont visiter. Posée sur les bords du lac des quatres cantons, elle est tellement dégagée qu'on y jouit d'une vue admirable de cîmes, de collines, de glaciers, de vallées, de rivières, et même de lacs, que je comptai jusqu'au nombre de quatorze. Cette montagne se nomme le Righi; mais que sont les richesses qu'elle peut montrer, à côté de celles du Thabor?

Ici je contemple à l'horizon ces ondulations sans fin des collines d'Ephraïm et de Juda, qui vont se perdre dans le ciel, comme pour dérober à mes regards la sainte

Jérusalem, la cité que du fond de l'Occident je viens visiter avec tant de bonheur; quand je me retourne, ma vue s'arrête au nord sur la cîme du grand Hermon, d'où s'élancent ces eaux impétueuses vantées par l'Ecriture, et qui vient finir l'Antiliban, dont le front est pur comme le ciel qui le recouvre. Là commence la Galilée, que je viens de traverser, dans laquelle je retrouve à chaque pas les traces du divin Maître et qui me remplit de si palpitantes émotions. A l'est, mon regard se perd dans de vastes déserts ou bien se repose sur ce tranquille et limpide cristal du lac de Tibériade; de là je suis, dans ses méandres gracieux, le Jourdain qui s'en échappe et s'enfonce dans une vallée, en contre-bas de plus de cent cinquante mètres au-dessous du niveau de la Méditerranée. Il me semble entendre une voix qui sort de ses eaux et m'appelle à en suivre le cours dans les vallées de Jérusalem.

Enfin, si mes yeux et mon cœur viennent à se retourner vers l'Occident, du côté de la France, ma patrie, je vois à mes pieds cette vaste plaine d'Esdrelon immortalisée par ses enfants, tantôt couverte de verdure ou bien étincelante de l'or des moissons, tantôt desséchée par l'ardeur du soleil, mais toujours remplie des plus riches souvenirs et de la Bible et de l'histoire. Il me semble entendre encore tonner et retentir dans ces vallons le canon de la France. C'est dans cette plaine en effet, que, le 16 avril 1799, trois mille Français inscrivirent le nom du Thabor sur les bannières de la France, et remportèrent une éclatante victoire sur trente mille musulmans, qui n'échappèrent à la mort qu'à l'aide de leur nombreuse cavalerie. Cet adieu du dix-huitième siècle ne semble-t-il pas annoncer et léguer au siècle suivant une œuvre, une mission?

Au moment de descendre du Thabor, un de mes cawas avait disparu; il était, me dit-on, depuis deux heures à la poursuite de mon cheval qui s'était échappé pendant notre station, et ni l'un ni l'autre n'avaient reparu. Un

de nos cawas m'offrit son cheval que j'acceptai; mais la selle arabe et les cordes à gros nœuds, qui lui servaient d'étriers, me mirent dans une gêne atroce. J'étais assis, à grand écart des deux jambes, sur une table de bois et les nœuds dont je parle me causaient aux tibias des douleurs insupportables. J'avais déjà remarqué plusieurs fois quelques Arabes de mon escorte, assis sur leur selle, les jambes croisées comme le font les tailleurs d'habits de nos contrées. Je me hâtai de mettre pied à terre. Une fois de plus je m'empresse de le redire pour les Européens trop naïfs qui se proposeraient de se fournir en Asie des choses nécessaires et qui compteraient acheter une selle dans la Palestine; je garde bon souvenir de l'attention charitable de ce brave M. Rogier qui me prêta la sienne.

Pendant que les chevaux suivent tous les contours de la descente, je préfère aller à pied et je marche droit, à travers les arbustes, vers le torrent du Kison, dont le lit très-encaissé et parfaitement à sec, me sépare du village de *Deburieh* ou *Deborah*. J'assiste en pensée à la belle victoire de Déborah, la prophétesse qui, animée de l'esprit de Dieu, ordonna à Barac de rassembler dix mille guerriers de Nephtali, de Zabulon, pour combattre les Chananéens de Jabin commandés par Sisara. La bataille eut lieu au pied du Thabor, et la victoire ne fut pas longtemps disputée. Les troupes et les chariots de Sisara furent taillés en pièces, et tandis que le malheureux général, fatigué d'une longue course à pied, se cache et s'endort dans la tente de Haber, Jahel, femme de celui-ci, s'avance sans bruit, lui place dans l'oreille le clou qui fermait la porte de la tente et, l'enfonçant d'un grand coup de maillet, le fait passer sans intermédiaire du sommeil à la mort. Je cherche à me rappeler quelques paroles de cet admirable cantique où Deborah, cette femme étonnante qui jugeait les tribus et le peuple, chante sa victoire sur ces rois de Chanaan, qui ont en vain combattu à Thanach et à

Maggedo, dont les chars ont été brisés et dont les soldats morts ont été entraînés par les eaux du Kison. (Judic. V.) « Les pieds de leurs chevaux, dit-elle, se sont usés dans la rapidité de leur fuite... Qu'ainsi périssent tous tes ennemis, ô Jehovah! et que tes serviteurs soient comme le soleil qui se lève dans sa force et que rien n'arrête dans sa course. »

Mohammed, qui semble redouter les attaques des voleurs, nous fait traverser en toute hâte les ravins et les vallons qui conduisent à la plaine d'Esdrelon. Il a sans doute en mémoire sa justice expéditive de la veille, et il craint les représailles. Sa grande expérience du pays lui rend suspects les ravins et les fonds sauvages qu'il nous faut traverser. La nuit s'avance à grande hâte; l'obscurité nous gagne; notre ascension au Thabor ne nous a pas pris moins de cinq heures de la journée. Nous obéissons aux ordres de notre chef et, autant que le peuvent nos montures, nous précipitons notre galop.

Enfin, sur le haut de la dernière colline, dans la partie du ciel encore éclairée par les derniers rayons du soleil qui vient de se coucher, nous apercevons les silhouettes de nos amis à cheval, qui viennent au-devant de nous. Je revois avec bonheur M. de Lesseps et ses deux consuls, dont l'un avait failli périr sous mes yeux; nous mettons en commun nos nouvelles, nos émotions, nos impressions de la journée, et nous rentrons à Nazareth, à la lueur des torches et au bruit des coups de fusil qui retentissent sur notre passage.

Ce fut une grande joie pour moi de rentrer dans ce palais de la Reine du ciel. L'émotion de l'avant-veille était toujours présente à mon cœur, et bien souvent je me détournai pour cacher une larme. Suivant les bons conseils de mes hôtes, je me reposai de bonne heure pour bien me préparer aux fatigues, non pas du lendemain, mais des jours qui allaient suivre. C'était à peu près, comme on va bientôt le voir, mon dernier gîte avant Jérusalem.

Le lendemain étant venu, j'eus encore le bonheur de dire la sainte messe dans la grotte de l'Annonciation; après le déjeuner je pris congé du supérieur et de ses religieux, à qui je devais une si heureuse hospitalité. Je retournai m'agenouiller une dernière fois devant le sanctuaire mystérieux, dont le souvenir ne me quittera jamais, et je montai à cheval, le cœur rempli à la fois et de la plus grande joie et des plus amers regrets, n'osant plus me retourner vers ces lieux que je quittais pour toujours.

A quelque distance de Nazareth, je suppliai, bien malgré moi sans doute, M. E. de Lesseps et les deux consuls de terminer ici leur amicale protection, de m'abandonner aux hasards de ma route, et de rentrer à Nazareth. Nous fîmes en ce lieu une petite halte, et nous nous embrassâmes pour la dernière fois. Si un jour quelque chose rappelle ce souvenir au cœur de M. E. de Lesseps, qu'il sache bien toute la part qu'il a eue à la plus grande joie de ma vie, et comment il est impossible que cette douce reconnaissance me quitte jamais.

CHAPITRE XXXII.

La plaine d'Esdrelon. — Le *supercilium montis*. — Ce qu'on voit de la plaine. — Impatience naturelle. — Les cavaliers errants. — L'entrée à Djennin. — La chambre d'hôte. — L'hospitalité de la Bible. — Engannin du livre de Josué. — Le chemin des caravanes. — La fontaine et les Rachel. — Adieux à Mohammed. — Le nouveau chef d'escorte. — L'entrée dans les gorges de la Samarie. — Quinze horribles figures. — Ce qui peut distinguer l'attaque de la défense. — La citadelle de Sanour.

Nous entrâmes dans la grande plaine d'Esdrelon, en débouchant par un ravin étranglé et pittoresque qui touche à Nazareth et qui communique de ce bourg à la plaine. Je contemple à ma gauche cette montagne bizarre ou plutôt cet amas de rochers escarpés, ce *supercilium montis* dont j'ai déjà parlé, et d'où les Juifs voulaient précipiter Jésus. Le frisson me saisit en devinant toute l'horreur de ce supplice réservé au plus saint des enfants des hommes, ce genre de mort qui n'était différé que pour en attendre un plus horrible encore; je demande pardon à Jésus pour ceux qui n'ont point voulu le reconnaître, et pour moi-même qui, par le péché, ai si souvent voulu le chasser de mon cœur.

Dans la plaine, le soleil devint bientôt intolérable et brûlant. Je fus obligé de renoncer même à la lecture de mon bréviaire, qui en profita pour s'échapper de mon manteau arabe. Je le croyais perdu sans retour, quand

il fut heureusement retrouvé et rapporté par un des hommes de mon escorte. Parlerai-je de tout ce qui nous entoure dans cette plaine? des montagnes de Gelboë, pleurées et maudites par David après la mort de Saül; du petit Hermon, *Hermoniim à monte modico;* de ce bourg aride qui apparaît sur ses flancs, et à la porte duquel Jésus rendit un fils unique à sa mère en pleurs? Parlerai-je de Foulch, de Sunam ou Sulim, d'Abisag, la belle Sunamite, et de tant d'autres souvenirs? Je prie le lecteur d'excuser mon silence et de me suivre en toute hâte; j'ai une grande impatience, qu'il me semble devoir partager avec moi, celle d'arriver au plus tôt à Jérusalem. Quelques cavaliers errants se montrent au loin dans la plaine, et, en nous apercevant, se réunissent en un seul groupe. Mohammed, qui les observe, nous ordonne de nous serrer autour des bagages et de continuer notre marche, et bientôt ils disparaissent. Nous ne fîmes qu'une seule halte en traversant cette plaine, ce fut à côté de quelques ruines assez considérables et près d'une fontaine. Nous étions partis de Nazareth après le déjeuner et à midi, afin d'arriver vers la nuit à *Djennin*. Déjà nous approchions de cette ville et nous commencions à distinguer son minaret et ses jardins d'orangers, lorsque nous apercûmes une troupe de cavaliers sortant de cette ville; c'étaient le gouverneur de *Djennin*, son neveu et quelques-uns des principaux habitants qui venaient à cheval au-devant de nous. Après les compliments d'usage, nous confondîmes nos rangs en signe d'amitié et nous allâmes tout droit chez celui d'entre eux qui nous avait préparé l'hospitalité.

Je fus installé avec mon drogman et mon chef d'escorte dans le plus beau salon de la maison, qui ne ressemble en rien à nos demeures. Comme c'est la même chose partout chez les Arabes qui ont une demeure abordable, voici en deux mots ce que sont ces appartements mis à notre disposition. Après avoir enfilé un chemin tortueux, entre deux murailles de terre ou de

pierres mal assemblées, nous arrivâmes dans une petite cour, et de là, à l'aide de quelques marches, dans une chambre carrée, qui est la pièce essentielle et la plus belle de la maison. Il n'y a pas de porte à ces chambres qui sont entièrement ouvertes d'un côté; et le sol, au lieu d'être en bois ou en pierres, n'est que de la terre battue. On monte deux ou trois degrés étroits et on se trouve sur un second sol semblable au premier: voilà le salon du voyageur, sa chambre à coucher, sa salle à manger, son vestiaire et tout ce que vous pouvez imaginer. Il est bien entendu que cet appartement est en dehors du harem ou du lieu réservé à l'habitation des femmes, auquel on monte ordinairement par un grand escalier intérieur. Là vous ne trouvez pas un meuble, pas un clou, mais seulement une petite niche carrée, pratiquée dans la muraille, est destinée à recevoir une cruche de *moïa;* c'est ainsi qu'ils appellent l'*eau,* ce besoin incessant et toujours si impérieux des voyageurs dans les vallons et les chemins ou plutôt dans les déserts de la Palestine. Ici le plafond est une voûte assez régulière, et le tout est assez bien blanchi à la chaux.

Une fois le voyageur accroupi sur ses talons, tous ceux qui viennent lui présenter leurs hommages se rangent dans la même posture que lui, le long des deux murailles, à droite et à gauche, de chaque côté de lui, attendant qu'il leur adresse la parole. Pendant ce temps on apporte force café et tchiboucks à l'usage du nouveau venu. Je fus touché de la gracieuse hospitalité de tous ces hommes que je ne connaissais point, et qui s'empressaient de me faire apporter par leurs esclaves, dont la plupart étaient des nègres, tout ce qu'ils possédaient, et pour le repas qu'ils nous offrirent et pour le repos de la nuit. L'Arabe envisage l'hospitalité avec les mêmes yeux que la Bible, avec la même foi et le même dévouement que mit Abraham à recevoir les anges de Dieu. Pour lui son hôte devient, sous son toit et pour le temps qu'il y demeure, une chose sacrée, un culte.

Aussi l'idée d'un hôtel ou d'une auberge européenne est-elle l'invention la plus impossible dans le pays.

Djennin, la dernière ville de la Galilée, est, au dire de quelques-uns, située sur l'emplacement même de l'ancienne Jesraël, de la tribu d'Issachar. M. de Saulcy pense, avec quelque vraisemblance fondée sur le rapprochement des noms, que c'est la même Djennin qui s'appelait Engannin dans la Bible et dont il est parlé au livre de Josué (19; 21), au moment du partage de la Terre promise entre les douze tribus. Dans cette quatrième portion donnée à Issachar, et qui va du Thabor au Jourdain, le livre de Josué distingue nettement ces deux villes, Engannin et Jesraël, nommant celle-ci la première des seize cités qui composent ce partage, et mettant l'autre presque au dernier rang. Une source d'eau vive et abondante inonde la place publique et se répand avec profusion dans les jardins, d'où s'élancent des palmiers aux grands bras chargés de grappes et de fruits, des bouquets d'orangers et de figuiers d'une très-belle apparence de vigueur et de fertilité, le tout enfermé dans des haies impénétrables de monstrueux cactus.

Cette ville est dans une plaine, sur le passage des caravanes qui vont de Damas en Egypte, et des pèlerins qui vont de Nazareth à Jérusalem. Elle est donc connue de tous les voyageurs. On prétend qu'on y voit encore les restes d'une église qui y aurait été bâtie pour rappeler un prodige raconté dans l'Evangile et accompli en ce lieu, le miracle de Jésus guérissant dix lépreux, dont un seul, un Samaritain, accourut lui rendre grâces. (Luc, 17).

Je me promène autour de la fontaine et de ces jardins, dont la verdure luxuriante fait un si grand contraste avec la sécheresse du pays; je prends plaisir pendant quelque temps à voir l'empressement et à entendre le tapage des femmes qui viennent puiser leur provision d'eau à la fontaine. La saleté de toutes ces femmes qu'on a bien voulu comparer à Rachel, ne me laisse

pas les mêmes illusions qu'à mon compatriote de Saulcy, et je rentre bientôt me jeter sur les couvertures où je dois passer la nuit.

A quatre heures du matin, nous sommes à cheval. Je quitte avec regret mon brave Mohammed, qui se sépare de moi pour retourner à Nazareth, dans sa famille. Sous sa protection voilà déjà bien des lieux visités et parcourus sans dangers pour nous. En sera-t-il de même les jours suivants, une fois que nous serons entrés dans les montagnes de la Samarie? Le gouverneur de Djennin me donne, pour le remplacer et pour conduire mon escorte jusqu'à Naplouse, son neveu, jeune officier de vingt ans, qui ne me semble pas bien redoutable, mais qui commande la milice turque et la cavalerie du pays. Son costume est des plus bizarres et des plus éclatants: à défaut d'autre chose, il commande le respect. Une veste d'un rouge écarlate, chamarrée de broderies d'or, en fait le principal ornement. L'or y est semé avec une telle profusion, qu'il laisse à peine à l'écarlate le temps d'éblouir aussi le regard. Ce petit vêtement ne descend que jusqu'à la ceinture; mais, en revanche, une lance longue de vingt-cinq à trente pieds le désigne suffisamment comme le chef de la caravane, à la tête de laquelle il se tient constamment, sans détourner devant lui son regard. Mon escorte, composée d'un cawas, d'un drogman, de deux mules de bagage, de deux mouckres et de cinq soldats ou cavaliers turcs, présente, quoi qu'on en dise, une mine bien plus bizarre que redoutable.

Dès le lever du jour, nous fîmes notre entrée dans les gorges et les montagnes de la Samarie. Nous avions à notre droite Dothaïn, où Joseph vint chercher de si loin, depuis Hébron et Sichem, ces méchants frères dont la jalousie lui valut de si hautes destinées. Ce souvenir, qui me revient au moment où je m'avance vers le tombeau du divin Sauveur des hommes, me rappelle que ce *songeur* mystique, *somniator venit*, nous est

donné par les Pères de l'Eglise comme l'image de Jésus; ce fut la pitié de Juda qui le tira de son tombeau afin de le vendre à des marchands ismaëlites, pour quelques pièces de monnaie, comme Jésus, vendu aussi par un de ses frères et plongé dans une fosse au moment où on le dépouille de sa tunique, sort vivant et glorieux de son sépulcre.

Nous étions au dimanche matin; le soleil se levait pur et radieux sur ces collines, et, pour tout hommage au Dieu éternel, je n'avais, en ce beau jour, à lui offrir que mon cœur et la récitation de mon office. J'en étais tout occupé, lorsque, au détour d'un coteau, derrière un épais buisson, nous apparaissent tout à coup quinze horribles figures de naturels du pays, vêtus de guenilles et armés chacun d'un fusil à deux coups. Leur présence, à cette heure, dans un coupe-gorge où passent forcément tous les voyageurs; leurs visages, leurs regards, leurs gestes, leur conversation animée disaient à la fois et leurs méchants projets et les considérations de prudence qui pouvaient les modifier. A la vue de l'élégant neveu du gouverneur de Djennin, leurs colloques s'arrêtèrent; ils nous regardèrent, avec une indifférence affectée, passer à deux pas devant eux, et se contentèrent de saluer nos soldats, qui leur répondirent d'un seul mot, mais sur un ton qui me sembla fraternel. Quant à mon brillant chef d'escorte, il ne daigna ni leur répondre, ni les regarder; je crus qu'il me traçait mon devoir et je l'imitai. A quelques pas plus loin, Antoine, qui venait de juger la situation, arrêta son cheval pour me dire: « Si nous eussions été seuls, notre affaire était faite. » Il paraissait heureux comme un homme qui vient d'échapper à un grand danger.

Quant à moi, avec la meilleure volonté du monde, je ne pouvais faire de distinction entre les voleurs qui nous attendaient dans ce ravin et les soldats qui nous protégeaient, ni sous le rapport du costume ou de la figure, ni sous bien d'autres rapports. Une seule chose me ras-

surait, c'était la mission dont j'étais chargé et le respect bien connu de tout ce monde pour les ordres émanés de Constantinople. Ce qui contribue beaucoup à enlever au voyageur toute illusion de confiance, c'est l'absence d'uniforme chez le soldat turc. Il est bien vrai qu'il en est à peu près de même sur les rives du Bosphore; mais, à de telles distances de la capitale, cette pénurie de costume n'est pas faite pour rassurer. Tout ce monde de frères, de bergers, de maraudeurs, voire même de soldats, peut facilement s'entendre pour détrousser le passant; heureusement qu'il y avait là un haut personnage responsable de ma personne, et cela suffisait pour me garantir.

De là nous arrivâmes bientôt au pied de la fameuse citadelle de Sanour, dont on a beaucoup trop parlé et dans laquelle deux mille *fellahs* ou paysans arabes, pour échapper à l'obligation de recevoir une garnison turque, soutinrent en 1831, pendant six mois, un siége acharné et les assauts réitérés de quarante mille hommes commandés par ce même Abdallah, le féroce pacha de Saint-Jean-d'Acre dont nous avons parlé au Carmel, qui se crut immortalisé par le siége de cette bicoque. On n'y voit plus aujourd'hui que quelques murs démantelés, et il semble, en regardant ce modeste mamelon, qu'une compagnie de voltigeurs s'en serait emparée entre deux repas. Aussi je remarque une impression bien différente sur les visages qui composent ma troupe : tandis que mes Turcs passent en silence, sans honorer même d'un regard le squelette de la forteresse démantelée, mes Arabes exaltent bien haut la défense et ses prouesses, et vont jusqu'à étendre à trois ans les six mois de résistance des héros de Sanour. J'écoute, mais je ne prends point part aux débats. Je me félicite intérieurement d'avoir échappé à toutes les alertes que peut donner la grande plaine d'Esdrelon quand le *Roi de la Terre* n'est pas là pour vous protéger.

CHAPITRE XXXIII.

La fontaine de Djabâ. — La patrie des voleurs. — Les eaux de la mer et les eaux du fleuve. — Le voyage de Marie dans les montagnes de Juda. — Sebastieh. — Réception et injures. — La dynastie hérodienne. — Ses crimes et leurs enseignements. — Les approches de Sichem. — La fille de Bathuel. — Le chant Dorien. — Le vallon de Sichem. — Le mont Hébal et le mont Garizim. — Josuë et Jehovah. — Bénédiction et malédiction.

Ainsi que je l'ai déjà fait remarquer à l'occasion de Bethulie, c'est ici que quelques auteurs placent la véritable Bethulie de Judith. Après avoir traversé un affreux village posé au sommet d'une colline comme un nid de vautours, nous arrivons à la fontaine de Djabâ et nous nous abritons sous quelques oliviers pour prendre notre modeste et frugal déjeuner.

Quelques femmes, pendant ce temps-là, viennent à passer, portant, les unes de l'eau, les autres quelques branches de vieux bois; je n'ai jamais rien vu de plus sale et de plus ignoble que ces étranges costumes et ces horribles visages; et pour ajouter sans doute à l'impression qu'elles me causent, voilà qu'elles nous lancent en passant des regards furieux qui semblent nous reprocher notre présence en ces lieux. Quant à mes mouckres, ils partagent évidemment mes impressions, et je les entends discourir entre eux, dans cette langue qui semble leur être la plus familière, en italien, sur le

plus ou moins de droits qu'ont à porter le titre de pays de voleur, si bien mérité par tous, les différentes localités que nous avons l'honneur de traverser. «*Questa*, se disent-ils tout haut comme pour nous rassurer sans doute, *è patria dei ladri?* » Puis ils ajoutent bien vite : « *Anche ella... ma l'altra è più...* etc. » Je crus même démêler dans leurs conversations le nom de Mohammed. Peut-être se rappelaient-ils aussi que c'était dans ces mêmes parages que M. de Saulcy avait eu besoin de la vigueur et de la présence d'esprit de son cher Mohammed. On sait en effet que, attardés dans ce même chemin aux approches de la nuit, ils furent entourés de voleurs se glissant dans l'ombre pour les surprendre dans ces ravins, et que le même Mohammed, qui avait failli ensanglanter mon passage à Cana, les mit en fuite en tuant d'un coup de fusil celui qui s'était le plus approché.

Nous arrivons bientôt sur un plateau très-élevé, d'où la vue domine un de ces grands horizons, comme l'Orient seul en révèle, et qui font une si grande impression sur tous les voyageurs, ainsi que l'éprouvèrent en ce même lieu deux illustres compatriotes, deux Français, MM. Poujoulat et de Saulcy. D'ici j'aperçois dans le lointain, à ma droite, la Méditerranée, cette vieille connaissance que je commence presque à oublier et que je dois bientôt revoir. Elle se développe, à l'est, par-dessus les montagnes de la Samarie, comme une plaine d'azur confondue avec le ciel bleu à l'horizon. Je ne suis pas peu surpris, en me trouvant à une telle hauteur, de me voir presqu'au niveau des flots de la mer, qui semblent menacer de m'engloutir, moi et ce qui m'environne, tandis que, devant moi, le vallon de Sichem et toutes les autres vallées à ma gauche, jusqu'à celles du Jourdain, me paraissent descendre, comme elles le font en effet, bien au-dessous de cette grande masse d'eau. On affirme, en effet, qu'il y a une différence de plus de cent quatre-vingts mètres entre le niveau des eaux du Jourdain et celui de la Méditerranée. Ce spectacle a quelque chose d'effrayant.

Je salue néanmoins ces flots qui m'ont apporté dans ces régions lointaines et qui doivent me ramener bientôt dans ma patrie; en même temps je bénis le Dieu qui enchaîne les tempêtes sur nos têtes et tient entre ses mains la clef des abîmes.

Bientôt se présente devant nous un ravin dans lequel il nous faut descendre, pour remonter immédiatement le Someron, autre montagne aussi difficile à gravir. Tous ces exercices ne laissent pas que de causer quelque embarras, tant à la descente qu'à la montée; et, malgré les feux du soleil, il faut nous décider, par prudence, à quitter nos montures, tantôt pour glisser à travers les roches nues et les pierres qui roulent sous nos pas, tantôt pour escalader des sentiers à pic. Ces affreux chemins qui nous épouvantent et la stérilité qui nous environne nous rappellent la terrible parole du prophète Michée, menaçant l'idolâtrie de Samarie: « Je ferai de Samarie comme un monceau de ces pierres entassées dans le champ où on plante la vigne. J'entraînerai ses ruines au fond de la vallée et je mettrai à nu ses fondations. » (Mich. 1.)

En quittant Nazareth je m'étais proposé de bien étudier le chemin que fit la sainte Vierge, à l'occasion de son voyage dans les montagnes de la Judée, pour visiter sainte Elisabeth, la mère de saint Jean-Baptiste. J'avais été, dans mon enfance et à ce sujet, exposé à une grande erreur. Je m'étais imaginé un simple voyage court et facile, une démarche de parenté et de bon voisinage, entreprise avec facilité sous l'inspiration d'un premier mouvement; c'est au contraire, pour une femme surtout, une immense fatigue, un trait de dévouement, un grave devoir douloureusement accompli, et on conçoit que l'Evangile en fasse une mention particulière, même abstraction faite du dénouement prophétique auquel ce voyage vint aboutir et que nous rappellerons plus tard, lors de notre visite dans les montagnes de Juda.

Nous voici arrivés à Sebaste ou Sebastieh, assise sur le coteau que nous venons de gravir et dont nous voulons visiter les ruines, devenues si intéressantes sous le crayon de M. de Saulcy, et qui tiennent la place de la trop célèbre Samarie. Des enfants folâtres, pleins de santé et d'une assez jolie figure, accourent au-devant de nous et nous témoignent quelque confiance. Déjà nous songeons, au moyen d'une pièce de monnaie, à nous les rendre utiles dans la visite de ces ruines. Mais aussitôt leurs mères furieuses, les matrones de ce repaire maudit, les rappellent d'un air sévère, leur font, à grands cris et à grand renfort de gestes, connaître les indignes infidèles à qui ils ont affaire et leur enseignent à nous jeter des pierres : ce qui est immédiatement exécuté. Un de mes cawas, avec sa pomme d'argent, en a bientôt fait justice, sans leur faire beaucoup de mal ; et alors leurs pères, plus sensibles à nos piastres qu'à notre indignité, arrivent offrir leurs services. Ils nous proposent de nous montrer l'église, le palais d'Hérode et toutes les ruines qui peuvent nous intéresser.

Ces lieux, si bien décrits par M. de Saulcy, n'ont pas besoin de l'être encore. Sebaste est pour le chrétien un terrain fécond en souvenirs. La dynastie hérodienne apparaît ici bien plus qu'à Tibériade. Ce nom cruel des Hérode, dont je vais retrouver les traces à Jérusalem, et surtout dans le sang répandu à Bethléem, se présente à moi inscrit sur toutes ces ruines, et j'éprouve une secrète horreur en me rappelant les crimes ordonnés par cet Hérode-le-Grand de qui un païen a pu dire, au témoignage de l'historien Macrobe, « qu'il valait mieux être son porc que son fils. » A travers ces pierrès et ces quelques colonnes qui sont encore debout, je vois le vil flatteur d'Auguste, ainsi que le bourreau de la sainte liberté de la parole, le superbe railleur de l'humble Jésus, errer comme des ombres, poursuivis par le sang qu'ils ont répandu.

C'est au milieu du sang et des crimes de cette dynastie

qu'a commencé l'ère chrétienne et que se sont accomplis les principaux événements de la vie de Jésus, dont je vais rechercher les souvenirs. Comment donc passer ici sans s'arrêter en ces lieux ensanglantés? Comme Tibériade m'avait rappelé l'incestueux meurtrier de saint Jean-Baptiste, ici le temple de Sebaste (c'est-à-dire Auguste) me rappelle l'abject adulateur d'Antoine et d'Octave, le cruel meurtrier des Innocents.

L'Iduméen Antipater fut le père de cette dynastie et sut faire tourner à son profit les fautes et les sacrifices des Machabées. Hérode son fils, surnommé *le Grand*, trouva le moyen de plaire à Antoine, qui le nomma tétrarque; il sut également se concilier les bonnes grâces et les faveurs d'Octave et d'Auguste. C'est lui qui bâtit ce temple de Sebastieh, dont quelques colonnes sont encore debout aujourd'hui. Il fit périr Mariamne et ses trois fils, Alexandre, Aristobule et Antipater, ainsi qu'une foule de grands personnages, justifiant par tant de sang répandu la cruelle injure rapportée par l'historien Macrobe. Un tel homme était digne de commander l'horrible massacre de Bethléem. Il mourut la première année de la naissance de Jésus-Christ.

Après sa mort, la Judée fut partagée entre ses trois fils Archelaüs, Philippe et Antipas. Les cruautés d'Archelaüs furent telles que, à son retour de l'Egypte, la sainte famille n'osa point traverser la Judée pour se rendre à Nazareth, ainsi que nous le voyons au deuxième chapitre de saint Matthieu. Il fit périr d'un seul coup trois mille de ses sujets. Auguste le relégua dans les Gaules, où il mourut à Vienne, en l'an 6.

Hérode-Philippe, fils d'Hérode-le-Grand et de Mariamne, fut chargé de la Trachonite; c'est lui qui fonda Paneas ou Césarée. Il abandonna sa femme à son frère Hérode-Antipas.

Hérode-Antipas fut le tétrarque de la Galilée. Il bâtit Tibériade, ainsi que nous l'avons dit en passant sur les bords du lac de Génézareth. Il épousa Hérodiade, femme

de Philippe, son frère; et pour échapper aux sévères reproches de Jean-Baptiste, il lui fit trancher la tête pendant un festin qu'il donnait à sa cour, d'après le témoignage des Livres-Saints et de l'historien Josèphe.

C'est devant cet Hérode-Antipas que le procurateur romain Pilate fit comparaître Jésus à son dernier jour; c'est devant sa cour, déjà souillée du sang du dernier des Prophètes, que le divin Sauveur, traité comme un magicien de l'Egypte, fut sollicité de faire un grand prodige qui étonnât la Judée, et répondit par un silence plein de dignité aux railleries de ces hommes impies; c'est ce tétrarque faible, cruel et incestueux, que l'ambition d'Hérodiade entraîna à la perte de sa royauté, en lui méritant la disgrâce de Caligula qui l'envoya à Lyon, mourir dans l'exil.

On voit peu de dynasties qui aient accumulé autant de crimes et autant de haines. Je laisse un instant la plume et la parole à l'âme toujours française et catholique de Poujoulat, à qui nous devons une esquisse de la sanguinaire dynastie dont je foule en ce moment les traces.

« Il y a peu d'histoires, nous dit-il, plus dramatiques que celle de la dynastie hérodienne. Il en est peu aussi de moins connues. L'Iduméen Antipater, qui en fut le chef, était un politique habile; dans les divisions et l'affaiblissement de la famille des Machabées, il sut se préparer une puissance certaine en prenant le parti du plus faible contre le plus fort; c'était la politique romaine. Antipater la devina et la servit. Il parvint par là à gagner l'appui du peuple-roi, et ce fut sur ce fondement solide, mais anti-national, qu'il établit la puissance de sa maison.

» Cette puissance fut portée à son comble par son fils Hérode. Celui-ci n'était certes pas non plus un homme ordinaire. Ami des arts et de la magnificence, il couvrit la Judée de monuments. Les travaux qu'il fit exécuter pour l'embellissement et l'agrandissement du

temple de Jérusalem purent passer pour une sorte de réédification du vaste et somptueux édifice. D'abord partisan dévoué d'Antoine, il fut assez habile pour gagner l'amitié d'Auguste et pour la conserver jusqu'à la fin. C'est devant Auguste que viennent se plaider tous ces horribles procès de la famille d'Hérode, qui rappelle si souvent la famille des Atrides. On voit le père accuser ses enfants, les frères s'accuser entre eux. Dans ces débats solennels, ni l'éloquence, ni les larmes, ni le sang ne manquent. Que de meurtres, grand Dieu! dans cette maison d'Hérode!

» La belle et fière Mariamne, la dernière fille des Machabées, est, au milieu de toutes les victimes, celle qui intéresse le plus. La mort de Mariamne est cependant le seul crime qu'on voudrait pardonner à cet Hérode si injustement surnommé le Grand; il aimait éperdument son épouse, il la tua plus par jalousie que par tout autre motif. Ses regrets et son désespoir furent si grands, qu'il faillit en perdre la raison. On l'entendait jour et nuit, dans son palais, appeler Mariamne avec des cris lamentables. Il se sépara de sa cour; il ne pouvait plus souffrir le commerce des hommes, et on le vit errer longtemps dans les déserts, seul et désolé. Cet Hérode fut à la fois le plus coupable des pères et des époux.

» Le massacre de sa propre famille rend non-seulement possible, mais même très-vraisemblable le massacre des Innocents qui eut lieu sous son règne et dans les dernières années de sa vie. Ceux qui repoussent ce fait comme une horreur inutile qu'un homme tel qu'Hérode ne pouvait pas commettre, n'ont pas étudié l'histoire de ce prince. Ils l'auraient vu, à la fin de ses jours, sujet à des accès de farouche mélancolie, dévoré par une hideuse maladie et par ce ver du remords qui tue, mais qui ne meurt point; ils l'auraient vu ordonner froidement la mort des enfants des principales maisons juives qu'il avait attirées et qu'il retenait à Césarée. L'homme

qui, couvert du sang de sa famille, avait rêvé ce deuil de la Judée entière, était, si l'on veut, le jouet d'une horrible folie, mais il ne devait pas tenir compte de la mort de quelques enfants obscurs de la bourgade de Bethléem.

» On s'étonne qu'après tant de crimes, le fils d'Antipater ait pu être appelé *grand* par ses contemporains. Il eut même des flatteurs qui voulurent faire de lui plus qu'un grand homme, ils voulurent en faire un Dieu.

» Les partisans fanatiques du roi des Juifs sont connus dans l'histoire sous le nom d'*Hérodiens*. Ils appliquèrent à leur maître les prophéties relatives au Messie. Ils le représentaient comme devant accomplir les espérances de grandeur et de liberté que la nation nourrissait. Personne ne leur disait: Le régénérateur de l'univers est ce petit enfant que Joseph et Marie de Nazareth portent, en ce moment, vers l'Egypte, pour le dérober à la férocité d'Hérode! »

Ici les ruines ont des enseignements d'une haute portée et d'une salutaire amertume. Aussi c'est avec une profonde tristesse que je parcours ces colonnes, ces pans de murailles, cette église des chevaliers de saint Jean, dont les murs élevés attestent encore la magnificence. Mais ce qui fait sur moi l'impression la plus profonde, c'est le cachot qu'on appelle *le Tombeau de saint Jean-Baptiste*. On y descend par un escalier d'une vingtaine de marches. On croit que saint Jean, mis à mort au château de Machæros, près du Jourdain, fut enterré par ses disciples qui rapportèrent son corps dans ce tombeau de Sebaste. Dans sa XLVIe lettre adressée à Marcelle, saint Jérôme place les cendres de saint Jean-Baptiste dans la Samarie. « *Samariam pergere, et Joannis Baptistæ, Elisæi quoque et Abdiæ pariter cineres adorare.* » Quand je fus dans ce sépulcre, absorbé par les souvenirs du dernier des prophètes, je songeai aux devoirs et à la sainte liberté de ceux qui parlent et enseignent au nom de Dieu; j'entendis cette voix si

pure, qui ne pouvait mentir et qui prenait sa force en Dieu même, crier jusqu'au pied du trône: *Non licet!. Non, cela ne vous est pas permis!!* Je vis comment les hommes rendent muette la bouche qui condamne leurs erreurs, qui ose attaquer leurs crimes; je vis le sang de celui que l'Evangile appelle le plus grand des enfants des hommes; je vis cette tête énergique, que toute la Judée avait suivie dans le désert et sur les bords du Jourdain, tomber sous le glaive dans les ombres d'un cachot, pour donner satisfaction aux désirs impurs d'une femme; je me sentis pénétré d'une sainte horreur, et je tombai à genoux, demandant pardon à Dieu, pour l'humanité, d'un si grand crime, et pour moi, des lâchetés de ma propre conscience dans l'accomplissement du saint devoir de la parole de Dieu.

Notre séjour ne fut pas long au milieu de ces ruines; nous nous y arrêtâmes le temps de reposer nos montures et de nous dérober quelques instants nous-mêmes aux ardeurs du soleil. Bientôt des oliviers magnifiques nous révélèrent les approches du beau vallon de Sichem, et me rappelèrent la patrie et le nom de Nachor, frère d'Abraham. Mais hélas! encore une fois, au lieu de la fille de Bathuel, de cette Rébecca dont la Genèse (ch. 24) a inspiré de si ravissants portraits à tant de peintres, je ne vois apparaître de temps en temps que des femmes en haillons, dont la peau disparaît sous la saleté et les ridicules peintures qui la couvrent, et dont les cheveux malpropres sont enlacés dans des colliers de piastres de vile monnaie.

Avant de pénétrer dans ce beau vallon qui nous conduira, au milieu d'une forte végétation, jusqu'à Naplouse, nous avons encore à descendre un coteau escarpé et difficile. A cette heure du jour, la chaleur est telle que je ne puis, malgré le danger, me résigner à marcher; je reste donc à cheval, et pendant ce temps là, soit pour oublier eux-mêmes la fatigue et le poids du jour, soit pour charmer mes ennuis, mes mouckres

et mes cavaliers entonnent un chant bizarre qui ne ressemble en rien ni à la musique moderne, ni à la musique arabe: c'est un vrai plain-chant dans le mode dorien le plus pur, comme ceux que, au temps de saint Ambroise, l'Eglise dut emprunter aux peuples de l'Orient pour en faire les chants et les neumes dont elle se servit dans ses temples. Quelle peut être l'origine d'une telle mélodie?

Le vallon de Sichem, qui a dix à douze kilomètres de longueur, est très-accidenté et très-étroit. L'eau y coule en abondance et y produit des merveilles de végétation semblables à celles du mont Liban, et capables certainement de rappeler aux voyageurs les plus beaux sites qu'ils aient jamais vus. L'eau, dont la vue nous cause tant de joie, se jette à notre droite vers la Méditerranée; elle forme un des plus beaux cours de ce pays montueux et aboutit, près des bords de la mer, à ce petit lac dont il est parlé dans l'histoire des croisades et qu'on appelle le *Lac des Crocodiles.* Ce vallon est formé par le rapprochement du Mont-Maudit, connu encore sous le nom d'Hébal et qui se trouve au nord, et du mont Garizim, qui est au midi. Les habitants, heureux sans doute de cette fertilité, ne négligent rien pour l'entretenir; je les vois de tous côtés occupés de leurs cultures, et ce spectacle, qui est tout nouveau pour moi depuis mon départ d'Europe et mon arrivée dans ces contrées, me confirme dans la pensée que la malédiction divine a frappé les hommes d'aveuglement avant de frapper la terre de stérilité, dans tous les lieux où je l'ai trouvée maudite.

Comment passer ici sans songer à la grande scène dont il est parlé au livre de Josué et du Deutéronome, scène décrite dans l'Apocalypse par le spectacle des douze mille élus que les Anges marqueront au front, dans chacune des douze tribus; scène grandiose et sans appel de la terrible puissance de Jehovah séparant au dernier jour, dans la vallée de Josaphat, les bons d'avec les

méchants? Josué, en effet, le successeur de Moïse et l'héritier de sa grande mission, amena ici, par l'ordre de Dieu, les douze tribus des Hébreux pour leur communiquer, en une séance solennelle, la volonté et les commandements de l'Eternel, et pour leur faire entendre les promesses et les malédictions de sa justice.

Le Seigneur avait fait dire à son peuple par Moïse (1) : « La terre dans laquelle vous entrez pour en prendre possession ne ressemble pas à la terre d'Egypte dont vous sortez, et dans laquelle il suffit de jeter un peu de semence, comme dans un jardin sans cesse arrosé; elle est au contraire toute couverte de monts, de collines, de vallées, et a besoin de la pluie du ciel... Toute cette terre, que votre pied aura foulée, vous appartiendra, et vos frontières s'étendront depuis le désert, le Liban et le grand fleuve de l'Euphrate, jusqu'à la mer de l'Occident.....

» Voici que je vous offre aujourd'hui ma bénédiction ou ma malédiction : ma bénédiction si vous obéissez à mes préceptes; ma malédiction si vous désobéissez à nos commandements, si vous quittez le chemin que je vous montre pour courir après de faux dieux...

» Si donc vous obéissez aux préceptes du Seigneur, il vous enverra dans son temps une pluie bienfaisante, avec la rosée de la nuit, et vous récolterez le froment et l'huile en abondance. Mais prenez garde que votre cœur, trompé par de fausses divinités, n'abandonne son Dieu pour les adorer; parce que ce Dieu dans sa colère fermera sur vous les trésors du ciel; la pluie ne descendra plus sur vos campagnes; la terre ne produira plus aucun germe, et vous serez bientôt chassés de ce sol fertile que Dieu va vous donner.

» Lors donc que le Seigneur vous aura fait entrer dans cette terre vers laquelle vous vous dirigez, il placera sa bénédiction dans votre bouche sur le mont Garizim, et sa

(1) Deutéronome XI et XXVII.

malédiction sur le mont Hébal; ces montagnes sont au-delà du Jourdain, plus loin que le chemin qui passe à l'Occident, sur la terre des Chananéens, dans les champs de Galgala, à l'entrée de cette vallée qui se perd dans le lointain. »

Donc, Josué ayant accompli la vengeance que le Seigneur lui a commandée à l'égard des prévaricateurs qui ont sauvé de l'anathème quelques dépouilles de Jéricho, et qui, pour cette coupable lâcheté, ont vu leur vaillance échouer sous les murs de Haï, accourt avec trente mille de ses meilleurs guerriers; il s'empare de la ville à l'aide du plus vulgaire stratagème, la renverse de fond en comble et en fait périr tous les habitants. Alors, ainsi que l'avait prescrit Moïse dans son volume de la loi, Josué élève un autel au Seigneur sur le mont Hébal; il le construit avec des pierres brutes que le fer n'a pas encore polies; il y offre des victimes au Seigneur et n'omet aucune des choses que Moïse a prescrites dans son chapitre XXVII du Deutéronome. Sur le mont Garizim, les tribus de Siméon, de Lévi, de Juda, d'Issachar, de Joseph et de Benjamin, prononcent les bénédictions que Dieu répand sur son peuple quand il est fidèle à sa loi; et, en face d'elles, sur le mont Hébal qui, pour ce fait, a pris le nom de Mont-Maudit, les tribus de Ruben, de Gad, d'Azer, de Zabulon, de Dan et de Nepthali, proclament les malédictions de Dieu sur ce même peuple lorsqu'il viole quelqu'un des commandements. Les lévites, d'une voix haute et solennelle, répètent les paroles du livre, et le peuple tout entier s'écrie: Amen!

CHAPITRE XXXIV.

Le cavalier de Jérusalem. — Entrée à Naplouse. — Honneurs extraordinaires. — Le palais du pacha. — Son empressement. — Repos. — La végétation et les raisins de la terre de Chanaan. — La Samarie et ses souvenirs. — Le premier de tous les schismes et la nécessité des scandales. — Dîner splendide. — Résolution nouvelle. — Le départ de Naplouse. — Le tombeau de Joseph. — Le puits de la Samaritaine. — La nuit survient.

J'en étais là de mes souvenirs et de mes impressions, quand un cavalier turc, envoyé de Jérusalem par M. de Barrère, notre consul en cette ville, accourut en toute hâte m'apportant une lettre dont la suscription était écrite à la fois en français et en arabe. M. de Barrère me disait que Monseigneur le Patriarche et lui-même étaient très-impatients de voir enfin se réaliser leurs espérances au sujet de la donation de Sainte-Anne, et me priaient, dans les termes les plus gracieux, de ne pas perdre en route un seul instant. Un courrier, expédié deux jours auparavant, avait jugé à propos de ne pas aller plus loin au-devant de moi et de m'attendre à Naplouse.

Pendant que je m'approchais de Naplouse, tout en lisant cette lettre, je me vis tout à coup entouré par une foule nombreuse de peuple et de cavaliers, accompagnant le pacha, gouverneur de cette ville, qui venait au-devant de moi pour m'inviter à descendre chez lui.

Cet honneur rendu à un Français, à un prêtre latin, attendu avec une impatience inusitée en ces lieux et chargé d'une mission importante de la part du gouvèrnement turc et de l'ambassade de France, produisait visiblement une grande impression sur toute cette population qui accourait avec empressement sur mon passage. Je vis même, non sans émotion, car j'étais loin de m'y attendre, quelques hommes se détacher de la foule, se dépouiller de leur manteau et l'étendre *sous les pieds de mon cheval*, me rappelant ainsi, après dix-huit siècles, le triomphe qui avait conduit Jésus de la porte du temple au rocher du Calvaire, et la facilité avec laquelle ces populations, un instant émerveillées des succès de la France, pourraient un jour nous abandonner. Comme ces honneurs n'étaient pas plus pour moi que pour certain porteur de reliques bien connu, mais qu'ils s'adressaient à la France, ma patrie, et à la Reine du ciel dont j'étais l'indigne serviteur, je me recueillis intérieurement, rapportant ces hommages à la Mère de Dieu et des hommes et la suppliant de bénir la France et de regarder avec miséricorde ces tristes contrées, maudites aujourd'hui et pourtant jadis si fertiles et si heureuses.

La demeure du pacha est un vaste palais dont il occupe seulement une aile; le reste est en construction, et voilà déjà treize ans qu'on y travaille. J'eus quelque peine à mettre d'accord dans mon esprit le grand nombre d'ouvriers que j'avais sous les yeux avec les travaux déjà exécutés; mais une telle lenteur, si bien en rapport avec tout ce que j'avais déjà vu, ne devait point me préoccuper, et même il eût été peu gracieux d'en faire la remarque. Ce brave gouverneur avait une figure on ne peut pas plus ouverte et communicative. Il ne tarda pas à me faire savoir quel prix il attachait à ma haute protection, et se recommanda à moi pour que je fisse valoir ses services à l'ambassade de France. Décidément, ici comme à Caïffa, le vent était à la France, et on considérait mon passage comme une aubaine. Cette surprise contribua

à me rendre un peu moins grande celle d'une si généreuse hospitalité.

Dans un instant je fus entouré d'un grand nombre de serviteurs, tous plus empressés les uns que les autres, et on me conduisit dans un vaste salon, parfaitement aéré, où je ne tardai pas à apprécier l'avantage d'échapper aux rayons du soleil et de goûter un peu de repos. Là, mon hôte mit toute sa maison à mes ordres, me suppliant de passer au moins un mois dans sa demeure, et me présenta tous les principaux fonctionnaires de de cette ville. Je me hâtai d'en finir avec tous ces hommages et surtout de m'informer par quels moyens je pourrais gagner un jour de marche sur les deux jours qui me restaient encore pour arriver jusqu'à Jérusalem. J'écrivis immédiatement à M. de Barrère, pour l'assurer que je ne perdrais aucun instant et le remercier des précautions sages dont il avait bien voulu entourer et garantir le peu de chemin qui me restait à faire; je lui renvoyai ses deux courriers et ne voulus conserver que l'escorte de six cavaliers qu'il avait mise à ma disposition et qui m'attendait depuis deux jours; ce qui me permit de remercier et de congédier mes cavaliers de Djennin.

Ceci étant terminé, comme j'étais plutôt fatigué qu'affamé, je demandai à être seul et à me reposer un instant sur le divan du salon, afin de profiter de la délicieuse fraîcheur qu'on y respirait. J'avais là sous les yeux des arbres d'une force et d'une fécondité admirables, des figuiers d'une envergure presque impossible et surtout des vignes d'une telle richesse, qu'il me fut donné de voir enfin, pour la première fois et de mes propres yeux, la vérité du récit des explorateurs envoyés par Moïse dans le pays de Chanaan. Parmi les quelques monstrueux raisins qui reposaient encore sur des masses informes de pierres, quelques-uns certainement étaient de taille à ne pouvoir être portés autrement que suspendus et soutenus par deux hommes, attendu qu'un seul porteur n'en viendrait à bout qu'en écrasant, sur son dos ou

dans ses bras, des produits de ce poids et de cette grandeur. Que de souvenirs, de réflexions se pressent ici en foule! Samarie, Sichem ou Sichar, Nachor, Abraham, Jacob et les patriarches, le culte du vrai Dieu, le temple de Garizim, et, seule au milieu de tant de souvenirs, Naplouse, avec tout ce qui s'y est passé, tout ce qui en est sorti! Que d'événements, que de poésie, que de choses mémorables et en assez grande abondance pour écrire sur Naplouse le plus intéressant de tous les volumes! Mais une seule idée me préoccupe et arrête le sommeil que j'appelle en vain. C'est le schisme d'Israël qui vient déchirer et partager comme un manteau l'héritage du peuple de Dieu; c'est la scission qui suivit les deux beaux règnes de David et de Salomon; ce sont les dix tribus séparées de Juda et de Benjamin, cruelle et première discorde parmi les enfants de Dieu; ce sont les conséquences fatales de ce schisme, triste image des déchirements futurs, germe malheureusement fécond des schismes et des scandales que Jésus-Christ a proclamés nécessaires même dans son Eglise.

Quand elle a détaché sa cause des promesses faites au royaume de Dieu, Samarie est condamnée à périr, comme le rameau séparé de la tige qui le portait. Un réformateur va lui donner un nouveau nom, un nouveau culte, qui n'auront aucune part aux bénédictions du ciel et que Dieu réprouve. Aussi, tandis que l'ange du Seigneur extermine, sous les murs de Jérusalem, la puissante armée de Sennacherib; tandis qu'une femme arrête Holopherne sous les murs de Béthulie; Samarie et les malheureux habitants du royaume d'Israël, vaincus par Salmanasar, roi d'Assyrie, sont emmenés captifs chez les Assyriens et les Mèdes, et un peuple nouveau, des Cuthéens viennent de la Chaldée remplacer dans leurs vallons déserts ces pauvres exilés. Telle est l'origine de ces novateurs, dont il n'y a plus que quelques misérables rejetons aujourd'hui.

Les *Samaritains* descendent de ce fameux *Amri* qui acheta la montagne de *Samroun* et y fonda *Samarie*, la nouvelle capitale qui remplaça Thersa. Celle-ci avait été l'œuvre du père de l'impie Achab, et ce fondateur était le digne fils de *Samri* ou *Zamri*, de ce Sardanapale au petit pied, qui se brûla dans son palais avec ses femmes et ses trésors, après un règne de sept jours. On le voit, ce ne sont pas les souvenirs qui manquent ici, mais ils ne sont pas de nature à fixer les pas et le cœur du pèlerin.

Pour moi qui viens de parcourir depuis trois mois ce vaste champ que l'ivraie du schisme dispute encore au Père de famille, cette Eglise d'Orient que le crime de Photius a arrachée à la couronne de Jésus-Christ, je suis plus que jamais convaincu de la stérilité de tout rameau détaché de la tige première et vitale, de l'impuissance de toute église séparée de l'Eglise qui seule a hérité des promesses de Dieu. Comme je l'ai fait voir, je n'ai rencontré, au sein des églises grecques de l'Orient, que des populations ignorantes et fanatiques; un clergé servilement obéissant aux caprices, quels qu'ils soient, du maître temporel; un clergé plus désireux des biens de ce monde que des intérêts éternels, exerçant sans pitié, au préjudice des âmes rachetées par le sang de Jésus, son titre et son privilége de collecteur d'impôts et uniquement occupé de répandre à pleines mains, à l'aide de l'ignorance et de la superstition qu'il entretient, la calomnie la plus grossière et la haine la plus implacable contre l'Eglise de Rome.

Pourquoi, hélas! Dieu a-t-il permis de tels malheurs? Au milieu de tant de ruines, reconnaissons un grand bienfait du ciel qui justifierait, à lui seul, cette nécessité redoutable dont parle le Fils de Dieu: « *Necesse est ut veniant scandala! Il est nécessaire qu'il y ait des scandales!* ». La haine entre les Samaritains et les juifs a eu le mérite de nous garantir l'authenticité des livres de l'Ancien Testament, comme les protestants et les

juifs nous garantissent encore aujourd'hui celle des livres du Nouveau Testament et de tous les livres saints. Les Samaritains, plutôt en haine des juifs qu'ils méprisaient que par la crainte de quelque innovation, se refusèrent même à admettre les caractères chaldéens pour l'écriture de leurs manuscrits; et ces hommes, qui allèrent jusqu'à bâtir sur le Garizim un temple rival de celui de Salomon, et qui n'osaient pas changer l'écriture de leurs manuscrits, nous ont laissé des livres qui servent de contrôle à ceux des juifs et des chrétiens. Dieu ne permet-il pas encore que les Anglais de nos jours, qui prennent si peu de souci de la démoralisation qui court leurs rues, leurs ateliers, leurs tavernes, dépensent des millions employés à répandre sur tous les rivages du monde des Bibles qui serviront de contrôle à la bible des catholiques et feront beaucoup moins pour l'œuvre schismatique d'Henri VIII, à laquelle ils sont destinés, que pour la cause catholique et romaine de l'Eglise qu'ils veulent combattre? Le Cafre, qui lit la Bible sans la comprendre, trouvera peut-être un jour un missionnaire catholique pour la lui expliquer. Le schisme peut donc encore servir à l'œuvre de Dieu.

Ces réflexions, de nature peut-être à produire sur le lecteur un effet contraire, me tinrent longtemps éveillé. Ce ne fut qu'après une longue attente qu'un peu de sommeil vint mettre fin à toutes ces pensées et réparer mes forces. Ce repos fut suivi d'un dîner magnifique, qui me remit en mémoire le jour, déjà raconté, où j'avais eu l'honneur de déjeuner au Vieux-Sérail. Après le repas, le pacha vint me voir et m'avertir qu'il mettait à ma disposition tout ce qu'il possédait: ce brave gouverneur avait enfin cédé à ma prière et compris que j'avais quitté la France dans une tout autre pensée que celle de lui faire une longue visite. Il me donna le conseil d'aller coucher dans un village, à trois lieues de là, chez quelques-uns de ses amis, à qui il expédia immédiatement un de ses nègres à cheval, pour les prévenir de

mon arrivée. Par ce moyen je gagnai vingt-quatre heures, attendu que la journée du lendemain me suffisait, sans trop de fatigue, pour arriver à Jérusalem.

A cinq heures du soir, je quittai donc Naplouse, escorté par le gouverneur et avec les mêmes honneurs qu'à mon arrivée. Tout ce monde m'accompagna jusqu'à une fort belle fontaine, entourée d'une magnifique végétation et à dix minutes environ de la ville. Là se trouvent des oliviers aussi remarquables que les plus beaux et les plus antiques que j'aie vus dans la Galilée et dans la Judée.

Nous arrivâmes bientôt au tombeau de Joseph qui voulut que ses os fussent rapportés près de la cendre de ses pères. Les grandeurs du trône de l'Egypte n'avaient pu effacer l'image de ces vallons, les souvenirs toujours aimés de sa première enfance. Si le monument qu'on appelle le tombeau de Joseph et que les Turcs ont recouvert d'une petite coupole, ne se recommande pas par la magnificence, en revanche il rappelle un des récits les plus touchants de la Bible, qui a eu le privilége de nous apporter à tous une des plus douces et des plus saintes émotions de l'enfance; il fait revivre un des plus grands souvenirs du peuple de Dieu; et le 24e chapitre de Josué, qui nous montre les enfants d'Israël sortis de la servitude et obéissant aux ordres de leur puissant Patriarche, réveille, en face de ce pauvre abri, un des sentiments les plus chers au cœur de l'homme et fait assister à un des plus grands événements de l'humanité.

Peu après, et non loin de là, on me montre le puits de la Samaritaine, creusé par Jacob, dans cette portion des champs de Sichem qu'il avait achetée des fils d'Hémor, à son retour de la Mésopotamie; plus tard je devais retrouver à Rome, dans le célèbre cloître de Saint-Jean de Latran, la margelle de ce même puits transportée en Italie à la suite des premières croisades. Aussi l'ouverture de ce puits est-elle à fleur de terre, et il faut en être bien rapproché pour l'apercevoir.

Il est en partie comblé, et des voyageurs s'y sont fait quelquefois descendre. On montre aussi quelques ruines: ce sont les restes d'une église qui jadis recouvrait ce puits, mais dont il n'existe plus rien.

Bientôt, comme nous l'avions prévu, la nuit, mais une nuit noire, nous enveloppe de toutes parts; je jette un regard d'adieu au fameux Garizim, que je ne puis visiter, et dont les ruines ont été décrites avec conscience et avec luxe par le savant M. de Saulcy. Force m'est donc de rentrer en moi-même et de laisser à mon cheval le soin d'éviter les affreux casse-cou dont notre route est parsemée. Tantôt au fond des ravins, tantôt sur le flanc des coteaux, je ne puis me persuader que nous suivons un chemin, et il nous faut une grande confiance dans les gens que le pacha nous a donnés pour nous conduire. En les suivant, je repasse en ma mémoire ce que la Genèse raconte, dans ses derniers chapitres, de l'histoire de Jacob et de tous les événements accomplis en ces lieux; ce que l'évangéliste saint Jean nous a laissé de l'admirable instruction du Christ à la pauvre femme de Samarie; ce que le livre des Evangiles nous raconte des voyages de Jésus allant de Nazareth à Jérusalem, en passant par la Samarie. Mais, comme je l'ai déjà dit une fois, tous ces ennuis me rappellent une idée qui me revient toujours, c'est le souvenir de ce long voyage dans les montagnes de Juda, de cette longue fatigue appelée la Visitation de la sainte Vierge; j'éprouve, à suivre ses traces bénies, une joie qui me fait oublier toute lassitude et toute préoccupation.

CHAPITRE XXXV.

Aouara. **— L'hospitalité dangereuse. — La rosée de la nuit. — Silo et l'arche du Seigneur. — La vigne des enfants de Benjamin. — Le puits de Jacob. — Querelle à la fontaine. — L'enfant du prophète et le chien d'infidèle. — Le coup de fusil. — Alerte et accident. — *Singil.* — *El-Biré.* — Une des sept douleurs de Notre-Dame. — Le patrimoine des voleurs. — Le cawas du patriarche. — Les Gabaonites. — Josué et le soleil. — Le désert et la fatigue. — Jérusalem.**

Enfin nous sommes au pied du coteau sur lequel repose le village d'*Aouara,* où nous étions attendus. Il nous fallut le gravir à pied, laissant à nos mouckres le soin de tirer nos montures. On nous y fit une réception des plus cordiales, mais toujours à la mode du pays. Il fallut la subir encore cette fois, quoique j'eusse bien plutôt besoin de repos que de salamalecs, et que les inconvénients d'une telle réception l'emportassent de beaucoup sur les avantages. Dans cette espèce de grange à aire battue, que j'ai déjà dépeinte à Djennin, je n'avais qu'un désir, c'était de coucher sur la dure, sans le secours d'aucune literie, et cela pour cause. J'avais compté sans mon hôte, ou plutôt sans mes hôtes. Ils vidèrent toutes les literies de leur harem, et nous ayant, pour nous faire honneur, encombré de matelas et de couvertures plus qu'équivoques, ils s'installèrent autour de moi, le long des murailles, comme pour s'assurer que j'en ferais usage.

[illegible] vant que, à la lueur d'une lampe fumeuse [illegible] dans un trou de la muraille, je dis mes prières [illegible] récitai tout mon office; ces hommes, qui [illegible] nombre de sept ou huit et qui étaient venus, [illegible] pour me former une espèce de cour, ne dirent [illegible] ne bougèrent pas. Antoine m'ayant enfin averti [illegible] lois de l'hospitalité ne leur permettaient pas [illegible] retirer avant que je ne fusse couché et endormi, [illegible] mon parti : je les saluai de mon mieux, et je me [illegible] tout habillé sur un matelas; quand je fis mine de [illegible], ils se retirèrent tous en silence. Mes efforts [illegible] dormir sur un lit qui ne me rappelait que trop [illegible] infortunes depuis longtemps oubliées de Gletsch, [illegible] glacier du Rhône, furent inutiles; une terrible appré[illegible]sion me tenait éveillé, et elle n'était que trop fondée [illegible] au danger réel : j'étais livré, pieds et poings liés, à [illegible] ennemis invisibles, nouveaux compagnons de voyage [illegible] s'étaient proposé de me faire payer un peu cher [illegible] hospitalité qu'on me donnait malgré moi, et d'en pro[illegible]ter pour tenter avec moi et à mes dépens un voyage [illegible] Egypte, peut-être même jusqu'en Italie ou en France. [illegible]eureux celui qui habite sous le ciel étoilé au bord des [illegible]isseaux ou bien sous sa propre tente dans le désert!

Avant qu'il fît jour, je donnai le signal du départ et [illegible] m'enfuis de ce lieu exécrable. A quatre heures du [illegible]atin, nous chevauchions dans la vallée, sous un ciel [illegible]ansparent et orné d'étoiles, mais aussi sous une rosée [illegible] trempait nos vêtements comme l'eau d'un fleuve. [illegible]ette rosée est un des plus grands dangers pour les [illegible]voyageurs en Orient. Le soleil vint bientôt nous sécher [illegible] nous préparer en revanche une journée des plus cui[illegible]santes. Nous étions sur les confins de la Samarie et de [illegible] Judée quand cet astre parut à l'horizon; dorant de [illegible] rayons toutes ces collines, charmantes de formes [illegible]ais bien tristes de nudité.

Nous touchons aux campagnes de Silo (Jos. 18), où [illegible] arrêta les sept dernières tribus, leur livrant toute

Au moment où j'avais terminé de grimper la colline et où j'étais rejoint par mon cawas, une détonation se fit entendre derrière nous, et en même temps des cris assez forts parvinrent jusqu'à moi. Du lieu où je me trouvais, je ne pouvais rien apercevoir. Mon cawas et mes mouckres parurent fort étonnés et semblaient croire à une attaque, à une surprise. Pour moi, ma première idée fut que les femmes maltraitées à la fontaine avaient ameuté contre nous les habitants du village voisin. Je commençai déjà à maudire l'impitoyable système que je viens d'expliquer, et à regretter de ma part une coupable condescendance, lorsque j'aperçus de loin mon pauvre drogman Antoine, que mes cavaliers soutenaient par les bras et ramenaient avec peine : il était extrêmement pâle et avait les mains ensanglantées. Il n'y avait eu ni combat, ni attaque; mais, si toute appréhension de cette nature avait disparu, Antoine n'en revenait pas moins blessé; le malheureux était victime d'une insigne maladresse, et cette maladresse il en était l'auteur. Ayant aperçu un grand oiseau de proie posé sur un rocher, il avait pris le fusil d'un soldat turc, d'un cavalier de notre escorte, pour essayer son adresse; pendant qu'il visait, la baguette de ce mauvais engin de guerre vint à sortir à moitié de la gaîne où elle était renfermée; pour ne pas perdre de temps, Antoine, sans changer la position de son fusil déjà à l'épaule, avait avancé la main gauche et fait rentrer cette baguette dans sa gaîne, tandis que de l'autre main il touchait encore à la détente. Sous cette pression involontaire, le coup était parti et avait enlevé le doigt du pauvre jeune homme; le pouce, à peu près détaché de la main, ne tenait plus que par un lambeau. Que faire en un lieu aussi éloigné de tout remède? Je pansai de mon mieux mon infortuné drogman, que je voulus laisser aux soins d'une partie de mon escorte; mais, comme il était brave, il s'indigna à la pensée de rester en arrière. On le remit en selle, et nous continuâmes notre course, un peu attristés des suites de cette aventure.

par refuser ce que le chien d'infidèle lui demande ou lui fait demander. C'est son devoir. C'est en vain que vous faites briller à ses yeux les piastres et l'or, qui pourtant ont sur lui un si grand empire, comme chacun sait. Il est inflexible. Mais si, à bout d'arguments, vous employez avec énergie celui de la cravache ou du bâton, aussitôt il vous accorde avec empressement ce qu'il vient de vous refuser; et, chose admirable, il se trouve transformé tout à coup en un mendiant qui vous tend la main et qui, au besoin, irait jusqu'aux larmes pour implorer une obole, une partie de la somme qu'il n'a pas voulu d'abord accepter. Voici l'explication de cette étrange conduite, qu'un nouveau venu chercherait en vain à comprendre. Un vrai fidèle du coran ne doit pas pactiser avec un vil chrétien; il doit même lui refuser sans pitié tout ce qui pourrait lui sauver la vie, tout ce qu'il lui demande. Toutefois, si l'enfant du prophète n'est pas le plus fort et qu'on lui fasse violence; s'il n'est pas le maître de refuser; s'il peut alléguer pour excuse qu'on allait lui faire violence à lui-même, le faire mourir, alors il est sans péché; il n'est pas libre; il n'a obéi que par contrainte; sa foi est sauve et sa fidélité une fois mise hors de cause, il demande l'aumône, il s'humilie sans honte devant le chien de chrétien qu'il méprisait si fort.

Qu'on n'objecte pas ici quelques prescriptions du coran ou les habitudes de l'hospitalité : le coran ne transige jamais dans la question de foi, et l'Arabe n'est généreux dans son hospitalité que quand son ennemi est entré dans sa demeure. Singulier raisonnement que celui qui fait qu'on accorde à la violence une chose juste qu'on avait d'abord refusée sans motif et contre ses intérêts! N'est-ce pas le cas de se rappeler que, dans une guerre récente, et sous les murs de Sébastopol, nos officiers, entre gens bien élevés, n'obtenaient les bonnes grâces de nos étranges et orgueilleux alliés qu'en leur faisant une impolitesse au moyen de laquelle ils passaient pour de vrais gentlemans?

Au moment où j'avais terminé de grimper la colline et où j'étais rejoint par mon cawas, une détonation se fit entendre derrière nous, et en même temps des cris assez forts parvinrent jusqu'à moi. Du lieu où je me trouvais, je ne pouvais rien apercevoir. Mon cawas et mes mouckres parurent fort étonnés et semblaient croire à une attaque, à une surprise. Pour moi, ma première idée fut que les femmes maltraitées à la fontaine avaient ameuté contre nous les habitants du village voisin. Je commençai déjà à maudire l'impitoyable système que je viens d'expliquer, et à regretter de ma part une coupable condescendance, lorsque j'aperçus de loin mon pauvre drogman Antoine, que mes cavaliers soutenaient par les bras et ramenaient avec peine : il était extrêmement pâle et avait les mains ensanglantées. Il n'y avait eu ni combat, ni attaque; mais, si toute appréhension de cette nature avait disparu, Antoine n'en revenait pas moins blessé; le malheureux était victime d'une insigne maladresse, et cette maladresse il en était l'auteur. Ayant aperçu un grand oiseau de proie posé sur un rocher, il avait pris le fusil d'un soldat turc, d'un cavalier de notre escorte, pour essayer son adresse; pendant qu'il visait, la baguette de ce mauvais engin de guerre vint à sortir à moitié de la gaîne où elle était renfermée; pour ne pas perdre de temps, Antoine, sans changer la position de son fusil déjà à l'épaule, avait avancé la main gauche et fait rentrer cette baguette dans sa gaîne, tandis que de l'autre main il touchait encore à la détente. Sous cette pression involontaire, le coup était parti et avait enlevé le doigt du pauvre jeune homme; le pouce, à peu près détaché de la main, ne tenait plus que par un lambeau. Que faire en un lieu aussi éloigné de tout remède? Je panisai de mon mieux mon infortuné drogman, que je voulus laisser aux soins d'une partie de mon escorte; mais, comme il était brave, il s'indigna à la pensée de rester en arrière. On le remit en selle, et nous continuâmes notre course, un peu attristés des suites de cette aventure.

Parvenus au village de *Singil*, où je pris pour mon déjeuner quelques œufs durs que j'avais apportés avec moi, j'assurai de mon mieux contre toute hémorrhagie le premier pansement de mon blessé; et après quelques précautions nous reprîmes aussitôt notre course. Le soleil était accablant, et les ravins pierreux qui se succédaient sans interruption causaient une grande fatigue à notre pauvre malade.

Nous étions encore loin d'arriver au village d'*El-Biré*, quand le chef de mon escorte, qui restait toujours à mes côtés, m'arrêta pour me montrer du doigt à l'horizon, sur le flanc de la dernière colline qui nous faisait face dans le lointain, un point grisâtre au milieu d'un paysage éblouissant par sa blancheur : c'était Jérusalem! *El Kods! El Kods!* s'écriait mon brave Turc. Je fis tous mes efforts pour voir quelque chose, mais mes yeux étaient éblouis, la distance trop longue, et je ne pus y parvenir. J'eus même déjà quelque peine à distinguer les environs de Béthanie, qu'il me montrait aussi et qui étaient pourtant beaucoup plus rapprochés de nous. Pour me consoler, il alla cueillir quelques figues qu'il vint me présenter et que j'acceptai avec reconnaissance.

A *El-Biré*, je fus reçu dans une masure en ruines, dans une enceinte de quatre murailles, à ciel ouvert, au milieu d'une vingtaine de bedouins à figure sinistre, qui m'offrirent le café ainsi qu'à mon escorte et à tout mon monde. Ils parurent s'intéresser au sort du malheureux Antoine, qui fut obligé plusieurs fois de raconter sa mésaventure. Nous étions près des ruines d'une église, bâtie, dit-on, en l'honneur de saint Joseph, par l'empereur Constantin, dans le lieu même où l'Evangile raconte que les parents de Jésus, alors âgé de douze ans, s'aperçurent, dans la foule qui les accompagnait à leur retour de Jérusalem, que l'enfant, qu'ils croyaient reconduire à Nazareth, n'était plus avec eux. Dès le quatrième siècle, on vénérait déjà cette angoisse de la Mère de Dieu comme un des glaives les plus douloureux de Notre-Dame des Sept-Douleurs.

La contrée que nous traversons est si bien la proie des voleurs, et ils la considèrent avec tant de bonne foi comme leur patrimoine obligé, que mes guides, mes soldats et tous ces bedouins paraissent tous d'accord entre eux et s'entendre comme larrons et comme frères. J'ai eu souvent l'occasion de faire remarquer que, avec la meilleure volonté du monde, il m'était impossible de faire une distinction quelconque entre mes gardes et les voleurs, entre ceux qui devaient me défendre et ceux qui pouvaient m'attaquer.

On me présenta dans cette enceinte le chef de tous ces gaillards que ma présence semblait intriguer beaucoup et dont les yeux étaient très-occupés de ma personne. Il avait désiré qu'on lui fît, à lui ou à moi, je ne sais auquel des deux, cet honneur, et il voulut qu'on me racontât son histoire. Les histoires de brigands offrent toujours quelque intérêt; celle-ci avait son charme. C'était un petit homme, noir et assez trapu, dont la figure n'avait aucune distinction et pouvait cacher une grande fourberie. Il avait été jadis et assez longtemps attaché en qualité de cawas, ou d'homme d'affaires, à la personne du patriarche latin, monseigneur Valerga, de Jérusalem; mais un jour, fatigué de cette vie monotone et régulière qui ne lui offrait pas assez de chances de bénéfices, il aspira à une vie meilleure, à la liberté, et se voua à la recherche des voyageurs pour les détrousser et les rançonner. Ce n'est que dans les récits orientaux qu'on peut trouver des merveilles de ce genre; le dernier chapitre, où la vertu reçoit ou doit recevoir sa récompense, fait souvent ressortir les avantages du métier de brigand sur ceux que peut procurer un honnête emploi. Je ne sais ce qu'un tel homme pensa de mon passage, et s'il ne regretta pas sincèrement de ne pouvoir me piller; mais il lui fallut se contenter de la modeste aumône avec laquelle je daignai payer sa tasse de café.

Je laissai là bientôt ces vieux Gabaonites qui avaient

si fort la mine de ces braves gens qui réussirent si bien à tromper Josué dans son camp de Galgala (Josué 9), et je continuai ma route avec un empressement que je pouvais d'autant moins maîtriser, que j'approchais toujours plus du terme tant désiré de mon voyage. J'étais, en effet, déjà arrivé dans ces lieux où, pour achever la déroute de ses ennemis, Josué arrêta le soleil dans sa course; quant à moi, l'astre qui brille sur ma tête et me fait sentir si rudement ses ardeurs, ne paraît pas disposé à m'attendre, et, comme je sais que Jérusalem ferme tous les jours ses portes avant le coucher du soleil, rien d'assez puissant ne pourrait m'arrêter ici: je n'y vois que des souvenirs que j'emporte avec moi.

Près de la fontaine qui a donné son nom à *El-Biré*, je trouve installés sous une tente deux Américains, un monsieur et une dame, qui ont le bon esprit de ne pas remarquer que quelqu'un, dans un pays où il est si rare de rencontrer des voyageurs, vient à passer à côté d'eux. Je traverse tous ces lieux illustrés par les exploits de David et de Jonathas, et je n'ai pas même la consolation, malgré des fatigues réelles et que je commence à ressentir vivement, de trouver un ombrage ou de tremper, comme ce dernier, ma baguette dans un rayon de miel pour en porter un peu à ma langue. Tout est désert autour de moi et d'une aridité désolante; plus j'approche de la cité que Dieu a maudite, plus la stérilité épouvante le regard: les collines et les plateaux se succèdent sans chemin, sans verdure, hérissés de pierres qui roulent sous les pieds des chevaux, et Jérusalem n'apparaît pas encore! Des douleurs aigues viennent, à chaque secousse, me torturer les genoux, et il faut bien que par raison je sois sans pitié pour l'excès de fatigue que m'a valu la combinaison par laquelle j'ai gagné un jour de marche. Un soleil sans pitié ajoute encore ses rayons les plus insupportables à cet horrible malaise d'un pauvre cavalier qu'une course semblable de quatorze heures eût certainement fatigué, même sur les plus belles routes de France.

Enfin, ô heureux terme de mon voyage, me voici au sommet de la colline tant désirée.... La ville sainte est devant moi.... Voilà Jérusalem !...

CHAPITRE XXXVI.

L'aspect de Jérusalem. — Les menaces des Prophètes. — Le sang du Christ. — La prière. — La résolution condamnée. — L'entrée dans la ville sainte. — Impatience des catholiques. — Les dépêches remises à M. de Barrère, consul de France. — L'hospitalité française. — La joie commune. — Le repos.

La vue de Jérusalem est comme un coup de théâtre. Soit qu'on arrive par le côté droit ou par le côté gauche du mont des Oliviers, par la route de Damas ou par le chemin de Béthanie, la surprise est la même. La ville des Jébuséens, la cité triste et silencieuse de Jérémie et des prophètes, la *veuve* des nations est là, sur un plan incliné, en face du voyageur dont le regard l'a cherchée en vain jusqu'au moment où il l'a touchée. Son aspect jette l'âme dans un sentiment d'une indéfinissable tristesse, et le voyageur qui en a goûté l'amertume l'emporte pour toujours avec lui, comme un trait froid et acéré. Il entend comme une plainte de Jérémie sortir du fond de ses ruines. Ses murailles blanches et crénelées, ses dômes, ses terrasses au ton blafard et monotone, font à peine contraste avec la grisâtre aridité du vaste désert qui l'entoure et qui vient s'arrêter, comme une eau ridée, comme un flot sans couleur, au pied de ses murailles. Des minarets s'élancent de tous côtés vers le ciel, comme pour insulter, au nom de l'imposture et de la supers-

tition qu'ils représentent, au Dieu qui a immolé son divin Fils sur la terre coupable que je foule aux pieds. Au milieu de toutes ces flèches, s'élève et domine le dôme du saint Sépulcre, comme pour protester par la piété et par tous les souvenirs que rappellent son origine et son histoire, contre l'oubli, contre l'abandon où le laissent toutes les nations catholiques, dont le nom et la prière sont à peine tolérés dans son enceinte.

En voyant ces murailles nues et silencieuses, mon âme fut saisie d'un frémissement que je ne puis exprimer. J'avais sous les yeux la terrible expiation de l'homme révolté contre son Dieu; je voyais le sang d'Abel; je voyais Isaac, le temple, les holocaustes et les victimes de l'ancienne loi; il me semblait entendre la voix et les menaces des prophètes; et, par dessus tout, je contemplais cette grande image du Christ, Sauveur des hommes, attirant vers la croix où il est attaché tous les cœurs gagnés par son amour, et jetant, entre le ciel et la terre, ce cri terrible échappé de sa poitrine: « *Tout est consommé!* »

Je m'arrêtai sur place et comme anéanti: un frisson glacial me parcourait les veines. Je descendis de cheval; je baisai la terre qui me portait, et je commençai une prière. Je ne sais combien de temps je passai ainsi, absorbé dans cette grande frayeur qui m'avait saisi.

Quand j'eus terminé ma prière, il me semblait qu'une voix me criait, comme à Jacob, après son songe mystérieux, que la terre que je foulais était désormais sacrée pour moi. Je me relevai en ramassant, comme un précieux trésor et pour la conserver, une petite pierre de ce lieu où venaient de couler mes larmes, et je me mis, en dépit de la fatigue, à marcher à pied, n'osant pas, par respect pour la mémoire du divin Sauveur, entrer à cheval dans la cité qui l'avait vu mourir pour moi.

Mon escorte s'était enfin aperçue que je ne suivais point et avait pris le parti de m'attendre. Quand je fus arrivé près de mes gens, ils s'opposèrent unanimement

à cet acte d'humilité, et prétendirent que, aux yeux de la population, cette humiliation ferait mauvais effet et serait considérée d'une part comme une injure à la France, qui se ferait trop modeste, et de l'autre comme une timidité indigne du sultan, lequel avait usé de la plénitude de son droit, en donnant à son auguste allié une récompense chère à sa valeur et à sa piété. Je dus obéir et remonter à cheval.

Nous étions au lundi 20 octobre, et il était environ quatre heures de l'après-midi. Après avoir passé devant les tombeaux des rois et la grotte de Jérémie, j'entrai dans la ville sainte par cette charmante porte de Damas, dont le cachet arabe est si pur et si élégant, et par laquelle on entre dans le quartier mahométan. Mon émotion redoubla devant une attention à laquelle j'étais loin de m'attendre en franchissant cette enceinte : tout le poste turc, qui était de garde, se mit sous les armes pour faire honneur à l'escorte qui accompagnait les ordres du sultan portés par un pauvre prêtre français; je rendis ce salut de mon mieux, avec le salamalec d'usage.

J'avais donné l'ordre qu'on me conduisît au couvent des Franciscains; mais M. de Barrère, notre consul, m'arrêta au passage, m'assurant que tout était préparé dans sa maison pour me recevoir, et que même, sans la crainte d'irriter le parti fanatique déjà fort mécontent, il serait venu hors des murs à ma rencontre. Il m'entretint de l'anxiété avec laquelle Monseigneur le Patriarche latin et tous les catholiques attendaient les ordres dont j'étais porteur, et me raconta son inquiétude à lui-même, et pour quel motif il avait envoyé plusieurs courriers au-devant de moi. « Jamais, depuis le Messie, me dit-il, personne n'a été attendu ici avec plus d'impatience. » Je lui remis les lettres de M. Thouvenel et de Fuad-Pacha, les heureux auteurs de la pensée qui rendait un si beau sanctuaire à la France.

Comme la journée était très-avancée, ma visite au

Patriarche fut remise au lendemain, au sortir du saint sépulcre à qui je devais ma première pensée et ma première prière. Les titres et les instructions dont le cadi avait besoin ne devant arriver que dans dix jours, il fut convenu qu'on les attendrait pour faire la cession du monument de Sainte-Anne, et que j'allais mettre à profit, pour visiter Jérusalem et ses environs, les neuf jours qui restaient encore jusqu'à l'arrivée à Jaffa du prochain paquebot de la France.

Je priai aussitôt M. le consul de s'occuper de mon pauvre malade et de donner des ordres à l'hôpital français pour qu'il fût bien soigné et pansé dès l'instant même de notre arrivée. Une fois dégagé de ce souci, je m'abandonnai sans réserve aux douceurs de cette charmante hospitalité. Mes fatigues étaient grandes et j'étais comme brisé par sept journées de cheval, par des courses de douze à quatorze heures, et par un soleil accablant qui m'avait comme desséché la peau du visage; mais tout cela fut en un instant oublié. J'étais enfin dans la *Ville-Sainte;* je me reposai dans la demeure d'un Français; j'étais accueilli de la façon la plus cordiale, et M. de Barrère paraissait aussi franchement heureux de me recevoir que je l'étais moi-même d'accepter son hospitalité et de faire sa connaissance. Je savais déjà beaucoup de choses de son caractère franc et loyal, de son cœur généreux et désintéressé; à Paris et à Constantinople, j'avais entendu faire l'éloge des excellentes qualités qui le distinguent. Une chose m'avait surtout profondément touché: c'était le vif sentiment, la sainte affection qui attachait le fils à la mère, deux êtres si éloignés l'un de l'autre, et vivant comme s'ils étaient seuls au monde pour s'entr'aider et s'aimer. Cette honorable veuve n'avait que ce fils, cet unique enfant qui absorbait toutes ses pensées, et elle était tout aussi satisfaite, dans sa piété, de le savoir auprès du Tombeau du Fils de Dieu, qu'à côté du trône d'un des plus grands rois. En voyant un prêtre, recom-

mandé par quelques amis, qui allait visiter Jérusalem et son fils, elle se sentait aussi heureuse que s'il lui eût été donné à elle-même de faire ce voyage. Cette tendresse mutuelle entre ces deux êtres, seuls au monde en quelque sorte et si bien faits l'un pour l'autre, séparés par une telle distance et réunis par une telle affection, m'avait singulièrement ému. Je songeais involontairement à la douce image de ma mère, dont la piété eût été si heureuse aussi de me savoir à Jérusalem. Ce fut donc un véritable et précieux repos pour moi que cette bonne soirée passée dans les murs de Jérusalem comme au foyer de la France, notre commune patrie. Jamais pèlerin ne fut plus touché que moi d'une si cordiale et si française hospitalité.

De plus je reçus dans cette même soirée la visite du supérieur des Franciscains de Saint-Sauveur, qui venait se mettre à ma disposition pour le lendemain et me conduire au saint Sépulcre. Il était accompagné par le Père des Thévenins, un des religieux français de la Terre-Sainte, que j'aurai plus tard l'occasion de faire connaître. En même temps M. le chancelier du Patriarchat, M. l'abbé Dequevauvillers, vint me voir et me remercier, au nom de Monseigneur le Patriarche et des catholiques de la ville sainte, de la bonne nouvelle que je leur apportais. Ce premier jour de ma présence à Jérusalem fut donc signalé par une joie grande et sincère au consulat de France, à l'occasion de l'heureuse conclusion de cette affaire de Sainte-Anne, qui intéressait tous les catholiques et qui avait été conduite avec tant de prudence et de fermeté par M. Thouvenel, notre ambassadeur. Je retrouvai là encore, prenant part à la joie commune, deux Français, M. d'Hauteserves et M. de Salverte, auditeurs au conseil d'état, à Paris, que j'avais déjà eu l'heureuse occasion de rencontrer à Constantinople et à Nazareth, et que désormais je ne devais plus quitter jusqu'à mon retour en France. Ils étaient installés depuis quelques jours à la *Casa nova*,

Patriarche fut remise au lendemain, au sortir du saint sépulcre à qui je devais ma première pensée et ma première prière. Les titres et les instructions dont le cadi avait besoin ne devant arriver que dans dix jours, il fut convenu qu'on les attendrait pour faire la cession du monument de Sainte-Anne, et que j'allais mettre à profit, pour visiter Jérusalem et ses environs, les neuf jours qui restaient encore jusqu'à l'arrivée à Jaffa du prochain paquebot de la France.

Je priai aussitôt M. le consul de s'occuper de mon pauvre malade et de donner des ordres à l'hôpital français pour qu'il fût bien soigné et pansé dès l'instant même de notre arrivée. Une fois dégagé de ce souci, je m'abandonnai sans réserve aux douceurs de cette charmante hospitalité. Mes fatigues étaient grandes et j'étais comme brisé par sept journées de cheval, par des courses de douze à quatorze heures, et par un soleil accablant qui m'avait comme desséché la peau du visage; mais tout cela fut en un instant oublié. J'étais enfin dans la *Ville-Sainte;* je me reposai dans la demeure d'un Français; j'étais accueilli de la façon la plus cordiale, et M. de Barrère paraissait aussi franchement heureux de me recevoir que je l'étais moi-même d'accepter son hospitalité et de faire sa connaissance. Je savais déjà beaucoup de choses de son caractère franc et loyal, de son cœur généreux et désintéressé; à Paris et à Constantinople, j'avais entendu faire l'éloge des excellentes qualités qui le distinguent. Une chose m'avait surtout profondément touché: c'était le vif sentiment, la sainte affection qui attachait le fils à la mère, deux êtres si éloignés l'un de l'autre, et vivant comme s'ils étaient seuls au monde pour s'entr'aider et s'aimer. Cette honorable veuve n'avait que ce fils, cet unique enfant qui absorbait toutes ses pensées, et elle était tout aussi satisfaite, dans sa piété, de le savoir auprès du Tombeau du Fils de Dieu, qu'à côté du trône d'un des plus grands rois. En voyant un prêtre, recom-

mandé par quelques amis, qui allait visiter Jérusalem et son fils, elle se sentait aussi heureuse que s'il lui eût été donné à elle-même de faire ce voyage. Cette tendresse mutuelle entre ces deux êtres, seuls au monde en quelque sorte et si bien faits l'un pour l'autre, séparés par une telle distance et réunis par une telle affection, m'avait singulièrement ému. Je songeais involontairement à la douce image de ma mère, dont la piété eût été si heureuse aussi de me savoir à Jérusalem. Ce fut donc un véritable et précieux repos pour moi que cette bonne soirée passée dans les murs de Jérusalem comme au foyer de la France, notre commune patrie. Jamais pèlerin ne fut plus touché que moi d'une si cordiale et si française hospitalité.

De plus je reçus dans cette même soirée la visite du supérieur des Franciscains de Saint-Sauveur, qui venait se mettre à ma disposition pour le lendemain et me conduire au saint Sépulcre. Il était accompagné par le Père des Thévenins, un des religieux français de la Terre-Sainte, que j'aurai plus tard l'occasion de faire connaître. En même temps M. le chancelier du Patriarchat, M. l'abbé Dequevauvillers, vint me voir et me remercier, au nom de Monseigneur le Patriarche et des catholiques de la ville sainte, de la bonne nouvelle que je leur apportais. Ce premier jour de ma présence à Jérusalem fut donc signalé par une joie grande et sincère au consulat de France, à l'occasion de l'heureuse conclusion de cette affaire de Sainte-Anne, qui intéressait tous les catholiques et qui avait été conduite avec tant de prudence et de fermeté par M. Thouvenel, notre ambassadeur. Je retrouvai là encore, prenant part à la joie commune, deux Français, M. d'Hauteserves et M. de Salverte, auditeurs au conseil d'état, à Paris, que j'avais déjà eu l'heureuse occasion de rencontrer à Constantinople et à Nazareth, et que désormais je ne devais plus quitter jusqu'à mon retour en France. Ils étaient installés depuis quelques jours à la *Casa nova*,

Patriarche fut remise au lendemain, au sortir du saint sépulcre à qui je devais ma première pensée et ma première prière. Les titres et les instructions dont le cadi avait besoin ne devant arriver que dans dix jours, il fut convenu qu'on les attendrait pour faire la cession du monument de Sainte-Anne, et que j'allais mettre à profit, pour visiter Jérusalem et ses environs, les neuf jours qui restaient encore jusqu'à l'arrivée à Jaffa du prochain paquebot de la France.

Je priai aussitôt M. le consul de s'occuper de mon pauvre malade et de donner des ordres à l'hôpital français pour qu'il fût bien soigné et pansé dès l'instant même de notre arrivée. Une fois dégagé de ce souci, je m'abandonnai sans réserve aux douceurs de cette charmante hospitalité. Mes fatigues étaient grandes et j'étais comme brisé par sept journées de cheval, par des courses de douze à quatorze heures, et par un soleil accablant qui m'avait comme desséché la peau du visage; mais tout cela fut en un instant oublié. J'étais enfin dans la *Ville-Sainte;* je me reposai dans la demeure d'un Français; j'étais accueilli de la façon la plus cordiale, et M. de Barrère paraissait aussi franchement heureux de me recevoir que je l'étais moi-même d'accepter son hospitalité et de faire sa connaissance. Je savais déjà beaucoup de choses de son caractère franc et loyal, de son cœur généreux et désintéressé; à Paris et à Constantinople, j'avais entendu faire l'éloge des excellentes qualités qui le distinguent. Une chose m'avait surtout profondément touché: c'était le vif sentiment, la sainte affection qui attachait le fils à la mère, deux êtres si éloignés l'un de l'autre, et vivant comme s'ils étaient seuls au monde pour s'entr'aider et s'aimer. Cette honorable veuve n'avait que ce fils, cet unique enfant qui absorbait toutes ses pensées, et elle était tout aussi satisfaite, dans sa piété, de le savoir auprès du Tombeau du Fils de Dieu, qu'à côté du trône d'un des plus grands rois. En voyant un prêtre, recom-

mandé par quelques amis, qui allait visiter Jérusalem et son fils, elle se sentait aussi heureuse que si lui eût été donné à elle-même de faire ce voyage. Cette tendresse mutuelle entre ces deux êtres, seuls au monde en quelque sorte et si bien faits l'un pour l'autre, séparés par une telle distance et réunis par une telle affection, m'avait singulièrement ému. Je songeais involontairement à la douce image de ma mère, dont la piété eût été si heureuse aussi de me savoir à Jérusalem. Ce fut donc un véritable et précieux repos pour moi que cette bonne soirée passée dans les murs de Jérusalem comme au foyer de la France, notre commune patrie. Jamais pèlerin ne fut plus touché que moi d'une si cordiale et si française hospitalité.

De plus je reçus dans cette même soirée la visite du supérieur des Franciscains de Saint-Sauveur, qui venait se mettre à ma disposition pour le lendemain et me conduire au saint Sépulcre. Il était accompagné par le Père des Thévenins, un des religieux français de la Terre-Sainte, que j'aurai plus tard l'occasion de faire connaître. En même temps M. le chancelier du Patriarchat, M. l'abbé Dequevauvillers, vint me voir et me remercier, au nom de Monseigneur le Patriarche et des catholiques de la ville sainte, de la bonne nouvelle que je leur apportais. Ce premier jour de ma présence à Jérusalem fut donc signalé par une joie grande et sincère au consulat de France, à l'occasion de l'heureuse conclusion de cette affaire de Sainte-Anne, qui intéressait tous les catholiques et qui avait été conduite avec tant de prudence et de fermeté par M. Thouvenel, notre ambassadeur. Je retrouvai là encore, prenant part à la joie commune, deux Français, M. d'Hauteserves et M. de Salverte, auditeurs au conseil d'état, à Paris, que j'avais déjà eu l'heureuse occasion de rencontrer à Constantinople et à Nazareth, et que désormais je ne devais plus quitter jusqu'à mon retour en France. Ils étaient installés depuis quelques jours à la *Casa nova*,

Patriarche fut remise au lendemain, au sortir du saint sépulcre à qui je devais ma première pensée et ma première prière. Les titres et les instructions dont le cadi avait besoin ne devant arriver que dans dix jours, il fut convenu qu'on les attendrait pour faire la cession du monument de Sainte-Anne, et que j'allais mettre à profit, pour visiter Jérusalem et ses environs, les neuf jours qui restaient encore jusqu'à l'arrivée à Jaffa du prochain paquebot de la France.

Je priai aussitôt M. le consul de s'occuper de mon pauvre malade et de donner des ordres à l'hôpital français pour qu'il fût bien soigné et pansé dès l'instant même de notre arrivée. Une fois dégagé de ce souci, je m'abandonnai sans réserve aux douceurs de cette charmante hospitalité. Mes fatigues étaient grandes et j'étais comme brisé par sept journées de cheval, par des courses de douze à quatorze heures, et par un soleil accablant qui m'avait comme desséché la peau du visage; mais tout cela fut en un instant oublié. J'étais enfin dans la *Ville-Sainte;* je me reposai dans la demeure d'un Français; j'étais accueilli de la façon la plus cordiale, et M. de Barrère paraissait aussi franchement heureux de me recevoir que je l'étais moi-même d'accepter son hospitalité et de faire sa connaissance. Je savais déjà beaucoup de choses de son caractère franc et loyal, de son cœur généreux et désintéressé; à Paris et à Constantinople, j'avais entendu faire l'éloge des excellentes qualités qui le distinguent. Une chose m'avait surtout profondément touché: c'était le vif sentiment, la sainte affection qui attachait le fils à la mère, deux êtres si éloignés l'un de l'autre, et vivant comme s'ils étaient seuls au monde pour s'entr'aider et s'aimer. Cette honorable veuve n'avait que ce fils, cet unique enfant qui absorbait toutes ses pensées, et elle était tout aussi satisfaite, dans sa piété, de le savoir auprès du Tombeau du Fils de Dieu, qu'à côté du trône d'un des plus grands rois. En voyant un prêtre, recom-

mandé par quelques amis, qui allait visiter Jérusalem et son fils, elle se sentait aussi heureuse que s'il lui eût été donné à elle-même de faire ce voyage. Cette tendresse mutuelle entre ces deux êtres, seuls au monde en quelque sorte et si bien faits l'un pour l'autre, séparés par une telle distance et réunis par une telle affection, m'avait singulièrement ému. Je songeais involontairement à la douce image de ma mère, dont la piété eût été si heureuse aussi de me savoir à Jérusalem. Ce fut donc un véritable et précieux repos pour moi que cette bonne soirée passée dans les murs de Jérusalem comme au foyer de la France, notre commune patrie. Jamais pèlerin ne fut plus touché que moi d'une si cordiale et si française hospitalité.

De plus je reçus dans cette même soirée la visite du supérieur des Franciscains de Saint-Sauveur, qui venait se mettre à ma disposition pour le lendemain et me conduire au saint Sépulcre. Il était accompagné par le Père des Thévenins, un des religieux français de la Terre-Sainte, que j'aurai plus tard l'occasion de faire connaître. En même temps M. le chancelier du Patriarchat, M. l'abbé Dequevauvillers, vint me voir et me remercier, au nom de Monseigneur le Patriarche et des catholiques de la ville sainte, de la bonne nouvelle que je leur apportais. Ce premier jour de ma présence à Jérusalem fut donc signalé par une joie grande et sincère au consulat de France, à l'occasion de l'heureuse conclusion de cette affaire de Sainte-Anne, qui intéressait tous les catholiques et qui avait été conduite avec tant de prudence et de fermeté par M. Thouvenel, notre ambassadeur. Je retrouvai là encore, prenant part à la joie commune, deux Français, M. d'Hauteserves et M. de Salverte, auditeurs au conseil d'état, à Paris, que j'avais déjà eu l'heureuse occasion de rencontrer à Constantinople et à Nazareth, et que désormais je ne devais plus quitter jusqu'à mon retour en France. Ils étaient installés depuis quelques jours à la *Casa nova*,

Patriarche fut remise au lendemain, au sortir du saint sépulcre à qui je devais ma première pensée et ma première prière. Les titres et les instructions dont le cadi avait besoin ne devant arriver que dans dix jours, il fut convenu qu'on les attendrait pour faire la cession du monument de Sainte-Anne, et que j'allais mettre à profit, pour visiter Jérusalem et ses environs, les neuf jours qui restaient encore jusqu'à l'arrivée à Jaffa du prochain paquebot de la France.

Je priai aussitôt M. le consul de s'occuper de mon pauvre malade et de donner des ordres à l'hôpital français pour qu'il fût bien soigné et pansé dès l'instant même de notre arrivée. Une fois dégagé de ce souci, je m'abandonnai sans réserve aux douceurs de cette charmante hospitalité. Mes fatigues étaient grandes et j'étais comme brisé par sept journées de cheval, par des courses de douze à quatorze heures, et par un soleil accablant qui m'avait comme desséché la peau du visage; mais tout cela fut en un instant oublié. J'étais enfin dans la *Ville-Sainte;* je me reposai dans la demeure d'un Français; j'étais accueilli de la façon la plus cordiale, et M. de Barrère paraissait aussi franchement heureux de me recevoir que je l'étais moi-même d'accepter son hospitalité et de faire sa connaissance. Je savais déjà beaucoup de choses de son caractère franc et loyal, de son cœur généreux et désintéressé; à Paris et à Constantinople, j'avais entendu faire l'éloge des excellentes qualités qui le distinguent. Une chose m'avait surtout profondément touché: c'était le vif sentiment, la sainte affection qui attachait le fils à la mère, deux êtres si éloignés l'un de l'autre, et vivant comme s'ils étaient seuls au monde pour s'entr'aider et s'aimer. Cette honorable veuve n'avait que ce fils, cet unique enfant qui absorbait toutes ses pensées, et elle était tout aussi satisfaite, dans sa piété, de le savoir auprès du Tombeau du Fils de Dieu, qu'à côté du trône d'un des plus grands rois. En voyant un prêtre, recom-

mandé par quelques amis, qui allait visiter Jérusalem et son fils, elle se sentait aussi heureuse que s'il lui eût été donné à elle-même de faire ce voyage. Cette tendresse mutuelle entre ces deux êtres, seuls au monde en quelque sorte et si bien faits l'un pour l'autre, séparés par une telle distance et réunis par une telle affection, m'avait singulièrement ému. Je songeais involontairement à la douce image de ma mère, dont la piété eût été si heureuse aussi de me savoir à Jérusalem. Ce fut donc un véritable et précieux repos pour moi que cette bonne soirée passée dans les murs de Jérusalem comme au foyer de la France, notre commune patrie. Jamais pèlerin ne fut plus touché que moi d'une si cordiale et si française hospitalité.

De plus je reçus dans cette même soirée la visite du supérieur des Franciscains de Saint-Sauveur, qui venait se mettre à ma disposition pour le lendemain et me conduire au saint Sépulcre. Il était accompagné par le Père des Thévenins, un des religieux français de la Terre-Sainte, que j'aurai plus tard l'occasion de faire connaître. En même temps M. le chancelier du Patriarchat, M. l'abbé Dequevauvillers, vint me voir et me remercier, au nom de Monseigneur le Patriarche et des catholiques de la ville sainte, de la bonne nouvelle que je leur apportais. Ce premier jour de ma présence à Jérusalem fut donc signalé par une joie grande et sincère au consulat de France, à l'occasion de l'heureuse conclusion de cette affaire de Sainte-Anne, qui intéressait tous les catholiques et qui avait été conduite avec tant de prudence et de fermeté par M. Thouvenel, notre ambassadeur. Je retrouvai là encore, prenant part à la joie commune, deux Français, M. d'Hauteserves et M. de Salverte, auditeurs au conseil d'état, à Paris, que j'avais déjà eu l'heureuse occasion de rencontrer à Constantinople et à Nazareth, et que désormais je ne devais plus quitter jusqu'à mon retour en France. Ils étaient installés depuis quelques jours à la *Casa nova*,

chez les Franciscains. Cette réunion, chez M. de Barrère, de toutes ces personnes au cœur catholique et français, devenait donc pour moi une bonne fortune et donnait à cette petite fête de famille un caractère tout à fait français et intime.

Cette satisfaction, ajoutée à celle d'un voyage aussi heureusement accompli, ne contribue pas peu à rendre plus excellente encore la nuit et le repos qui m'avaient été préparés. Douce image du repos de la Jérusalem céleste, qui attend, à son dernier jour, le pèlerin de la vie !

APPENDICE.

APPENDICE.

LE CORAN.

En parlant de la Turquie, du mal dont elle est *malade* et des dangers qui menacent son existence, j'ai dû plusieurs fois, dans ce premier volume, parler de la loi unique et impitoyable qui préside aux destinées du peuple de Mahomet, de la loi du Coran. C'est à ce code digne des temps de barbarie, et qui n'a eu d'autre mérite que de travailler à la destruction de l'idolâtrie, que j'ai attribué et le mépris de la femme qui a détruit la famille, et l'aversion pour le travail qui frappe de stérilité les contrées les plus ravissantes de la terre. Personne n'ignore les excès sanglants d'un fanatisme qui a tant de fois, dans ses plus beaux jours, épouvanté le monde. J'ai parlé des réformes du Hatti-Humayoun, et j'ai fait voir comment ce qui donne de l'espoir aux uns irrite au contraire la rage sourde des vrais fidèles de l'Islam.

Dans ce chaos, l'église de Photius s'agite en vain pour attirer à elle les ruines qui se détachent du grand colosse de l'Orient ; l'Eglise seule de Jésus-Christ recueille dans le silence, le travail et la prière, les âmes fatiguées de l'ignorance, de la superstition ou du fanatisme.

J'ai cru alors qu'il serait de quelque utilité de placer ici un aperçu rapide de la doctrine de l'Islam pour l'intelligence de plusieurs questions renfermées dans ce volume. Je présente donc ici au lecteur quelques-unes de mes observations et de mes études sur Mahomet, son histoire, son caractère, ses succès, ses doctrines, ses disciples et principalement sur son fameux livre appelé le Coran.

Pour parler convenablement d'un homme qui est arrivé à un tel degré d'importance, j'ai deux excès à éviter, ou un trop grand mépris ou une trop grande admiration. Quelques écrivains, oubliant que Mahomet avait combattu l'idolâtrie et avait su créer un peuple, une dynastie, l'ont regardé tout simplement comme un fanatique et un imposteur, indigne d'aucune attention sérieuse, et ce ne sont pas seulement les auteurs chrétiens qui ont cru devoir le flétrir ainsi.

Voltaire, qu'on n'accusera pas de dévotion exagérée, en parlant de lui dans sa tragédie intitulée le *Fanatisme* ou *Mahomet*, le représente sous les traits d'un scélérat, d'un imposteur fanatique, d'un fripon. On connait les vers qu'il adresse à La Noue, auteur de la tragédie de *Mahomet II*, en lui envoyant celle de *Mahomet le prophète*.

« Mon cher La Noue, illustre père
De l'invincible Mahomet,
Soyez le parrain d'un cadet
Qui, sans vous, n'est point fait pour plaire.

Votre fils est un conquérant,
Le mien a l'honneur d'être apôtre,
Prêtre, fripon, dévot, brigand;
Qu'il soit le chapelain du vôtre! »

D'autres, au contraire, y ont vu avec enthousiasme un homme inspiré, un prophète, un législateur honoré d'un des plus grand noms de l'histoire. Ils ont osé pousser le blasphème jusqu'à comparer son œuvre religieuse à l'Évangile lui-même, à la loi sainte et impérissable de Jésus-Christ. Entre ces deux excès cherchons à nous frayer un chemin qui soit celui de l'histoire et de la vérité.

Mahomet naquit à *la Mecque* vers l'an 578. *Mohammed* signifie *comblé de gloire;* son père s'appelait *Elmotalleb*. On ne sait pas dans quelle pensée il donna ce nom ambitieux à son fils, dont rien ne révélait alors les destinées.

Mohammed, ou comme nous l'appelons, *Mahomet* fut orphelin à l'âge de deux mois. Il en était déjà à ses premières armes et avait fait ses premières campagnes, qu'il n'avait que quatorze ans; il suivait les parents de son père, partageant leurs querelles et leurs destinées.

Cadige, veuve riche et noble, le chargea de ses affaires et lui confia la direction de son commerce qui était alors fort étendu. Ensuite, pour des motifs que l'histoire ne dit pas, elle l'épousa. Il avait alors vingt-cinq ans et Cadige quarante. En faisant ce mariage, Cadige pouvait déjà avoir de l'ambition et ne pas rechercher seulement la jeunesse et l'intelligence. La réputation de Mahomet avait commencé en effet au rétablissement du fameux temple de La Mecque, que l'on voulait agrandir, et à la reconstruction duquel il avait pris une grande part. Déjà même on

parlait d'un miracle. Ainsi il avait placé de ses propres mains la fameuse pierre *noire*, jadis hyacinthe *blanche*, que l'on disait apportée par l'ange Gabriel, et qu'une femme avait ensuite souillée de son contact impur.

Cadige, qui avait enrichi Mahomet, fut aussi la première à croire à sa mission et à lui procurer des disciples. Mahomet comprit alors que, pour se préparer à de grandes choses, il fallait qu'il disparût quelque temps de la scène du monde : il vécut quinze ans dans une retraite complète, pendant lesquels on ignore ce qu'il devint. On pense qu'il employa ce temps à étudier et à mûrir les projets qu'il méditait et à rechercher les moyens les plus propres à impressionner les populations qu'il voulait entraîner.

Il était arrivé à l'âge de quarante ans, quand il se retira, avec quelques domestiques, dans la grotte du mont *Hara*, et déclara à tous que, dans une nuit miraculeuse, l'ange Gabriel lui avait apparu, lui donnant à lire quelques versets, *au nom du Dieu créateur*. Ainsi ont commencé souvent les fondateurs d'une secte nouvelle. Il n'en fallut pas davantage pour lui dévouer, corps et âme, tous les siens et quelques personnages influents des contrées qu'il habitait.

A partir de ce moment, sa vie ne fut plus qu'une suite de guerres acharnées et de combats sanglants contre les *Coreïshites*, ses compatriotes, qui plusieurs fois cherchèrent à le faire mourir, et contre tous ceux qui s'opposaient à ses vues nouvelles, à ses visées religieuses et politiques.

L'Arabie, qui n'était rien jusque-là, jetait alors les fondements de sa grandeur future, et tous ceux que les dissensions de l'Orient, de la Syrie, de la Grèce, etc., avaient fatigués et repoussés, se retiraient dans son sein en attendant une heure plus favorable à leurs projets.

C'est de ce moment, c'est-à-dire en 622, que date en réalité le nom de Mahomet. Obligé de prendre la fuite pour échapper à la mort et aux poursuites de ses ennemis, sa fuite devient une époque célèbre. Cette fuite s'appelle *Héjire (Héjara)* et forme une ère nouvelle parmi les Mahométans ; c'est d'elle qu'ils datent leurs événements.

On croit que l'héjire arriva le 16 juillet, 621 ans et 196 jours après J.-C., l'an 622 de l'ère chrétienne.

Le mot ère vient aussi de l'arabe *Erkhé* (époque). Pour comparer notre ère à l'héjire des Musulmans, voici ce que l'on doit faire :

L'année lunaire se compose de trois cent cinquante-quatre jours huit heures quarante-huit minutes trente-huit secondes.

Donc trente-trois années lunaires égalent trente-deux années solaires quatre jours dix-huit heures quarante-huit minutes. Cette différence ne permet pas d'additionner ensemble un grand nombre d'années prises dans l'ère musulmane et dans l'ère chrétienne.

On comprend facilement pourtant la raison d'une telle différence. Dans ces pays dévorés par le soleil, les influences de la nuit, éclairée par la lune, ont un charme particulier. On se livre au sommeil durant le jour et à ses occupations habituelles durant la nuit. Aussi leurs poètes chantent-ils très-souvent des hymnes à la nuit *(leili ! leili ! ô nuit !)* et les Arabes comptent par nuits ce que nous comptons par jours.

Pour transformer en ère chrétienne une année de l'*hégire* qui dépasse le nombre 33, on la divise par 33 ; on soustrait le quotient de l'année donnée, et on ajoute le reste à 622, ce qui donne l'année après J.-C.

Habile à tirer parti de toutes les circonstances, même périlleuses pour lui, Mahomet sut toujours imposer silence à ses détracteurs, en invoquant un prétendu secours d'en haut; par exemple en composant à l'instant quelques vers ajoutés à son livre, qui ne fut ainsi terminé qu'avec lui.

Les Musulmans avaient pour sa personne un respect profond. Un ambassadeur des *Coréishites*, député vers lui, rendait compte de sa mission en ces termes : « J'ai demeuré à la cour des empereurs, j'ai vu *Chosroës* dans tout l'éclat de sa gloire ; j'ai vu Héraclids entouré de la pompe des Césars ; mais je n'ai point vu de roi respecté de ses sujets comme Mahomet l'est de ses compagnons. »

Il sut toujours aussi profiter des fautes de ses ennemis, exalter le fanatisme et la bravoure des siens, et au moment du danger il n'hésita jamais à payer lui-même de son sang et de sa personne. Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'audace fait des heureux.

Sa présence d'esprit et son courage lui furent souvent très utiles sur le champ de bataille.

Les nombreux combats qu'il livra ne sont pas sans intérêt pour ses lecteurs, et on est étonné de voir cet homme, qui avait commencé avec trois cents guerriers qu'il avait formés et aguerris, marcher un jour contre la Syrie, à la tête d'une armée de trente mille hommes. Il ne se donnait point la peine de discourir avec les idolâtres : il leur proposait ou l'obéissance ou la mort. C'est ainsi qu'il soumit un grand nombre de tribus arabes qui l'environnaient ; et si la mort ne l'avait surpris dans ses desseins, il songeait à envahir la Syrie et les empires voisins de *la Mecque*.

Il avait failli un jour être empoisonné par une juive, qui voulait venger sur lui la mort des siens. Quel que soit le

motif de cette haine et la force de ce poison, il est certain qu'il en ressentit toute sa vie les atteintes et qu'il en mourut à l'âge de 63 ans, la onzième année de l'*hégire* musulmane.

Il est hors de doute qu'il fit tous ses efforts pour donner à sa mort les apparences d'une fin miraculeuse; souvent il avait eu recours aux moyens surnaturels en apparence, ainsi que le démontrent les prétendues apparitions de l'ange Gabriel durant sa vie; il chercha à envelopper ses derniers moments du voile mystérieux qui protégeait et inspirait le prophète. C'est dans ce même but qu'il feignit constamment ne savoir ni lire ni écrire, et que s'étant oublié un jour jusqu'à saisir, des mains d'Ali, une plume et signer un traité de paix avec les Coréishites, ses ennemis, il mit cette vivacité sur le compte d'une inspiration céleste et miraculeuse.

De toutes ses femmes, excepté Marie l'Égyptienne, dont il eut Ibrahim, Cadige fut la seule qui lui donna des enfants. Il en eut quatre fils, qui moururent en bas âge, et quatre filles dont Fatine, la plus jeune et la plus aimée de son père, fut la seule qui lui survécut. On retrouve le tombeau de cette dernière près de la mosquée d'Omar, à Jérusalem.

Il était singulièrement adonné aux plaisirs des sens; il le dit lui-même dans ses maximes et n'hésite pas à faire de cette grossière satisfaction une des récompenses principales de la vie future promise à ses disciples fidèles.

Il prétend (ch. 33) qu'un prophète comme lui ne doit pas être limité dans le nombre et dans le choix de ses femmes, et que ce genre de félicité lui appartenait de droit avant tout autre. Il affirme que « les mulsulmans fidèles habiteront au VIIe ciel des lieux couverts par des ombrages

toujours verdoyants, arrosés par des ruisseaux intarissables, produisent des fruits exquis, et des houris (Coran, ch. 44) au sein d'albâtre, aux beaux yeux noirs, qui ne connaîtront d'autre besoin que celui d'aimer. » On sait ce que de telles images produisent encore tous les jours sur l'imagination des *croyants*. Son œuvre importante, le seul monument qu'il ait laissé, est le *Coran* (la lecture). L'Alcoran, ainsi que l'écrivent quelques-uns, n'a pas de sens. *Kara* en arabe signifie *lire;* on ne peut pas plus dire l'*alcoran* qu'on ne dirait en italien l'*Illibro* pour désigner le livre *(il libro)*.

Le Coran fut publié en l'espace de vingt-trois ans, partie à la Mecque, partie à Médim, et suivant que le législateur avait besoin de faire parler le ciel. Les versets furent écrits en arabe par ses secrétaires sur des feuilles de palmier et sur du parchemin.

Aussitôt qu'ils étaient révélés, c'est-à-dire écrits, ses disciples les apprenaient par cœur, et on les déposait dans un coffre où ils restaient confondus et empilés sans aucun ordre. Après la mort de Mahomet, *Abubecr* les recueillit en un volume. Idolâtre de son maître, il ne s'attacha point à donner au Coran l'ordre dont il était susceptible, en arrangeant les chapitres suivant la date des temps où ils avaient paru ; il plaça les plus longs à la tête du recueil, et ainsi de suite. De là vient qu'on y trouve un mélange extraordinaire de sentences et d'événements extraits de nos Livres Saints, qui n'étaient pas inconnus à Mahomet, confondus avec les fables les plus ridicules.

Du Ryer a traduit le Coran, mais il a eu tort de ne pas respecter la traduction en versets; il les a liés les uns aux autres et a rendu ainsi la confusion plus grande encore.

Maracci, savant religieux qui a passé quarante ans à

traduire et à réfuter le Coran, a suivi une marche plus vraie en séparant les versets, mais il s'est attaché à le rendre mot pour mot.

M. Sale en a donné une version en anglais.

M. Savary en a donné aussi une traduction qu'il a faite en Égypte, sous les yeux des Arabes.

Disons maintenant un mot de la doctrine du *Coran* et des cérémonies principales de son culte.

J'ai dit comment Mahomet a confondu dans son livre les textes et les sentences de nos Livres Saints avec une foule de commentaires empruntés à son imagination ou aux traditions populaires. Nul chapitre du *Coran* n'en fournit une preuve plus convaincante que les passages dont je crois devoir donner ici la traduction; ces chapitres sont tellement vénérés par les vrais musulmans qu'ils n'en font jamais la lecture qu'à genoux. Ils parlent de *Marie*.

Les personnes à qui la lecture des livres de l'Ancien et du Nouveau Testament est familière, reconnaîtront facilement le mélange profanateur dont je parle. On fait dans ces chapitres une confusion ignorante et sacrilége du mystère de l'Incarnation, de la naissance de Jésus-Christ, de celle de Jean-Baptiste, de l'histoire d'Agar et de la visite de l'ange Gabriel, etc.; le tout arrangé de façon à s'accorder avec la doctrine de l'Islam. Quelques versets de ces chapitres vont le faire comprendre.

Quoique Jésus ne soit pour le musulman qu'un prophète de Dieu, ce n'est pas sans une grande surprise qu'on trouve, dans le IIIe et dans le XIXe chapitre du Coran, la croyance à l'Immaculée Conception de Marie.

CHAPITRE XIX.

MARIE. LA PAIX SOIT AVEC ELLE.

Donné à la Mecque, composé de 98 versets.

Au nom de Dieu clément et miséricordieux.

« K. H. I. A. S. Le Seigneur se souvint de sa miséricorde envers son serviteur Zacharie,

« Lorsqu'il invoqua son nom dans le secret.

« Seigneur, dit-il, mon corps est tombé dans l'infirmité. Les cheveux blancs couvrent ma tête.

« Je n'ai jamais été malheureux dans les vœux que je t'ai adressés.

« Je crains ceux qui hériteront de mon rang. Ma femme est stérile. Donne-moi un fils, et mets le comble à tes faveurs.

« Qu'il soit mon héritier; qu'il ait l'héritage de Jacob; et qu'il te soit agréable.

« Zacharie, nous t'annonçons un fils nommé Jean.

« Personne avant lui n'a porté ce nom.

« Seigneur, répliqua Zacharie, comment aurai-je ce fils? Mon épouse est stérile, et je touche à la décrépitude.

« Il en sera ainsi. Ce prodige n'est point au-dessus de ma puissance, dit le Seigneur. C'est moi qui t'ai créé de rien.

« Seigneur, ajouta le vieillard, donne-moi un signe pour garant de ta promesse. Tu seras muet pendant trois jours, reprit l'ange.

« Il sortit du sanctuaire, et s'avançant vers les Hébreux, il leur faisait signe de louer Dieu le matin et le soir.

« Jean! lis les écritures avec ferveur. Nous lui donnâmes la sagesse dès sa plus tendre enfance.

« Il eut la bienfaisance et la piété en partage. Juste envers ses parents, il ne connut ni l'orgueil, ni la désobéissance.

« La paix fut avec lui à sa naissance, à sa mort; elle l'accompagnera au jour de la résurrection.

« Célèbre Marie dans le Coran; célèbre le jour où elle s'éloigna de sa famille, du côté de l'Orient.

« Elle prit en secret un voile pour se couvrir, et nous lui envoyâmes Gabriel, notre esprit, sous la forme humaine.

« Le miséricordieux est mon refuge, s'écria Marie: si tu le crains....

« Je suis l'envoyé de ton Dieu, dit l'ange; je viens t'annoncer un fils béni.

« D'où me viendra cet enfant, répondit la vierge? Nul mortel ne s'est approché de moi, et le vice m'est inconnu.

« Il en sera ainsi, répliqua l'ange. La parole du Très-Haut en est le garant. Ce miracle lui est facile. Ton fils sera le prodige et le bonheur de l'univers. Tel est l'ordre du ciel.

« Elle conçut, et elle se retira dans un lieu écarté.

« Les douleurs de l'enfantement la surprirent auprès d'un palmier, et elle s'écria: Plût à Dieu que je fusse morte, oubliée et abandonnée des humains, avant ma conception!

« Ne t'afflige point, lui cria l'ange, Dieu a fait couler près de toi un ruisseau.

« Ébranle le palmier, et tu verras tomber des dattes mûres.

« Mange, bois, essuie tes pleurs, et si quelqu'un t'interroge

liorer, comme on devait l'espérer, elle n'a fait qu'empirer durant les dernières années.

« Les sujets chrétiens de S. M. le Sultan avaient reçu avec confiance et gratitude des promesses positives de réformes; mais ils en sont encore à attendre la réalisation pratique d'un espoir que les actes solennels du souverain et l'adhésion de l'Europe avaient revêtu d'une double consécration.

« Les passions et les haines, bien loin de s'apaiser, ont pris une nouvelle animosité; les actes de violence, les souffrances des populations, et, enfin, les événements accomplis à l'occident de l'Europe et qui ont retenti dans tout l'Orient comme un encouragement et une espérance, ont achevé d'y porter l'agitation.

« Il est évident qu'une pareille situation ne peut se prolonger sans péril pour l'empire ottoman et la paix générale.

« Dans cette conviction, après avoir, d'une part, inutilement cherché à éclairer le gouvernement turc sur la gravité de cet état de choses, en lui communiquant successivement toutes les informations qui nous signalaient les abus commis par les autorités locales; après avoir, d'autre part, épuisé auprès des chrétiens tous les moyens de persuasion dont nous pouvions disposer afin de les exhorter à la patience, nous nous sommes franchement et loyalement ouverts aux cabinets des grandes puissances de l'Europe. Nous leur avons exposé la situation telle qu'elle résulte des rapports de nos agents; l'imminence d'une crise, notre conviction que des représentations isolées, de stériles promesses ou des palliatifs ne suffiraient plus pour la prévenir, et, enfin, la nécessité d'une entente des grandes puissances entre elles et avec la Porte pour aviser de concert aux mesures qui seules peuvent mettre un terme à cette situation dangereuse.

« Nous n'avons pas fait de propositions absolues sur la marche à suivre. Nous nous sommes bornés à signaler l'urgence et à indiquer le but.

« Quant à la première, nous n'avons pas caché qu'elle ne nous paraît admettre aucun doute, ni comporter aucun délai.

« Le Seigneur reçut son offrande favorablement. Il fit produire à Marie un fruit précieux. Zacharie la prit sous sa garde. Toutes les fois qu'il l'allait visiter, dans son appartement retiré, il voyait de la nourriture auprès d'elle. D'où vous vient, lui demanda-t-il, cette nourriture? C'est un bienfait du ciel, répondit Marie. Il nourrit abondamment ceux qu'il veut.

« Zacharie se mit en prières et s'écria : Seigneur, ouvre-moi les trésors de ta libéralité; donne-moi un enfant béni, ô toi qui exauces nos vœux: l'ange l'appela tandis qu'il priait dans le sanctuaire.

« Le Très-Haut, lui dit l'ange, t'annonce la naissance de Jean; il confirmera la vérité du verbe de Dieu; il sera grand, chaste et élevé entre les prophètes.

« D'où me viendra cet enfant, répondit Zacharie? La vieillesse m'a atteint, et ma femme est stérile. L'ange lui répliqua : le Seigneur fait ce qu'il lui plaît. Fais éclater un signe, reprit Zacharie, qui soit le gage de ta promesse. Tu seras muet pendant trois jours, lui dit l'ange. Tel sera ton signe. Souviens-toi du Seigneur, et célèbre ses louanges le soir et le matin.

« L'ange dit à Marie: Dieu t'a choisie, il t'a purifiée; tu es élue entre toutes les femmes.

« Sois dévouée au Seigneur; adore-le; courbe-toi devant lui avec ses serviteurs.

« Nous te révélons ces mystères. Tu n'étais point avec eux lorsqu'ils jetaient le bâton sacré. Qui d'eux eût pris soin de Marie? Tu ne fus point témoin de leurs disputes.

« L'ange dit à Marie: Dieu t'annonce son verbe. Il se nommera Jésus, le Messie, fils de Marie, grand dans ce monde et dans l'autre, et le confident du Très-Haut.

« Il fera entendre sa parole aux hommes depuis le berceau jusqu'à la vieillesse, et sera au nombre des justes.

« Seigneur, répondit Marie, comment aurais-je un fils? Aucun homme ne s'est approché de moi. Il en sera ainsi, reprit l'Ange. Dieu forme des créatures à son gré. Veut-il qu'une chose existe, il dit: Sois faite, et elle est faite.

« Il lui enseignera l'Écriture et la Sagesse, le Pentateuque et l'Évangile. Jésus sera son envoyé auprès des enfants d'Ismaël. Il leur dira : Les prodiges divins vous attesteront ma mission : je formerai de boue la figure d'un oiseau ; je soufflerai dessus ; elle s'animera à l'instant, par la volonté de Dieu : je vous dirai ce que vous aurez mangé et ce que vous aurez caché dans vos maisons. Tous ces faits seront des signes pour vous si vous êtes croyants.

« Je viens vous confirmer le Pentateuque que vous avez reçu avant moi, et vous rendre permise cette partie de la loi qui vous avait été défendue. Dieu m'a donné la puissance des miracles. Craignez-le et obéissez-moi. Il est mon Seigneur et le vôtre. Servez-le, c'est le chemin du salut.

« Jésus ayant connu la perfidie des juifs, s'écria : Qui m'aidera à étendre la religion divine? Nous serons les ministres du Seigneur, répondirent les apôtres ; nous croyons en lui, et vous rendrez témoignage de notre foi.

« Seigneur, nous croyons au livre que tu as envoyé ; nous suivons ton apôtre ; écris-nous avec ceux qui te rendent témoignage.

« Les juifs furent perfides envers Jésus. Dieu trompa leur perfidie. Il est plus puissant que les fourbes.

« Dieu dit à Jésus : Je t'enverrai la mort, je t'élèverai à moi.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

On ne peut méconnaître l'importance d'une loi telle que le Coran, qui a pu réunir dans une même croyance et dans les pratiques d'un même culte des populations si nombreuses dans les trois parties de l'ancien continent.

Pour un moment l'empire musulman, qui occupait tout le nord de l'Afrique, s'étendit depuis Cordoue et les Pyrénées jusqu'aux Indes orientales, y compris l'Éthiopie et les pays Abyssiniens jusqu'à la mer. Il tint en échec le grand empire de Charlemagne, et, pendant la nuit du moyen-âge, les arts et les sciences avaient aussi cherché un refuge dans son sein.

Aujourd'hui le Coran est aux prises avec l'Évangile, au moins chez les populations européennes, et, comme je crois l'avoir démontré, la victoire n'est pas douteuse.

Quel que soit son avenir désormais, et quand bien même sa chute serait arrêtée dans les desseins éternels, il convient encore de l'examiner avec attention.

Tous les dogmes religieux, tout le culte et ses observances, toute autorité de foi, en un mot, tout ce qui a rapport à la Religion est dans ce livre du Coran. Il n'existe point d'autre tribunal pour décider les questions religieuses, ainsi que les questions civiles, judiciaires, administratives, etc.; quand les *Ulémas* donnent des *Fetwas,* ce ne sont pas des décisions canoniques qui émanent d'eux, ce sont de simples consultations judiciaires. Sous le nom général *d'Ulémas*, on comprend les *Imans* ou ministres de la religion, les *Muflis* ou docteurs de la loi, les *Cadis* ou ministres de la justice.

Le mot *Islamisme* signifie *résignation à Dieu*, et *Musulman* signifie *résigné à Dieu* ou *fidèle à l'Islam.*

Le plus grand, [illegible] de Mahomet, c'est d'avoir combattu avec vigueur les derniers efforts de l'idolâtrie, qui tombait déjà de toutes parts devant l'influence du christianisme.

On peut résumer toute la doctrine et les efforts de Mahomet en ces trois points ou croyances :

1° Dieu est unique ;

2° Dieu récompensera les bons et punira les méchants, dans une autre vie ;

3° Mahomet est le plus grand et le dernier de ses prophètes.

1° *Dieu est unique.*

Cette vérité fondamentale se retrouve partout dans le *Coran*, et il y a parfois d'heureuses et justes pensées sur cet important sujet. En voici un exemple :

Le premier chapitre du Coran, qui est très court, parce que ce livre ayant été divisé par chapitres, on le considéra comme une simple introduction à tout l'ouvrage, est celui que les Musulmans affectionnent le plus et qu'ils récitent le plus souvent dans leurs prières. Il est composé de sept versets. Les voici :

CHAPITRE Ier.

Au nom du Dieu clément et miséricordieux.

« Louange à Dieu, souverain des mondes!

« La miséricorde est son partage.

« Il est le roi du jour du jugement.

« Nous t'adorons, Seigneur, et nous implorons ton assistance.

« Dirige-nous dans le sentier du salut ;

« Dans le sentier de ceux que tu as comblés de tes bienfaits ;

« De ceux qui n'ont point mérité ta colère, et se sont préservés de l'erreur.

2° *Dieu récompensera les bons et punira les méchants, dans une autre vie.*

On lit au chapitre II :

« Tels sont ceux qui ont sacrifié la vie future à celle du monde. Mais la peine qui les attend ne sera point adoucie, et ils n'auront plus d'espoir.

« Nous avons donné le Pentateuque à Moïse ; nous l'avons fait suivre par les envoyés du Seigneur. Nous avons accordé à Jésus, fils de Marie, la puissance des miracles. Nous l'avons fortifié par l'esprit de sainteté. Toutes les fois que les envoyés du Très-Haut vous apporteront une doctrine que rejettent vos cœurs corrompus, leur résisterez-vous orgueilleusement ? En accuserez-vous une partie de mensonge ? Massacrerez-vous les autres ?

« Ils ont dit : Nos cœurs sont incirconcis. Dieu les a maudits à cause de leur perfidie. Oh ! combien le nombre des croyants est petit !

« Et cependant Dieu leur a envoyé le Coran pour confirmer leurs écritures (auparavant ils n'avaient que le secours du ciel contre les incrédules) ; et cependant ils ont reçu ce livre qui leur avait été prédit, ils ont refusé d'y ajouter foi ; mais le Seigneur a frappé de malédiction les infidèles.

« Ils ont dit : Nous ne serons livrés aux flammes qu'un nombre de jours déterminé. Réponds-leur : Dieu vous en a-t-il fait la promesse ? Ne la révoquera-t-il jamais ? Ou plutôt, n'avancez-vous point ce que vous ignorez ? Certaine-

liorer, comme on devait l'espérer, elle n'a fait qu'empirer durant les dernières années.

« Les sujets chrétiens de S. M. le Sultan avaient reçu avec confiance et gratitude des promesses positives de réformes; mais ils en sont encore à attendre la réalisation pratique d'un espoir que les actes solennels du souverain et l'adhésion de l'Europe avaient revêtu d'une double consécration.

« Les passions et les haines, bien loin de s'apaiser, ont pris une nouvelle animosité; les actes de violence, les souffrances des populations, et, enfin, les événements accomplis à l'occident de l'Europe et qui ont retenti dans tout l'Orient comme un encouragement et une espérance, ont achevé d'y porter l'agitation.

« Il est évident qu'une pareille situation ne peut se prolonger sans péril pour l'empire ottoman et la paix générale.

« Dans cette conviction, après avoir, d'une part, inutilement cherché à éclairer le gouvernement turc sur la gravité de cet état de choses, en lui communiquant successivement toutes les informations qui nous signalaient les abus commis par les autorités locales; après avoir, d'autre part, épuisé auprès des chrétiens tous les moyens de persuasion dont nous pouvions disposer afin de les exhorter à la patience, nous nous sommes franchement et loyalement ouverts aux cabinets des grandes puissances de l'Europe. Nous leur avons exposé la situation telle qu'elle résulte des rapports de nos agents; l'imminence d'une crise, notre conviction que des représentations isolées, de stériles promesses ou des palliatifs ne suffiraient plus pour la prévenir, et, enfin, la nécessité d'une entente des grandes puissances entre elles et avec la Porte pour aviser de concert aux mesures qui seules peuvent mettre un terme à cette situation dangereuse.

« Nous n'avons pas fait de propositions absolues sur la marche à suivre. Nous nous sommes bornés à signaler l'urgence et à indiquer le but.

« Quant à la première, nous n'avons pas caché qu'elle ne nous paraît admettre aucun doute, ni comporter aucun délai.

Voici les principales observances de son culte :

1° *La Circoncision.* — Cette cérémonie n'est pas considérée comme étant d'une nécessité absolue, mais seulement comme très-convenable et très-utile. Elle était en usage chez les Arabes, plusieurs siècles avant Mahomet. Les Musulmans ne circoncisent leurs enfants que lorsqu'ils sont en état de prononcer distinctement la formule de la profession de foi : « Allah ill Allah, ou Mohammed razoul Allah ! Dieu seul est Dieu, et Mahomet est son prophète. »

2° *La Prière.* — Elle est de toute nécessité cinq fois par jour. Elle devait être récitée cinquante fois par jour ; mais Mahomet raconte comment il obtint de Dieu de la réduire à cinq. On n'entend jamais dans les mosquées aucune musique, et le chant n'entre dans aucun exercice de religion. La prière est annoncée du haut des minarets des mosquées par des crieurs, nommés *Muezzins.*

On doit prier : 1° le matin, 2° à midi, 3° après midi, 4° au coucher du soleil, 5° et dans la nuit.

Le vendredi il y a prière publique dans les mosquées, à midi. Elle est accompagnée du *Vaez* ou prône, et présidée par un khalib ou ministre.

Ils n'ont point de jour consacré par la défense du travail. Ils ont choisi le *Vendredi* pour la prière publique dans les villes, en mémoire de la création du premier homme.

Quand il prie, le Musulman doit se tourner vers le tombeau du prophète, qui est à la Mecque.

On lit au Chapitre II :

« Tous les peuples ont un lieu vers lequel ils adressent leurs prières. Appliquez-vous à faire ce qui est mieux partout où vous serez. Dieu vous rassemblera tous un jour.

« Rien ne borne sa puissance.

« De quelque lieu que tu sortes, tourne ta face vers le temple Haram. Ce précepte est émané de la vérité du Dieu qui pèse les œuvres des hommes.

« De quelque lieu que tu sortes, tourne ta face vers le temple Haram. En quelque lieu que tu sois, porte tes regards vers ce sanctuaire auguste, afin que les peuples n'aient point de sujet de t'accuser. Les méchants seuls l'oseront. Ne les crains point, mais crains-moi, afin que je te comble de faveurs et que je sois ton guide. »

3° *Les Purifications.* — Elles forment une des pratiques les plus essentielles du culte musulman, et doivent précéder l'exercice de tous les actes religieux. Elles sont d'obligation aussi dans une foule de circonstances ordinaires du jour, à défaut d'eaux pures et claires, on met en usage la purification pulvérale avec de la terre, du sable, de la poussière.

On lit au Chapitre V, intitulé la *Table :*

« O croyants ! avant de commencer la prière, lavez-vous le visage et les mains jusqu'au coude. Essuyez-vous la tête et les pieds jusqu'aux talons. »

4° *Le Porc* est regardé comme un animal immonde et malsain, et sa chair est défendue... Les Musulmans ont aussi en horreur le chien qu'ils n'admettent point dans leurs maisons, et qu'ils ne tuent point pourtant. Mais à l'exemple du prophète, ils n'ont pas la même aversion pour les chats. De plus, ils sont très-compatissants pour les bêtes de somme.

On lit au chapitre V:

« Les animaux morts, le sang, la chair du porc, les animaux suffoqués, assommés, tués par quelque chute ou d'un coup de corne ; ceux qui sont devenus la proie d'une bête féroce, à moins que vous n'ayez le temps de les saigner, ceux qu'on a immolés aux autels des idoles, et sur lesquels

on a invoqué un autre nom que celui de Dieu ; tout cela vous est défendu. La distribution des parts dues au sort des flèches (1) vous est aussi interdite. Malheur aux infidèles qui abandonnent votre religion ! Ne les craignez point. Craignez-moi. »

5° *L'abstinence du vin et des liqueurs.* Les Musulmans nomment le vin *la mère des péchés* (le nom du vin en arabe est féminin). Quelques princes musulmans sont allés jusqu'à défendre d'en prononcer le nom dans toute l'étendue de leurs états.

On lit encore au même chapitre V :

« O croyants ! le vin, les jeux de hasard, les statues et le sort des flèches, sont une abomination inventée par Satan. Abstenez-vous-en, de peur que vous ne deveniez pervers.

« Le démon se servirait du vin et du jeu pour allumer parmi vous le feu des dissensions, et vous détourner du souvenir de Dieu et de la prière. Voudriez-vous devenir prévaricateurs ? Obéissez à Dieu, à son apôtre, et craignez ; si vous êtes rebelles, sachez que le prophète n'est chargé que de vous annoncer la vérité. »

6° *Le Ramadan.* — Tout Musulman parvenu à l'âge de quatorze ans, doit jeûner pendant tout le mois nommé ramadan ou ramazan. Ce jeûne consiste dans une abstinence entière de nourriture et dans une continence parfaite, depuis l'aurore jusqu'au coucher du soleil. Les années étant lunaires chez les Musulmans, tous les trente-trois ans le ramadan a

(1) Les chefs du temple de la Mecque conservaient ces flèches sacrées sur lesquelles étaient gravés certains signes. Lorsqu'on allait les consulter, ils les agitaient de leur souffle, et d'après leur mouvement, ils prononçaient les oracles. *Gélaleddin.*

parcouru les différentes saisons de l'année... On fait un repas après le coucher du soleil, et une collation avant l'aurore. Le ramadan se termine par une fête pascale, appelé le petit *Beyram,* suivie soixante-dix jours après par une autre fête appelée le grand *Beyram*. Cette dernière dure quatre jours, et chaque fidèle doit immoler un mouton, ou un bœuf, ou un chameau.

« Le mois de Ramadan dans lequel le Coran est descendu du ciel (1), pour être le guide, la lumière des hommes, et la règle de leurs devoirs, est le temps destiné à l'abstinence.

« Le manger et le boire vous sont permis jusqu'à l'instant où vous pourrez, à la clarté du jour, distinguer un fil blanc d'un fil noir. Accomplissez ensuite le jeûne jusqu'à la nuit. Eloignez-vous pendant ce temps de vos femmes, et passez le jour en prière. Tel est le précepte du Seigneur. Il déclare ses lois aux mortels afin qu'ils le craignent. »

7° *Le voyage à la Mecque.* — Il est d'obligation divine, et tout Musulman doit s'en acquitter une fois dans la vie. Les femmes n'y vont point seules et les esclaves en sont dispensés. Ils prennent pour ce voyage un vêtement parti-

(1) Le Coran était écrit sur la table gardée au septième ciel. Gabriel le recueillit en un volume et l'apporta à Mahomet; mais il ne le lui révéla que par parties et dans l'espace de vingt-trois ans. Les docteurs musulmans ne sont pas d'accord sur le moment précis où l'ange l'apporta. Ils conviennent que ce fut une des dix dernières nuits du mois de Ramadan. *Zamchascar*. Ce mois est consacré à l'abstinence. Pendant tout ce temps, les mahométans ne prennent aucune nourriture, ne boivent ni ne fument depuis le lever de l'aurore jusqu'au coucher du soleil. Ce jeûne, si rigoureux pour le peuple, est observé à la rigueur. Un Musulman qui le romprait publiquement courrait risque d'être lapidé. Les riches éludent le précepte. Ils passent la nuit en festins, et dorment le jour.

« Quant au second, il nous a semblé présenter deux phases distinctes.

« Avant tout, une enquête locale, immédiate, avec la participation de délégués européens, afin de vérifier la réalité des faits.

« Ensuite un concert qu'il est réservé aux grandes puissances d'établir entre elles et avec la Porte, afin de l'engager à combiner les mesures organiques nécessaires pour amener dans ses relations avec les populations chrétiennes de l'empire une amélioration réelle, sérieuse et durable.

« Il ne s'agit donc nullement ici d'une ingérence blessante pour la dignité de la Porte. Nous ne suspectons pas ses intentions. Elle est la première intéressée à sortir de la situation présente.

« Quel que soit le résultat de l'aveuglement, de la tolérance ou de la faiblesse, le concours de l'Europe ne peut qu'être utile à la Porte, soit pour éclairer son jugement, soit pour fortifier son action.

« Il ne saurait pas davantage être question d'une atteinte à ses droits, que nous désirons voir respectés, ni de provoquer des complications que notre vœu est de prévenir.

« L'entente que nous voudrions voir s'établir entre les grandes puissances et le gouvernement turc doit être pour les chrétiens la preuve que leur sort est pris en considération et qu'on s'occupe sérieusement de l'améliorer. En même temps elle doit être pour la Porte un gage certain quant aux intentions bienveillantes des puissances qui ont placé la conservation de l'empire ottoman au nombre des conditions essentielles de l'équilibre européen.

« Ainsi, de part et d'autre on devrait y voir un motif, le gouvernement turc, de confiance et de sécurité; les chrétiens, de patience et d'espoir.

« De son côté, après l'expérience acquise, l'Europe ne saurait, à notre avis, trouver ailleurs que dans cette action morale les garanties que réclame une question de premier ordre, à laquelle son repos est indissolublement lié et où les intérêts de l'humanité se confondent avec ceux de la politique.

« Notre auguste maître n'a jamais désavoué la vive sympathie

liorer, comme on devait l'espérer, elle n'a fait qu'empirer durant les dernières années.

« Les sujets chrétiens de S. M. le Sultan avaient reçu avec confiance et gratitude des promesses positives de réformes; mais ils en sont encore à attendre la réalisation pratique d'un espoir que les actes solennels du souverain et l'adhésion de l'Europe avaient revêtu d'une double consécration.

« Les passions et les haines, bien loin de s'apaiser, ont pris une nouvelle animosité; les actes de violence, les souffrances des populations, et, enfin, les événements accomplis à l'occident de l'Europe et qui ont retenti dans tout l'Orient comme un encouragement et une espérance, ont achevé d'y porter l'agitation.

« Il est évident qu'une pareille situation ne peut se prolonger sans péril pour l'empire ottoman et la paix générale.

« Dans cette conviction, après avoir, d'une part, inutilement cherché à éclairer le gouvernement turc sur la gravité de cet état de choses, en lui communiquant successivement toutes les informations qui nous signalaient les abus commis par les autorités locales; après avoir, d'autre part, épuisé auprès des chrétiens tous les moyens de persuasion dont nous pouvions disposer afin de les exhorter à la patience, nous nous sommes franchement et loyalement ouverts aux cabinets des grandes puissances de l'Europe. Nous leur avons exposé la situation telle qu'elle résulte des rapports de nos agents; l'imminence d'une crise, notre conviction que des représentations isolées, de stériles promesses ou des palliatifs ne suffiraient plus pour la prévenir, et, enfin, la nécessité d'une entente des grandes puissances entre elles et avec la Porte pour aviser de concert aux mesures qui seules peuvent mettre un terme à cette situation dangereuse.

« Nous n'avons pas fait de propositions absolues sur la marche à suivre. Nous nous sommes bornés à signaler l'urgence et à indiquer le but.

« Quant à la première, nous n'avons pas caché qu'elle ne nous paraît admettre aucun doute, ni comporter aucun délai.

riage par des épreuves que la plume se refuse à retracer. Mahomet, qui ne cachait nullement sa passion pour les femmes, les envisage simplement comme une chose créée pour le bonheur de l'homme.

Il propose à tout instant les grossiers plaisirs des sens comme une récompense du Très-Haut. Aussi, en parlant à des populations si peu détachées des choses de la terre, l'idée de la virginité, si féconde en dévouements, n'apparaît pas une seule fois dans son livre.

Cette fatale divinisation de la chair a fait du Coran un Anti-Évangile. De là aussi viennent les respects exagérés de plusieurs écrivains anti-chrétiens devant cette loi que l'opinion publique, autant que la loi de l'Évangile, semble avoir condamnée sans retour. Un grand nombre d'hommes, parmi ceux qui refusent à Dieu un culte, n'hésitent pas, nous ne le savons que trop, à se créer une idole en eux-mêmes et dans leur propre chair.

Il est dit dans ce même chapitre II et intitulé *la Vache:*

« Dieu sait que vous ne pouvez vous empêcher de songer aux femmes...

« Vos femmes sont votre champ. Cultivez-le toutes les fois que cela pourra vous plaire.

« Vous ne serez soumis à aucune peine en répudiant une femme à qui vous n'aurez pas assigné de dot... »

Il permet d'avoir jusqu'à quatre femmes à la fois, et d'y ajouter encore des esclaves... Cette polygamie ne devait pas être favorable à la condition de la femme, et nécessairement elle en a fait une esclave avilie. Aussi les femmes ne jouissent-elles d'aucune considération in d'aucune liberté. Ainsi que je n'ai pas manqué d'en faire la remarque en toute occasion, elles ne prennent aucune part à la vie

publique et n'ont aucun droit qui les protége. Elles sont comme la propriété de leurs maris, qui peuvent divorcer et les répudier selon les plus frivoles caprices de la volonté. Une jalouse et brutale passion les retient en une prison perpétuelle; on ne leur permet de sortir que sous un voile impénétrable. Elles n'existent en un mot que pour le bon plaisir de leurs maris.

Un esclavage aussi dur peut seul, aux yeux des Musulmans, répondre de leur vertu et de leur fidélité... Qu'il y a loin de là à la femme vertueuse et libre, enfantée par le christianisme! Et qu'elles sont heureusement inspirées les femmes chrétiennes que leur piété attire vers Dieu ou entraîne en foule aux pieds des autels de Marie !

Les moyens de propagation employés par Mahomet ne sont un mystère pour personne.

Il est dit au IVe chapitre intitulé *les Femmes :*

« Que vous importe que les impies soient divisés en deux sectes? Dieu les a rejetés. Voulez-vous conduire ceux qu'il a égarés? Il n'y a plus de lumière pour ceux qu'il a plongés dans les ténèbres.

« Ils ont voulu vous rendre infidèles comme eux, et vous faire participer à leur impiété. Ne formez point de liaisons avec eux, jusqu'à ce qu'ils aient quitté leur patrie pour défendre sa loi. S'ils retournaient à l'infidélité, saisissez-les et les mettez à mort partout où vous les trouverez. N'ayez parmi eux ni protecteur ni ami. »

Il n'y a pas si longtemps que, dans ce siècle même, et cela sur les rives du Bosphore, un Turc, qui passait à côté

d'un chrétien qu'il n'avait jamais vu, pouvait tirer son cimeterre ou son pistolet et envoyer du coup dans l'autre monde le malheureux infidèle dont la figure lui déplaisait, sans que la loi des *ulémas* y vît autre chose qu'un désir un peu trop fervent de gagner le paradis de Mahomet.

Mahomet contraignait par la violence ceux dont il voulait faire ses disciples, et, à part ses premiers croyants qui durent être fanatisés par la persuasion ou par l'intérêt, tels que Ali, Abubecr, Omar et quelques-unes de ses femmes, il fallait ou *croire ou mourir*. Son glaive fut son seul argument. Il y a loin de là à la persuasion de l'Évangile. « Quand on ne vous écoutera pas, dit Jésus-Christ à ses disciples, secouez la poussière de vos pieds et allez porter à d'autres nations plus dignes le bienfait de ma parole. » Le livre de Mahomet, ou plutôt ce ramassis informe de sentences, n'est en définitive que l'œuvre indigeste d'un mauvais rhéteur, dont les matériaux n'eurent pour les fidèles qu'un éclat prestigieux et instantané, et pour le maître que l'utilité d'un moment. On y trouve un mélange bizarre d'anachronismes, de faits controuvés, de traditions bibliques et païennes, d'ignorance et d'audace. On est surtout frappé d'y rencontrer une quantité de textes de la Bible copiés mot à mot dans les livres saints, et d'y voir certains symboles, tels que le *lotos*, etc., retrouvés depuis dans les études des voyageurs sur la Chine.

Que penser alors de quelques écrivains téméraires et ignorants qui ont osé tenter des efforts insensés pour assimiler une œuvre aussi informe à la religion éternelle et immuable des peuples chrétiens? Asbtenons-nous d'étudier un parallèle entre la lumière et les ténèbres, entre la vie et la mort.

On peut voir, pour se convaincre de toutes ces assertions, quelques chapitres du Coran, tels que les XIIe, XXVe, XXVIe, XXVIIe, XXVIIIe, XLIVe, LIVe, etc.

Le titre extraordinaire et inintelligible de la plupart de ces chapitres est une lettre mystérieuse, ou une dénomination bizarre, faisant allusion à une sentence ou à un fait contenu dans le chapitre même. C'est ainsi qu'on trouve les chapitres *de la vache, de la fourmi, de la fumée, de la lune,* etc.

NOTE.

—

Comme complément à ce que j'ai dit de l'avenir de la Turquie, de l'ambition et de l'influence de la Russie et des grands dangers dont elle menace le Catholicisme en Orient, voici que, le jour même où la Savoie catholique vient se donner à la France, comme pour lui rappeler la sainte mission qu'elle a reçue de Dieu, nous lisons dans les journaux la circulaire suivante. Pour celui qui a vu l'Orient, une telle lecture n'a pas besoin de commentaires :

« Saint-Pétersbourg, 20 mai.

« L'attention qu'ont excitée dans toute l'Europe les pourparlers dont la situation de l'Orient est en ce moment l'objet, nous fait désirer de mettre à l'abri de toute erreur et de toute interprétation fausse et exagérée la part que le cabinet impérial a prise et le but qu'il se propose dans cette question.

« Depuis plus d'un an les rapports officiels de nos agents en Turquie nous signalent la situation de plus en plus grave des provinces chrétiennes sous la domination de la Porte, et notamment de la Bosnie, de l'Erzégovine et de la Bulgarie.

« Cette situation ne date pas d'aujourd'hui ; mais loin de s'amé-

que lui inspirent les premiers. Sa Majesté ne veut pas accepter pour sa conscience le reproche d'avoir gardé le silence en face de pareilles souffrances, alors que tant de voix se sont élevées ailleurs dans des conditions bien moins impérieuses.

« Nous sommes, du reste, profondément convaincus que cet ordre d'idées est inséparable de l'intérêt politique qui s'attache pour la Russie, comme pour toutes les puissances, au maintien de l'empire ottoman.

« Nous aimons à croire que ces vues sont partagées par tous les cabinets. Mais nous avons aussi la conviction que le temps des illusions est passé, et que toute hésitation, tout ajournement auraient de graves conséquences.

« En concourant de tous nos efforts à placer le gouvernement ottoman dans une voie qui puisse conjurer ces éventualités, nous croyons lui donner un témoignage de sollicitude en même temps que nous remplissons un devoir d'humanité.

« En conviant les grandes puissances à s'associer à nous dans ce but, nous croyons écarter toute possibilité de vues ou d'ingérences exclusives.

« Tel est le but des ouvertures que nous venons d'adresser aux cours de Berlin, de Londres, de Paris et de Vienne. Quel qu'en doive être le résultat, il nous importe que la pensée qui y a présidé soit bien comprise.

« C'est pourquoi vous êtes autorisé, par l'ordre de S. M. l'Empereur, à donner lecture de la présente dépêche à M. le ministre des affaires étrangères.

« Recevez, etc. Signé GORTSCHAKOFF. »

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE.

—

CHAPITRE PREMIER.

Conteurs orientaux. — Rêves d'enfance. — Bonheur inespéré. — Pays parcourus. — Charme particulier et inattendu de ce voyage. — Église Sainte-Anne donnée à S. M. l'Empereur des Français. — Les sanctuaires de Marie en France. — Lyon et N.-D. de Fourvières. — Lyon et Ephèse. — L'église d'Ainay. — La Reine des Vierges et la femme en Orient. — La cité gauloise et les disciples de S. Jean l'Évangéliste. — Justice et miséricorde. — Les rives du Rhône et les flots de la Méditerranée. — Marseille et ses destinées. — Le vaisseau de Lazare et de ses compagnons. — Grande fête à Marseille. — N.-D. de la Garde. — Les litanies des marins. — Préparatifs de départ. — Le Sinaï. 1

CHAPITRE II.

Pleine mer. — Bonifacio. — Première frayeur. — Marche suspendue. — *Le Lavezzi* et *la Sémillante*. — *Charybde* et *Scylla*. — Opposition des deux écueils. — Messine ; sa position, ses rues,

que lui inspirent les premiers. Sa Majesté ne veut pas accepter pour sa conscience le reproche d'avoir gardé le silence en face de pareilles souffrances, alors que tant de voix se sont élevées ailleurs dans des conditions bien moins impérieuses.

« Nous sommes, du reste, profondément convaincus que cet ordre d'idées est inséparable de l'intérêt politique qui s'attache pour la Russie, comme pour toutes les puissances, au maintien de l'empire ottoman.

« Nous aimons à croire que ces vues sont partagées par tous les cabinets. Mais nous avons aussi la conviction que le temps des illusions est passé, et que toute hésitation, tout ajournement auraient de graves conséquences.

« En concourant de tous nos efforts à placer le gouvernement ottoman dans une voie qui puisse conjurer ces éventualités, nous croyons lui donner un témoignage de sollicitude en même temps que nous remplissons un devoir d'humanité.

« En conviant les grandes puissances à s'associer à nous dans ce but, nous croyons écarter toute possibilité de vues ou d'ingérences exclusives.

« Tel est le but des ouvertures que nous venons d'adresser aux cours de Berlin, de Londres, de Paris et de Vienne. Quel qu'en doive être le résultat, il nous importe que la pensée qui y a présidé soit bien comprise.

« C'est pourquoi vous êtes autorisé, par l'ordre de S. M. l'Empereur, à donner lecture de la présente dépêche à M. le ministre des affaires étrangères.

« Recevez, etc. Signé GORTSCHAKOFF. »

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE.

—

CHAPITRE PREMIER.

Conteurs orientaux. — Rêves d'enfance. — Bonheur inespéré. — Pays parcourus. — Charme particulier et inattendu de ce voyage. — Église Sainte-Anne donnée à S. M. l'Empereur des Français. — Les sanctuaires de Marie en France. — Lyon et N.-D. de Fourvières. — Lyon et Ephèse. — L'église d'Ainay. — La Reine des Vierges et la femme en Orient. — La cité gauloise et les disciples de S. Jean l'Évangéliste. — Justice et miséricorde. — Les rives du Rhône et les flots de la Méditerranée. — Marseille et ses destinées. — Le vaisseau de Lazare et de ses compagnons. — Grande fête à Marseille. — N.-D. de la Garde. — Les litanies des marins. — Préparatifs de départ. — Le Sinaï. 1

CHAPITRE II.

Pleine mer. — Bonifacio. — Première frayeur. — Marche suspendue. — *Le Lavezzi* et *la Sémillante*. — *Charybde* et *Scylla*. — Opposition des deux écueils. — Messine ; sa position, ses rues,

ses églises, ses promenades. — L'*oïdium* et le *choléra*. — Le golfe Adriatique et le cap Matapan. — Le ciel de la Grèce. — Le cap St-Ange et son ermite. — Hydra. — Le Pirée. — Les Anglais protecteurs. — Rivage désolé. — Faut-il aller en Grèce ? — Comment il arrive qu'à certains cœurs bien nés la Grèce est plus chère que la patrie. — Hommages au souvenir de M. Thouvenel. — Les dragons de l'amiral. — Ce qui manque aux Grecs. — Les ruines du cap Colone. — Minerve et la vraie sagesse... 11

CHAPITRE III.

Vue de l'Archipel. — Cyclades et Sporades. — Pirates. — Fables de la mythologie. — Merveilles plus récentes. — Iles sortant des eaux. — Ténédos. — Le cap Baba. — Les champs de la Troade. — Les tombeaux d'Achille et d'Ajax. — La flotte des Grecs et la flotte de Bésica. — Les collines de Iénichéri. — L'eau du Simoïs. — Rencontre. — L'entrée des Dardanelles. — Château d'Europe et château d'Asie. — Importance de ce passage. — Sestos et Abydos. — Troupe de dauphins. — Sillage de feu. — Gallipoli 21

CHAPITRE IV.

Golfe de Nicomédie. — Manœuvres à bord. — Le *Loch* et les heures du matelot. — La vigie et le timonier. — La première heure du jour en Turquie. — Héraclée et les îles des Princes. — La pointe du Vieux-Sérail. — Le château des Sept-Tours. — Les nouveaux gendarmes. — Premier panorama du monde. — La Corne-d'Or et ses deux promontoires. — Scutari et la côte d'Asie. — Les vrais croyants. — Tour de Léandre. — Le Bosphore. — Sondeux

rives. — Le chiffre de Mahomet. — Terme du voyage. — Glorieux anniversaire. — Thérapia 29

CHAPITRE V.

Promenade en Asie. — Vive impression. — Deux préoccupations orientales : la femme et le Coran ; les populations et le schisme. — Photius et les empereurs. — Destinées de Byzance. — Splendeur d'autrefois, misères d'aujourd'hui. — Ressources et incapacité. — Les Turcs et les Grecs. — Probité et mensonge. — Étrange imposture. — Retour aux vieux souvenirs. — Poésie chrétienne. — Promenade à Buyuk-Déré. — Potamiène et Basilide 39

CHAPITRE VI.

La femme chez les Turcs. — Solitude musulmane. — Noble mission de la femme chrétienne. — Spectacle donné à l'Orient. — La femme du harem. — Violence faite à la nature. — Honteux abaissement de l'âme. — Fausse justification. — Où est le mérite du Coran ? — Les crimes qu'il justifie. — Marché d'esclaves. — Vêtements de la femme. — Luxe des favorites. — Misérable esclavage des femmes du peuple. — Mépris et abandon de l'enfance. — Droit d'étouffement. — Relever la femme, ce sera émanciper l'Orient. — Les sultanes et leurs prodigalités. — Vaines tentatives du sultan. — Fausse exclamation. — Les cinq millions par mois de la liste civile 53

CHAPITRE VII.

Dignité extérieure. — Costume et réserve. — Aptitude aux honneurs. — Le grand séraskier. — Le choix du maître. — Senti-

ment de la charité. — Luxe des pachas. — Leur munificence. — Leurs ressources. — Incompétence de la justice turque à l'égard des Européens. — Jurisprudence incertaine. — Les *âmes en peine*. — Le calendrier. — Étrange conflit entre les Grecs et les Turcs. — Lequel de ces deux peuples est le plus éloigné de l'Église catholique. — Réveil du fanatisme musulman. — Dieu seul a le remède à tant de maux. — Le baptême du sultan. — Où donc est le remède? — Quels seront les Chrétiens du Bosphore? — Le catholique et le musulman. — Les nations guérissables. — L'îlot des serpents..... 65

CHAPITRE VIII.

Les vallées *Sultania* et *Tchibouckli*. — Hospitalité turque. — Le syndicat municipal. — Les trois repos de la semaine. — La vallée des roses. — Buyuck-Déré. — Le champ des morts de Tiendek-Sugu. — La maxime du Croissant. — Quelles sont les contrées qui réclament des émigrants? — L'amiral Lyons et le *Royal-Albert*. — Visite à bord. — L'hélice. — Les Russes et les Anglais. — L'escalier blanc de Sébastopol. — Les *Eaux douces* d'Asie. — Les talikas et les promeneuses. — Mœurs curieuses. — Les deux fils du Sultan. — Étranglement et succession. 79

CHAPITRE IX.

Invitation chez le Sultan. — Les résidences de S. M. — Le kiosque impérial. — Réception. — Respectueuses cérémonies. — Repas. — Usages turcs. — L'eau du Prophète. — La musique orientale du Sultan. — Système musical inconnu. — L'orchestre et ses instruments. — Le ténor. — Théorie à chercher. — Jugement d'un chef arabe sur cette matière. — Singulier effet de l'audi-

tion. — Visite des appartements. — Le palais des miroirs et le plafond de cristal. — Un tombeau dans les plis de l'onde. — Les récluses du Coran. — Le palais des trésors. — Richesses vraies et richesses fausses. — La salle du trône. — *Orta Kapussi*, la *Sublime Porte*..... 93

CHAPITRE X.

Musée des costumes. — Entrée à Sainte-Sophie. — La rivale de Rome. — Main sanglante. — Qui rendra cette église à Jésus-Christ? — Les neuf coupoles. — Piliers et galeries. — Effet magique. — Paroles prophétiques. — Deux défauts accidentels dans ce temple admirable. — Le sultan et l'architecte Fossati. — L'escalier de la tour. — Les épaves de l'arche de Noé et la bannière de saint Luc. — Triomphe de Baudouin, comte de Flandre. — Le présent des Grecs. — Les alentours du temple. — Industrie coupable..... 107

CHAPITRE XI.

Les mosquées. — La sauvegarde des pèlerins. — Le chapelet d'Allah. — L'heure du *muezzin*. — Course à travers Stamboul. — La place de l'Atmeïdan et les janissaires. — Les richesses de l'Hippodrome. — Détails superflus. — Les *dix-huit* tombeaux. — Pressentiments turcs. — La *fête des Roses*. — La moisson et les ouvriers. — Clergé de Constantinople. — Quelques oasis catholiques. — Nouveau Pritchard. — Philippopoli. — Les catholiques de Constantinople. — La cloche turque. — Les sœurs de N.-D. de Sion. — Les espérances de l'avenir. — Fâcheuse surprise. — Les embarras de Constantinople. — Misères plus sérieuses..... 115

CHAPITRE XII.

Le schisme d'Orient. — Première impression. — Espérance. — Fluctuations politiques. — Préjugés de sacristie. — Un publiciste. — Qui arrêtera la prépondérance de la Russie? — Un petit événement. — Le *Fanar*. — Les caïques. — Le sultan et son caïque. — La flotte turque. — Le *pont de la Bonne-Œuvre*. — L'entrée du *Fanar*. — Le trafic des choses saintes. — Règlement de Mahomet II. — Le clergé et la perception des impôts. — Effroi causé par la sortie de l'évêque. — Disposition heureuse du *Hatti-Houmayoun*. — Ses effets. — Reproches adressés à l'Église d'Occident. — Le mot *Filioque* ajouté au symbole. — Le pain azyme. — La primauté du Saint-Siége. — La langue latine et la langue grecque..... 129

CHAPITRE XIII.

Reproche à la fois sérieux et risible. — Importance de la question. — Préjugé oriental. — Les prêtres grecs à l'autel. — La barbe et ses avantages. — Qui a raison de l'Orient ou de l'Occident? — Tentatives malheureuses. — Les Grecs de la Russie et les Grecs de l'empire ottoman. — Les obstacles sérieux. — Les dangers nouveaux. — Fin de la visite au *Fanar*. — Église patriarchale de Saint-Georges. — La chaire de saint Jean Chrysostôme..... 145

CHAPITRE XIV.

L'ennui à Constantinople. — Les *rayas* et leurs possessions. — Les distractions populaires. — Les derviches *danseurs* et *hurleurs*. — L'étude de la langue grecque. — Sa prononciation in-

connue chez nous. — Avantage de cette nouvelle étude. — Deux grands dangers pour les voyageurs. — Conseils hygiéniques. — Vêtements et usages orientaux. — Premières nécessités du voyageur..... 153

CHAPITRE XV.

La vie arabe. — Les caravanes de la Mecque. — Le cheval de l'Arabe. — Ses deux défauts. — Charme de la vie au désert. — Cavaliers arabes. — Les Européens au désert. — Condition de la femme chez les bédouins. — Ruse dangereuse. — Histoire de Fatah-Allah-Caralli. — L'officier de remonte. — L'amateur de chevaux. — Le prince *Pulcher M...* — Le juif d'Alep. — Le certificat..... 161

CHAPITRE XVI.

Première promenade en Asie. — La pierre d'*Unkiar-Iskelessi*. — Le camp français. — Le champ de manœuvres. — La demeure d'*Hussein-Bey*. — Station et confidence. — Douce mission. — Sanctuaire de Sainte-Anne à Jérusalem. — Coïncidence remarquable. — Donation. — Départ le 3 octobre. — Le *Jourdain*. — Adieux et regrets. — Charme de la terre de Chanaan. — Le rêve impossible..... 173

CHAPITRE XVII.

Lemnos. — Ténédos. — Mot d'Alexandre. — La Lesbos de Sapho. — Le cap Noir et le golfe de Smyrne. — Le 5 octobre. — Le rosaire et le croissant. — La *Maison de la Providence*. — Admirables résultats de l'enseignement primaire. — Appel aux catholiques. — M. et Mme Midor. — Les environs de Smyrne. —

Le *Pont des Caravanes*. — Le coursier de l'Illiade. — Le clocher de Sainte-Photinie. — La vierge de Cérigo. — Les Grecs et le patron du czar. — Le départ. — La grande Diane des Éphésiens. — Le concile d'Éphèse et son triomphe..... 181

CHAPITRE XVIII.

L'historien Thucydide. — Causes de faiblesses, jadis et aujourd'hui. — La piraterie et le brigandage. — L'habitude de porter des armes. — Rivages pillés par les insulaires. — Histoires sinistres. — La fiancée de Smyrne. — L'expédition du Chaptal. — La chasse aux brigands. — Le chef redoutable. — Ce que deviennent les tentatives d'amélioration. — Le pont du *Jourdain*. — La révolte. — Mosaïque vivante..... 189

CHAPITRE XIX.

Le port de Rhodes. — L'orage. — Naufrage du brick l'*Olivier*. — Les efforts du *Jourdain*. — Le sauvetage. — La frégate anglaise. — L'*Impartial* de Smyrne. — Irritation de nos braves marins. — Les faux-bras de *Charybde*. — Une tache pour ordre du jour. — Logique commerciale. — La foudre du 6 novembre. — Le dernier rempart français. — La rue des Chevaliers. — Le palais des grands maîtres. — Danger pour les Européens..... 201

CHAPITRE XX.

Les côtes de la Caramanie. — Leurs souvenirs. — Richesses perdues. — Le *cap Anamour*. — Les Phéniciens et le feu du ciel. — Pompée et les pirates. — *Pompéiopolis*. — Les tertres ou citadelles des Romains. — L'arc-en-ciel de l'Arménie. — Son heureux présage. — *Mersina*. — Ses destinées. — M. Rogier. —

Idylle. — Le *Cydnus*. — La villégiature en Orient. — Retour à *Mersina*. — *Tarse* en Cilicie. — Ce que dit le nom de Paul. — L'antique église d'*Anapa*. — La liberté en Orient et la prévoyance des nations civilisées..... 211

CHAPITRE XXI.

Le mirage. — *Scandarouna* ou Alexandrette. — Le chemin de l'Euphrate. — Le charbon du *Lloyd*. — Alep. — La caravane pillée. — *Antioche* et ses souvenirs. — *Latakieh* ou Laodicée. — *Tripoli*. — Spectacle majestueux. — Les *khans* ou maisons orientales. — Le château de Baudouin. — Les Maronites. — Vertus de la première église. — Les Druses du farouche Hakem. — Concile tenu dans les montagnes..... 221

CHAPITRE XXII.

Beyrout. — L'injure. — Le tremblement de terre. — Heureuse coïncidence. — Les Lazaristes. — La sœur Gélas. — École des Maronites. — L'hôpital. — Les leçons de l'expérience. — La Béryte de Sanchoniaton. — L'Église des Maronites. — M. E. de Lesseps. — La maison du consulat. — Le Père Basile d'Antioche. — Le Père Thomas de Damas. — Le Père Charles du Liban. — Les présents du shah de Perse. — M. Blanche. — Les souvenirs de la France. — La soirée arabe. — Coutumes et cérémonies. — Épisode. — Le loustic arabe. — La danse du sabre. — Le feu d'artifice. — Le ciel de la Phénicie 229

CHAPITRE XXIII.

Grave embarras. — Jérusalem et Nazareth. — Les trois combinaisons. — Anxiété et prière. — Moyen inespéré. — La nuit.

— L'aurore d'un beau jour. — Le cap Carmel. — La plage de Caïpha. — M. Auman. — Contemplation. — Ascension du Carmel. — Le drapeau de la France. — Rivalité curieuse. — Réception. — La grotte d'Elie. — La vierge du Carmel. . 245

CHAPITRE XXIV.

La terrasse du couvent. — Le vieux *donjon*. — Le farouche *Abdallah*. — Le frère *Jean-Baptiste* et le frère *Charles*. — Les ossements des Français morts à Saint-Jean-d'Acre. — L'église et l'autel. — L'orgue du roi de Naples et l'oubli de la France. — Les litanies au Carmel. — La prière interdite. — Le pacha et sa demande. — La descente du Carmel. — La grotte des Prophètes. — Le consul *Catafago*..... 257

CHAPITRE XXV.

Départ pour Nazareth. — La caravane. — *Antoine* et le crabe. La plaine d'Esdrelon. — S. M. l'Impératrice des Français attendue en Orient. — Le catholicisme et la Russie. — Les bédouins. — Le moulin du Carmel. — Les émotions du chemin. — *Lætatus sum*. — Les cavaliers de Nazareth. — Grande joie dans cette ville. — Les honneurs du Djerry. — Nazareth. — La descente et le défilé. — L'entrée à Nazareth. — La grotte de l'Incarnation. — Contemplation. — Descente à la grotte. — *Verbum caro HIC factum est*. — Paroles éloquentes de saint Bernard sur ce mystère. — Le vieux tableau..... 265

CHAPITRE XXVI.

Le déjeuner et les cheiks. — Les figures de bédouins. — L'atelier et la leçon. — La fontaine de la Vierge. — Le déclin du jour

et le chapelet. — L'eau de la fontaine. — La table du Christ. — Les traces du Fils de Dieu. — L'ancienne synagogue et la chapelle arménienne. — Le récit de saint Luc — *Aucun n'est prophète dans sa patrie.* — Notre-Dame de l'Effroi. — Les sœurs de Nazareth. — La beauté des femmes de Nazareth. — Couronnes et tresses de monnaie. — Le costume de la sainte Vierge. — L'orgue et les cantiques..... 279

CHAPITRE XXVII.

Le repas. — Mohammed Aga-el-Soffadi. — Pillage de Damasco. — Le pacha des montagnes. — Le roi de la terre. — Curieux authentique. — Restauration de la chapelle latine de Saffurieh. — La fille de Joachim et d'Anne. — La terrasse et la nuit... 289

CHAPITRE XXVIII.

L'*Ave Maria* et l'aube à Nazareth. — Les paroles de la consécration dans le lieu où le *Verbe s'est fait chair.* — L'évangile *Missus est.* — La colonne brisée. — La fenêtre de l'Apparition. — La *casa sancta* de N.-D. de Lorette. — Les consuls et la jeune vierge. — Départ pour Tibériade. — Le tombeau du prophète Jonas. — Le village de Cana. — Le doute des libres penseurs. — Grave accident de cette journée. — Les femmes de la fontaine. — Le lait et l'injure. — Justice de Mohammed. — Le coupable délivré..... 295

CHAPITRE XXIX.

Halte aux caroubiers. — La caravane et le pacha. — Les champs de Zabulon. — Le *champ des épis* et les pharisiens. — Les plaines de Tibériabe et les anciens chevaliers. — La chute du

royaume latin. — Le mont *Hattin* ou les Béatitudes. — Le plateau de la multiplication des pains. — La vue du lac de Tibériade. — Vaste panorama. — Ses merveilles. — Descente à Tibériade. — La terrasse et la prière. — Le *muezzin*. — Le chanteur Zulbano. — Le poisson de saint Pierre. — L'eau et la nuit. — Les souvenirs du lac..... 303

CHAPITRE XXX.

La Confession de saint Pierre. — La dette de reconnaissance. — L'étendue des ruines. — Les bains d'Ibrahim. — Ses cruautés. — Les onze coupables. — L'instinct du vol anéanti par la peur. — Promenade matinale. — Les rives du Jourdain. — Les souvenirs qu'il rappelle. — Le bain. — L'eau que j'emporte. — Regrets. — Le champ de Sorgho. — Les épouvantails vivants. — Essais à propos de cette plante. — Une armée de moissonneurs. — Le Thabor apparaît. — Le khan d'El-Tugar. — Le tombeau du Santon..... 315

CHAPITRE XXXI.

L'ascension du Thabor. — Le saint ravissement qu'il rappelle. — Les ruines de son plateau. — Son importance stratégique. — Ses trois églises. — Indifférence d'un poète. — Tentative extraordinaire et reproche mérité. — Ce que l'on voit d'ici. — La France et le Thabor. — La selle arabe. — Barac et Sisara. — Le cantique de Déborah. — La prudence de Mohammed. — La rentrée à Nazareth. — Le départ pour Jérusalem.... 325

CHAPITRE XXXII.

La plaine d'Esdrelon. — Le *supercilium montis*. — Ce qu'on voit de la plaine. — Impatience naturelle. — Les cavaliers errants.

— L'entrée à Djennin. — La chambre d'hôte. — L'hospitalité de de la Bible. — Engannin du livre de Josué. — Le chemin des caravanes. — La fontaine et les Rachel. — Adieux à Mohammed. — Le nouveau chef d'escorte. — L'entrée dans les gorges de la Samarie. — Quinze horribles figures. — Ce qui peut distinguer l'attaque de la défense. — La citadelle de Sanour... 333

CHAPITRE XXXIII.

La fontaine de Djabâ. — La patrie des voleurs. — Les eaux de la mer et les eaux du fleuve. — Le voyage de Marie dans les montagnes de Juda. — Sebastieh. — Réception et injures. — La dynastie hérodienne. — Ses crimes et leurs enseignements. — Les approches de Sichem. — La fille de Bathuel. — Le chant Dorien. — Le vallon de Sichem. — Le mont Hébal et le mont Garizim. — Josuë et Jehovah. — Bénédiction et malédiction..... 341

CHAPITRE XXXIV.

Le cavalier de Jérusalem. — Entrée à Naplouse. — Honneurs extraordinaires. — Le palais du pacha. — Son empressement. — Repos. — La végétation et les raisins de la terre de Chanaan. — La Samarie et ses souvenirs. — Le premier de tous les schismes et la nécessité des scandales. — Dîner splendide. — Résolution nouvelle. — Le départ de Naplouse. — Le tombeau de Joseph. — Le puits de la Samaritaine. — La nuit survient..... 353

CHAPITRE XXXV.

Aouara. — L'hospitalité dangereuse. — La rosée de la nuit. — Silo et l'arche du Seigneur. — La vigne des enfants de Ben-

jamin. — Le puits de Jacob. — Querelle à la fontaine. — L'enfant du prophète et le chien d'infidèle. — Le coup de fusil. — Alerte et accident. — *Singil*. — *El-Biré*. — Une des sept douleurs de Notre-Dame. — Le patrimoine des voleurs. — Le cawas du patriarche. — Les Gabaonites. — Josué et le soleil. — Le désert et la fatigue. — Jérusalem 361

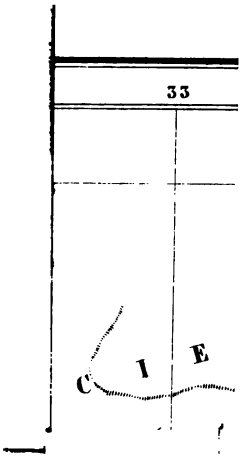
CHAPITRE XXXVI.

L'aspect de Jérusalem. — Les menaces des prophètes. — Le sang du Christ. — La prière. — La résolution condamnée. — L'entrée dans la ville sainte. — Impatience des catholiques. — Les dépêches remises à M. de Barrère, consul de France. — L'hospitalité française. — La joie commune. — Le repos.... 371

APPENDICE.

Le Coran 379

NOTE 407


33
C
I
E